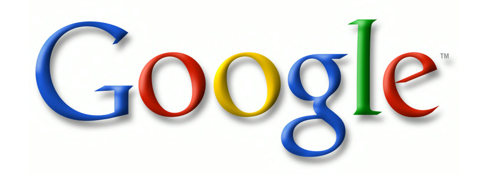
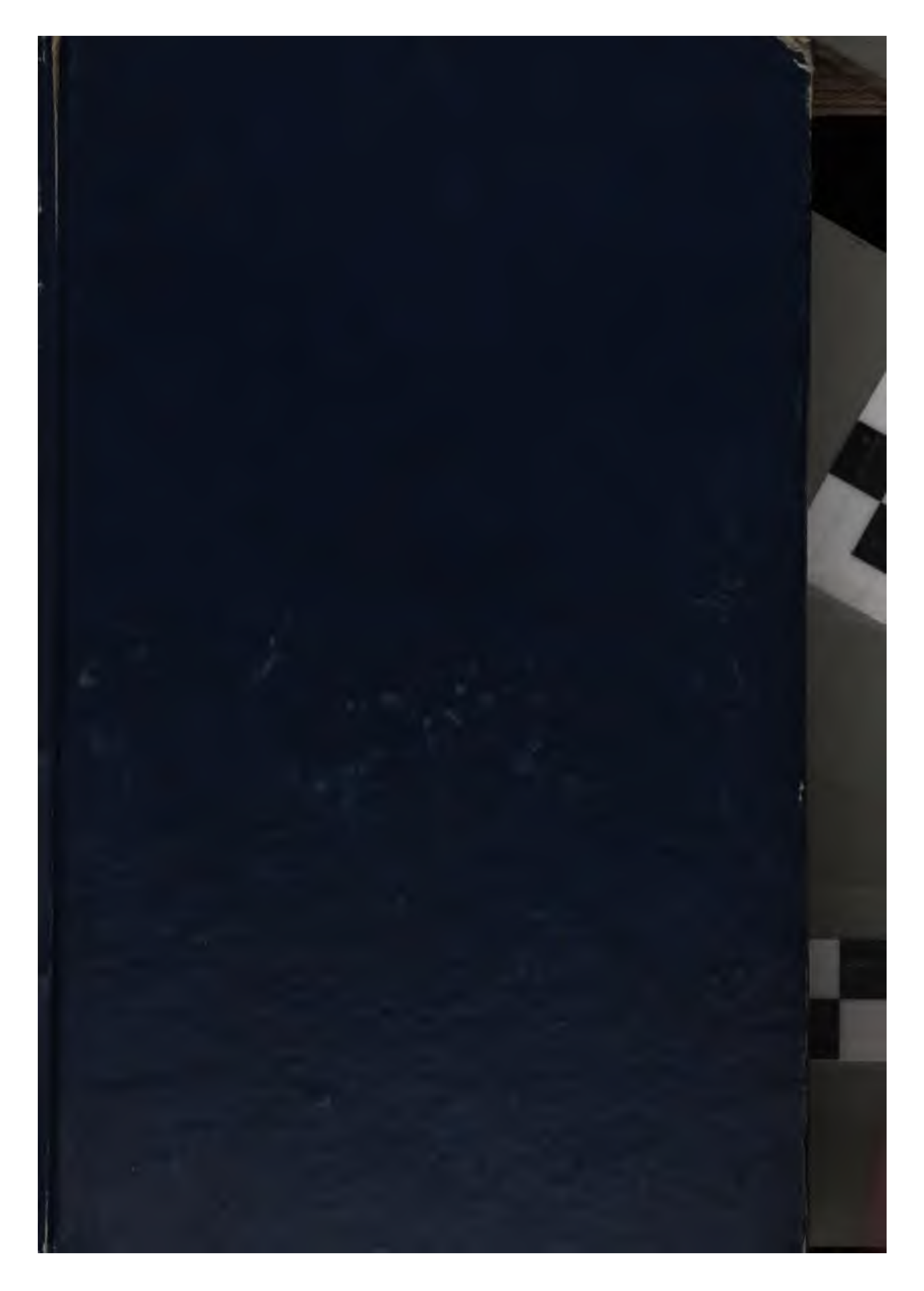

Google



Mr. G. de Chambray



HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

Cet ouvrage se trouve aussi à PARIS,

Chez **DENTU**, libraire, au Palais-Royal.
Et chez **DELAUNAY**, libraire, au Palais-Royal.

Agen... chez Noubel.
Aix-la-Chap. Laruelle.
Angers .... Fourrié-Mame.
Arras ..... Topino.
Bayonne ... Bonzom.
Berlin..... Schlesinger.
Besançon.. Deis, Girard.
Blois...... Aucher-Eloi.
Bordeaux.. Mme Bergeret, Lawalle jeune, Melon, Coudert, Gassiot, Gayet.
Bourges.... Gilles.
Breslau .... Korn.
Brest..... Le Fournier-Desp., Egasse, Michel.
Bruxelles.. Lecharlier, Demat, Stapleaux, Lacrosse.
Caen...... Mme Belin-Lebaron.
Calais..... Leleux.
Cambrai ... Giard.
Chartres ... Hervé.
Clermont-F. Thibaud.
Dijon..... Lagier, Noellat, Tussa.
Dunkerque. Bronner-Beauwens, Létendart-Delevoye.
Florence ... Piatti.
Francfort... Brœnner.
Gand..... Dujardin, Houdin.
Genève.... Paschoud, Mangez-Cherbuliez.
Havre.... Duflo, Chapelle.
Lausanne... Fischer.
Leipsick... Grieshammer. Zirgès.
Liége .... Desoër, Collardin.
Lille...... Vanackere.
Londres... Bossange, Dulau, Treuttel et Würtz.
Lorient.... Caris, Fauvel.
Lyon..... Bohaire, Faverio, Maire.
Manheim... Artaria et Fontaine.
Mans..... Pesche.
Marseille.. Chardon, Maswert, Moissy, Camoin, Chaix.
Metz..... Devilly, Thiel.
Mons..... Leroux.
Montpellier. Sevalle, Gabon fils.
Moscou .... Fr. Riss père et fils.
Nancy .... Vincenot.
Nantes.... Busseuil.
Naples.. .. Borel, Marotta et Vanspandoch.
Nîmes..... Melquiond.
Niort...... Elies-Orillat.
Orléans.... Huet-Perdoux.
Rennes.... Duchesne, Molliex.
Rouen.... Frère, Renault, Dumaine-Vallé.
Saint-Brieux. Lemonnier.
Saint-Malo.. Rottier.
Saint-Pétersbourg C. Weyer, Saint-Florent.
Stockholm .. Cumelin.
Strasbourg. . Levrault.
Toulouse.. Vieusseux, Senac.
Turin.... Ch. Bocca, Pic.
Valenciennes. Lemaître.
Vienne .... Shalbacher.
Warsovie... Klugsberg.
Ypres..... Gambart-Dujardin.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ, RUE CHRISTINE.



d'après Bagetti. Gravé par Couché Fils

VUE DU PASSAGE DU NIÉMEN.

Chambray, Georges

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

Par M. ***.

AVEC UN ATLAS, UN PLAN DE LA BATAILLE DE LA MOSKWA, ET UNE VUE DU PASSAGE DU NIÉMEN.

> Quæ priores eloquentiâ percoluêre rerum fide tradentur.
>
> TACITE, *Vie d'Agricola.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE CHRISTINE, N° 5;

ET CHEZ ANSELIN ET POCHARD, LIBRAIRES,

rue Dauphine, n° 9.

1823.

PRÉFACE.

Voici l'histoire de l'expédition de Russie, si extraordinaire sous le point de vue militaire, si mémorable par ses résultats.

Le nombre prodigieux des combattans sur un théâtre qui offrait peu de ressources, la longueur et la rapidité des marches, la rigueur du climat ayant donné un caractère particulier à cette expédition, j'ai dû entrer dans le détail des moyens qu'on employait pour alimenter et faire mouvoir l'armée, dans celui des maux infinis qui accablèrent les habitans et les combattans eux-mêmes. Enfin j'ai tâché de développer les causes des revers de Napoléon; elles sont plus nombreuses qu'on ne le croit communément, car ce conquérant, lorsqu'il quitta Moskou, avait déjà essuyé des pertes incroyables et indé-

pendantes des chances ordinaires de la guerre.

J'aurais désiré pouvoir tracer le caractère des généraux les plus marquans, et pouvoir parler de leur vie publique et privée; mais je suis trop près des événemens pour me le permettre.

Je me suis donc borné à donner mon opinion sur les opérations militaires, laissant à la postérité le soin de juger les hommes. J'ai dû cependant m'écarter de cette règle à l'égard de Napoléon, dont le caractère eut une si grande influence sur les résultats de cette expédition.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

De tous les peuples auxiliaires de Napoléon, les Polonais du grand-duché de Varsovie furent ceux qui le secondèrent le plus puissamment, tant par le nombre de troupes qu'ils lui fournirent que par les connoissances locales qu'ils avaient des pays où l'on allait porter la guerre et les intelligences qu'ils y entretenaient. L'espoir du rétablissement de la Pologne, le ressentiment qu'ils nourrissaient contre les Russes, leur faisaient désirer ardemment cette guerre, et ils avaient employé tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour la faire éclater. Il devient donc intéressant de connaître, au moins sommairement, les causes qui ont amené le démembrement de la Pologne, pour se rendre raison de ce désir de guerre et de cette haine profonde qui animait les Polonais contre les Autrichiens, les Prussiens et les Russes.

La Pologne a formé long-tems un état puissant; dans les derniers tems, l'autorité y résidait entre les mains d'un roi électif et d'une noblesse héréditaire. Les habitans des campa-

gnes étaient esclaves, les bourgeois libres, mais incapables d'occuper aucun emploi ; aussi le premier ordre seul constituait la nation polonaise.

Avant le dixième siècle, l'autorité des rois était absolue. Boleslas I[er] la limita volontairement en formant un conseil qui se composa par la suite des premiers dignitaires du royaume : ce fut l'origine du sénat. Louis, roi de Hongrie et de Pologne, successeur de Casimir-le-Grand, obligé d'habiter ses états héréditaires, gouverna ce royaume par une régence qui indisposa les Polonais. Dans la crainte d'une révolte, il accorda de grands priviléges à la noblesse ; il diminua les impôts, commença à distribuer les domaines royaux, et déclara que les charges et dignités seraient données à vie. A sa mort, la noblesse offrit la couronne à sa fille cadette, à condition qu'elle épouserait Jagellon, grand-duc de Lithuanie. Depuis cette époque, l'autorité des rois éprouva successivement de grandes diminutions ; la noblesse continua à nommer ses souverains et rendit la couronne élective ; bientôt elle parvint à se faire représenter par des députés, ce fut l'origine des diètes. Elle obtint ensuite successivement que le roi ne ferait aucune loi et ne pourrait rien décider dans les af-

faires majeures sans le consentement des états; qu'aucun bourgeois ni paysan ne pourrait posséder de biens territoriaux; que le roi serait obligé de convoquer au moins une diète tous les deux ans ; que les troupes seraient sous les ordres de deux grands généraux indépendans du roi, l'un pour commander celles de la Pologne, l'autre celles de la Lithuanie; que ces fonctionnaires, ainsi que les ministres, ne seraient comptables qu'aux diètes. Telle était la forme du gouvernement, lorsqu'en 1572, à la mort de Sigismond Auguste, les Polonais rédigèrent les *pacta conventa*, et élurent un étranger, Henri de Valois, à condition qu'il jurerait de les observer; ils contenaient particulièrement les changemens survenus à la constitution depuis le règne de Casimir-le-Grand, et réduisaient la royauté à un pouvoir conditionnel qui s'annulait par leur inexécution.

Dans la suite, tous les rois de Pologne furent astreints au même serment, et les atteintes portées successivement à leur autorité devinrent ainsi des lois fondamentales de l'état; ils conservaient encore l'administration de la justice, elle leur fut bientôt enlevée. Dans toutes ces innovations, la noblesse ne fut guidée que par un intérêt personnel mal entendu, jamais par

celui de la chose publique. Tandis qu'en Pologne elle parvenait ainsi à rendre la couronne élective et à restreindre dans des bornes étroites l'autorité royale, chez les autres nations de l'Europe l'hérédité s'affermissait dans les familles régnantes, et les souverains arrachaient peu à peu à la noblesse ses droits de souveraineté et une partie de ses prérogatives; ils purent lever des impôts, avoir des armées permanentes, bâtir des places fortes et perfectionner l'administration civile et militaire. En Pologne, au contraire, l'élection des rois occasiona souvent de grands troubles; l'unanimité nécessaire aux résolutions des diètes mit le royaume dans un état continuel d'anarchie ou de paralysie; la noblesse, quoique possédant toutes les terres, ne voulut jamais payer d'impôt; plusieurs seigneurs, entourés de troupes à leur solde, affichaient le luxe des souverains, tandis que l'état, pauvre et endetté, n'avait qu'une armée faible et mal entretenue, et ne possédait ni places fortes, ni établissemens publics. Un nouveau changement à la constitution vint encore aggraver ces maux; en 1651, un nonce ayant quitté la diète en déclarant qu'il en arrêtait l'activité, la majorité des membres décida que l'assemblée devait se dissoudre : on prétend que

cette résolution insensée fut suscitée par les fonctionnaires qui avaient des comptes à rendre aux diètes, parce qu'elle leur donnait la facilité de les rompre.

Pour donner de l'activité et de la vigueur au gouvernement dans les périls de l'état, la nécessité amena un remède que l'usage consacra. La noblesse formait, sous le nom de confédération, une ligue générale investie d'un pouvoir absolu ; tout s'y décidait à la majorité des suffrages : ces ligues se dissolvaient aussitôt que les raisons qui les avaient fait former n'existaient plus ; tout rentrait alors dans l'ordre habituel, et la première diète que l'on convoquait détruisait ou confirmait leurs résolutions. Lorsque le roi adhérait à la confédération et en était le chef, on pouvait en quelque sorte la comparer à la dictature chez les Romains. Cette institution aurait peut-être sauvé la Pologne, si les Polonais n'en avaient abusé ; des factions formèrent des confédérations contre le souverain et recherchèrent l'appui des étrangers ; l'armée se confédéra plusieurs fois pour se faire payer sa solde, et cette institution, qui a rendu de grands services à l'état, a en même tems puissamment contribué à sa ruine.

Malgré les germes destructeurs que la répu-

blique portait dans son sein, elle subsista avec gloire et une vigueur apparente jusqu'au règne d'Auguste II. On doit l'attribuer à ce qu'on ne plaça sur le trône que des nationaux, à l'esprit militaire qui animait la noblesse, à ce que la cavalerie, seule arme à laquelle elle s'adonnât, avait encore de la supériorité sur l'infanterie; enfin à ce que, les puissances de l'Europe n'ayant pas entre elles autant de relations qu'elles en ont eues depuis, les voisins de la Pologne se mêlèrent moins de ses affaires qu'ils ne le firent par la suite. L'élection d'Auguste mit au jour la vénalité des Polonais, l'influence que les puissances voisines pouvaient exercer sur eux, et l'état de faiblesse auquel ils se trouvaient réduits. Le prince de Conti avait été élu par la grande majorité de la diète, Auguste II par une minorité factieuse; mais ce dernier, appuyant ses prétentions de son argent, de ses troupes, de sa présence et de la protection de la Russie, l'emporta sur son adversaire absent, et dont le parti manquait d'argent et de troupes.

Auguste introduisit en Pologne un luxe frivole qui se répandit bientôt parmi la noblesse, et remplaça le luxe militaire de ses aïeux. Les femmes, qui jusqu'alors avaient vécu dans leur intérieur, furent attirées à la cour et se mê-

lèrent de toutes les affaires de la république ; bientôt tous les emplois furent donnés à l'intrigue ; les mœurs et les usages antiques qui soutenaient l'état malgré les vices du gouvernement, se corrompirent et s'altérèrent, et cette vénalité que la noblesse avait montrée aux dernières élections fit de nouveaux progrès.

Cependant la révolution commencée dans l'art militaire depuis l'invention de la poudre s'achevait rapidement ; l'infanterie acquérait une supériorité marquée sur les autres armes et devenait la force des armées ; les nations ne pouvaient plus improviser ni l'attaque ni la défense ; il fallait entretenir des armées permanentes et réunir dans des places fortes tout le matériel de la guerre. Les Polonais seuls restaient désarmés au milieu de l'Europe en armes ; une présomption insensée leur persuadait que l'existence de la Pologne était nécessaire au maintien de l'équilibre en Europe, et que d'ailleurs la noblesse seule suffisait à la défense de l'état. Dans cet état de choses, les Polonais ne pouvaient espérer de salut qu'en changeant leur constitution, et particulièrement en abolissant le *liberum veto* et le droit de se confédérer : pour obtenir ce changement par des moyens constitutionnels, il aurait fallu qu'il eût été opéré par

une diète, chose qui semblait impossible, parce que cette classe pauvre et ignorante de la noblesse, qui n'avait d'importance que par les deux droits qu'il étoit indispensable de supprimer, aurait apporté une opposition invincible. Il n'y avait donc qu'une faction qui pût changer la constitution ; mais comme elle aurait vu se réunir contre elle une partie de la nation aussitôt qu'elle aurait manifesté l'intention de détruire des droits si chers, elle ne pouvait parvenir à son but que par les secours de l'étranger. Ainsi, non-seulement cette république était dans une situation critique, mais il était difficile qu'elle en sortît; aussi, j'ose le dire, si elle a encore subsisté presqu'un siècle depuis l'élection d'Auguste II, on ne doit l'attribuer qu'à la fortune, qui a tant de part aux choses de ce monde, et à la jalousie des puissances limitrophes, dont elle serait devenue la proie depuis long-tems si elles s'étaient entendues plus tôt pour la partager.

Pendant ce laps de tems, quatre souverains ont régné en Pologne: Auguste II, dont je viens de parler; Stanislas Leczinsky, que Charles XII fit élire après avoir chassé Auguste II, mais que ce dernier, aidé des troupes de son électorat et de celles du czar, précipita du trône, après

que Charles eut perdu la bataille de Pultava ; Auguste III, fils d'Auguste II, qui s'empara en quelque sorte de la couronne, car ce même Stanislas Leczinsky qui avait occupé le trône pendant la prospérité de Charles XII, avait été élu par la diète de couronnement; mais Auguste III, s'étant fait élire par sa faction, le chassa de Varsovie et de la Pologne, au moyen de ses troupes et de celles du czar ; enfin Poniatowski, qui fut le dernier roi de Pologne, et dont les seuls titres étoient d'avoir été l'amant de Catherine. La protection de cette souveraine lui fit obtenir cette couronne malgré le vœu de sa nation.

L'histoire de la république, pendant ces quatre règnes, offre le tableau le plus affligeant; elle fut pour ainsi dire à la merci des étrangers. Presque toutes les grandes puissances y entretenaient un parti; chose facile, car les suffrages de la noblesse étaient à l'encan. Des armée envahirent son territoire, et le traversèrent, sans qu'il fût en son pouvoir de s'y opposer. Les rois, par la nature de la constitution, étaient ennemis nés de la liberté. Les quatre derniers souverains dont nous venons de parler, élus malgré la nation, en butte à des factions toujours renaissantes, se virent contraints de chercher un

appui étranger contre leurs sujets; les circonstances et les localités les attachèrent à la Russie, qui les protégea et les opprima. Je vais terminer par un coup d'œil rapide sur le règne de Poniatowsky, et sur la nation polonaise, depuis ce règne jusqu'à la guerre de Russie en 1812.

Les princes Czartorinsky, oncles et conseils du roi, avaient été assez adroits, pendant l'interrègne, pour employer la protection de la Russie à opérer un changement dans la constitution; le *liberum veto* avait été aboli; les diètes décidaient à la majorité des suffrages. Ce retour vers l'ordre fut de courte durée; dès que la Russie s'aperçut de l'heureux effet des changemens qui venaient de s'opérer, elle favorisa le rétablissement du *liberum veto*: l'appui qu'elle donna aux dissidens lui fournit aussi de nouveaux moyens de perpétuer l'anarchie.

Cependant les troupes russes continuaient à occuper le territoire de la république, comme si c'eût été un pays de conquête. Fort de leur appui, l'ambassadeur russe commandait en maître; ce qu'on osait lui refuser, il l'obtenait par la violence. Des personnages marquans parmi les Polonais furent envoyés en Sibérie. Tant d'outrages et de violences les portèrent à

des résolutions désespérées; ils formèrent à Bar une confédération, dont le but était de s'affranchir du joug des Russes, et dont l'exemple fut suivi successivement par presque toute la Pologne. La Turquie déclara la guerre à la Russie pour soutenir les efforts des confédérés; ils obtinrent de la France de faibles subsides et quelques officiers, l'Autriche leur donna asile sur son territoire, mais ces secours furent insuffisans; ils manquaient d'argent et de matériel de guerre, ne possédaient pas une place forte pour leur servir de dépôt, étaient mal organisés, et agissaient sans ensemble. Les Russes, au contraire, conduits par une volonté unique, abondamment pourvus de tout ce qui est nécessaire à la guerre, secondés par le roi esclave de leurs volontés, accablaient successivement les confédérations partielles qui se formaient. Dans cette lutte inégale, les confédérés devaient succomber s'ils n'étaient point secourus efficacement par d'autre puissance que par la Turquie; mais ils avaient fait trembler Catherine, et cette souveraine, convaincue que son autorité en Pologne serait toujours incertaine, ignorant les résolutions que prendrait l'Autriche, entravée d'ailleurs dans ses opérations contre les Turcs, consentit au partage que la Prusse lui proposait,

et auquel l'Autriche donna bientôt son adhésion. Par suite de cet accord, ces trois puissances s'emparèrent chacune d'une portion du territoire de la république, et contraignirent ensuite le roi et la diète à reconnaître la légitimité de ces acquisitions. La Turquie faisait pour la cause des Polonais de vains efforts; l'Angleterre et la France virent consommer cet odieux attentat sans y opposer d'obstacles, convaincus sans doute qu'ils auraient été impuissans.

Ce partage n'adoucit point le sort des provinces que conservait la république; Catherine continuait à les occuper par ses troupes, à les dominer par son ambassadeur. Elle fit faire à la constitution des changemens funestes, dans le but de perpétuer les troubles et d'en susciter de nouveaux. La Pologne, réduite à l'humiliation de ne pouvoir espérer de salut que par la protection d'une des puissances qui venaient de la dépouiller, ne pouvait raisonnablement se flatter de l'obtenir; l'iniquité du partage, l'espoir d'en consommer un nouveau, cimentait leur union. Dans ces fâcheuses circonstances, cette voie de salut, si inespérée, vint enfin s'offrir; une mésintelligence imprévue s'étant élevée entre Catherine et le roi de Prusse, ce monar-

que change aussitôt de conduite à l'égard des Polonais ; il leur offre sa protection pour recouvrer leur indépendance, et les engage à faire à leur constitution les changemens nécessaires.

La diète, assemblée alors, accueillit avidement ces propositions malgré Poniatowski, qui, plié à l'esclavage des Russes, apporta d'abord de l'opposition, mais fut bientôt contraint d'accéder au vœu général. La Russie perdit aussitôt l'influence qu'elle exerçait en Pologne ; on annula la constitution qu'elle avait dictée ; on s'occupa d'en rédiger une nouvelle, et, pour se mettre en mesure de braver son courroux, on décida que l'armée serait portée à cent mille hommes. Catherine, engagée dans une guerre avec la Turquie et la Suède, avait été obligée de retirer presque toutes ses troupes de la Pologne ; elle n'y avait laissé que celles nécessaires pour garder des magasins qu'elle avait en Ukraine. Contrainte de différer sa vengeance, elle fit cependant déclarer par son ambassadeur qu'elle considérait les changemens qui s'opéraient comme des infractions au dernier traité. Non-seulement on ne tint aucun compte de cette déclaration, mais on fit évacuer les magasins des Russes en Ukraine, et retirer les troupes qui les gardaient. Dans cet état de choses, la

guerre avec la Russie semblait inévitable aussitôt que cette puissance se serait débarrassée de de ses ennemis ; la république devait donc ou l'attaquer sans délai, ou se préparer à soutenir seule tout le poids de cette guerre ; elle ne fit ni l'un ni l'autre.

Deux ans s'étaient écoulés, et la république n'avoit point encore de constitution ; le désordre régnait toujours dans les finances ; elle n'avait que peu augmenté l'armée ; enfin elle n'était nullement préparée à la guerre. A cette époque, elle conclut avec la Prusse un traité d'alliance, qui lui inspira une sécurité funeste. La diète continua à s'occuper de la discussion d'une nouvelle constitution ; mais ce travail ne marchant qu'avec une extrême lenteur, les membres les plus marquans de cette assemblée en proposèrent une qui fut adoptée le 3 mai 1791, et accueillie des Polonais avec enthousiasme : quel que fût son mérite, elle était, dans la circonstance, un véritable bienfait, puisqu'elle mettait un terme à l'arbitraire et aux décisions provisoires.

La Russie ne pouvait voir dans ce changement de constitution qu'une nouvelle injure ; aussi cette puissance, qui avait fait la paix avec la Suède, l'ayant également conclue avec les Turcs, déclara la guerre à la Pologne le 18 mai

1792, et l'attaqua avec cent mille hommes de vieilles troupes ; elle était secondée par la confédération de Targowitz, formée sous ses auspices, et dont le but était de renverser la nouvelle constitution pour rétablir l'ancienne. Un danger aussi pressant avait enfin ouvert les yeux à la république ; depuis trois mois elle se préparait sérieusement à la guerre ; elle reçut avec dignité la déclaration de la Russie, et fit tous les préparatifs de défense que ses moyens et les circonstances lui permettaient de faire : si elle eût pris de semblables mesures un an plus tôt, tout porte à croire qu'elle aurait résisté avec succès ; mais il était trop tard.

La Prusse refusa les subsides convenus par le traité d'alliance ; les autres puissances étaient hors d'état de secourir la Pologne, ou n'en avaient pas la volonté : réduite à lutter seule contre la Russie, elle opposait à cette puissance quarante-cinq mille hommes de troupes peu exercées, nullement aguerries, mais animées d'une haine violente contre les Russes. Quoique mal commandées, elles montrèrent beaucoup de valeur ; contraintes de céder au nombre, elles se retiraient sur Varsovie, et avaient déjà abandonné l'Ukraine et le grand-duché de Lithuanie, lorsque Poniatowski, convaincu que

la république ne pourrait résister, accéda à la confédération de Targowitz. Catherine le traita avec beaucoup de dureté ; la confédération lui ôta le commandement de l'armée, et le suspendit de ses prérogatives : la honte, le mépris, il supportait tout, pourvu qu'il fût roi! On conclut une suspension d'armes ; l'armée fut réduite et dispersée dans des cantonnemens ; Varsovie fut occupé par les troupes russes, et bientôt après, Thorn, Dantzig et la Grande-Pologne, le furent par les troupes prussiennes ; enfin ces deux puissances demandèrent à la diète, et la contraignirent à ratifier la cession de plusieurs provinces qu'elles occupaient déjà. Ainsi le roi de Prusse ne semblait avoir excité les Polonais à secouer le joug des Russes, que pour les tromper avec une perfidie sans exemple ; et les mêmes motifs semblaient avoir dirigé la conduite de Catherine envers les confédérés de Targowitz.

Rien ne s'opposait alors au partage définitif que le tems de s'entendre ; le séjour des troupes russes et prussiennes semblait rendre la résistance inutile.

Cependant les provinces que conservait la république étaient en butte aux rapines, au pillage, aux cruautés et aux excès de tous genres. Un

sentiment général d'indignation, et un désir ardent de vengeance s'empara de tous les cœurs. Il se forma une association secrète, dans le but d'insurger la Pologne contre les Russes et les Prussiens; l'on avait choisi le général Kociusko, alors exilé, pour la diriger; mais elle n'était point encore en mesure de tenter l'exécution de ses projets lorsque Catherine voulut faire diminuer, par des réformes, ce qui restait de troupes polonaises. Maladinski, colonel d'un régiment, sentant la nécessité d'agir sans délai, leva l'étendart de l'indépendance. Kociusko, instruit de cette entreprise, pénètre en Pologne et se dirige sur Cracovie, où l'insurrection devance son arrivée : Varsovie, Wilna et presque toute la Pologne imitent cet exemple; l'excès du malheur avait enfin réuni les Polonais. On sait quels furent leurs efforts sous la conduite de Kociusko; ils succombèrent, ils devaient s'y attendre; mais ils eurent la consolation d'illustrer les derniers momens de leur malheureuse patrie, et de forcer leurs ennemis mêmes à convenir qu'ils étaient dignes d'un meilleur sort. La prise de Praga, faubourg de Varsovie (2 novembre 1794), termina l'existence de la république; l'Autriche, la Prusse et la Russie se partagèrent ses provinces.

Ainsi disparut une nation puissante et célèbre ; mais il lui restait des souvenirs, et n'adoptant point les mœurs de ses nouveaux maîtres, elle continua à former un peuple.

Beaucoup de Polonais furent obligés de s'expatrier ; la France les accueillit et plaça les militaires dans les régimens polonais qu'elle recrutait avec les prisonniers et les déserteurs de cette nation que la guerre avec l'Autriche fournissait en grand nombre. Ces troupes servirent dans l'armée française avec une grande distinction ; Napoléon en envoya le plus grand nombre à Saint-Domingue, où elles firent d'énormes pertes ; enfin leurs faibles débris pénétrèrent en Pologne avec l'armée française en 1806, et servirent de noyau à l'armée polonaise que l'on commença dès lors à organiser. Le tems semblait n'avoir que peu affaibli la haine des Polonais contre les Prussiens ; aussi secouèrent-ils leur joug aussitôt que les Français parurent. L'indépendance reconnue par le traité de Tilsit d'une partie de la Pologne, sous le titre de grand-duché de Varsovie, leur fit espérer son entier rétablissement. Persuadés que cette opération était dans les intérêts de Napoléon et entrait dans ses projets, ils secondèrent toutes ses entreprises avec un zèle ardent : une partie de

leurs troupes le servit dans la guerre d'Espagne; en 1809, ils opérèrent en sa faveur une diversion qui lui fut d'un grand secours; ils croyaient combattre pour l'indépendance des provinces polonaises que possédait l'Autriche ; ils furent trompés, le traité de Vienne ne stipula rien en leur faveur. La guerre que Napoléon allait entreprendre vint ranimer leurs espérances ; dans leur présomption, ils ne croyaient pas les revers possibles ; à les entendre, les provinces polonaises que possédait la Russie allaient s'insurger à l'approche de Napoléon : rien n'était cependant moins probable; car, si la haine entre les Polonais et les Allemands avait été perpétuée par la différence de mœurs, d'habitudes et de langage, des raisons contraires avaient singulièrement affaibli celle qui régnait entre eux et les Russes. Telle était la situation du peuple polonais à l'époque de l'expédition de Russie.

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION DE RUSSIE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Réunion des troupes françaises et alliées dans le grand-duché de Varsovie et dans la vieille Prusse. Causes de la guerre de Russie. Considérations sur l'esprit et la composition de l'armée. Passage du Niémen le 24 juin. Marche forcée sur Wilna ; cette ville tombe au pouvoir de Napoléon le 28 juin. Difficulté d'une guerre d'invasion en Pologne ou en Russie avec une nombreuse armée. Organisation de la Lithuanie. La diète du grand-duché de Varsovie se constitue en confédération générale de la Pologne. Elle envoie une députation vers Napoléon pour lui demander de proclamer le rétablissement du royaume de Pologne. Réponse évasive de ce conquérant. Opérations des corps d'armée détachés depuis le passage du Niémen. Réflexions sur l'ensemble des opérations. Barklay se retire dans le camp retranché de Drissa. Napoléon quitte Wilna et se dirige sur Witepsk. Barklay, en ayant été instruit à tems, abandonne brusquement son camp retranché et se retire sur cette ville. Alexandre, sentant l'insuffisance de ses forces, se rend à Moskou pour faire connaître sa situation à ses peuples et leur demander de nouveaux sacrifices. Combats entre Ostrowno et Witepsk les 25, 26 et 27 juillet. Napoléon s'empare de cette ville le

28 juillet. Désordre incroyable à l'armée, et surtout derrière l'armée. Causes de ce désordre. Détails sur l'administration. Suite des opérations des corps d'armée détachés. Barklay est joint par Bagration, met son armée en mouvement pour prendre l'offensive, puis change de résolution. Napoléon réunit ses troupes sur la rive gauche du Dniéper et marche sur Smolensk. Situation générale du théâtre de la guerre. Combat de Smolensk le 17 août. Les Russes abandonnent cette ville. Passage du Dniéper. Combat de Walutina-Gora le 19 août. Napoléon fait poursuivre les Russes par une partie de son armée, s'arrête à Smolensk avec le reste. Détails sur les hôpitaux de Smolensk. Réflexions sur les opérations de Napoléon depuis son départ de Witepsk.

Au commencement de 1812, on ne doutait plus en France de la guerre avec la Russie; on achevait de remonter la cavalerie et l'artillerie et de mettre les corps au complet; on rappelait quelques troupes d'Espagne; on réunissait les troupes françaises et alliées en corps d'armée, qu'on dirigeait ensuite vers la Vistule. La garde quitta Paris dans les premiers jours de mars pour prendre la même direction.

Tandis que ces troupes traversaient l'Allemagne pour se rendre à leurs destinations, Napoléon proposait à l'Autriche et à la Prusse des traités d'alliance évidemment dirigés contre la Russie, et que ces deux puissances furent contraintes d'accepter: par le premier, la France et l'Autriche se garantissaient réciproquement l'intégrité de leurs possessions, et garantissaient

aussi l'intégrité de celles de la Porte-Ottomane en Europe; elles s'engageaient, dans le cas où elles seraient attaquées ou menacées, à se fournir mutuellement, et au plus tard dans le délai de deux mois, un secours de trente mille hommes (*a*). Par le second, la France et la Prusse

(*a*) Le traité avec l'Autriche contenait des articles secrets qui laissent entrevoir une partie des projets de Napoléon, et dont je crois devoir donner la copie.

« Article 1[er]. L'Autriche ne sera point tenue de fournir le » secours stipulé par l'article 4 du traité patent dans les guerres » que la France soutiendrait, ou contre l'Angleterre, ou au » delà des Pyrénées.

» 2. Si la guerre vient à éclater entre la France et la Russie, » l'Autriche fournira ledit secours stipulé par les articles 4 et » 5 du traité de ce jour. Les régimens qui doivent le former » seront dès à présent mis en marche et cantonnés de manière » qu'à dater du 1[er] mai ils puissent, en moins de quinze jours, » être réunis sur Lemberg.

» Ledit corps de troupes sera pourvu d'un double approvi- » sionnement de munitions d'artillerie, ainsi que des équi- » pages militaires nécessaires au transport de vingt jours de » vivres.

» 3. De son côté, S. M. l'empereur des Français fera toutes » ses dispositions pour pouvoir opérer contre la Russie, à la » même époque, avec toutes les forces disponibles.

» 4. Le corps de troupes fourni par S. M. l'empereur d'Au- » triche sera formé en trois divisions d'infanterie et une divi- » sion de cavalerie, commandé par un général autrichien au » choix de S. M. l'empereur d'Autriche.

» Il agira sur la ligne qui lui sera prescrite par S. M. l'em- » pereur des Français, et d'après ses ordres immédiats.

contractaient une alliance offensive et défen-

» Il ne pourra toutefois être divisé ; il formera toujours un » corps distinct et séparé.

» Il sera pourvu à sa subsistance en pays ennemi suivant le » même mode qui sera établi pour le corps de l'armée fran- » çaise, sans rien changer toutefois au régime et aux usages » de détails établis par les règlemens militaires de l'Autriche » pour la nourriture des troupes.

» Les trophées et le butin qu'il aura faits sur l'ennemi lui » appartiendront.

» 5. Dans le cas où, par suite de la guerre entre la France » et la Russie, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli, » S. M. l'empereur des Français garantira spécialement, comme » elle garantit dès à présent à l'Autriche, la possession de la » Gallicie.

» 6. Si, le cas arrivant, il entre dans les convenances de » l'empereur d'Autriche de céder, pour être réunie au royaume » de Pologne, une partie de la Gallicie en échange des pro- » vinces illyriennes, S. M. l'empereur des Français s'engage, » dès à présent, à consentir à cet échange. La partie de la » Gallicie à céder sera déterminée d'après la base combinée » de la population, de l'étendue, des revenus, de sorte que » l'estimation des deux objets de l'échange ne soit pas réglée » par l'étendue du territoire seulement, mais par sa valeur » réelle.

» 7. Dans le cas d'une heureuse issue de la guerre, S. M. l'em- » pereur des Français s'engage à procurer à S. M. l'empereur » d'Autriche des indemnités et agrandissemens de territoire, » qui non-seulement compensent les sacrifices et charges de la » coopération de sadite majesté dans la guerre, mais qui soient » un monument de l'union intime et durable qui existe entre » les deux souverains.

» 8. Si, en haine des liens et engagemens contractés par

sive(*a*). En vertu de ces deux traités, Napoléon, se disant menacé par la Russie, demanda à l'Autriche le secours convenu, et exigea de la Prusse un nombre à peu près égal de troupes.

L'Europe entière semblait devoir prendre part à la lutte qui allait s'engager. Napoléon disposait en maître de tous les pays qui composaient l'empire français, de ceux qui formaient la confédération du Rhin, de l'Italie, de l'Illyrie, de la Dalmatie et du grand-duché de Varsovie. L'Autriche, la Prusse, la Suisse et le Danemarck étaient ses alliés. La coopération de la Turquie, alors en guerre avec la Russie, lui semblait assurée, et il espérait obtenir celle

» l'Autriche envers la France, l'Autriche était menacée par » la Russie, S. M. l'empereur des Français regardera cette attaque comme dirigée contre lui-même, et commencera immédiatement les hostilités.

» 9. La Porte-Ottomane sera invitée à accéder au traité » d'alliance de ce jour.

» 10. Les articles ci-dessus resteront secrets entre les deux » puissances.

» 11. Ils auront la même force que s'ils étaient insérés dans » le traité d'alliance, et ils seront ratifiés et les ratifications » échangées dans le même lieu et à la même époque que celles » dudit traité.

» Fait et signé à Paris, le 14 mars 1812. »

(*a*) Le premier traité est du 14 mars 1812, et le second du 24 février 1812.

de la Suède, en lui promettant le recouvrement de la Finlande, et avec l'aide de Bernadotte, son ancien compagnon d'armes (a).

La Russie n'avait point d'allié ostensible, mais elle comptait sur l'Angleterre, qui luttait depuis plusieurs années contre Napoléon, et avait puissamment secouru tous les ennemis de ce conquérant; elle négociait avec la Turquie une paix qu'elle espérait acheter par quelques sacrifices, et se flattait de contracter une alliance avec la Suède, ulcérée de la conduite despotique de Napoléon à son égard, et surtout de l'invasion de la Poméranie. Enfin l'Espagne et le Portugal opéraient, par leur héroïque résistance, une puissante diversion en sa faveur.

Dans les premiers jours de juin, l'armée entière eut dépassé la Vistule; le corps autrichien était stationné en Gallicie, dans les environs de Lemberg; le corps prussien, dans la vieille Prusse, sur la rive gauche du Niémen; les autres corps occupaient la rive droite de la Vistule depuis la Gallicie jusqu'à la mer Baltique.

Napoléon partit du palais de Saint-Cloud, le 9 mai 1812, pour se rendre à l'armée; il se

(a) La Suède avait choisi ce général pour héritier présomptif de la couronne.

dirigea d'abord sur Mayence, et de là sur Dresde pour s'y concerter avec l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et plusieurs autres souverains qui s'y réunirent; au bout de dix jours il quitta cette ville, traversa l'Oder à Glogau, passa à Posen, et arriva le 3 juin à Thorn, où il resta deux jours. Après avoir ordonné aux différens corps qui composaient l'armée de se porter vers la frontière de Russie par des routes qu'il leur désigna, il se rendit à Dantzig, ville dont il avait fait augmenter les fortifications, et qui lui servait de principal dépôt pour l'expédition qu'il allait entreprendre; il y inspecta tout avec son activité ordinaire, et au bout de quatre jours, il partit pour Kœnigsberg, où il établit son quartier général le 12 juin (*a*).

La conduite que la Russie avait tenue depuis le traité de Tilsit montrait clairement que cette puissance redoutait la guerre avec la France; elle se permit pourtant des remontrances relativement à l'occupation du duché d'Oldembourg; mais tout porte à croire que les discussions qui s'étaient élevées à ce sujet n'auraient pas amené

(*a*) Napoléon arriva à Mayence le 12 mai, et en repartit le 13; à Dresde le 17, et en repartit le 28; à Posen le 31 mai, et en repartit le 1er juin; à Thorn le 3 juin, et en repartit le 6; à Dantzig le 7, et en repartit le 12.

une rupture si Napoléon n'eût exigé qu'elle défendît l'introduction du sucre et du café. Ces denrées, devenues en quelque sorte de première nécessité, pénétraient en Russie par la voie des neutres ; les autres marchandises anglaises étaient sévèrement prohibées. Napoléon introduisait en France les mêmes denrées en accordant des licences, et se procurait par ce moyen des bénéfices énormes; ainsi il exigeait que les Russes renonçassent à un commerce qu'il faisait lui-même. Non-seulement ils refusèrent de le satisfaire, mais ils exigèrent que les troupes françaises évacuassent la Prusse; on ne pouvait penser que la Russie voulût subir des lois si dures, et l'on connaissait l'opiniâtreté de Napoléon : la guerre paraissait donc inévitable. Il avait à la vérité envoyé le général Narbonne à Wilna, près de l'empereur Alexandre, qui, dans l'incertitude des événemens, s'était fixé depuis quelque tems dans cette ville; mais ne changeant rien à ses demandes et ne voulant point satisfaire à celles des Russes, il n'avait évidemment d'autre motif que de les tromper en leur laissant quelqu'espoir d'accommodement : c'était dans le même but qu'il retenait à Paris l'ambassadeur de Russie, qui avait déjà demandé plusieurs fois ses passeports.

Avant que de passer plus loin, je vais entrer dans quelques détails sur la composition de l'armée et sur l'esprit qui animait les militaires des différentes nations qui la composaient.

Si l'on en excepte le corps autrichien et le corps polonais, tous étaient commandés par des généraux français, en sorte que l'obéissance aux ordres de Napoléon était aussi entière et aussi prompte que s'ils n'eussent été composés que de Français.

L'infanterie était généralement bonne et bien exercée ; on pouvait faire le même éloge des dragons, des cuirassiers français, et de la plupart des régimens de cavalerie allemande et polonaise ; le reste de la cavalerie avait beaucoup de jeunes gens et de jeunes chevaux. Une grande partie de l'artillerie (1) était faiblement attelée ; on l'avait augmentée dans une telle proportion qu'on n'aurait pu l'employer (2) toute un jour de bataille. L'armée avait six équipages de ponts, des convois d'outils et autres matériaux nécessaires au corps du génie, et derrière elle des convois de munitions et un équipage de siége qu'on dirigeait de Dantzig sur Riga. De nombreux employés (3) des vivres lui étaient attachés, et elle était suivie par un grand nombre d'ouvriers de toute espèce et de tout âge. Les bou-

langers, les maçons étaient d'une utilité incontestable ; mais quel parti Napoléon voulait-il tirer de ceux qui exerçaient d'autres professions? Cette quantité de bagages, ce grand nombre d'ouvriers de toute espèce, semblaient destinés à fonder des colonies dans des pays lointains et dénués de ressources.

Pour porter la guerre avec une armée énorme à de si grandes distances et dans des pays peu peuplés qui ne pouvaient subvenir à ses besoins, on la faisait suivre par de nombreux convois de vivres et d'équipages militaires (4). Les routes qui conduisaient à l'armée en étaient encombrées ; la Vistule, le Frisch-Haff, la Prégel et le canal qui fait communiquer cette rivière avec le Niémen, étaient couverts de bateaux chargés de vivres. Chaque colonel avait en arrière de son régiment, à plus ou moins de distance, un dépôt d'habillement quelquefois suffisant pour l'habiller à neuf. Les équipages particuliers, véritable fléau, parce qu'ils marchent avec la troupe, n'avaient jamais été aussi nombreux ; cela tenait aux provisions de vivres que la crainte d'en manquer avait fait faire, au luxe (5) qui s'était introduit dans l'armée avec les succès, à celui de Napoléon que l'on imitait. Ses équipages, réduits dans les précédentes guerres au strict

nécessaire, se composaient d'un grand nombre de voitures, de fourgons et de mulets chargés; ils contenaient des tentes pour toute sa suite, et même pour ses chevaux : on ne se servit que de celles qui étaient destinées à son usage particulier; les autres ne furent pas tendues une seule fois pendant toute la campagne. Enfin, on remarquait à sa suite beaucoup de personnes inutiles à la guerre ; ainsi l'armée était accompagnée et suivie d'une énorme quantité d'employés et de voitures. Sa queue, si je puis m'exprimer ainsi, achevait la dévastation des pays qu'elle avait parcourus, et n'y laissait bientôt plus de ressources.

L'esprit qui animait les militaires des différentes nations qui composaient l'armée différait selon leurs intérêts.

Les Polonais, excités par l'espoir du rétablissement du royaume de Pologne et par le désir de venger tant de sanglans outrages qu'ils avaient reçus des Russes, entreprenaient cette guerre avec enthousiasme.

Les Prussiens se voyaient avec douleur rangés sous les bannières d'un homme qui leur avait fait tant de mal, avait si cruellement blessé leur orgueil national et les tenait dans une véritable servitude; ils savaient qu'une nécessité

impérieuse avait forcé leur roi à s'allier avec lui.

Les Autrichiens, après avoir lutté vingt ans contre la France, rougissaient d'être rangés parmi ses auxiliaires et en murmuraient hautement. La politique, qui fait taire les passions, avait dicté les résolutions de leur cabinet, ainsi que la suite le prouva.

Les militaires des autres nations ne déguisaient pas leur mécontentement ; mais lorsque des troupes sont disciplinées, elles font leur devoir, quelle que soit l'opinion qui les anime.

Après être resté quatre jours à Kœnigsberg, pendant lesquels il passa des troupes en revue et termina ses dispositions pour porter la guerre en Russie, Napoléon, marchant avec le centre de son armée, remonta la Prégel, passa à Insterbourg, à Gumbinnen, et arriva le 21 juin à Wilkowisky (*a*), d'où il adressa à l'armée la proclamation suivante :

« De notre quartier général de Wilkowisky,
» le 22 juin 1812.

» Soldats, la seconde guerre de Pologne est
» commencée ; la première s'est terminée à

(*a*) Napoléon arriva à Insterbourg le 17, jour de son départ de Kœnigsberg, et en repartit le 18 ; arriva à Gumbinnen le

» Friedland et à Tilsit : à Tilsit, la Russie a
» juré éternelle alliance à la France et guerre
» à l'Angleterre ; elle viole aujourd'hui ses ser-
» mens ; elle ne veut donner aucune explication
» de son étrange conduite que les aigles fran-
» çaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là
» nos alliés à sa discrétion. La Russie est en-
» traînée par la fatalité ! Ses destins doivent
» s'accomplir ! Nous croirait-elle dégénérés ?
» ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz ?
» *Elle* nous place entre le déshonneur et la
» guerre : le choix ne saurait être douteux ;
» marchons donc en avant ! passons le Niémen !
» portons la guerre sur son territoire ! La se-
» conde guerre de Pologne sera glorieuse aux
» armes françaises comme la première ; mais la
» paix que nous concluerons portera avec elle
» sa garantie, et mettra un terme à cette or-
» gueilleuse influence que la Russie a exercée
» depuis cinquante ans sur les affaires de l'Eu-
» rope. »

Cette proclamation, pleine de jactance et sur un ton prophétique qui annonçait un homme entièrement aveuglé par la fortune, tint lieu de déclaration de guerre. Tous les corps qui com-

18, et en repartit le 21 pour se rendre à Wilkowisky, où il arriva le jour même.

posaient l'armée continuèrent à marcher vers la frontière de Russie (*a*). Napoléon se porta sur Kowno ; il avait avec lui la garde impériale, les corps de Davout, Oudinot et Ney (1er, 2e et 3e), et ceux de cavalerie de Nansouty et Montbrun (1er et 2e); Murat, qui commandait toute la cavalerie de l'armée, marchait avec ces deux corps et en dirigeait les mouvemens ; Eugène se portait avec le corps de Saint-Cyr (6e), celui de Grouchy (3e de cavalerie), et le 4e qu'il commandait immédiatement, par Marienpol sur Pilony.

Jérôme réunissait sous son commandement les corps de Poniatowski, Reynier et Vandame (5e, 7e et 8e), et le corps de cavalerie de Latour Maubourg (4e). Il dirigeait Reynier par Brock et Tikoczin sur Bialistock, et avec les trois autres corps il se portait par Nowogrod et Augustowo sur Grodno (*b*).

(*a*) A la fin de l'ouvrage on trouvera un tableau présentant la force et la composition des différens corps de l'armée française, et un autre tableau des généraux commandant les corps d'armée et les divisions.

(*b*) La grande route de Nowogrod à Grodno passe à Bialistock, mais elle pénètre sur le territoire russe peu avant cette ville, et il entrait dans les desseins de Napoléon que Jérôme commençât à pénétrer sur ce territoire à Grodno, ville qui est située sur la frontière ; ce fut ce qui força Jérôme à se jeter sur sa gauche.

A l'extrême droite, le corps de Schwartzenberg (autrichien) se dirigeait par Lemberg et Lublin sur Drogiczin, afin de pénétrer dans le midi de la Lithuanie; et à l'extrême gauche était celui de Macdonald (10[e]), encore cantonné à Tilsit et dans les environs.

Jamais invasion dans les tems modernes n'avait été entreprise avec des forces aussi considérables; elles s'élevaient à quatre cent soixante et dix-sept mille combattans, dont quatre-vingt mille de cavalerie (*a*). Les troupes, disciplinées et aguerries, avaient la plus belle tenue; mais on a vu, par les détails dans lesquels je suis entré, que l'armée était appesantie par une grande quantité de voitures. Indépendamment des forces dont je viens de faire l'énumération, de nombreux régimens de recrues (*b*) étaient en marche pour rejoindre l'armée, afin de réparer ses pertes. Victor atteignait la Vistule avec le neu-

(*a*) Cette évaluation est celle de la force des troupes qui ont pénétré sur le territoire russe au commencement des hostilités. Elle ne comprend point les troupes attachées à l'état-major général, ni celles des grands parcs de l'artillerie, du génie et des équipages militaires.

(*b*) On avait donné à ces régimens le nom de régimens de marche; les recrues dont ils étaient composés appartenaient à différens régimens, mais d'un même corps d'armée. Les officiers qui les commandaient appartenaient aussi à ces régimens.

vième corps, et Augereau, dont le quartier général était à Berlin, organisait le onzième corps, destiné à maintenir la tranquillité dans le nord de l'Allemagne, et à s'opposer aux descentes si l'ennemi tentait d'en effectuer.

L'infanterie arriva en bon ordre sur la frontière de Russie, et n'avait laissé que très-peu de monde en arrière. La cavalerie et l'artillerie souffrirent davantage; l'avoine, le foin, l'herbe des prairies avaient été bientôt épuisés sur le passage de l'armée, et l'on avait été contraint, quelques journées avant que de franchir le Niémen, de couper les grains encore verds pour suppléer aux fourrages; aussi arriva-t-on à ce fleuve avec des chevaux fatigués, quoiqu'on eût remplacé aux dépens des habitans ceux que l'on avait perdus.

Les maréchaux commandant les corps d'armée, dans la crainte de manquer de vivres en Russie, avaient commencé dès leur entrée sur le territoire du grand-duché de Varsovie, à frapper des réquisitions de denrées, de chevaux, de bestiaux, de voitures. La vieille Prusse, où passa la plus grande partie de l'armée, souffrit encore davantage; elle fut traitée aussi durement qu'un pays ennemi. Indépendamment des réquisitions qu'on y leva, le manque de maga-

sins força les corps d'armée, qui tous marchaient en masse, à vivre en partie de maraude, et l'on sait que le pillage en est une suite ordinaire. Déjà l'on pouvait prévoir que le désordre serait plus grand encore dans cette campagne que dans les précédentes. Le séjour prolongé de l'armée française dans la vieille Prusse, en 1807, lui fit moins de mal que ce seul passage.

Avant que d'atteindre le Niémen, chaque *régiment* s'était procuré, par violence et par voie de *réquisition*, un troupeau et des voitures chargées de vivres, conduites par des paysans. La promesse donnée que les voitures ne franchiraient pas le fleuve avait aidé à se les procurer, et avait retenu leurs conducteurs; mais aussitôt qu'ils surent qu'on leur manquait de parole, ils s'enfuirent pour retourner dans leurs foyers. Ces malheureux, ne pouvant réclamer ni vivres *ni logement*, furent obligés pendant leur route de demander l'aumône et de bivouaquer; leur fuite força à désigner des soldats pour les remplacer, ce qui diminua d'autant le nombre des combattans.

Napoléon quitta Wilkowisky dans la nuit du 22 au 23, et vint établir son quartier général au hameau de Nogarisky, situé à droite de la route de Kowno, à une lieue et demie de cette ville

il était encore nuit lorsqu'il y arriva. Au point du jour il monta à cheval pour se rendre aux avant-postes, mit pour se déguiser une capote bleue et un bonnet polonais, puis, accompagné seulement d'un général du génie, il parcourut la rive gauche du Niémen dans les environs de Kowno, et ordonna aussitôt après la construction de trois ponts environ à une demi-lieue au dessus du village d'Alexioten, qui est situé vis-à-vis de cette ville. Les travaux ne devaient commencer qu'à la nuit pour en cacher le plus long-tems possible la connaissance à l'ennemi. Les corps de Davout, Oudinot et Murat étaient campés à peu de distance du Niémen, de manière toutefois à n'être point aperçus de la rive droite. Davout, qui devait passer le premier, était le plus rapproché du fleuve; la garde occupait les environs de Nogarisky; Ney, ceux de Pilony, d'où il devait se rendre par Poniémen au point de passage; Grouchy était à Marienpol, on lui envoya l'ordre de rejoindre Murat; Eugène à Kalwary; il devait se diriger avec ses deux corps sur Pilony, y faire jeter un pont et y passer le fleuve (*a*).

(*a*) Napoléon, dans les derniers jours de mai et pendant le mois de juin, avait fait reconnaître la frontière de Russie depuis la Gallicie, jusqu'à la Baltique par deux de ses capitaines

A deux heures de l'après-midi, Napoléon monta de nouveau à cheval, et, suivi d'un nombreux état-major, il passa en revue plusieurs des corps réunis dans le voisinage du fleuve; de retour à son quartier-général, il ne s'y arrêta que pour dîner, en repartit à neuf heures du soir avec sa suite, se rendit au Niémen et fit commencer la construction des ponts. La guerre qu'il entreprenait lui causait une joie qui se peignit vivement sur son visage pendant cette journée. Trois compagnies de voltigeurs, ayant été jetées sur la rive droite, chassèrent quelques partis de cavalerie légère qui l'occupaient; l'ennemi ne parut point pour inquiéter les travaux; à minuit ils étaient terminés, et l'armée commença aussitôt à pénétrer sur le territoire russe.

Macdonald, le même jour, passait le Niémen à Tilsit; Jérôme et Schwartzenberg ne devaient pénétrer en Russie que quelques jours plus tard; Eugène restait momentanément en observation sur la rive gauche du Niémen, dans les environs de Pilony.

L'armée russe était alors dispersée depuis la

d'ordonnance. L'un d'eux avait été chargé de lui désigner, entre Preen et Kowno, les points où l'on pouvait le plus facilement passer le Niémen; il lui en avait désigné trois, parmi lesquels se trouvaient les deux dont il fit choix.

mer Baltique jusqu'à la Gallicie ; elle était partagée en trois armées désignées par les noms de première armée de l'ouest, deuxième armée de l'ouest et armée de réserve (*a*). La première gardait tout le pays depuis la Baltique jusqu'à Lida ; elle était composée de la garde (5e corps, sous les ordres du grand-duc Constantin), qui était cantonnée à Wilna et dans les environs ; du corps de Wittgenstein (1er), qui occupait Rossiena et Keidany ; du corps de Bagawout (2e), placé près de Kowno, sur la rive droite

(*a*) A la fin de l'ouvrage on trouvera un tableau présentant la force et la composition des différens corps de l'armée russe opposée à Napoléon. Les corps d'infanterie portant la dénomination de divisions n'étaient que de six à huit mille hommes, et les corps d'armée étaient ordinairement composés de deux divisions ; ainsi ils étaient à peu près de la force des corps qui portaient le nom de division dans l'armée française. La même observation s'applique à la dénomination des corps de cavalerie. Si l'on ne faisait point attention à ces différences, on serait souvent induit en erreur sur la force respective des combattans.

Voici une situation sommaire de la totalité de l'armée russe au commencement des hostilités :

	hommes.
Troupes disponibles.	300,000
Recrues dans les dépôts.	120,000
Ecrivains, valets d'armée, ouvriers, etc.	70,000
Troupes irrégulières gardant les frontières de l'Asie.	100,000
Troupes de garnison (invalides ou à peu près). . .	60,000
Malades aux hôpitaux et autres absens.	50,000
Total.	700,000

de la Wilia ; du corps de Schouwalof (4ᵉ), qui était à Nowoi-Troki ; de celui de Tutchkof (3ᵉ), placé entre cette dernière ville et Lida, et du corps de Doctorof (6ᵉ), qui occupait le pays entre Lida et Grodno. Les premier, deuxième et troisième corps de cavalerie étaient attachés à cette armée ; Barklay la commandait en chef. La seconde, commandée par Bagration, était composée du corps de troupes irrégulières de Platof, placé près de Grodno, et des corps de Raiewsky, Barasdin (7ᵉ et 8ᵉ), et de la division Woronzof de grenadiers réunis, placés dans les environs de Wolkowisk ; les quatrième, cinquième et sixième corps de cavalerie étaient attachés à cette armée ; enfin Tormassof occupait la Wolhinie avec l'armée de réserve. La totalité de ces troupes pouvait s'élever à deux cent trente-neuf mille six cents hommes, parmi lesquels on comptait environ dix-neuf mille Kosaques ou Tatars. Cette énumération ne comprend point les garnisons de Riga, de Dünabourg et un corps en observation à Mozyr, formant un total de quarante et un mille hommes de différentes armes ; ces troupes ne furent utilisées que plus tard ; on n'osait les déplacer avant que de savoir sur quel point pénétrerait Napoléon.

Alexandre commandait en chef son armée ; les membres de son conseil qui avaient le plus d'influence se disputaient l'honneur difficile de le guider dans la conduite de cette guerre ; ils proposaient continuellement de nouveaux plans de défense, on n'en adoptait aucun. L'état de perplexité et d'irrésolution du monarque était une suite naturelle de la situation critique dans laquelle il se trouvait ; il allait lutter contre une armée long-tems victorieuse, remplie d'ailleurs du sentiment de sa supériorité : comment lui résister lorsqu'elle avait un nombre presque double de combattans? Enfin la vaste frontière par laquelle on pouvait l'attaquer était entièrement ouverte.

Les moyens de défense à employer étaient de dévaster en se retirant les pays par lesquels se dirigerait Napoléon, de gêner ses communications en répandant sur ses derrières une nuée de cette cavalerie légère que les Russes peuvent se procurer en si grande quantité, et de nationaliser la guerre, à l'exemple de l'Espagne. Les deux derniers de ces moyens étaient impraticables dans les provinces qui allaient devenir le théâtre de la guerre, parce qu'ayant été démembrées du royaume de Pologne, elles désiraient recouvrer leur indépendance, et n'at-

tendaient que l'arrivée des Français pour se tourner contre les Russes. Il semble donc que la seule voie de salut qui restât à Alexandre était de se retirer en dévastant le pays jusque dans ses anciennes provinces, pour y déployer dans son entier le genre de défense dont je viens de parler; c'est à quoi il ne pouvait se résoudre; mais l'impérieuse nécessité le forca à suivre une partie de ce plan. Je dois ajouter que ce monarque, dans le doute si la guerre éclaterait, et croyant l'armée française beaucoup moins nombreuse qu'elle ne l'était réellement, n'avait point fait les préparatifs de défense qui auraient été nécessaires pour résister à la redoutable invasion dont il était menacé (*a*).

Napoléon avait gardé un secret si profond sur ses desseins, et avait marché avec tant de rapidité que les habitans des rives du Niémen furent surpris de son arrivée. Les Russes n'étaient pas mieux informés; la guerre leur semblait inévitable; mais ils pensaient que Napo-

(*a*) On peut remarquer qu'on n'avait attaché à l'armée russe qu'un petit nombre de Kosaques, quoiqu'on eût pu s'en procurer facilement un nombre quadruple, et quoique cette troupe soit très-utile dans les vastes plaines de l'occident de l'Europe, surtout pour la guerre défensive.

léon la déclarerait avant que de commencer les hostilités. Trop inférieurs en nombre, ils ne pouvaient le combattre en bataille rangée sans s'exposer à une perte certaine. Dans la surprise que leur causa son entrée sur leur territoire, ils se retirèrent sur tous les points sans presque lui opposer de résistance, et avec beaucoup d'ordre et de bonheur.

Kowno n'était occupé que par quelques Kosaques; les premières troupes qui passèrent le Niémen s'en emparèrent : cette ville pauvre et peu peuplée était importante par sa position; elle est située au confluent du Niémen et de la Wilia, et l'on y trouve trois routes qui conduisent à Wilna; par la principale, on comptait vingt-trois de nos lieues (*a*); elle laisse la Wilia à gauche : les deux autres, plus longues, côtoient cette rivière. Napoléon dirigea Murat et Davout sur Wilna par la première route, Ney suivit celle qui borde la rive gauche de la Wilia, et Oudinot, après avoir traversé cette rivière (*b*), fut dirigé sur Janowo avec deux de ses divisions

(*a*) La lieue dont il sera toujours question dans cet ouvrage est celle de vingt-cinq au degré, qui contient deux mille deux cent quatre-vingts toises.

(*b*) Le pont qui existait sur la Wilia avait été brûlé par les Russes; on le rétablit dans la nuit du 24 au 25.

et une brigade de cavalerie légère, tandis que Legrand, avec sa division, la division Doumerc (*a*) (de cuirassiers) et une brigade de cavalerie légère, se portait sur Bobty. Tous ces corps pouvaient se réunir en peu de tems, si l'ennemi se décidait à en venir aux mains. Le passage fut terminé le 25 juin, et le 26, Napoléon marchant avec sa garde, ayant devant lui Murat, qui faisait l'avant-garde avec la cavalerie, et Davout qui le suivait immédiatement, se dirigea à marches forcées sur Wilna par la route principale. Les Russes ne lui opposant pas de résistance, il arriva le 27, à peu de distance de cette capitale, et le 28 au matin, à la suite de quelques affaires d'avant-garde qui retardèrent peu sa marche, il y fit son entrée aux acclamations d'un peuple qui le considérait comme son libérateur; il n'était accompagné que de Murat, de Davout et de sa garde; il avait donné de nouvelles directions aux corps d'Oudinot et de Ney aussitôt qu'il eut acquis la certitude de ne pas livrer bataille avant Wilna. Cette ville fut respectée; elle devait être d'une grande utilité; on donna pour la préserver du pillage des ordres

(*a*) La division Doumerc, qui appartenait au troisième corps des réserves de cavalerie, resta pendant toute la campagne sous les ordres d'Oudinot.

sévères qui n'empêchèrent pourtant point que les faubourgs ne souffrissent beaucoup.

Les Russes, après avoir détruit les magasins qu'ils avaient dans Wilna, repassèrent la Wilia et brûlèrent le pont. Barklay se retirait sur Swentziany avec les troupes immédiatement sous ses ordres par les deux routes qui côtoient la Wilia.

On s'occupa sans délai de rétablir le pont et d'en construire un second; ces travaux furent terminés dans la journée même, et Napoléon envoya aussitôt Murat à la poursuite de Barklay, après avoir réuni à sa cavalerie trois divisions du corps de Davout. Murat, avec sa cavalerie, occupait les deux routes de Swentziany; son infanterie suivait celle qui côtoie la rive gauche de la Wilia.

Alexandre transporta son quartier général à Drissa, petite ville située sur la rive droite de la Dwina, en face de laquelle était un vaste camp retranché, destiné à recevoir l'armée russe.

La route que suivit Napoléon depuis Kowno est très-sauvage, et presque toujours bordée de bois. La lisière en était quelquefois cultivée; mais on s'apercevait à la quantité de souches charbonnées dont les champs étaient parsemés qu'ils n'avaient été défrichés que depuis peu de

tems. En s'enfonçant dans les terres, le pays était moins sauvage et plus habité. Une partie des troupes parcourut en trois jours la distance entre Kowno et Wilna, quoique la route sabloneuse et coupée de ravins fut très-pénible, particulièrement pour les voitures. L'armée bivouaqua, ainsi qu'il arrive presque toujours quand on marche en masse et surtout en présence de l'ennemi.

Le 29, le tems, qui avait été beau jusqu'alors, changea tout à coup; une pluie très-abondante, et qui s'étendit sur toute la Lithuanie, tomba sans interruption pendant cinq jours; la garde seule était logée dans Wilna, les autres corps étaient en marche ou bivouaqués. Les chemins, généralement mauvais dans un pays couvert de bois et de marais, ne sont pas entretenus; ils suffisent aux besoins des habitans, parce que l'hiver ils sont excellens pour leurs traîneaux, et l'été passables pour leurs voitures légères; mais pendant les dégels ils deviennent très-mauvais, et sont très-peu fréquentés. La pluie extraordinaire qui survint alors produisit l'effet d'un dégel; l'énorme quantité de nos voitures et leur pesanteur acheva de rendre les chemins impraticables. Tous les corps en marche furent retardés, le soldat souffrit beaucoup,

quantité de chevaux périrent : on trouvait sur la seule route de Wilna plus de dix mille de leurs cadavres, qui y répandaient l'infection. Quelques soldats succombèrent aussi ; un plus grand nombre vint encombrer les hôpitaux qu'on se hâta d'établir (*a*). L'ennemi eût attaqué avec avantage s'il eût eu assez de forces pour le tenter ; mais trop faible, il continuait à se retirer.

Dans ces premières journées de l'invasion, Napoléon fit annoncer aux paysans qu'il leur apportait la liberté (*b*) ; il entendait sans doute celle qu'on prétendait avoir donnée aux habitans du grand-duché de Varsovie depuis que cette province avait été enlevée à la Prusse ; mais ces malheureux, qui n'avaient jamais vu que commander en maître, et ne savaient qu'obéir en esclaves, ne distinguaient pas la liberté de la licence. Dans plusieurs endroits ils pillèrent leurs seigneurs ; dans d'autres, ils refusèrent de leur obéir, et les mirent ainsi dans l'impossibilité d'acquitter les réquisitions

(*a*) Les hôpitaux manquèrent de tout pendant les premiers jours à cause du grand nombre des malades et de la difficulté de trouver en Pologne ce qui est nécessaire pour ces sortes d'établissemens.

(*b*) Pendant une halte que Napoléon avait faite entre Evé et Wilna, il s'était fait amener un paysan et lui avait fait dire par son interprète qu'il venait pour leur rendre la liberté.

qu'on leur demandait. Napoléon, vivement intéressé à ménager la noblesse, et au maintien de l'ordre, fit prêter main-forte aux seigneurs, et cessa de parler de liberté aux paysans : l'espoir qu'il avait donné d'abord à ces derniers n'en indisposa pas moins la noblesse, qui se vit un moment exposée à tous les dangers d'un mouvement populaire ; mais ce qui changea bientôt l'esprit de toutes les classes à son égard, fut la dévastation du pays ; les paysans surtout, cruellement maltraités, trompés dans l'espoir qu'ils avaient conçu, lui devinrent entièrement contraires.

Lorsque Alexandre apprit que Napoléon franchissait le Niémen, il assistait à un bal que donnait le général Beningsen dans son château de Zacrett, à une demi-lieue de Wilna ; le bal fut aussitôt interrompu (*a*), et le lendemain (24 juin), ce monarque, prévoyant qu'il conserverait difficilement la Lithuanie, ordonna de faire établir des magasins de vivres dans les villes de

(*a*) Le jour où l'on s'empara de Wilna, des troupes pénétrèrent dans le château où Beningsen avait reçu l'empereur de Russie ; elles le trouvèrent abandonné, mais il semblait que le bal n'avait été interrompu que depuis quelques instans, car, dans la confusion qui suivit la nouvelle de l'arrivée des Français, on n'avait eu le tems de rien emporter ; tout fut pillé, brisé, bouleversé.

Witepsk, Vélikiluki, Ostrow et Pskow, et en même tems de mettre en état de guerre les provinces de Witepsk et de Mohilof. Le jour suivant il publia une proclamation qui, par sa modération, forme avec celle de Napoléon un contraste remarquable ; elle était conçue en ces termes :

« Wilna, le 25 juin 1812.

« Depuis long-tems nous avions remarqué de » la part de l'empereur des Français des pro- » cédés hostiles envers la Russie ; mais nous » avions toujours espéré les éloigner par des » moyens concilians et pacifiques. Enfin, voyant » le renouvellement continuel d'offenses évi- » dentes, malgré notre désir de conserver la » tranquillité, nous avons été contraints de com- » pléter et de rassembler nos armées ; mais en- » core alors nous nous flattions de parvenir à » une réconciliation en restant aux frontières » de notre empire, sans violer l'état de paix, » et seulement prêts à nous défendre. Tous ces » moyens concilians et pacifiques ne purent » conserver le repos que nous désirions. L'em- » pereur des Français, en attaquant subitement » notre armée à Kowno, a le premier déclaré » la guerre. Ainsi, voyant que rien ne peut le

» trouver accessible au désir de conserver la « paix, il ne nous reste plus, en invoquant à » notre secours le Tout-Puissant, témoin et dé- » fenseur de la vérité, qu'à opposer nos forces » aux forces de l'ennemi.

» Il n'est pas nécessaire de rappeler aux com- » mandans, aux chefs de corps et aux soldats » leur devoir et leur bravoure. Le sang des va- » leureux Slaves coule dans leurs veines. Guer- » riers, vous défendez la religion, la patrie et » la *liberté* ! Je suis avec vous. Dieu est contre » l'agresseur. »

Dès le début de la campagne, on s'aperçut combien il était difficile de faire une guerre d'invasion, avec une nombreuse armée, dans un pays peu peuplé, où le paysan esclave n'a que le strict nécessaire, et ne peut se procurer de nouvelles provisions quand on a épuisé les siennes.

La grande quantité de voitures, formant encombrement à tous les ponts, occasionait des retards qui ajoutaient beaucoup aux fatigues des marches.

On allait souvent chercher fort loin le vert dont on nourrissait les chevaux; cette corvée était surtout pénible pour les soldats du train d'artillerie et des équipages, qui ont deux chevaux à soigner, et qui emploient ordinairement

plus de tems que les cavaliers à parcourir la même distance.

Le nombre des combattans et la rapidité des marches s'opposaient à ce qu'on fît des distributions; les convois de vivres qui suivaient l'armée étaient en arrière de plusieurs journées, et d'ailleurs ils auraient été insuffisans. Les régimens pouvaient à peine faire suivre leurs troupeaux et leurs voitures particulières; aussi faisait-on porter au soldat pour plusieurs jours de vivres. Lorsqu'un régiment était sur le point d'en manquer, il envoyait un détachement à la maraude; ce détachement, obligé de s'enfoncer dans les terres pour trouver des villages neufs (*a*), éprouvait de grandes fatigues, et ne parvenait souvent à rejoindre qu'au bout de quelques jours. Cette manière pénible et incertaine d'exister produisit de funestes effets; beaucoup de soldats tombèrent malades; beaucoup d'autres, ne pouvant suivre, poussés par la faim, se jetèrent dans les campagnes; un plus grand nombre encore s'y répandit pour piller et pour éviter les privations, les fatigues et les dangers de la guerre. La plupart, au lieu

(*a*) Cette locution, que l'usage a en quelque sorte consacrée, me semble très-heureuse pour exprimer qu'un village n'avait point encore souffert de la présence des troupes.

de rejoindre leurs corps, se réunissaient par bandes, se choisissaient des chefs et se cantonnaient dans les villages et dans les châteaux, où ils se gardaient militairement. Ce désordre porta un coup sensible à la discipline; mais il en résulta d'autres maux encore; l'armée éprouva une grande diminution, et cette quantité de traîneurs qu'elle laissait en arrière lui ôtait, en dévastant le pays, des ressources précieuses. Les villages et les châteaux situés sur la route éprouvaient le même sort; le soldat ne se contentait pas d'y prendre ce qui était nécessaire à sa subsistance, il maltraitait l'habitant, s'emparait de tout ce dont il pouvait tirer quelque avantage, et brisait ce qu'il ne pouvait emporter: il semblait que la dévastation fût un adoucissement à ses maux. On eût sans doute pu l'empêcher de se porter à d'aussi grands excès en faisant quelques exemples, ainsi que cela se pratique ordinairement; néanmoins, dans la position où l'on se trouvait, on n'aurait jamais pu le contenir entièrement, parce que, ne recevant pas de distributions, et l'habitant ne pouvant le nourrir, il était obligé de fouiller les maisons pour y chercher des vivres. Telle fut la manière dont nous traitâmes les Lithuaniens, qui nous avaient attendus comme leurs libérateurs.

La fuite des fonctionnaires publics, la pénurie de fourrages occasionée par l'aridité de l'année qui venait de s'écouler et l'époque à laquelle Napoléon avait commencé les hostilités, furent autant de circonstances qui augmentèrent les difficultés de cette guerre. La rigueur du climat ne lui permettait pas de pénétrer en Russie au commencement de l'hiver, comme il avait fait en Autriche et en Prusse; mais s'il eût commencé les hostilités en mai, il aurait gagné deux mois pour ses opérations, et trouvé plus de ressources pour alimenter son armée.

L'intention de Napoléon était de continuer ses mouvemens avec la même rapidité; la pluie dont l'armée avait été accablée, réunie à la fatigue d'une marche rapide, le forcèrent à s'arrêter. Peu de soldats auraient pu suivre leurs drapeaux, et il fallait compléter l'attelage des batteries; on remplit ce dernier objet en prenant les meilleurs chevaux des voitures de vivres et des parcs de réserve d'artillerie, et pourtant on fut obligé de laisser du canon à Wilna. Le repos fut très-court et les opérations recommencèrent bientôt avec une nouvelle vigueur; mais Napoléon crut nécessaire de prolonger son séjour dans cette capitale : il s'y occupa à réorganiser l'administration en Lithuanie et à

tirer parti de la haine qui animait les peuples de cette province contre les Russes ; il créa un gouvernement provisoire, à la tête duquel il mit sept des principaux seigneurs lithuaniens ; un commissaire impérial servait d'intermédiaire entre ce gouvernement et Napoléon ; il divisa la province en quatre intendances (*a*), qui furent elles-mêmes divisées en sous-préfectures ; les intendans étaient Français, les sous-préfets furent choisis parmi les nationaux ; il ordonna la formation d'une gendarmerie et celle de six régimens d'infanterie et de cinq de cavalerie, dont un, composé de gentilshommes, devait faire partie de sa garde ; il nommait aux principaux emplois, le gouvernement provisoire nommait aux autres. L'état de détresse dans lequel la guerre réduisait cette malheureuse contrée ne lui aurait pas permis de donner un plus grand nombre de troupes.

Napoléon avait avec lui Maret, duc de Bassano, son ministre des relations extérieures, et le comte Daru, son ministre secrétaire d'état ; ce dernier, d'après la nature de ses fonctions, était destiné à le suivre pendant toute la cam-

(*a*) Ces intendances étaient Wilna, Grodno, Minsk et Bialystock ; depuis l'on en créa de nouvelles, à mesure que les conquêtes de l'armée s'étendirent.

pagne. Maret paraissait posséder alors toute sa confiance (*a*). On savait que le rétablissement de la Pologne était une des vues politiques auxquelles ce ministre était le plus attaché ; cette grande mesure semblait d'ailleurs commandée par l'intérêt de Napoléon ; on s'attendait donc à la lui voir prendre. Maret était resté à Kœnigsberg lorsque Napoléon quitta cette capitale ; il le rejoignit à Kowno et arriva quelques jours après lui à Wilna. Il traînait à sa suite les ambassadeurs et chargés d'affaires des différentes puissances alliées de Napoléon. Ce conquérant pouvait ainsi mener de front les négociations et les armes. Il voulait se servir de Maret sous l'un et l'autre rapport, d'une part en traitant avec les ambassadeurs et en leur faisant envisager les événemens sous le point de vue qui convenait à sa politique, de l'autre comme centre de communications entre le grand quartier général, qui devait bientôt quitter Wilna, et les corps d'armée qui opéraient isolément. Les généraux commandant les corps d'armée détachés devaient communiquer à Maret les ordres qu'ils recevraient directement, et même

(*a*) On remarqua, ce qui était contre l'usage, qu'à Kœnigsberg Napoléon se fit accompagner aux revues de troupes par ce ministre.

obéir à ceux que dans des cas d'urgence il jugerait convenable de leur donner. Ce ministre avait donc reçu des pouvoirs tels que Napoléon n'en avait jusqu'alors accordé de semblables à personne dans des circonstances aussi importantes.

Les premiers actes du gouvernement provisoire lithuanien furent trois proclamations; par la première il annonçait son installation : la deuxième était adressée au clergé pour l'engager à solliciter la protection divine ; la troisième aux Lithuaniens qui servaient dans l'armée russe, pour les engager à se ranger sous les drapeaux de la patrie. Ce gouvernement s'occupa ensuite d'exécuter les ordres de Napoléon et d'adoucir les maux que la guerre faisait peser sur le pays. Le plan que je me suis tracé ne comporte pas de plus amples détails sur cette matière ; je me contenterai d'ajouter qu'on acheva l'organisation du pays, en imitant presqu'en toutes choses celle de la France.

Pendant que Napoléon se livrait à ces occupations, il ordonnait de construire un vaste camp retranché sur la rive droite de la Wilia, vis-à-vis de Wilna ; mais ces travaux sans but raisonnable furent bientôt abandonnés. On donna de la suite à ceux qu'il faisait exécuter

pour mettre Kowno à l'abri d'un coup de main. Cette ville était son principal entrepôt de vivres; ils y arrivaient par eau (*a*), moyen précieux, vu l'épuisement des pays qu'avait parcourus l'armée; de là on les conduisait à Wilna sur des allèges, qui peuvent remonter la Wilia jusqu'à cette ville.

Les soins que Napoléon donnait à ses nouvelles conquêtes ne l'empêchaient pas de s'occuper de son armée; il dirigeait de Wilna les mouvemens de tous les corps, et inspectait toutes les troupes qui passaient par cette ville. Un grand nombre de chevaux étaient épuisés; il les fit cantonner afin de les rétablir, et ordonna que le canon qu'on n'avait pu emmener rejoindrait à mesure qu'on pourrait réunir assez de chevaux pour l'atteler; il ordonna aussi que les parcs d'artillerie qui n'avaient pas de chevaux seraient attelés de bœufs et marcheraient par petits convois. Ce fut au milieu de ces occupations qu'une députation de la confé-

(*a*) Le Niémen communiquait avec la Vistule par le canal Frédéric, la Deine, la Prégel et le Frisch-Haff; la Vistule avec l'Oder par la Brah, le canal de Bromberg, la Netze et la Wartha; l'Oder avec l'Elbe par le canal Finow et la Havel: cette dernière rivière reçoit la Sprée, qui passe à Berlin. Ainsi une communication par eau conduisait de Kowno jusque dans le cœur de l'Allemagne.

dération polonaise vint le trouver. Cette circonstance m'oblige à faire connaître ce qui s'était passé dans le grand-duché de Varsovie.

Peu avant le commencement des hostilités une diète y avait été convoquée ; elle s'ouvrit le 26 juin, et, après s'être constituée en confédération générale de la Pologne, elle proclama le rétablissement de ce royaume ; elle invita tous les Polonais à se confédérer ; elle somma ceux qui servaient la Russie d'abandonner son service. Le roi de Saxe adhéra à la confédération, quoique, selon toutes les apparences, le rétablissement du royaume de Pologne dût le priver de la souveraineté du grand-duché ; mais, à cette époque, les alliés de Napoléon allaient au devant de ses désirs, et les opérations de la diète, dirigées en quelque sorte par son ambassadeur, pouvaient être considérées comme son ouvrage.

La députation, en lui présentant l'acte de confédération (14 juillet), remit sous ses yeux l'infamie des moyens employés pour démembrer la la Pologne ; lui exposa les droits des Polonais comme nation, les résolutions que la confédération avait prises ; enfin, que son intérêt et sa gloire demandaient également le rétablissement de la Pologne ; et pour ne négliger aucun des moyens qui pouvaient le disposer à leur être

favorable, elle lui adressait des louanges excessives. Sa position était embarrassante; de grands intérêts l'engageaient à favoriser le soulèvement des provinces polonaises échues à la Russie, mais s'opposaient à ce qu'il autorisât celui des provinces qui étaient sous la domination de l'Autriche, et il aurait inspiré à cette puissance les craintes les plus vives s'il eût proclamé le rétablissement de la Pologne. Il crut donc qu'il devait ajourner cette grande mesure, et répondit à la députation qu'il applaudissait à tout ce qu'ils avaient fait, qu'il autorisait leurs efforts, qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour seconder leurs résolutions; mais qu'il ne pouvait autoriser que l'on troublât la possession de la partie de Pologne que possédait l'Autriche. « Que la Lithuanie, leur dit-il, la Samogitie, » Witepsk, Polotzk, Mohilow, la Wolhinie, » l'Ukraine, la Podolie, soient animés du même » esprit que j'ai vu dans la grande Pologne, et » la Providence couronnera par le succès la » sainteté de votre cause; elle récompensera ce » dévouement à votre patrie qui vous a rendus » si intéressans et vous a acquis tant de droits à » mon estime et à ma protection, sur laquelle » vous devez compter dans toutes les circons» tances. »

Ainsi fut ajourné ce rétablissement du royaume de Pologne que les Polonais croyaient certain; Napoléon l'avait fait proclamer par la diète pour nourrir l'enthousiasme des Polonais et exciter ceux qui étaient sous la domination russe à s'insurger, tandis que pour rassurer l'Autriche, il faisait une réponse tendant à prouver qu'il était étranger à cette résolution. Une ruse si grossière ne fit point de dupes, et le zèle des Polonais, trompés dans leur attente, se refroidit; aussi, malgré la rapidité des succès de Napoléon, aucune des provinces russes qui avaient appartenu à l'ancienne Pologne, ne s'insurgea. On ne saurait cependant douter que son arrière pensée ne fût, s'il parvenait à dicter des lois à la Russie, de forcer l'Autriche à céder la Gallicie, pour rétablir le royaume de Pologne dans son intégrité.

Je ne puis m'empêcher de faire observer que lors de la paix que Napoléon conclut avec l'Autriche en 1809, il pouvait obtenir de cette puissance la Gallicie en lui laissant les provinces Illyriennes et lui accordant quelques indemnités en Italie. Dans cet état de choses les Polonais, au lieu de soixante mille hommes, en fournissaient cent vingt mille; les provinces polonaises russes s'insurgeaient indubitablement; Napoléon rétablissait la Pologne, lui donnait un roi, et se-

tant point instruit de leur marche, ordonna à Davout de quitter la route de Minsk pour se jeter sur la droite, dans l'espérance qu'il les préviendrait. Ce général, après avoir passé par Wolojin (5 juillet) et fait faire de nombreuses reconnaissances sur la droite, se rendit directement à Minsk, par Rakow, afin d'y devancer Bagration et Platof dont il avait appris la jonction; il y arriva le 8 juillet, et s'y empara de magasins assez considérables, que les Russes surpris n'eurent pas le tems de détruire. Le jour même de son arrivée il y reçut des dépêches de Napoléon, qui mettait sous ses ordres Jérôme et les corps dont il avait le commandement.

Pendant que tous ces mouvemens s'opéraient en quelque sorte sous les yeux de Napoléon, Eugène resté jusqu'alors sur la rive gauche du Niémen, franchissait ce fleuve à Pilony avec ses deux corps (30 juin), laissait Saint-Cyr en observation à Anusziski, et se dirigeait avec le quatrième corps sur Nowei-Troki. Après y avoir séjourné deux jours, il se porta (7 juillet) sur Rudniki; de là il se dirigea de sa personne avec sa cavalerie et une partie de son infanterie sur Deweniki, où il arriva le 10 juillet; sa cavalerie poussa le même jour jusqu'à Iwié. Napoléon avait ordonné ce mouvement afin de couper la

retraite de Bagration, soupçonnant que ce général devait prendre cette direction pour tâcher de se réunir à Barklay. Trompé dans ses espérances, il fit rétrograder Eugène sur Smorgoni, où se réunit tout le quatrième corps (12 juillet). Eugène quitta cette ville le 14 pour se diriger vers la Dwina, en passant par Wileika, Bérézino et Kamen. Les dernières pluies avaient rendu les chemins de traverse qu'il avait suivis de Nowoi-Troki à Smorgoni, presque impraticables pour les chevaux dans les endroits qui étaient marécageux; aussi en perdit-il beaucoup, surtout de ceux de l'artillerie.

Saint-Cyr, après être resté quelques jours à Anusziski, quitta ce village pour se porter par Nowoi-Troki, sur Wilna, où Napoléon passa son corps en revue (14 juillet), et delà par Glubokoé, vers la Dwina.

Jérôme avait occupé Grodno le 30 juin (*a*), à la suite d'une légère escarmouche avec les Kosaques, et Reynier s'était dirigé le même jour de Tikoczin sur Bialistock. Platof se retirait en toute hâte sur Wilna; mais, arrivé à Lida, il apprit l'occupation de cette capitale par les Français, ce qui le fit rétrograder sur Nowogrodeck,

(*a*) Napoléon avait compté que Jérôme entrerait à Grodno le 29 juin.

où il se réunit à Bagration. Doctorof, peu de jours après le commencement des hostilités, s'était mis en retraite pour se réunir à Barklay, qu'il croyait toujours maître de Wilna; la rencontre d'un parti de cavalerie française à Bol-Solezniki (30 juin) le tira de son erreur; il changea aussitôt de direction, et forçant de marche il devança Davout à Smorgoni, où il traversa la route de Wilna à Minsk; puis, franchissant la Wilia, il se dirigea sur Komai, petit village situé à une journée sur la droite de Swentziany, où était alors Barklay. Napoléon, instruit de ce mouvement, détacha du corps de Murat la cavalerie de Nansouty et la division Morand pour s'y opposer. L'extrême diligence de Doctorof le sauva; il avait déjà dépassé Michaliszki lorsque Nansouty y arriva; son arrière-garde, attaquée à Swir (3 juillet), fut culbutée, et presque tous ses équipages tombèrent au pouvoir des Français; mais malgré ce revers, il s'estima heureux d'être échappé avec aussi peu de perte à d'aussi grands dangers.

Aussitôt que Bagration eut acquis la certitude que Napoléon avait passé le Niémen, et se dirigeait rapidement sur Wilna, il se décida à se retirer sur Slonim. Son mouvement commenca le 29 juin; le lendemain, il reçut de Bar-

klay l'ordre de se diriger, par Nowogrodek, sur Wileika, afin de se réunir à lui. Bagration arriva le 3 à Nowogrodek, couvert par Platof, qui se retirait également sur cette ville, et le 4, il passa le Niémen à Nikolaiew; mais ayant appris que Davout n'était qu'à une journée de Wolojin, village par lequel il devait passer pour se rendre à Wileika, il rétrograda sur Mir, d'où il se dirigea sur Nowoi-Swerjin (18 juillet), où passe la route de Slonim à Minsk. Il espérait pouvoir atteindre cette dernière ville avant Davout; mais en ayant reconnu l'impossibilité, il rétrograda sur Nieswij, où il séjourna les 9, 10 et 11 juillet.

Nous venons de voir que Jérôme était entré à Grodno le 30 juin. Latour-Maubourg, qui ouvrait la marche de son armée, en repartit le 4 juillet; et, après avoir passé le Niémen à Bielitza *le* 7, *il* atteignit Nowogrodek le 8. Poniatowski et Vandamme le suivaient. Pendant ce tems Reynier se dirigeait par Bialistock et Wolkowisk sur Nowogrodek; ainsi toute l'armée de Jérôme se trouva réunie sur la route de Grodno à Minsk (*a*). La division Rosnietzky (de cavalerie légère) marchait à l'avant-garde de Latour-Maubourg; le 9, elle eut en avant de

(*a*) Cette route est une partie de celle de Varsovie à Moskou.

Koréliczi un engagement de peu d'importance avec Platof, qui depuis sa jonction avec Bagration avait sous ses ordres, indépendamment de ses Kosaques, le corps de cavalerie de Wassiltchikof. Le lendemain (10 juillet), Rosnietzky, rempli de cette ardeur bouillante qui animait les Polonais, s'avanca inconsidérément au delà de Mir. Platof, favorisé par la disposion des lieux, avait embusqué toute la partie de son corps qui n'était point employée à l'arrière-garde ; il attaqua inopinément Rosnietzky, et le repoussa jusqu'à Mir, après lui avoir pris ou tué environ le quart de son monde. Ce léger succès n'avait d'importance que par l'effet moral qui en résultait; le but de Bagration était de ralentir la poursuite, et vainqueur ou vaincu, il fallait qu'il se retirât. Ce général, jugeant qu'il ne lui restait d'autres ressources que de gagner le Dnieper, se dirigea à grandes journées sur Bobruisk, place forte située sur la Bérézina, à quarante lieues au sud-est de Minsk, et au milieu d'une immense forêt presque inhabitée, qu'il fut contraint de traverser. Avant Romanowo, son arrière-garde eut à soutenir contre Rosnietzky un nouveau combat de cavalerie (14 juillet), à la suite duquel elle fut contrainte d'abandonner ce village. Ce combat fut le dernier entre l'avant-

garde de Latour-Maubourg et l'arrière-garde de Bagration.

A Nieswij, Jérôme reçut des dépêches dans lesquelles Napoléon se plaignait de la lenteur de sa marche et l'en réprimandait; bientôt après, Davout lui transmit l'ordre qui le mettait sous son commandement. Blessé du peu d'égard avec lequel le traitait son frère, il quitta brusquement l'armée (16 juillet) pour retourner dans sa capitale; Poniatowski lui succéda. Le huitième corps (westphalien) avait aussi changé de chef; Jérôme, peu avant son départ, en avait retiré le commandement à Vandamme, à la suite d'une altercation qu'il avait eue avec ce général. Tharreau (*a*) avait provisoirement remplacé Vandamme.

La forêt de Bobruisk commence peu après Slutzk: si l'armée entière s'y fût engagée, elle n'aurait pu y subsister; les corps qui la composaient prirent donc les directions suivantes: Tharreau partit le 16 juillet de Nieswij pour prendre, par Igumen et Minsk, la direction d'Orsza; Poniatowski partit de Romanow pour se diriger, par Igumen, sur Mohilow; Latour-Maubourg poussa jusqu'à Glusk, qu'il atteignit le 24 juillet,

(*a*) Le général Tharreau était le plus ancien des deux généraux de division du huitième corps.

et se dirigea de là sur Mohilow, en passant par Bérézino. Reynier, avec le septième corps, rétrograda sur Slomin, où il devait remplacer Schwartzenberg, auquel on envoyait l'ordre de marcher sur Minsk.

Le général autrichien avait dans les débuts de la campagne passé le Bug à Drogiczin (1er juillet), et s'était dirigé, par Prujany, sur Slonim, où il était alors avec la plus grande partie de ses troupes; il avait des postes le long de la Pina et de la Muchawetz, et s'étendait sur sa droite jusqu'à Pinsk, où il s'était emparé de magasins assez considérables. Tormassof, trop faible pour l'arrêter, s'était contenté d'observer sa marche; son corps dans l'origine ne devait être composé que de deux divisions d'infanterie, à peine réunies quand les hostilités commencèrent; mais deux autres divisions que Marcof organisait dans le même tems à Prujany, et qui étaient destinées à l'armée de Bagration, ayant été forcées par la retraite de ce général et l'arrivée de Schwartzenberg de se retirer en Wolhinie, furent mises sous les ordres de Tormassof. A ces quatre divisions d'infanterie, on avait réuni une nombreuse cavalerie et une artillerie proportionnée; ce qui porta le corps du général russe à plus de quarante mille hommes de troupes régu-

lières et à environ huit mille Kosaques ou Tatars. Pouvant alors prendre l'offensive, il quitta Lutzk (17 juillet), où il avait son quartier général, pour se porter en avant, dans la direction de Wolkowisk; son but était de menacer le grand-duché et d'inquiéter les derrières de l'armée française.

Reynier, ayant opéré à Slonim sa jonction avec Schwartzenberg (19 juillet), se dirigea sur Kobrin afin de s'opposer au mouvement de Tormassof, et envoya des détachemens pour relever ceux que les Autrichiens avaient sur la Muchawetz et la Pina, depuis Brezesc-litowski jusqu'à Pinsk. Napoléon, supposant qu'il suffirait d'opposer Reynier à Tormassof, avait ordonné à Schwartzenberg de se porter sur Minsk; mais ce général, craignant les suites du mouvement offensif de Tormassof, convaincu de l'impossibilité où était Reynier de l'arrêter, se décida à différer son départ; il instruisit donc Napoléon de l'état des choses et du changement que, dans l'intérêt de l'armée, il avait cru devoir apporter à l'exécution des ordres qu'il avait reçus. Napoléon, tout en approuvant la conduite du général autrichien, le prétendait dans l'erreur. « Il est difficile de comprendre, disait-il, que » l'ennemi ait employé de vieilles troupes à

prit toujours cette précaution, et ne crut pas pouvoir marcher avec une aussi grande rapidité, puisque, parti de Grodno en janvier 1708, il n'arriva qu'en septembre de la même année dans les environs de Smolensk. Je dois cependant ajouter que la pluie extraordinaire dont on fut accablé pendant plusieurs jours contribua à augmenter les pertes qu'essuya l'armée française, et força les différens corps d'armée, alors en marche, à des retards plus ou moins considérables qui auront eu une grande influence sur la suite des événemens.

Cependant Barklay continuait à se retirer sur la Dwina, évitant une affaire générale, mais cherchant à retarder la marche des Français; Murat poussait vivement son arrière-garde, avec laquelle il en venait journellement aux mains. La seule affaire qui mérite d'être citée est celle qui eut lieu au passage de la Disna (5 juillet), où il s'établit une canonnade assez vive. Murat occupa ensuite successivement Widzy, Opsa et Zamocha, où il fixa son quartier-général le 13 juillet; les trois divisions du premier corps furent cantonnées dans ce bourg et dans les environs (*a*).

Nansouty, après avoir poursuivi infructueu-

(*a*) La division Morand, qui avait été détachée avec Nansouty à la poursuite de Doctorof, venait de rejoindre.

directions, et n'avait laissé aux Russes d'autres moyens de salut qu'une prompte retraite ; aussi ne saurait-on raisonnablement penser qu'ils eussent formé à l'avance le dessein de l'attirer loin de ses ressources, quand même les magasins considérables qu'ils avaient en différens endroits, et qu'ils furent contraints de détruire, ne prouveraient pas le contraire. Quoiqu'ils se fussent retirés avec beaucoup de bonheur, ils essuyèrent cependant de grandes pertes ; tous leurs traîneurs tombèrent entre les mains des Français ; beaucoup de soldats d'origine polonaise désertèrent, et ils perdirent quelque bagage, mais moins qu'on n'aurait eu lieu de s'y attendre.

L'armée française éprouva, par les raisons que j'ai données précédemment, une diminution plus forte encore. Ce résultat remarquable et *inattendu* aurait dû engager Napoléon à changer sa marche habituelle ; il ne pouvait pas, sans éprouver des pertes énormes, parcourir rapidement, avec ses nombreuses armées, des pays peu peuplés et dénués de ressources, comme il l'avait fait en Allemagne, en Italie et en Espagne : il devait prendre conseil des Russes, qui ne marchent jamais sans être accompagnés de convois de vivres, et de Charles XII qui, n'ayant qu'une petite armée en comparaison de la sienne,

cutait la même opération à Dünabourg. Cette ville, que les Russes travaillaient à fortifier depuis plusieurs années, était située sur la rive droite du fleuve. Le corps de la place n'aurait pu résister même à une attaque de vive force (*a*) ; mais l'ouvrage à couronne, formant tête de pont, était terminé et armé. Oudinot, s'étant dirigé sur Dünabourg, attaqua les Russes le 13 juillet, jour même de son arrivée, et les contraignit à se renfermer dans la place. Pendant cette attaque, il faisait faire des démonstrations une lieue au dessus de Dünabourg, comme s'il eût voulu y passer le fleuve. Cette circonstance et l'audace des tirailleurs français, qui tuaient un grand nombre de canonniers par les embrasures que l'on avait faites beaucoup trop larges, fit craindre aux Russes de n'avoir pas le tems d'évacuer l'ouvrage à couronne ; ils se décidèrent à l'abandonner ; déjà ils attelaient l'artillerie pour lui faire repasser le pont, lorsque l'attaque des Français cessa : si elle se fût prolongée d'une demi-heure, ils devenaient maîtres

(*a*) Napoléon croyait Dünabourg en état de soutenir un siége, et avait fait partir de Magdebourg un équipage pour l'attaquer; cet équipage venait d'arriver à Elbing. On avait tant de facilités pour se procurer des renseignemens précis au moyen des Polonais, que cette erreur semble extraordinaire.

de la tête de pont. On ne saurait néanmoins blâmer Oudinot de n'avoir point prolongé une affaire qui exposait ses troupes au feu meurtrier de la place, et n'offrait aucune chance probable de succès. La guerre offre beaucoup d'exemples d'entreprises dont la réussite est physiquement impossible, qu'on est blâmable d'avoir tentées, et qui se trouvent cependant couronnées du succès par suite des craintes qu'elles inspirent à l'ennemi.

Le lendemain (14 juillet), Oudinot remonta la Dwina pour se rapprocher de Murat. Napoléon blâma le mouvement sur Dünabourg parce qu'il avait été exécuté sans son ordre, et parce qu'il contrariait la grande opération qu'il était sur le point d'entreprendre. Tandis qu'Oudinot remontait la Dwina par la rive gauche pour se rapprocher de Murat, Wittgenstein, renforcé par la garnison de Dünabourg forte de sept mille hommes (*a*), remontait ce fleuve par la rive droite pour se réunir à Barklay ; il arriva à la hauteur de Druia le jour même où Sébastiany s'en emparait ; et ayant remarqué que cette ville n'était occupée que par de la cavalerie, il fit dans la nuit passer sur la rive

(*a*) Il ne laissa dans Dunabourg qu'un faible détachement.

gauche (*a*) un corps de cavalerie et quelques Kosaques, avec ordre d'attaquer les Français avant le jour (15 juillet) : tout réussit au gré de ses désirs ; Sébastiany, surpris, fut obligé de se retirer sur Slobodka, après avoir essuyé une perte assez forte. Cette affaire n'eut d'ailleurs et ne pouvait avoir aucune suite.

La totalité de la première armée (*b*) s'était trouvé réunie momentanément dans les environs de Braslaw avant que Barklay ne repassât la Dwina, et il semblerait que le général russe aurait pu alors tenter le sort d'une bataille avec quelque chance de succès. En effet, à cette époque, Jérôme poursuivait Bagration avec des forces doubles de celles de ce général ; Davout et Grouchy étaient en marche sur Minsk ; Saint-Cyr occupait encore sa position sur la rive droite du Niémen ; Eugène était en marche pour se rendre à Smorgoni ; Macdonald, en Samogitie, n'avait devant lui que de faibles détachemens de la garnison de Riga ; la garde était à Wilna : ainsi, plus des deux tiers de l'armée française n'aurait pu prendre part à la bataille. Néan-

(*a*) La rivière pouvait se passer à gué, et Wittgenstein fit jeter un pont.

(*b*) On se souvient qu'elle était composée de six corps d'infanterie et de trois de cavalerie.

moins les corps d'Oudinot et de Ney, les trois divisions du premier corps, et les corps de Nansouty et de Montbrun que Murat pouvait réunir très-promptement, formaient une masse à peu près égale à celle dont Barklay pouvait disposer; d'ailleurs Murat avait ordre de ne point accepter la bataille; il se serait retiré jusqu'à ce qu'il eût été joint par Napoléon, qui aurait amené sa garde en toute hâte, et alors Barklay ne pouvait se flatter de vaincre. En supposant même qu'un ordre de choses plus favorable lui eût donné des espérances fondées, il ne devait pas moins éviter d'en venir aux mains, puisqu'un succès ne pouvait avoir que peu d'importance, tandis qu'un revers forçait la Russie à subir la loi du vainqueur: en se retirant, il conservait son armée intacte, gagnait du tems, se rapprochait de ses moyens, et rétablissait peu à peu l'équilibre numérique entre lui et son adversaire. Napoléon, au contraire, voyait et se fondre son armée avec une rapidité étonnante, et croître la difficulté du recrutement. Enfin l'hiver, si rigoureux dans ces climats, s'avançait et devait mettre fin aux opérations régulières.

Après la jonction de Wittgenstein, la totalité de la première armée se trouva concen-

trée dans le camp retranché de Drissa; Murat observait cette armée avec les corps d'Oudinot, de Ney, trois divisions du corps de Davout, et les deux corps de cavalerie de Nansouty et de Montbrun; Saint-Cyr et Eugène se dirigeaient, ainsi que nous l'avons dit, le premier sur Glubokoé, et le second sur Kamen; la garde avait quitté Wilna et se trouvait à Swentziany.

Le camp retranché de Drissa, auquel les Russes travaillaient depuis un an, était situé sur la rive gauche de la Dwina, dans un rentrant que forme cette rivière devant Drissa. Il était composé de trois lignes d'ouvrages; la première appuyait ses extrémités à la Dwina, et avait environ trois mille toises de développement. Un seul pont servait de communication avec la rive droite; cette circonstance aurait pu devenir très-funeste aux Russes, s'ils avaient été forcés dans ce camp, qui n'était point à l'abri d'une attaque de vive force. Les ouvrages, exécutés avec soin, avaient été placés sans discernement; au reste, quelque graves que fussent les fautes dont je viens de parler, elles doivent moins étonner que l'emploi d'un semblable moyen de défense; on en conclut que les Russes n'avaient encore aucune connaissance exacte de la nouvelle mé-

thode de guerre des Français. Quelle nécessité en effet d'attaquer ce camp retranché ? et dans la position particulière des Russes, qui luttaient contre une armée plus manœuvrière et bien supérieure en nombre, ne pouvait-on pas les tenir en échec avec une partie des troupes, et les tournant avec le reste, les mettre dans le plus grand danger? Les véritables obstacles étaient l'immensité du pays, qui permettait aux corps coupés de s'échapper par un circuit, et la *difficulté* des subsistances ; voilà en grande partie quelles furent les causes de salut des généraux russes.

Le jour où l'armée russe repassait la Dwina, Alexandre lui adressa une proclamation que je crois devoir rapporter.

« Guerriers russes,

» Vous avez enfin atteint le but vers lequel » vos regards étaient tournés. Lorsque l'ennemi » osa franchir les limites de notre empire, vous » étiez sur les frontières, disposés à les défen- » dre; mais jusqu'à ce que l'entière réunion de » nos troupes pût être effectuée, il fallut arrê- » ter votre courage intrépide, et se retirer dans » cette position. Nous sommes venus ici pour » rassembler et concentrer nos forces. Nos cal-

» culs ont été heureux. La totalité de la pre-
» mière armée est en ce lieu.

» Soldats! le champ est ouvert à votre valeur, » si noblement docile à modérer, si ardente à » maintenir la réputation que votre nom a ac- » quise. Vous allez cueillir des lauriers dignes » de vous-mêmes et de vos ancêtres. Le souvenir » de leur valeur, l'éclat de leur renommée, » vous engagent à surpasser l'un et l'autre par » la gloire de vos actions! Les ennemis de votre » pays connaissent déjà la valeur de votre bras. » Allez donc dans l'esprit de vos pères, et an- » néantissez l'ennemi qui ose attaquer votre » religion et votre honneur jusque dans vos » foyers, au milieu de vos femmes et de vos » enfans.

» Dieu, témoin de la justice de votre cause, » sanctifiera vos bras par la bénédiction divine.

» Donné au camp de Drissa, le 9 juillet 1812. »

Le but de cette proclamation était de rassurer l'armée sur les motifs de sa retraite, mais devait produire l'effet contraire, si elle se voyait forcée à la continuer avec la même précipitation. On voit aussi qu'Alexandre voulait faire prendre un caractère religieux à cette guerre: on ne saurait l'en blâmer; il luttait contre un adversaire peu scrupuleux sur le choix des

moyens ; il ne devait pas en négliger un si puissant sur l'esprit de ses peuples.

Barklay, peu après son arrivée à Drissa, fit répandre dans l'armée française une proclamation dans laquelle il engageait les soldats à retourner en masse chez eux, où à accepter un asile en Russie. Pouvait-il espérer qu'une armée disciplinée, et habituée à vaincre, quitterait ses chefs et retournerait en masse dans ses foyers, à la sollicitation du général ennemi ? on est étonné de la puérilité de ce moyen. Quant à cet asile offert en Russie, comment penser qu'il tenterait des Français, des Allemands, des Italiens, qui ne connaissaient encore de cet empire que la sauvage Lithuanie, où le paysan est si malheureux ? Le même général adressa une proclamation aux troupes allemandes, qui servaient dans l'armée française ; il engageait les soldats à abandonner leurs drapeaux pour s'enrôler dans une légion que devait commmander le duc d'Oldembourg, leur compatriote, et leur promettait des terres dans les provinces méridionales de l'empire, dans le cas où les efforts des Russes seraient impuissans pour délivrer l'Allemagne du joug des Français. On pouvait espérer quelqu'effet de cette proclamation, si Napoléon eût essuyé des revers, aucun tant qu'il obtenait des

succès. Dans le même tems, Alexandre rendit un ukase qui ordonnait de faire sur-le-champ une levée de cinq hommes sur cinq cents dans les gouvernemens de Witepsk, de Mohilow, de la Podolie, de la Wolhinie, de la Livonie et de l'Estonie : ces gouvernemens, voisins du théâtre de la guerre, pouvaient se trouver envahis; il se hâtait d'en tirer cette ressource.

Cependant, tandis que Murat tenait Barklay en échec dans son camp retranché de Drissa, Napoléon envoyait, ainsi que nous l'avons dit, Eugène, Saint-Cyr, et sa garde sur la droite, dans la direction de Witepsk. Lorsque ce mouvement fut assez prononcé pour que le général russe ne pût avoir aucun doute sur la véritable direction de ces corps, Napoléon quitta Wilna de sa personne le 16, à onze heures et demie du soir, pour diriger lui-même cette grande opération. Au moment de partir, il avait appris l'échec de la division Sébastiany, et, craignant que ce ne fût le commencement d'un mouvement offensif de Barklay, il avait ordonné à tous les corps qui avaient dépassé Swentziany d'arrêter leur marche, aux troupes qui étaient en arrière de se hâter, et il avait tout préparé pour se porter à la rencontre de l'ennemi avec la totalité de ses forces, et lui livrer bataille s'il

marchait effectivement contre Murat. Son quartier général fut fixé à Swentziany pendant la journée du 17; ce jour même il apprit que l'ennemi avait repassé la Dwina, et il remit de nouveau tous ses corps en marche sur Witepsk. Le 18, il eut son quartier général à Glubokoé, où sa garde était arrivée depuis deux jours. Dans le même tems, Murat remontait la Dwina par la rive gauche, avec les corps de Nansouty, Montbrun, celui de Ney, et les trois divisions du premier corps; Oudinot se dirigeait sur le camp retranché de Drissa, qu'il fut chargé de faire démolir.

Si Barklay eût tardé à effectuer sa retraite, Napoléon, franchissant la Dwina, le coupait des provinces méridionales, et, l'atteignant dans son mouvement de retraite, le mettait dans une position très-critique : aussi, instruit à tems des mouvemens de l'armée française, et sentant le danger qui le menaçait, il abandonna brusquement le camp retranché de Drissa (18 juillet), après avoir détruit ce qu'il ne put emporter; et, remontant la Dwina par sa rive droite, il se mit en marche à grandes journées pour gagner Witepsk. Alexandre le précédait; il se trouvait à Polotzk le jour où l'on évacua le camp retranché. Ce monarque avait cherché.

jusqu'alors à cacher ses revers; mais, convaincu de l'insuffisance de ses forces, alarmé des progrès toujours croissans de Napoléon, il se décida, afin de pénétrer son peuple de la nécessité des efforts et des sacrifices, à l'instruire franchement du danger imminent qui menaçait l'empire. Ce fut dans ce but qu'il adressa deux proclamations, l'une à sa nation, l'autre à la ville de Moskou.

Cette ville est très-ancienne, et a conservé les mœurs et les usages russes; située au centre de l'empire, dont elle a été long-tems la capitale, elle est habitée par un grand nombre des seigneurs russes les plus marquans, particulièrement par ceux qui ne vont point, ou peu à la cour, et qui tiennent aux anciens usages; elle est d'ailleurs vénérée des Russes, qui l'appellent *Matuska* (la mère). Son exemple devait exercer une grande influence, et, dans cette circonstance, Alexandre la préférait avec raison à Pétersbourg, résidence du souverain, mais qui, située aux confins de l'empire, peu ancienne, habitée en partie par des étrangers, a adopté les mœurs et les usages du reste de l'Europe.

Dans ces deux proclamations, le monarque russe accuse Napoléon de vouloir anéantir la

Russie, et détruire sa religion; il fait connaître le danger où se trouve l'empire; attribue ses revers à l'infériorité de ses forces, et appelle ses sujets à faire les plus grands sacrifices pour le salut de l'état; il charge la noblesse de chaque province de l'organisation des levées; enfin il engage Moskou à donner l'exemple du dévouement, les provinces à le suivre. Ces mesures étaient tardives, surtout dans un pays où tout marche avec une lenteur excessive, moins à cause de son étendue que par suite d'une administration vicieuse et infidèle.

Aussitôt après avoir publié ces deux proclamations, Alexandre quitta l'armée et se rendit à Moskou, afin d'y hâter et d'y diriger les mesures de défense. Il fit, dans le même but, partir son frère le grand-duc Constantin pour Pétersbourg (*a*).

Barklay se trouva dès-lors entièrement chargé de la conduite de la guerre. Dans la crainte d'être devancé par Napoléon, ce général continuait à remonter la Dwina à marches forcées. Il laissa Wittgenstein devant Polotzk, après avoir augmenté son corps de la garnison de Dünabourg et de quelques bataillons de la réserve de gre-

(*a*) Constantin fut remplacé dans le commandement du cinquième corps par Larof.

nadiers, plaça Doctorof en observation devant Beszencowiczi, fit occuper ce bourg par de la cavalerie légère, envoya des partis jusque sur l'Ula, puis, accompagné du reste de ses forces, il repassa la Dwina à Witepsk (24 juillet), et, descendant cette rivière par la rive gauche, prit position en arrière de la Luczissa, petite rivière qui se jette dans la Dwina à environ une lieue de Witepsk. Il envoya le corps d'Osterman (*a*) à Ostrowno, bourg situé à une journée de distance, sur la route de Beszencowiczi. Pendant tous ces mouvemens, l'armée française continuait à se porter sur Witepsk.

Depuis Dünabourg jusqu'à l'Ula, en remontant la rive gauche de la Dwina, le pays est rempli de bois et de marais, au milieu desquels on ne trouve que quelques misérables villages : les moindres pluies y rendent les routes impraticables; elles se ressentaient encore de celles des derniers jours de juin ; aussi l'artillerie et les bagages ne parvinrent à y passer qu'avec beaucoup de peine, et souvent qu'après les avoir réparés.

Murat, s'étant assuré à Disna (20 juillet) que

(*a*) Ce général avait remplacé dans le commandement du quatrième corps le général Schouwalof, tombé malade peu avant Drissa.

Barklay avait dépassé cette ville, continua à remonter la Dwina ; il traversa à Ula la rivière d'Ula, et arriva le 24 juillet à Beszencowiczi ; la cavalerie était en tête, les trois divisions du premier corps et Ney marchaient ensuite. Oudinot n'avait point suivi ce mouvement ; il avait été chargé de la démolition du camp retranché de Drissa, et de s'opposer aux troupes que Barklay laisserait sur la rive droite de la Dwina. On avait augmenté son corps d'une division de cavalerie (*a*). Murat trouva à Beszencowiczi l'avant-garde du quatrième corps, qui s'en était emparé la veille après avoir rejeté les troupes légères russes sur l'autre rive de la Dwina. Eugène parut peu après avec le reste de son corps ; il venait de Boiszikowa, où il avait traversé l'Ula ; la garde, qui le suivait de près, arriva ensuite ; les Bavarois étaient encore en arrière. Napoléon avait quitté Glubokoé le 23 juillet, avait passé à Uzacz et Boiszikowa, et on l'attendait dans le jour même à Beszencowiczi.

Cependant on apercevait sur la rive droite de la Dwina les troupes de Doctorof qui se retiraient par la route de Witepsk. Eugène, pour s'assurer si elles formaient l'arrière-garde de

(*a*) Cette division était la division Doumerc de cuirassiers, qui auparavant faisait partie du corps de cavalerie de Grouchy.

Barklay, faisait suivre le mouvement par une brigade de cavalerie légère qui avait passé le fleuve à gué, et dans le même tems faisait travailler à la construction d'un pont. Napoléon arriva au moment où il venait d'être terminé, traversa aussitôt la Dwina, et, ayant rejoint la brigade de cavalerie légère, suivit les Russes pendant deux lieues. Cette reconnaissance le convainquit que la totalité de leur armée était passée, qu'elle remontait la Dwina, et qu'ainsi l'opération qu'il avait combinée n'aurait pas les résultats qu'il en attendait. De retour à Beszencowiczi, il fit passer Montbrun sur la rive droite de la Dwina pour y suivre les mouvemens des Russes, et dirigea Murat avec le corps de Nansouty par la route de Witepsk; la garde, les troisième et quatrième corps, et les trois divisions du premier, prirent position sur cette même route.

Le bourg de Beszencowiczi offrit pendant cette journée l'image d'une confusion et d'un tumulte extrêmes: l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, les bagages ne cessaient de le traverser, et s'y trouvaient quelquefois pêle-mêle, ce qui donnait lieu à de fréquens encombremens. Les maisons étaient remplies par les états-majors; ils occupaient jusqu'aux plus chétives cabanes; de nouvelles troupes arrivant continuellement,

la nuit, qui termine ordinairement ces sortes de scènes, ne fit qu'augmenter le tumulte. Le lendemain (25 juillet), Murat continua à se porter en avant; les autres corps se mirent en marche sur la même route, ne conservant entre eux que des distances qui auraient permis, en arrêtant la tête un seul jour, de les réunir tous sur un champ de bataille. Eugène suivait immédiatement Murat; venaient ensuite la garde, les divisions du premier corps et Ney. Saint-Cyr était resté en observation à Uszacz et n'arriva à Beszencowiczi que le 30. On détacha une brigade de cavalerie légère sur la droite pour établir une communication avec Grouchy qui occupait Kokhanow et Orsza. Ce général reçut l'ordre de se rapprocher de manière à se trouver entre Orsza et l'armée française quand elle serait devant Witepsk.

Depuis Beszencowiczi jusqu'à Witepsk, la route se trouve toujours à une faible distance de la Dwina; avant Ostrowno le pays est presque partout découvert et cultivé; une portée de canon au delà, ce sont des bois qui s'étendent jusqu'à la Luczissa, et au milieu desquels on trouve çà et là quelques parties cultivées. La route y est coupée par plusieurs ravins assez profonds. Osterman avait pris position à l'en-

trée de ces bois ; sa droite occupait la partie qui borde la Dwina, sa gauche celle qui est à gauche de la grande route, son centre un terrain découvert situé au milieu du bois, et que la route traverse ; Ostrowno se trouvait devant son front. On avait mis sous ses ordres le corps de cavalerie de Pahlen ; il l'envoya en reconnaissance sur la route de Beszencowiczi, où il rencontra bientôt la cavalerie française : chargé avec impétuosité par la division Bruyère, qui marchait à l'avant-garde, il perdit six canons et se replia sur Osterman. Murat, supérieur en cavalerie, n'avait qu'un régiment d'infanterie ; il essaya cependant d'enlever la position, mais fut repoussé ; Osterman, de son côté, voulut à plusieurs reprises faire avancer de l'infanterie ; aussitôt qu'elle s'ébranlait, elle était chargée par la cavalerie et culbutée. Pendant ces alternatives l'artillerie ne cessait de porter la mort dans les rangs ; enfin parut la division Delzons du quatrième corps ; sa présence décida la retraite d'Osterman, trop faible pour lutter contre les troupes qui allaient arriver successivement ; ce général pouvait d'ailleurs être facilement tourné, et il se serait exposé à une perte certaine s'il eût conservé plus longtems sa position. La nuit favorisa sa retraite.

Barklay le renforça avec la division Konownitzin, ce qui porta les troupes sous ses ordres à environ vingt-cinq mille hommes, dont cinq mille de cavalerie ; ces forces étaient suffisantes, la disposition des lieux n'aurait pas permis d'en employer davantage.

Le 26, le mouvement de l'armée continua, la cavalerie ne pouvant que rarement être utilisée, un régiment d'infanterie marchait à l'avant-garde ; venaient ensuite une division de cavalerie légère et la division Delzons ; les différens corps de l'armée suivaient dans le même ordre que la veille. Environ à une lieue et demie d'Ostrowno, on rencontra les avant-postes d'Osterman ; quelques tirailleurs disputaient le bois que traverse la route ; ils furent facilement repoussés jusqu'à un ravin escarpé, situé une demi-lieue plus loin. Le corps d'Osterman était placé derrière ce ravin, la droite appuyée à la Dwina, la gauche à des bois épais qu'il avait garnis d'infanterie. La cavalerie se déploya autant qu'il lui fut possible, et la canonnade s'engaga ; bientôt arriva la division Delzons ; Murat lui ordonne de passer le ravin et de marcher à l'ennemi. Dans les bois épais de la droite, le succès fut balancé ; à la gauche il fut complet ; mais l'ennemi ayant conduit un renfort sur ce point, y

reprit l'offensive et nous rejeta en deçà du ravin. Une seconde attaque eut le même succès, fut suivie du même revers; déjà une colonne d'infanterie ennemie, profitant de cet avantage, passait le ravin lorsque Murat, chargeant lui-même à la tête d'un régiment de cavalerie polonaise, la rompit et l'enfonça; ce succès ranime l'ardeur de l'infanterie, elle charge de nouveau l'ennemi, et enlève sans retour la position (*a*). Les Russes se mirent en retraite sur toute la ligne, et furent poursuivis jusqu'à l'entrée d'un grand bois que traversait la route; on hésitait à les y attaquer, ignorant s'ils n'avaient pas reçu de nouveaux renforts. Napoléon arriva sur ces entrefaites, et fit pénétrer dans le bois; les Russes en furent chassés; on enleva successivement toutes leurs positions, et on les mena ainsi jusqu'à environ deux lieues de Witepsk. Murat, dans ces combats et dans celui de la veille, montra plus de témérité que de prudence; il fut plusieurs fois sur le point d'être pris, et de perdre de l'artillerie qu'il avait trop exposée; mais le succès justifia sa conduite.

Le corps d'Osterman ayant beaucoup souffert, Barklay composa pour le remplacer une

(*a*) Ce combat fut vif, mais ne dura que très-peu de tems.

nouvelle arrière-garde, qu'il mit sous les ordres de Pahlen.

Le jour suivant, Napoléon continua à se porter sur Witepsk; la division Broussier, du quatrième corps, marchait à l'avant-garde avec la cavalerie légère. Les Russes se retirèrent sans presque opposer de résistance, jusque derrière un ravin, où ils prirent position; leur gauche occupait un bois qu'ils avaient garni d'infanterie et d'artillerie, leur droite s'appuyait à la Dwina; le terrain étant découvert de ce côté, ils y avaient placé leur cavalerie. Peu en arrière sur le plateau qui borde la rive droite de la Luczissa, on apercevait l'armée de Barklay en bataille comme s'il eût été disposé à combattre, tandis qu'il avait déjà tout préparé pour la retraite.

Napoléon, après avoir fait rétablir un pont que les Russes avaient détruit, fit passer le ravin à la cavalerie légère et aux divisions Broussier et Delzons; la première suivit la route, la seconde appuya à droite. Ce fut sur la gauche qu'eut lieu le premier choc; la cavalerie russe y ramena un régiment de cavalerie légère : deux compagnies de voltigeurs qui remontaient la Dwina, à la suite de ce régiment, offrirent alors un bel exemple de la supériorité de l'infanterie

quand elle est disciplinée et aguerrie; entourées tout à coup par la cavalerie, elles se réunirent en masse, résistèrent à tous ses efforts, et donnèrent ainsi le tems d'envoyer de nouvelles troupes pour les délivrer et prendre l'offensive. Bientôt on attaqua l'ennemi sur toute la ligne, et après une résistance assez vive, on le contraignit à repasser la Luczissa. Cette rivière, dans la partie de son cours qui était alors le théâtre de la guerre, n'est point marécageuse, et pendant l'été elle ne contient qu'un foible volume d'eau; aussi l'on aurait pu la passer partout à gué, si le lit n'en eût été profond et les rives escarpées. Quelques compagnies de voltigeurs la franchirent à l'endroit où elle se réunit à la Dwina, et se logèrent dans des chantiers qui se trouvent sur la rive droite, au confluent des deux rivières; d'autres compagnies à l'endroit où elle traverse la route, et prirent poste au sommet du côteau qui la borde : le passage se trouva ainsi assuré sur deux points.

Pendant la chaleur du combat, les employés, les vivandiers, les valets, enfin tout ce qui marche à la suite d'une armée, fut saisi d'une de ces terreurs paniques dont on a tant d'exemples; la marche rétrograde d'un régiment de cavalerie, dans le but de faciliter le passage à la di-

vision Delzons, en fut la cause; un grand nombre s'enfuirent pendant plusieurs lieues, répandant que l'armée française était battue et se retirait.

A la latitude et dans la saison où l'on se trouvait, les jours sont très-longs, et Napoléon aurait pu engager sur-le-champ une affaire générale s'il eût eu ses troupes sous la main; mais elles n'arrivaient que successivement; il les passait en revue et leur assignait la place qu'elles devaient occuper pour la bataille du lendemain. Il croyait enfin en venir à une affaire générale; certain du succès, il espérait qu'elle déciderait du sort de la Russie : c'était ainsi qu'il avait terminé brusquement presque toutes ses guerres, et qu'il avait forcé ses adversaires à subir sa loi. L'armée, remplie des mêmes espérances, était animée du même désir : soumise d'ailleurs à des fatigues et à des privations extrêmes, elle désirait ardemment la fin de cette guerre.

Par des raisons contraires, Barklay redoutait une affaire générale, et l'on doit convenir qu'il y aurait eu de la démence de sa part à la risquer. Même en faisant abstraction de la supériorité militaire de l'armée française, fruit de vingt années de guerres continuelles, de cette confiance que donne l'habitude de vaincre,

de l'expérience et des talens du chef, Barklay; peut-être de moitié inférieur en nombre (*a*), l'était surtout en cavalerie régulière; que pouvait-il opposer à la garde impériale, corps d'élite plus nombreux alors qu'il ne l'avait jamais été? Enfin, en supposant même qu'il fût en mesure pour tenter le sort d'une bataille, un succès ne le débarrassait pas de son ennemi, un revers pouvait plonger la Russie dans l'abîme. Il fit sagement d'engager des combats d'arrière-garde, sur un terrain où l'on ne pouvait employer qu'un nombre borné de troupes. Il entretenait ainsi son armée dans l'habitude de combattre, et lui faisait connaître son ennemi. Peut-être aurait-il dû défendre le terrain avec plus d'opiniâtreté; il pouvait facilement réparer ses pertes, puisqu'il était au milieu de ses ressources, tandis que son adversaire, qui en était à de grandes distances, ne le pouvait que difficilement. Peut-être aussi n'avait-il eu d'autre but que de gagner du tems pour évacuer les magasins qui étaient à Witepsk. Ces combats furent sanglans, les Russes y eurent l'avantage de la position, les Français ceux qui naissent de l'offensive.

(*a*) Son armée ne s'élevait plus qu'à environ soixante-dix mille hommes de troupes régulières.

Le soir, les deux armées, séparées seulement par la Luczissa, bivouaquèrent en présence. Eugène et Ney étaient en première ligne, le premier à gauche, s'appuyant à la Dwina; le second à droite. Les divisions du premier corps, la garde et le corps de cavalerie de Nansouty, formaient la deuxième et la troisième ligne; celui de Montbrun était en position sur la rive droite de la Dwina. La nuit, les Russes allumèrent leurs feux de bivouacs, pour nous confirmer dans l'opinion qu'ils acceptaient la bataille; mais dans le même tems ils évacuaient la position; ils le firent avec tant d'ordre et de rapidité, qu'au point du jour cette plaine, couverte la veille de leur armée, n'en conservait plus de traces : on n'y trouva ni traîneurs, ni débris de voitures, enfin rien qui pût faire connaître par quelle route ils s'étaient retirés; on ne pouvait d'ailleurs prendre de renseignemens, les habitans des campagnes ayant fui: on se trouvait donc dans une ignorance véritablement extraordinaire, mais qui fut de courte durée.

Pendant les combats d'Ostrowno, Barklay avait reçu des dépêches de Bagration qui lui annonçaient que ce général allait enfin se réu-

nir à lui ; il avait passé le Dniéper au dessous de Mohilow, à la suite d'un combat avec Davout, et se dirigeait par Mstislaw sur Smolensk.

Cinq routes principales aboutissent à Witepsk : celles de Pétersbourg, de Smolensk et d'Orsza; celle de Polotzk, qu'avait suivie l'armée russe dans sa retraite de Drissa, et celle de Wilna, par laquelle arrivait l'armée française. Barklay se retirait sur Smolensk; il avait divisé son armée en trois colonnes : l'une suivait la route directe qui passe à Liozna et Rudnia; les deux autres, avec lesquelles il marchait en personne, celle de Pétersbourg, que l'on quitte à Agaponowszina, pour se diriger, par Poriéczié, sur Smolensk. Il avait laissé sur cette seconde route, à peu de distance de Witepsk, une arrière-garde sous les ordres de Pahlen, auquel il ordonna de se retirer d'abord sur Janowiczi, et de là sur Rudnia; puis un nouveau détachement à Poriéczié, et il vint camper avec son armée sur la rive droite du Dniéper, vis-à-vis de Smolensk. Sa cavalerie légère, augmentée du corps de Platof, qui, ayant devancé Bagration, venait d'arriver, occupait une chaîne de postes dont la gauche aboutissait au Dniéper, au delà de Katan; la droite à Poriéczié ; et

qui passait entre ces deux points un peu en avant de Nadwa et du lac Kasplia.

Napoléon, ayant fait passer la Luczissa à son armée, arriva bientôt à Witespk, où il s'établit avec sa garde. Cette ville, abandonnée de la plupart de ses habitans, fut pillée en grande partie, quoiqu'une espèce de députation fût venue lui en offrir les clefs et implorer sa clémence (*a*). Murat la traversa avec la cavalerie, et suivit la route de Pétersbourg. Eugène et Ney suivirent d'abord celle de Smolensk; mais l'arrière-garde ennemie ayant été rencontrée peu au delà de Witepsk, sur la route de Pétersbourg, Napoléon, craignant que la totalité de l'armée russe ne fût réunie sur cette route, y fit porter Eugène, et bientôt après s'y rendit lui-même avec une partie de sa garde.

Après avoir poussé l'arrière-garde ennemie jusqu'au delà d'Agaponowszina, il fit bivouaquer Murat à l'embranchement des routes de Pétersbourg et de Smolensk, avec une avant-garde sur chacune. Eugène s'établit derrière la cavalerie; la garde autour d'un château en

(*a*) On se hâta d'établir des hôpitaux dans cette ville; les malades y furent d'abord dans un tel état de détresse qu'ils y manquaient même de paille : ce ne fut qu'après le départ de l'armée que ce service commença à s'organiser.

bois(*a*) situé à gauche de la route, et dans lequel Napoléon passa la nuit. Le lendemain, les reconnaissances lui ayant donné la certitude que le mouvement de retraite des Russes était prononcé, il revint à Witepsk, et y établit son quartier général. Il fut contraint de s'y arrêter quelque jours; l'armée avait un grand besoin de repos, il fallait laisser le tems aux corps de réunir et de préparer de nouvelles provisions, aux traîneurs de rejoindre, aux munitions d'arriver; il fallait enfin attendre le résultat des mouvemens ordonnés aux corps d'armée détachés.

Napoléon s'établit dans le palais du gouverneur, et quoique son séjour ne dût être que de courte durée, quoique les circonstances pussent le contraindre à ne pas s'arrêter, il fit aussitôt raser plusieurs maisons pour agrandir la place qui se trouvait devant le palais, afin de la rendre plus propre aux revues de troupes.

Eugène s'avança sur la route de Pétersbourg jusqu'à Suraj; il fit occuper Wélij, bourg situé à une journée de là sur la route de Smolensk à Pétersbourg, par une brigade de cavalerie légère et un bataillon d'infanterie; cantonna deux de ses divisions entre ce bourg et celui de Suraj, la troi-

(*a*) Toutes les maisons de ce pays, et presque tous les châteaux, sont bâtis en bois.

sième à Janowiczi, la garde royale italienne à Suraj et sur la rive droite de la Dwina. Pendant ces marches on surprit deux convois de vivres, l'un à Suraj et l'autre à Welij, et l'on s'en empara.

Murat se dirigea par Janowiczi sur Rudnia, et cantonna la cavalerie dans les environs de ce bourg; il s'étendait jusqu'au delà d'Inkowo.

Ney prit ses cantonnemens en arrière de ceux de la cavalerie.

Des trois divisions du premier corps, l'une campa près de Witepsk, les deux autres furent s'établir à Paulowiczi, à moitié chemin de Witepsk à Babinowiczi.

La garde s'établit à Witepsk et dans les environs.

J'ai déjà tracé le tableau des difficultés que présentait la guerre de Russie, des maux infinis qui accablèrent l'armée dès les premiers jours de l'invasion, des pertes énormes qui en furent la suite. La maraude ne put fournir ni pain, ni farine, ni eau-de-vie en assez grande quantité; le tems manqua pour convertir le grain en farine, et pour fabriquer le pain; les moulins qui se trouvaient sur les routes, n'ayant point été protégés par des sauve-gardes, furent brûlés et saccagés; les convois de vivres étaient en ar-

rière et ne rejoignirent plus. La chair des animaux, l'eau marécageuse furent souvent la seule nourriture du soldat. Les fatigues, les privations, l'insalubrité des alimens, un soleil brûlant pendant des jours très-longs, le bivouac, préférable encore dans la belle saison aux huttes infectes des paysans, occasionèrent beaucoup de maladies, particulièrement des dissenteries; il fallut établir un grand nombre d'hôpitaux; mais ils furent toujours insuffisans et mal organisés; on pouvait à peine donner aux malades les alimens de première nécessité, bien loin de pouvoir leur procurer les soins qu'exigeait leur état. La Lithuanie n'offrait presque point de ressources pour ce genre d'établissement; les approvisionnemens n'avaient point été calculés pour un si grand nombre de malades, et avaient éprouvé le même retard que tout ce qui arrivait par transport.

L'armée éprouvait une diminution effrayante, autant par les maladies que par le grand nombre des traîneurs; les troupes des alliés firent ainsi les pertes les plus fortes (*a*). L'armée russe,

(*a*) Il faut cependant en excepter les Polonais qui supportèrent les fatigues de cette guerre mieux même que les Français : cela tenait à ce que leurs mœurs et leurs habitudes étaient à peu près semblables à celles des Russes.

habituée en quelque sorte à un genre de vie si nouveau pour nous, éprouvant moins de privations, recevant continuellement de nouveaux renforts, voyait diminuer chaque jour l'inégalité numérique entre elle et l'armée française.

Avant que de reprendre le fil des événemens, je vais jeter un coup-d'œil sur les pays que l'armée venait de parcourir. Beaucoup de traîneurs, ainsi que je l'ai dit, s'étant cantonnés dans les campagnes, on les fit poursuivre par des colonnes mobiles, parties de Wilna et de Minsk, et l'on autorisa les seigneurs à les faire arrêter, désarmer et conduire dans ces deux villes par des paysans. C'était un spectacle tout-à-fait extraordinaire, au milieu de nos succès, que celui de serfs lithuaniens conduisant nos soldats désarmés. Napoléon avait ordonné de condamner à mort ceux qui était restés en arrière sans raisons valables; si cet ordre eût été exécuté à la rigueur, on aurait fusillé des milliers de soldats, puisque le manque de forces pour supporter d'aussi grandes fatigues ne pouvait être considéré comme raison valable. On ne fit traduire aux tribunaux militaires que ceux sur lesquels on avait trouvé des objets de pillage; on en jugeait jusqu'à quatre-vingts à la fois, et on les condamnait à mort; mais l'on n'exécutait

que les deux ou trois plus coupables. La quantité de soldats restés ainsi en arrière est incroyable; il en passa à Wilna et à Minsk des milliers qui s'y présentèrent d'eux-mêmes, et que les colonnes mobiles et les paysans amenèrent. Après les avoir formés en bataillons, au moyen des officiers disponibles, on les dirigeait sur l'armée; mais leur sort n'étant point amélioré, ils restaient de nouveau en arrière, et ne rejoignaient leurs drapeux qu'en très-petit nombre.

La maraude et un désordre inséparable des grandes réunions de troupes accompagnèrent toujours Napoléon dans les guerres d'invasion qu'il avait entreprises jusqu'alors; mais sur les derrières de l'armée l'ordre se rétablissait bientôt; les troupes recevaient des distributions ou étaient nourries chez l'habitant, la maraude était réprimée avec sévérité : dans cette nouvelle guerre, quoique l'armée fût déjà parvenue à une grande distance de la frontière, l'ordre ne se rétablissait point; l'habitant était soumis aux mêmes exactions que dans les premières journées de l'invasion. L'on n'avait organisé de distributions que dans quelques-unes des étapes, encore étaient-elles incertaines, à cause de la difficulté des approvisionnemens; souvent aussi, quoique les magasins fussent remplis, on

refusait les distributions, ou on les faisait insuffisantes. A Kowno, la navigation du Niémen permit de former, peu après le passage de l'armée, d'immenses magasins; cependant on y refusait de l'avoine sous prétexte qu'on devait l'envoyer à Wilna; et les troupes n'y recevaient que pour trois jours de vivres, pour atteindre cette ville, comme s'il n'eût pas mieux valu retarder de quelques jours leur arrivée à l'armée, que de les faire marcher avec une rapidité si funeste aux hommes et aux chevaux. Les corps et les détachemens n'employaient que le tems ordonné à parcourir cette distance; les parcs d'artillerie, les autres convois moins bien attelés que l'artillerie des batteries, et les soldats qui sortaient des hôpitaux ne le pouvaient qu'en cinq jours. Tous maraudaient, les premiers parce qu'aucune autorité ne les en empêchait (*a*), les seconds par nécessité. A Wilna, on ne donnait que la demi-ration aux troupes qui séjournaient, et pour six jours de vivres, également à la demi-ration, à celles qui en partaient. Lorsque Victor pénétra en Lithuanie avec le neuvième corps, plus de deux mois après le commencement des hostilités, il ne reçut à Kowno que pour trois

(*a*) Je dois aussi faire observer que le soldat, avec la simple ration, n'aurait pu supporter les excessives fatigues auxquelles il était soumis.

jours de vivres, et à Wilna, quoique les magasins fussent pleins, il en obtint difficilement pour trois jours pour gagner Malodeczno, qui en est à cinq journées; la maraude devenait donc indispensable.

Il eût été possible, après les premières journées de l'invasion, de rétablir derrière l'armée, l'ordre parmi les troupes, la confiance chez l'habitant; il ne fallait que marcher avec moins de rapidité, faire des distributions de vivres exactes et suffisantes, et donner des ordres sévères pour empêcher la maraude; on se serait alors procuré facilement, par la voie des réquisitions et avec de l'argent, des grains, des bestiaux et de l'eau-de-vie de grain, denrées dont ce pays abonde. J'ai déjà parlé de l'insuffisance et du déplorable état des hôpitaux; ceux de Wilna semblaient devoir faire une exception; aussi, dans cet espoir, une foule de soldats blessés ou malades rétrogradaient sur cette ville; ils n'avaient ni voitures ni subsistances assurées; la plupart succombaient; ceux qui parvenaient à atteindre Wilna croyaient être arrivés au port; mais, quoiqu'on y eût réuni abondamment tout ce qui est nécessaire à l'établissement des hôpitaux, ils y étaient très-mal tenus (*a*).

(*a*) Les hôpitaux wurtembourgeois établis dans la même ville, mais pour le compte de leur souverain, ne manquaient de rien.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer me conduisent à rechercher les causes du désordre dont cette campagne offrait l'exemple. La Russie est beaucoup moins peuplée que les pays où Napoléon avait fait la guerre jusqu'alors, et les routes, dans quelques endroits, traversent d'immenses forêts, où l'on ne rencontre que de misérables hameaux, distans de six ou huit lieues les uns des autres. Cette disposition du pays s'oppose, lorsque des corps nombreux le traversent, à ce qu'on puisse les loger à toutes les étapes; ils sont souvent forcés de bivouaquer, tandis qu'en France et en Allemagne, si ce n'est en présence de l'ennemi, on trouve toujours assez de villages autour des lieux d'étape pour y loger les troupes. Par la même raison, les Russes ne font pas de ditributions journalières à leurs soldats; ils leur font porter, ou traînent sur des voitures, des vivres pour plusieurs jours.

La Russie, relativement à son étendue, a peu de rivières navigables, et n'est coupée que d'un petit nombre de canaux; la navigation y dure peu de tems, parce que les rivières y sont gelées ou débordées pendant six mois, et ne conservent point assez d'eau pendant les grandes chaleurs; aussi les moyens de transport par voitures y sont-ils plus nécessaires qu'ailleurs. Ce

pays offre beaucoup de ressources sous ce rapport; mais étant peu peuplé, l'on est obligé d'étendre au loin les réquisitions, ce qui présente de grandes difficultés. On doit croire que ces circonstances étaient connues de Napoléon, et qu'il ne s'était pas décidé à porter la guerre dans ces pays, où les armes françaises n'avaient jamais pénétré, sans avoir pris une connaissance exacte de tout ce qui les concernait. Cependant on serait tenté de penser le contraire : à la vérité, il fit enlever de la vieille Prusse un grand nombre de chevaux, de bestiaux et de denrées; mais la rapidité des marches isolant les troupes de leurs ressources, elles maltraitèrent encore davantage la Lithuanie, quoiqu'on eût le plus grand intérêt à ménager cette province, et surtout à y conserver des moyens de transport.

Napoléon négligea sans doute de prendre les mesures qu'exigeait un pays tout différent de ceux où il avait porté la guerre jusqu'alors, parce que, comptant sur sa fortune, sur la valeur de ses troupes, et ne croyant point à la possibilité des revers, il s'attendait à terminer promptement la guerre, et ne jugeait pas nécessaire de donner une grande attention à ce qui se passait sur les derrières de l'armée; mais surtout parce qu'il comptait sur la conscription, qui lui avait

donné jusqu'alors la facilité de compléter ses armées, quelque fortes qu'eussent été ses pertes; aussi prétendait-il que le pays où il faisait la guerre pourvût aux besoins de ses soldats, sans s'inquiéter si cela était possible.

La mauvaise administration de l'armée fut une autre cause de désordre. Les intendans, tirés presque tous de la classe des auditeurs, étaient trop jeunes et manquaient d'expérience; on leur donnait à exercer une place administrative très-difficile, et ils avaient à peine les premières notions en administration; leur grande jeunesse était choquante, et leur retirait une partie du pouvoir et de la considération attachés à leur place. Tel qui aurait à peine atteint les premiers degrés, s'il avait suivi la carrière militaire, avait le rang de général de division (*a*), et se trouvait en rapport avec le gouverneur de la province, les maréchaux, les généraux et les chefs de corps qui passaient.

On faisait venir de France des chevaux de remonte; la plupart périssaient en route; ceux qui parvenaient à destination étaient si fatigués qu'ils succombaient bientôt. La Lithuanie, la Courlande élèvent des chevaux; la Wolhinie,

(*a*) Les intendans étaient assimilés pour le rang aux généraux de division.

la Podolie, et particulièrement l'Ukraine, provinces voisines du théâtre de la guerre, en élèvent un plus grand nombre encore ; ils sont meilleurs que ceux de France, et, dans les tems ordinaires, ils coûtent six fois moins : l'on pouvait donc tenter la cupidité des juifs qui font ce commerce, et, sur les lieux mêmes, les payer beaucoup moins que ceux qu'on faisait venir de si loin. Je ferai les mêmes observations au sujet des bœufs ; on en a fait partir un grand nombre d'Italie, attelés à de petites voitures ; il n'en est pas parvenu un dixième au Niémen. Au lieu de faire venir de si loin des denrées de première nécessité pour l'établissement des magasins, on aurait dû les acheter sur les lieux, où elles étaient abondantes et à bas prix ; avec ce qu'il en a coûté pour transporter de Kœnigsberg à Wilna et à Minsk beaucoup de farines qui y sont arrivées avariées, on en aurait acheté dans ces deux villes une plus grande quantité de parfaitement saines. Ces acquisitions auraient fait sortir beaucoup d'argent de France, mais c'était le seul moyen de se procurer abondamment des denrées ; on ne pouvait pas l'espérer en les faisant venir de France, d'Allemagne et d'Italie, pays trop éloignés du théâtre de la guerre, et en frappant des réquisitions sur ceux que l'armée avait ravagés

D'ailleurs, indépendamment de ce qu'on avait intérêt à bien traiter les anciennes provinces polonaises, le grain et les bestiaux étant leur principale richesse, on aurait recouvré une partie de cet argent par les contributions qu'on aurait pu lever si l'on y eût fait ces acquisitions. Il en serait résulté aussi un grand soulagement pour ces pays et pour ceux qui se trouvaient sur la route de France, car la nourriture des hommes employés aux transports, et celle des chevaux et des bœufs étaient un pesant fardeau. Enfin cette soif ardente de s'enrichir (6), répandue parmi les généraux, les administrateurs et les employés, depuis que Napoléon tenait les rênes du gouvernement, ne fut point sans influence. Les pays, théâtres des précédentes guerres, plus peuplés et plus riches, avaient pu entretenir l'armée et alimenter les rapines ; la Pologne et la Russie ne le pouvaient pas ; les moindres concussions devaient y être funestes au soldat.

J'ai déjà dit que l'infériorité des forces de Barklay ne lui avait laissé d'autre voie de salut que de se retirer sur tous les points ; mais en s'arrêtant, comme il le fit dans le camp retranché de Drissa, il s'exposait à être coupé, et par suite, forcé à livrer une bataille qu'il aurait indubitablement perdue. Barklay dut son salut au

léger retard qu'éprouva l'armée de Napoléon, par suite de l'échec de la division Sébastiany (*a*), et aux retards, plus considérables, occasionés par la difficulté des chemins, qui, dans le pays marécageux que traversa l'armée, sur la rive gauche de la Dwina, se ressentaient encore des pluies de la fin de juin. Barklay aurait dû se retirer sur Witepsk par les routes qui passent à Wileika et Glubokoé, se contentant de faire retirer Wittgenstein sur Druia, et Doctorof sur Minsk et Orsza.

Cependant les corps d'armée détachés poussaient leurs opérations avec une grande activité et des succès différens. La retraite de Wittgenstein sur Dünabourg avait laissé la Samogitie et la Courlande sans défenseurs. Macdonald, ainsi que nous l'avons vu, avait passé le Niémen à Tilsit, et s'était dirigé sur Rossiena, où il arriva le 30 juin. Il quitta cette ville (8 juillet) après un repos de quelques jours, pour se porter sur Riga; Grawert passa à Szawli et Bausk, et envoya des détachemens sur sa gauche jusqu'à Telsz, pour nettoyer le pays; lui se dirigea, avec la division Grandjean, par Poniéwiéj sur Ja-

(*a*) On se souvient que Napoléon fut dans le doute si l'attaque dirigée contre la division Sébastiany n'était pas le commencement d'un mouvement offensif de toute l'armée russe.

cobstadt. Les troupes légères des Russes détruisaient, avant que de se retirer, les magasins qui existaient sur plusieurs points; ceux de Poniéwiéj seulement furent préservés, parce qu'on surprit et fit prisonnier le détachement chargé de leur destruction.

Riga avait de l'importance sous plus d'un rapport : cette ville est située sur la rive droite de la Dwina, à une lieue et demie de son embouchure; elle est riche, peuplée, commerçante, a un bon port et est bien fortifiée. Sur la rive gauche du fleuve, il y a une tête de pont, et plus bas, à son embouchure, est le fort de Dunamunde, destiné à maintenir la communication entre Riga et la mer. Quinze mille hommes d'infanterie, et trois mille deux cents de cavalerie composaient la garnison de cette place. Essen, qui en était le gouverneur, avait envoyé un corps d'environ six mille hommes, sous la conduite du général Lewis, prendre position à Eckau, sur la route de Bausk; il y fut attaqué par Grawert, et à la suite d'un combat assez vif (19 juillet), il se retira sur Dahlenkirchen. Les avant-postes prussiens eurent alors leur droite appuyée à la Dwina, un peu au dessus de Dahlenkirchen, et leur gauche à Schlock;

sur la route de Mittau à Riga; ils s'avançaient jusqu'à Olaï.

Macdonald, afin de seconder Grawert s'il était nécessaire, avait d'abord fait occuper Bausk par une des brigades de la division Grandjean (19 juillet), tandis que les deux autres étaient à Schœnberg; mais aussitôt qu'il eut acquis la certitude que les Russes, renonçant à tenir la campagne, se retiraient sur Riga, il réunit la divisison Grandjean à Jacobstadt (21 juillet), où il établit son quartier général. Cette ville est située sur la rive gauche de la Dwina, à vingt lieues de Dünabourg, et à trente et une de Riga; vis-à-vis et sur la rive droite est le village de Kreutzburg, avec lequel on communiquait par un bac; une route côtoyait chaque rive de la Dwina, depuis Riga jusqu'à Dünabourg; celle de la rive droite, seulement, étoit route de poste. Macdonald fit travailler avec activité à la construction de deux ponts; l'un à Jacobstadt, qui fut bientôt terminé, l'autre une demi-lieue plus bas. Dans le même tems, il dirigeait un régiment sur Dünabourg, par la rive gauche du fleuve. Ce régiment arriva jusqu'à la vue de l'ouvrage à couronne, formant tête de pont, sans avoir éprouvé de résistance (25 juil-

let); sa présence et la construction d'un pont à Jacobstadt précipitèrent le départ des Russes. Après avoir brûlé le pont, ils abandonnèrent l'ouvrage à couronne dans la nuit du 29 au 30 juillet. Les Français l'occupèrent le 30 au matin, et il s'établit aussitôt une fusillade entre les deux rives. Le jour suivant, l'ennemi ayant entièrement abandonné Dünabourg, on y transporta un détachement sur des bateaux, et quatre jours après, un pont de radeaux avait remplacé celui que les Russes avaient détruit.

Dès que la connaissance de cet événement fut parvenue à Macdonald, il fit reployer le pont de Jacobstadt (*a*), se contentant de laisser à Kreutzburg un détachement de cinquante hommes, avec lequel on communiquait au moyen d'un bac; puis il prit avec la division Grandjean le chemin de Dünabourg, par la rive gauche de la Dwina. Il arriva le 5 août devant cette place, et campa à portée de canon de l'ouvrage à couronne. Les trois brigades de la division Grandjean se relevaient successivement pour faire le service de la place.

Aussitôt après son arrivée, Macdonald fit jeter dans le fleuve des canons en fonte, trou-

(*a*) On abandonna les travaux du pont que l'on construisait une demi-lieue au dessous de cette ville.

vés dans là place, et une grande quantité de projectiles et de feuilles de tôles; il livra aux flammes des magasins considérables d'affûts, d'outils du génie, de palissades, de bois de construction et d'autres objets que les Russes n'avaient point eu le tems d'évacuer, que peut-être ils espéraient retrouver un jour. Cette destruction, sans qu'il y eût de nécessité, était blâmable; il fallait tout préparer pour l'effectuer, en cas que les Russes rentrassent dans Dünabourg, mais ne pas se priver aussi légèrement de ressources qui seraient devenues précieuses, si la guerre se fût prolongée. Elles tiraient d'ailleurs un nouveau prix de leur emplacement sur un fleuve qui passe à Riga, dont on devait faire le siége. On travailla aussi avec activité à la démolition des fortifications.

Devant Riga, l'on resta pendant plusieurs semaines dans une inaction qui ne fut troublée que deux fois : le 7 août, par l'attaque de Schlock, dont les Russes s'emparèrent, mais que les Prussiens reprirent bientôt; et le 22 août, par une attaque de toute la ligne, qui n'eut d'importance que sur la gauche des Prussiens. Les Russes, soutenus par quelques chaloupes canonnières, s'emparèrent de Schlock, et remontèrent l'Aa; ils avaient déjà atteint Volgunt, vil-

lage qui n'est distant de Mittau que de trois lieues, lorsqu'on les repoussa. Ils ne conservèrent Schlock que deux jours, et reprirent ensuite les positions qu'ils occupaient avant le 22. Aussitôt que Macdonald eut été instruit de ce dernier combat, il envoya la brigade Hunerbein (*a*) à Fridrichstadt, avec ordre d'occuper Jacobstadt et Tomsdorf par des détachemens; de là elle pouvait en peu de tems se réunir à Grawert, si les circonstances l'exigeaient. Il ordonna aussi la construction de deux redoutes sur les bords de l'Aa, une demi-lieue au dessous de Mittau.

Wittgenstein, ignorant le lieu qu'Oudinot avait choisi pour franchir la Dwina, inquiété par la présence de Macdonald à Jacobstadt, n'avait point cherché à se faire un rempart du fleuve. Après avoir réuni à ses troupes la garnison de Dünabourg, où il n'avait laissé qu'un faible détachement, il avait pris position à Owéia, bourg situé dans les terres, à deux journées de Drissa. Sur la droite, à environ une lieue, passait

(*a*) La division Grandjean était composée de cinq régimens, formant seize bataillons; deux régimens étaient allemands, trois polonais. Elle était divisée en trois brigades. Le brigadier Hunerbein, du corps de Grawert, avait remplacé le général Ricard, qui avait été nommé général de division.

la route de Sébej à Druia et à Dünabourg; un chemin de traverse conduisait à Walyntzy, d'où l'on pouvait se diriger sur Drissa, Disna ou Polotzk; un autre venait rejoindre à Kliastitza, la route de Polotzk à Sébej, qui est aussi celle de Pétersbourg. Le général russe, ayant réuni son corps dans cette position centrale, pouvait espérer de combattre successivement, avec la totalité de ses forces, les deux généraux français.

Cependant Oudinot, ayant achevé la démolition du camp retranché de Drissa, remontait la Dwina par sa rive gauche; il laissa la division Merle (d'infanterie), et une brigade de cavalerie légère à Disna, et se dirigea sur Polotzk, qu'il occupa le 26 juillet, sans que l'ennemi se fût opposé au passage du fleuve. Après un jour de repos, il se mit en marche sur la route de Pétersbourg, traversa la Drissa au gué de Siwoszina, et arriva dans la matinée du 30 juillet, à Kliastitza; un simple détachement de cavalerie avait observé sa marche. La division Merle avait passé la Dwina à Disna, le jour même qu'Oudinot quittait Polotzk, et s'était dirigée par Losowka, sur Siwoszina, où elle était restée en observation; ainsi, Oudinot n'avait avec lui que les divisions d'infanterie Legrand

et Verdier, une division de grosse cavalerie et une brigade de cavalerie légère. Incertain de la marche que tenait le général ennemi, il envoya des reconnaissances dans les directions de Sébej et d'Owéia; celles-ci lui rapportèrent que Wittgenstein s'avançait à sa rencontre. Ce général, trompé par la présence de la division Merle à Disna, avait cru d'abord qu'Oudinot avait choisi ce point pour y passer la Dwina; ce fut seulement dans la journée du 29 qu'il eut la certitude qu'Oudinot se dirigeait sur Sébej. Si Macdonald, au lieu de se porter sur Dünabourg aussitôt qu'il eut appris que les Russes venaient d'évacuer cette ville, et qu'elle était occupée par le régiment qu'il avait détaché pour l'observer, eût conservé son pont à Jacobstadt, y eût passé la Dwina, et eût fait un mouvement offensif sur Sébej, Wittgenstein aurait été contraint de se retirer en arrière de cette ville; car il n'avait pas assez de forces pour les partager. Cette marche rétrograde aurait livré aux Français tous les pays situés au nord de la Dwina, jusqu'à la ligne qu'on tirerait de Jacobstadt à Wélij, et aurait permis à Oudinot et à Macdonald d'opérer leur jonction, s'ils l'avaient jugé avantageux, ou du moins d'établir entre eux une communication facile.

La division Grandjean, forte alors de douze mille hommes, aurait rendu ainsi à l'armée un service signalé, tandis que pendant une grande partie de la campagne, sa seule opération a été sa marche sur Dünabourg, dont on ne voit pas l'utilité.

Wittgenstein, rassuré du côté de Macdonald, qu'il faisait observer par un faible détachement de cavalerie, se décide à tenter de rejeter Oudinot sur Polotzk; il se dirige donc sur Kliastitza, où il se croyait certain de le devancer; mais bientôt la rencontre des avant-postes français lui prouve qu'il a été prévenu; il en redouble d'activité, et fait hâter la marche. A une lieue de Kliastitza, la route d'Owéia traverse le village de Jakubowo; à droite, touchant au village, est un bois de médiocre étendue; à gauche, à peu de distance, un autre bois beaucoup plus grand. Ces bois forment un défilé qui va en s'élargissant du côté d'Owéia. Oudinot l'avait fait occuper par la division Legrand; son centre était placé entre le village et le bois qui se trouve à gauche; les ailes occupaient le village et une partie des deux bois: la disposition des lieux ne permettait pas d'employer de la cavalerie. A quatre heures de l'après-midi, l'avant-garde de Wittgenstein, commandée par le général

Koulnief, fut en présence, attaqua aussitôt, mais fut repoussée. Les troupes arrivant successivement, Wittgenstein renouvela ses attaques à deux reprises différentes, et avec aussi peu de succès. Le combat se soutint jusqu'à dix heures du soir, nourri par un feu d'artillerie très-vif. La position de Wittgenstein était fâcheuse, celle d'Oudinot favorable et telle qu'il pouvait la désirer pour tenter le sort d'une bataille. En effet, de Jakubowo à Sébej, par Kliastitza, il y a beaucoup moins loin que par Owéia; ainsi, vainqueur, il pouvait envoyer une de ses divisions occuper Sébej, et couper ainsi la retraite de Wittgenstein; vaincu, il se retirait sur Polotzk. Oudinot laissa la division Legrand dans sa position, et plaça les divisions Verdier et Doumerc (de cavalerie), qui étaient arrivées pendant le combat, en deuxième et troisième lignes, le défilé ne permettant pas de les placer autrement. La division Merle était restée au gué de Siwoszina.

Le lendemain (31 juillet), de grand matin, Wittgenstein, ayant réuni ses forces, renouvela ses attaques; il sentait la nécessité de repousser son adversaire au delà de Kliastitza. Le combat fut sanglant, opiniâtre, tour à tour favorable aux Français et aux Russes : lorsque

l'on combattait de près, la valeur des troupes françaises se manifestait par des actions d'une grande vigueur; mais lorsque l'artillerie seule exerçait ses ravages, les localités ne leur permettant de mettre en action que douze bouches à feu, tandis que leurs adversaires, moins resserrés, en faisaient agir quarante, elles avaient beaucoup à souffrir. Enfin Wittgenstein attaqua avec la totalité de ses forces, et Oudinot, ne voulant point risquer une affaire générale, se décida à la retraite; il l'effectua en bon ordre, repassa la Drissa le jour même, et prit position près du village d'Oboiarszina. Il ne fit point garder le gué, dans le but d'attaquer brusquement les Russes s'ils le passaient avec imprévoyance.

Cependant Wittgenstein, dans la nuit même, se présente au gué, et le trouvant abandonné, se persuade qu'Oudinot est en pleine retraite; il forme un corps de douze mille hommes, qu'il met sous le commandement de Koulnief, le charge de la poursuite, lui ordonne de franchir la Drissa en toute hâte. Koulnief y mit une telle activité qu'au point du jour il fut en présence des avant-postes français. S'imaginant n'avoir à combattre qu'une arrière-garde, il fait avancer une batterie soutenue par un régiment de cavalerie; la canonnade s'engage aussitôt, et la

résistance devenant plus vive qu'il ne s'y était attendu, il déploie successivement toutes ses troupes. Jusqu'à ce moment, Oudinot avait profité, autant que possible, des accidens du terrain pour cacher ses forces; tout à coup il ordonne la charge, et attaque les Russes de front sur toute la ligne. La résistance fut courte, mais opiniâtre, et l'ennemi une fois culbuté, le désordre en devint plus grand. Koulnief perdit huit bouches à feu, et, cherchant à rallier ses troupes, fut tué d'un coup de canon. Les Russes voulurent tenir derrière la Drissa; Verdier, qu'Oudinot avait envoyé à leur poursuite, passa cette rivière, et les repoussa d'abord; mais, n'ayant point été soutenu, il se vit contraint de repasser la Drissa.

Le jour suivant (2 août), Oudinot laissa, à une lieue en deçà d'Oboiarszina, une de ses divisions d'infanterie et sa cavalerie légère, et se retira sur Polotzk, avec les deux autres divisions et la division de cuirassiers. Wittgenstein se retira dans sa position d'Owéia. Ainsi, trois jours de combats continuels n'amenèrent aucun résultat; mais, à en juger par la valeur que firent éclater les troupes françaises, Oudinot aurait été vainqueur s'il eût attaqué son adversaire à Jakubowo, avec toutes ses forces, au lieu de

lant, dans une opération de cette importance, se donner toutes les chances possibles de réussite, il dirigeait Saint-Cyr, resté jusqu'alors à Beszenkowiczi, sur Polotzk, où il devait prendre les ordres d'Oudinot (*a*).

Si Napoléon avait un puissant intérêt à mettre à la disposition d'Oudinot assez de forces pour qu'il pût repousser Wittgenstein, Alexandre, de son côté, avait déjà fait parvenir des renforts à son général; il sentait que s'il par-

» sur Witepsk et que le prince d'Eckmülh a battu Bagration » à Mohilow. Dites-lui qu'il faut qu'il balaie la rive droite et » pousse Wittgenstein l'épée dans les reins; qu'il doit tou- » jours laisser dans Polotzk une petite garnison dans le cas » qu'il se jetât sur la gauche; qu'après être arrivé à Witepsk, » je dirigerai un corps sur Newel, qui se mettra en communi- » cation avec lui. Il est à présumer que si, de Polotsk, le duc » faisait un mouvement sur Sébej, il obligerait Wittgenstein » à s'élever pour couvrir la route de Pétersbourg. Comme » Wittgenstein n'a pas dix mille hommes d'infanterie, il peut » marcher haut la main sur lui.

» Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne » garde.

» *Signé* NAPOLÉON. »

La correspondance de Napoléon avec Berthier contient plusieurs lettres relatives aux ordres à donner aux généraux Oudinot et Schwartzenberg qui sont écrites dans le même esprit.

(*a*) Le sixième corps n'avait plus de cavalerie; elle avait été détachée à l'avant-garde de l'armée à son passage à Wilna; elle fut ensuite attachée au quatrième corps.

venait à s'établir sur les communications de Napoléon, il le forcerait à rétrograder ; tandis que s'il était contraint d'évacuer une partie des pays compris entre la Dwina et la mer, Pétersbourg en serait alarmé. Ce fut dans ces conjonctures qu'Oudinot, renforcé par le corps de Saint-Cyr (*a*), se porta par Walintzy, à la rencontre de Wittgenstein. Le deuxième corps ne comptait plus alors que vingt mille hommes (*b*). Les fatigues, les privations lui avaient été plus funestes que le fer de l'ennemi. Ces mêmes causes avaient réduit à quinze mille hommes le sixième corps, quoiqu'il n'eût pas encore combattu (*c*). Ainsi Oudinot disposait de trente-cinq mille hommes de bonnes troupes ; les forces de Wittgenstein, en troupes régulières, étaient tout au plus égales. Ce général occupait toujours sa position d'Owéia ; tranquille sur le point de Dünabourg, qu'il faisait observer par quelques escadrons, il marcha à la rencontre d'Oudinot. Les avant-gardes en vinrent aux mains à Swolna, sur la Swoiana (10 août); celle des Français fut repoussée

(*a*) Saint-Cyr arriva à Polotzk le 6 août.

(*b*) La division Doumerc (de cuirassiers) est comprise dans cette évaluation.

(*c*) On se souvient que la cavalerie de ce corps avait été détachée à l'avant-garde de l'armée.

après un combat assez vif. Ce léger revers ne préjugeait rien; l'avantage était resté au général qui avait employé le plus de troupes; néanmoins Oudinot ne se décida point à attaquer franchement son adversaire avec la totalité de ses forces; il se retira lentement sur Polotzk, où il arriva le 16 août : le lendemain, au point du jour, les armées se trouvèrent en présence.

Polotzk est situé sur la rive droite de la Dwina, au confluent de ce fleuve, et de la Polota, petite rivière guéable partout dans la saison où l'on se trouvait. Quatre routes principales viennent y aboutir : celle de Pétersbourg qui passe à Sébej, et à laquelle celle de Dünabourg vient se joindre à deux lieues de Polotzk; celle de Witepsk, qui côtoie la rive droite de la Dwina, celle de Néwel, et celle de Wilna. Au delà de la Polota, est une plaine entourée de bois; elle a une lieue d'étendue dans la direction de Néwel, une demi-lieue seulement dans celle de Pétersbourg. A un quart de lieue sur la route de Néwel, on trouve le village de Spas; Oudinot l'avait fait occuper par la division de Wrede, du corps de Saint-Cyr; il avait placé la division Deroy, du même corps, en arrière sur la rive gauche de la Polota; elle était destinée à couvrir Polotsk de ce côté, ou à se-

courir de Wrede, selon la nécessité; la cavalerie légère était en avant de Polotzk, dans l'angle formé par la Dwina et la Polota. Le deuxième corps avait pris position à gauche de de Wrede; il occupait tout le terrain depuis le village de Spas jusqu'à la Dwina. La division Doumerc (de cuirassiers) était en réserve. On avait établi des batteries sur la rive gauche du fleuve, pour prendre de flanc les troupes qui tenteraient d'attaquer de ce côté.

Wittgenstein, ayant débouché dans la nuit du 16 au 17, par les routes de Pétersbourg et de Néwel, enveloppait entièrement Oudinot sur la rive droite de la Dwina ; mais il n'avait sur la rive gauche de la Polota que des partis de cavalerie légère. Ne pouvant attaquer l'aile gauche des Français sans s'exposer à être battu de flanc, et à revers par les batteries qu'ils avaient au delà de la Dwina, il se décida à attaquer leur centre. Ses efforts furent dirigés sur le village de Spas et sur la partie de la ligne de bataille comprise entre ce village et la route de Pétersbourg, où se trouvaient de Wrede et Legrand. Ces deux généraux eurent à supporter l'effort de presque tout le corps de Wittgenstein. Le village de Spas, pris et repris plusieurs fois, finit par rester au pouvoir

des Bavarois; la division Legrand fut inébranlable; la nuit sépara les combattans; ils bivouaquèrent en présence. Oudinot, quoiqu'il eût été blessé assez grièvement, conserva le commandement. Il pensa que la prudence exigeait qu'il évacuât Polotzk, et repassât la Dwina; il fit donc sur-le-champ commencer ce mouvement à la cavalerie et à l'artillerie, et convoqua le soir même un conseil de guerre, dont la majorité partagea son opinion. On assure que Saint-Cyr fut du nombre de ceux qui opinèrent pour la retraite; mais le 18 août, au matin, Oudinot ayant été obligé par suite de sa blessure, de lui remettre le commandement, il changea d'opinion. Les équipages, la cavalerie et l'artillerie avaient déjà repassé le fleuve, lorsqu'il prit le commandement. Wittgenstein ne l'ignorait point, et s'attendait à voir le reste de l'armée française suivre ce mouvement. Saint-Cyr n'épargna rien pour entretenir l'erreur du général russe; à une heure de l'après-midi, il fit défiler les équipages, escortés de quelques troupes, par le chemin de Polotzk à Ula, que l'on distingue parfaitement de la rive droite du fleuve; mais dans le même tems la cavalerie et l'artillerie repassaient sur cette rive, et y prenaient position. Le général russe, persuadé que les Fran-

çais évacuaient Polotzk, dînait en toute sécurité à Gromewo, son quartier général, lorsqu'il fut tiré subitement de son erreur par le bruit du canon.

Voici quelles étaient les dispositions de Saint-Cyr : Merle était en position devant Polotzk, dans l'angle formé par la Polota et la Dwina; Deroy débouchait en colonne par la droite du village de Spas, Legrand par la gauche, de Wrede par le village même. Là se trouvaient réunies la plus grande partie des forces de Saint-Cyr; il les dirigeait contre le centre de Wittgenstein pour l'enfoncer. Le reste du champ de bataille était occupé par la division Verdier, placée à gauche de la division Legrand; la division Doumerc, qui s'appuyait à la Dwina, et la cavalerie légère, qui occupait la route de Pétersbourg.

Le combat commença par une vive canonnade; mais les trois colonnes dont nous avons parlé, ayant marché à l'ennemi avec résolution, on en vint bientôt aux mains. Une attaque aussi inattendue, n'occasiona point de désordre parmi les Russes, ainsi que Saint-Cyr pouvait l'espérer; ils prirent les armes dans l'ordre de leur campement, et combattirent vaillamment; néanmoins, trop faibles sur le point attaqué, ils

les communications de Napoléon ; il laisse apercevoir les résultats qu'Oudinot aurait pu obtenir, lors du combat de Swolna, s'il eût attaqué franchement le général russe avec ses deux corps réunis, et eût opéré sa jonction avec la division Grandjean, qui était alors à Dünabourg.

Nous avions laissé Davout à Minsk, où il était arrivé le 8 juillet; ce général, après y avoir séjourné quatre jours, dirigea Grouchy avec son corps et la brigade Colbert, par Borisow, sur Orsza, et se porta avec le reste de ses troupes sur Mohilow, par Igumen, Bérézino et Biéliniczi. Il avait fait pousser une reconnaissance jusqu'au delà de Swislocz, et s'était ainsi assuré que Bagration avait traversé la Bérézina à Bobruisk; mais il n'avait aucune connaissance de la marche qu'il avait suivie depuis.

Grouchy trouva le pays abandonné par les Russes : à Borisow, ils avaient commencé une tête de pont, et formé quelques magasins, que l'on trouva intacts. A Orsza, dont la brigade Colbert s'empara, on en trouva de plus considérables. Grouchy, se dirigea de Kokhanow sur Senno et Babinowiczi, et fut rejoindre Murat dans ses cantonnemens, autour d'Inkowo. Colbert rejoignit la garde à Witepsk.

Davout ne rencontra aucune trace d'ennemis jusqu'à Mohilow, dont il s'empara le 20 juillet; trois bataillons, qui occupaient cette ville, se retirèrent sans opposer de résistance. Le lendemain, dès le matin, un régiment de chasseurs fut envoyé en reconnaissance sur la route de Staroi-Bychow, par laquelle il était possible que Bagration se dirigeât sur Mohilow; c'était effectivement celle que tenait ce général; il avait atteint le Dniéper à Staroi-Bychow, le 21 juillet: là Platof traversa ce fleuve à gué, pour se diriger par Mstislaw, sur Smolensk. Bagration le remonta, afin de le passer à Mohilow, où se trouve un pont. Des Kosaques, qui marchaient à son avant-garde, surprirent, le 22 au matin, à la sortie d'un bois, à environ quatre lieues de cette ville, le régiment de chasseurs français; l'escadron qui marchait en tête fut pris, le régiment renversé et poursuivi jusque près de Mohilow, où un régiment d'infanterie repoussa les Kosaques.

Les forces de Bagration s'élevaient encore à environ vingt-cinq mille hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie et cinq mille Kosaques; Davout ne pouvait lui opposer que les deux divisions de son corps, mais réduites à cinq régimens; car elles en avaient laissé un

à Kowno, un autre à Minsk (*a*), et un troisième était encore en arrière avec une brigade de cavalerie légère; il n'avait de cavalerie que la division Valence, du premier corps, et un régiment de chasseurs. Il ne pouvait espérer d'être promptement secouru, puisque le huitième corps était en marche sur Orsza. Poniatowski et Claparède ne devaient arriver que dans quelques jours, et Latour-Maubourg était plus en arrière encore. Davout, se décida cependant à se porter à la rencontre de Bagration, trouvant la disposition des lieux favorable pour lutter contre des forces supérieures.

Environ à trois lieues de Mohilow, on trouve le hameau de Saltaitka; il est situé sur la grande route, au bord d'un ravin, au fond duquel coule un ruisseau qui se rend, à un quart de lieue de là, dans le Dniéper. Avant que d'arriver à ce ravin, la route est bordée à gauche, pendant environ une lieue et demie, par des bois qui s'étendent jusqu'au fleuve; à droite, à une portée de canon, ce sont également des bois, mais plus vastes, et ils se prolongent au delà du ruisseau, dont ils bordent toute la rive droite. Da-

(*a*) Ces régimens formaient les garnisons de Minsk et de Kowno jusqu'à ce qu'il y fût arrivé assez de troupes de nouvelles levées pour les remplacer.

vout prit position sur le bord du ravin, avec deux régimens d'infanterie et l'artillerie des divisions; le voisinage du Dniéper le tranquillisait sur sa gauche; sa droite, au contraire, pouvait être tournée, et la supériorité des forces de l'ennemi le lui faisaient craindre: il plaça donc trois régimens en échelons aux points où des routes de traverse venaient aboutir, deux le long du bois, le troisième devant Mohilow. La cavalerie était en réserve à droite de la route. La journée du 22 fut employée, jusque bien avant dans la nuit, à barricader le pont de Saltaitka, et à créneler les maisons qui l'avoisinent. A peu de distance, sur la droite, était un autre pont près d'un moulin; on le détruisit, et on crénela aussi les maisons environnantes.

Cependant Bagration s'avançait, mais avec des intentions bien différentes de celles que lui supposait Davout; il avait espéré devancer les Français à Mohilow. Aussitôt qu'il fut instruit de la marche de Davout, il fit travailler à la construction d'un pont à Staroi-Bychow, pour y passer le Dniéper, et continua néanmoins son mouvement offensif, afin de masquer cette opération. Ce général, à peine échappé à d'extrêmes dangers, devait craindre de trouver réunis tous les corps qui l'avaient poursuivi; et

quand même il aurait été instruit de sa supériorité momentanée, pouvant la perdre d'un instant à l'autre, il y aurait eu beaucoup de témérité de sa part à tenter de s'emparer de Mohilow pour y effectuer son passage.

Le 23, à sept heures du matin, il arriva devant Saltaitka, et le combat s'engagea aussitôt; puis étendant sa gauche jusqu'au delà du moulin, il fit attaquer ce poste par de l'infanterie et s'en empara. Davout, ayant acquis la certitude que l'ennemi ne cherchait point à le tourner, envoie l'ordre à deux des régimens qui étaient en échelons de venir le joindre, et, avec deux bataillons de celui qui arriva le premier, il reprit l'offensive et força les Russes à repasser le ravin : dans le même tems il les faisait attaquer en avant de Saltaitka, où l'on fut obligé de se replier après avoir obtenu quelque succès. Le combat se prolongea jusqu'à six heures du soir; les Français n'eurent que trois régimens d'engagés; celui qui était devant Mohilow conserva sa position; l'un des deux auxquels on avait envoyé l'ordre de rejoindre n'arriva qu'après le combat.

Les Russes essuyèrent une perte plus forte que l'importance de ce combat ne devait le faire présumer, parce qu'ils exposèrent maladroite-

ment des colonnes serrées au feu de l'artillerie; c'est une faute qu'ils ont souvent à se reprocher. Bagration rétrograda jusqu'à Staroi-Bichow, où il passa le Dniéper; puis, laissant Mohilow et Orsza sur la gauche, il se dirigea, par Mstislaw, sur Smolensk, où il arriva le 3 août. Davout ne le poursuivit point; il revint à Mohilow, où il s'arrêta quelque jours. Le 28, il quitta cette ville pour se rapprocher de Napoléon, en remontant le Dniéper par sa rive droite; il passa à Szklow, à Orsza, et s'avança jusque vis-à-vis de Dubrowna (2 août); il y jeta des ponts, et ayant passé sur la rive gauche du fleuve, fixa son quartier général dans cette petite ville, et cantonna son corps dans les environs.

Poniatowski était arrivé à Mohilow le jour du départ de Davout; il cantonna ses troupes dans cette ville et dans les environs.

Tharreau arriva à Orsza le 4 août, il y fixa son quartier général, et étendit ses cantonnemens sur la rive gauche du Dniéper; il y fut joint par Junot (*a*), qui vint y prendre le commandement du huitième corps.

Latour-Maubourg n'atteignit Mohilow que

(*a*) Le général de division Junot, duc d'Abrantès, avait été attaché depuis le commencement de la campagne à l'état-major de Napoléon.

Bialistock et Varsovie. Il se trouvait ainsi entre l'armée de Schwartzenberg et le grand-duché de Varsovie, alors entièrement dégarni de troupes. Sa présence frappa de terreur et les habitans de la rive droite de la Vistule, et surtout ceux de Varsovie, où la haine contre les Russes s'était manifestée avec le plus de violence, où le souvenir de leurs vengeances était encore récent. La certitude du succès qui jusque là avait rempli les esprits fit place au doute. Dès lors, le zèle s'affaiblit dans le grand-duché et les provinces conquises; dans celles qu'occupaient encore les Russes, on se montra plus disposé que jamais à attendre l'événement. Ainsi ce mouvement offensif, peu important en lui-même, parce qu'on s'y opposa bientôt, le devint beaucoup par ses conséquences. Loison, qui commandait à Kœnigsberg, croyant les Russes déjà maîtres de Bialistock, se dirigea avec dix mille hommes sur Rastenburg, pour porter du secours aux généraux Schwartzenberg et Reynier, et ne retourna à Kœnigsberg que lorsqu'il se fut assuré de la retraite des Russes (*a*).

(*a*) Loison, à son retour à Kœnigsberg, écrivit à Berthier la lettre suivante : « Les rapports de MM. les généraux Wedel et » Ferrières, ainsi que des commandans de place sur la fron-

Cependant Schwartzenberg, sentant la nécessité de repousser Tormassof, lui oppose Reynier, et se porte avec son corps à la rencontre des troupes russes qui avaient suivi les Saxons dans leur retraite ; après les avoir repoussés jusqu'à Chomsk, il charge Siégenthal de les observer, et, appuyant à droite avec le reste de son corps, il marche, par Maletz, sur Prujany, que les Russes évacuèrent, et où il fit sa jonction avec Reynier (10 août), qui arrivait par Wélikoi-Sélo.

Les deux corps réunis se dirigèrent sur Kobrin. A Koszbrod, les Russes voulurent défendre le marais que traverse la route, et il s'engagea une affaire d'arrière-garde de peu d'importance; bientôt on fut arrêté plus sérieusement, il fallut se disposer à combattre.

Environ à moitié chemin de Prujany à Kobrin, on trouve le village de Gorodeczna; au delà est un marais en quelque sorte impraticable, que

» tière de Pologne, annonçant la marche d'un corps russe » sur Bialistock, m'ont déterminé, comme j'ai eu l'honneur » d'en prévenir Votre Altesse Sérénissime le 13 de ce mois, à » me porter avec des troupes sur Rastenburg, afin de m'assu- » rer de l'existence et des projets de ce corps, et de tranquil- » liser le pays qui avait une terreur telle que tous les services » en souffraient, etc., etc. » (Suivent des détails de peu d'in- » térêt.)

la route traverse ; il prend naissance à droite, dans des bois, à environ une lieue et demie, et sur la gauche, il se prolonge d'abord presque parallèlement à la route, puis s'en éloigne et s'étend au loin. Une lieue à droite de Gorodeczna, et sur le bord du marais, est le village de Podubnié, d'où part un chemin qui, traversant ce marais, va rejoindre, à Tewelle, la route de Kobrin ; il n'est praticable que pour les chevaux et les piétons.

Tormassof avait pris position derrière le marais, pour en défendre le passage ; il y appuyait sa droite, et le bordait jusque vis-à-vis de Podubnié. Il avait négligé de pousser des reconnaissances sur sa gauche, quoiqu'il fût possible de le tourner par le bois, et qu'il dût naturellement le craindre, puisque son centre et sa droite étaient inattaquables ; il était d'ailleurs trop inférieur en nombre, ayant encore une de ses divisions à Chomsk, pour désirer un engagement général.

Schwartzenberg, prévoyant qu'il allait en venir aux mains, avait ordonné à la division Siégenthal de le rejoindre, après avoir laissé un bataillon et quelques escadrons pour observer les troupes qu'il avait en présence. Ainsi, le général autrichien pouvait attaquer avec la

totalité de ses forces, qui s'élevaient à quarante-deux mille hommes (a), tandis que son adversaire, privé de l'une de ses divisions, ne disposait que d'environ trente mille hommes. Schwartzenberg, dans la soirée du 11, se trouva en présence du général russe, et prit position le long du marais, depuis Gorodeczna jusqu'à Podubnié; le corps autrichien occupait le premier village; Reynier, avec les Saxons, le second. Ce général ayant remarqué que le chemin qui traverse le marais devant Podubnié n'était gardé que par de la cavalerie, s'en empara, et établit un poste à l'extrémité du côté de l'ennemi. Le lendemain matin, Tormassof fit attaquer ce poste, força bientôt les Saxons à repasser le marais, et plaça une partie de ses troupes en observation vis-à-vis de Podubnié.

Telle était la position des deux armées lorsque Schwartzenberg se décida à tourner son adversaire; il augmente le corps de Reynier de deux brigades, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, lui ordonne de remonter jusqu'au delà de la naissance du marais et de marcher à l'ennemi en traversant le bois; il le fait remplacer

(a) De ces quarante-deux mille hommes, vingt-neuf mille appartenaient au corps autrichien et treize mille au septième corps.

à Podubnié, par la division Siégenthal. Vers dix heures du matin, Reynier déboucha du bois, en arrière de la gauche des Russes; son arrivée surprit Tormassof, qui, ne s'attendant point à être attaqué de ce côté, n'y avait qu'un détachement de cavalerie en observation. Il y conduit en toute hâte une partie des troupes qui étaient vis-à-vis de Podubnié, et attaque aussitôt Reynier; mais il ne put l'empêcher de déboucher. Les deux généraux augmentant successivement le nombre des troupes engagées, le combat devint sanglant et animé. Reynier était déployé en avant du bois, il étendait sa droite jusqu'à une petite portée de canon de la route de Kobrin, la seule par laquelle le général russe put se retirer. On se battit avec acharnement, et avec des succès variés tant que le jour dura : quelques attaques directes de Schwartzenberg, pour franchir le marais devant Gorodeczna, échouèrent à cause de la difficulté des lieux, et loin de former d'utiles diversions, contribuèrent à rassurer les Russes sur ce point. Enfin, à la chute du jour, Reynier fit un dernier effort contre la droite de son adversaire; il fut secondé par un régiment autrichien, qui parvint à franchir le marais au dessus de Podubnié, dans un endroit où il était moins fan-

geux; cette attaque eut d'abord du succès, mais la nuit sépara les combattans. En conservant sa position, Tormassof se serait exposé, si Reynier eût reçu de nouveaux renforts, à être acculé au marais; il profita donc de la nuit pour se retirer sur Kobrin.

Les deux généraux eurent plusieurs fautes à se reprocher. Schwartzenberg ne devait laisser à Gorodeczna et à Podubnié, que les troupes nécessaires pour garder ces deux points, et devait se diriger en personne avec le reste de ses troupes, de manière à déboucher du bois au point du jour; il forçait alors Tormassof à une retraite précipitée, où l'enfermait dans le rentrant que forme le marais devant Gorodeczna.

Tormassof manqua de prévoyance en ne poussant pas de reconnaissance sur sa gauche jusqu'au delà du bois, et il aurait dû, au lieu de ne conduire que successivement des troupes contre celles qui débouchèrent de ce bois, culbuter d'abord les premières qui parurent. Depuis, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était attaqué que par la moitié, environ, de l'armée de Schwartzenberg, il devait ne laisser à la chaussée de Gorodeczna, que les troupes strictement nécessaires pour la défendre, et se porter rapi-

dement avec le reste sur l'extrême droite de Reynier, afin de l'accabler. L'armée du général français, prise ainsi de flanc par des forces supérieures, aurait indubitablement été refoulée sur la partie du marais qui se trouve entre Podubnié et le bois. Si cette opération avait été conduite vigoureusement, Reynier aurait été obligé de se retirer à travers le bois et le marais, après avoir perdu son artillerie et une partie de son infanterie et de sa cavalerie; Schwartzenberg aurait été témoin de son désastre sans pouvoir le secourir.

Tormassof repassa la Muchawetz à Kobrin, et continua son mouvement rétrograde sur la Wolhinie : ce général savait que l'armée de Moldavie (*a*) était en marche pour se réunir à lui; par cette raison, et aussi parce que son adversaire, déjà supérieur en forces, avait été joint par une brigade polonaise depuis la bataille de Gorodeczna, il évitait avec soin de s'engager sérieusement.

Schwartzenberg passa la Muchawetz à Kobrin et à Brezesc-Litowski, et occupa les routes qui conduisent de ces deux villes à Lutzk; le

(*a*) L'armée de Moldavie était devenue disponible par suite de la paix que la Russie venait de conclure avec la Turquie.

gros de ses troupes suivait celle qui côtoie la rive droite du Bug. Il y eut à Liuboml et Wijwa, des affaires d'arrière-garde qui ne le retardèrent que peu. Il cessa de poursuivre les Russes lorsqu'ils eurent pris position derrière le Styr, parce qu'ayant appris l'arrivée prochaine de l'armée de Moldavie, il ne crut pas prudent de s'enfoncer davantage en Wolhinie. Le 29 août, les deux armées suspendirent momentanément leurs opérations. Tormassof occupait la rive droite du Styr, son centre était à Lutzk et Rojitze, il s'étendait sur sa droite jusqu'à Kolki, et sur sa gauche jusqu'à Bérésteczko. Schwartzenberg avait la division Siégenthal à Ratno et Liubaszewo; les deux autres à Kiselin; le corps de Reynier était en position quelques lieues en avant de ce village, sur la route de Lutzk.

Cependant la jonction des deux armées, désirée si ardemment par Barklay, et qui avait éprouvé tant d'obstacles, venait enfin de s'opérer (3 août); elle devait lui être avantageuse ou funeste, selon la conduite que tiendrait Napoléon; avantageuse, si ce conquérant continuait à s'enfoncer en Russie, car plus il se réunissait de troupes sur un même point, plus il éprouvait de difficultés pour faire subsister les

siennes ; funeste, si se contentant de tenir Barklay en échec, il dirigeait Davout avec les troupes sous ses ordres sur Kiow. Dans cette dernière supposition, le corps en observation à Mozyr, étant trop faible pour opposer de la résistance, Tormassof, se trouvait dans la nécessité d'abandonner précipitamment la Wolhinie et la Podolie, provinces fertiles en grains, chevaux et bestiaux; et Napoléon, maître de toute la partie de la Pologne que possédait la Russie, envahissait les provinces méridionales, et devenu voisin des Turcs, pouvait, s'ils avaient continué la guerre, combiner ses opérations avec les leurs; dans le cas contraire, les engager à la recommencer. Dans le doute sur ce que ferait Napoléon, Barklay aurait dû laisser Bagration sur la rive droite du Dniéper, pour couvrir les provinces méridionales.

L'armée russe, après deux mois de privations, de fatigues, de cruels revers, jouissait enfin d'un repos nécessaire et long-temps désiré. Barklay, contraint de céder à une supériorité irrésistible, avait, en se retirant pour éviter une bataille, suivi la seule voie de salut. Plusieurs provinces étaient envahies, mais l'armée était intacte, et le sort de la guerre encore incertain. Cependant, ne se dissimulant point que

le repos dont il jouissait serait de courte durée, et que son adversaire lui porterait bientôt de nouveaux coups, il se décide, pour le prévenir, à attaquer dans ses cantonnemens la partie de l'armée française qui occupait le pays situé entre la Dwina et le Dniéper (*a*). Il espérait, en conduisant vigoureusement cette opération, forcer Napoléon à combattre avant qu'il eût eu le tems de rappeler les corps qui occupaient la rive gauche du Dniéper. Après avoir placé une division d'infanterie à Poriéczié, une autre à Krasnoi, et fait construire un pont à Katan, afin de pouvoir secourir promptement cette dernière division, s'il était nécessaire, Barklay se dirigea avec toutes ses forces sur Rudnia, village qui se trouve situé sur la route de Smolensk à Witepsk, et qui occupait à peu près le centre des cantonnemens de l'armée française. Son armée marchait sur trois colonnes, celle du centre suivait la route directe, les deux autres des chemins de traverse (*b*).

(*a*) Barklay disposait alors de cent vingt mille hommes de troupes régulières, quatre-vingts mille appartenant à la première armée, et quarante mille à la deuxième. Dans ce nombre sont compris vingt mille recrues qu'il avait trouvées à Smolensk.

(*b*) L'armée de Barklay formait la colonne du centre et celle de droite; celle de Bagration formait la colonne de gauche.

Le 8 août, Platof, qui marchait à l'avant-garde, surprit à Inkowo une compagnie de voltigeurs, qui fut contrainte de mettre bas les armes, et la division Sébastiani (de cavalerie), qu'il culbuta; mais au lieu de donner de la suite à ce succès et de continuer à marcher sur Witepsk, Barklay, effrayé des hasards auxquels il allait s'exposer, s'arrête tout à coup, décidé de nouveau à attendre que son adversaire reprenne l'offensive. Son armée prit position à Wuidra, celle de Bagration à Katan.

Son plan était bien conçu, et lui promettait des succès, si les forces dont il pouvait disposer lui eussent permis de le mettre à exécution; mais quoique l'armée française eût éprouvé une très-grande diminution depuis son départ de Wilna, les corps contre lesquels Barklay aurait eu à combattre, même en supposant que ceux qui étaient sur la rive droite du Dniéper ne fussent point arrivés à tems, formaient une réunion de troupes plus nombreuses que les siennes (*a*); il ne pouvait d'ailleurs rien oppo-

(*a*) Nous avons vu que Barklay n'avait pu, avant le commencement des hostilités, se procurer aucun renseignement un peu exact sur la force de l'armée française; qu'il la croyait plus nombreuse que l'armée russe, mais beaucoup moins qu'elle ne l'était réellement. Ce général continuait à être dans la même erreur, parce qu'il pouvait difficilement évaluer la

ser à la garde, et il était toujours inférieur en cavalerie régulière et en cavalerie d'élite; quant à sa cavalerie irrégulière, elle ne pouvait rendre que peu de service un jour de bataille. Indépendamment de ces raisons tirées de l'état des choses, on peut ajouter que le passé lui montrait Napoléon vainqueur dans toutes les batailles qu'il avait livrées; qu'il le voyait s'éloigner de ses communications, de ses magasins, perdre une partie de ses troupes par les privations et les fatigues, dans l'espoir d'en venir aux mains. De pareils sacrifices pour obtenir ce résultat, témoignaient assez qu'il se croyait certain de la victoire. Tout contribuait à inspirer au général russe de justes craintes! aussi est-il louable de n'avoir pas mis son plan à exécution. Enfin je dois le répéter : un succès ne le débarrassait pas de son ennemi, un revers pouvait plonger la Russie dans l'abîme.

Aussitôt que Napoléon fut instruit du combat d'Inkowo, il ordonna à Murat et à Ney,

force de l'armée française en questionnant les prisonniers, à cause de l'irrégularité avec laquelle étaient formés les divisions et les régimens. Les divisions d'infanterie comptaient depuis deux jusqu'à quatre brigades, et les régimens depuis deux jusqu'à six bataillons. Les mêmes réflexions s'appliquent aux divisions et aux régimens de cavalerie.

d'opposer de la résistance à l'ennemi, afin de le retarder; à Eugène et aux trois divisions du premier corps, de se diriger sur Lioszna; à la garde de se tenir prête à marcher. Davout, prévenu de ces dispositions, devait, dans le cas où l'ennemi prendrait sérieusement l'offensive, réunir son corps et ceux de Poniatowski et de Junot à Rasasna et à Liubowiczi. Au reste, quelle que fût la conduite du général ennemi, Napoléon, ayant mis ses troupes en mouvement, était décidé à reprendre le cours de ses opérations; ainsi, la tentative de Barklay ne produisit d'autre effet que de hâter de quelques jours l'exécution des projets de son adversaire.

Dès que Napoléon se fut assuré que le mouvement de Barklay n'aurait pas de suite, il donna à ses troupes de nouvelles directions, dans le but de les réunir sur la rive gauche du Dniéper, afin de marcher ensuite sur Smolensk. Les points où se trouvent les villages de Rasasna et Khomino, furent désignés pour y effectuer le passage du fleuve; ils sont situés sur la rive gauche, le premier à deux journées d'Orsza, le second trois lieues au dessus du premier.

Le corps de Davout fut réuni, le 13, à Rasasna, pour y protéger l'établissement des ponts;

Poniatowski arriva le même jour à Romanowo, sur la route de Mohilow à Smolensk; Junot le suivait. Latour-Maubourg quittait alors Rogatschew (14 août), pour se diriger par Mohilow et Mstislaw, sur Smolensk. Il devait laisser à Mohilow la division Dombrowski et une brigade de cavalerie légère. Dombrowski, avec ces forces et les premiers régimens lithuaniens, de nouvelle levée, qu'il pourrait employer, était chargé de couvrir Minsk, et de contenir la garnison de Bobruisk et le corps de Hertel (*a*).

Tandis que les troupes qui occupaient la rive gauche marchaient ainsi sur Smolensk, celles qui étaient sur la rive droite se dirigeaient sur Rasasna et Khomino. Dans la saison où l'on se trouvait alors, le Dniéper est réduit à un faible volume d'eau, mais il est très-encaissé, et ses rives sont escarpées; néanmoins, dans l'après-midi du 13, les trois ponts que l'on construisait sur ce fleuve, deux à Rasasna et un à Khomino, furent terminés. Napoléon, qui avait quitté Witespk de sa personne la nuit précédente, arriva alors dans le premier de ces deux endroits; il fit passer sur-le-champ le corps de Grouchy, et les trois divisions du pre-

(*a*) Le corps de Hertel, qui passait pour être de seize mille hommes de troupes régulières tant qu'irrégulières, était toujours à Mozyr.

voir. Le corps prussien resserrait sur la rive gauche de la Dwina la garnison de Riga; mais sur la rive droite, depuis cette ville jusqu'à Dünabourg, les Français n'occupaient que le seul poste de Kreuzburg. Macdonald était à Dünabourg avec la division Grandjean; Wittgens-

A l'époque du 3 août, l'armée était en cantonnement, et jusqu'au 14 elle a plutôt dû éprouver de l'augmentation que de la diminution, puisque les pertes qu'elle a pu faire par les maladies et les trois journées de marche qui l'ont conduite au Dniéper, ont dû se trouver plus que compensées par l'arrivée des détachemens qui étaient en arrière et des traîneurs qui ont rejoint. Elle devait donc être un peu plus nombreuse à la dernière époque.

Si l'on veut avoir la force de l'armée avec laquelle Napoléon se dirigeait sur Smolensk, il faut en retrancher les corps qui n'ont point pris part à cette opération; savoir:

En infanterie, la division Dombrowski. . . .	6,000
En cavalerie, le 4e corps.	5,000

Il restera alors,

Infanterie.	150,886	
Cavalerie.	31,722	
Total.	182,608	hommes.

Je pense donc qu'en évaluant, ainsi que je l'ai fait, la force de l'armée à cent quatre-vingt-cinq mille combattans, je ne me suis point élevé au dessus de sa force réelle. L'évaluation de Napoléon, dans une lettre du 10 août, à l'un de ses maréchaux, est encore plus élevée, puisqu'il porte à deux cent mille hommes le nombre des combattans avec lesquels il va se diriger sur Smolensk.

tein n'employait que quelques escadrons pour observer cette division ; ainsi elle ne prenait aucune part active aux opérations. Oudinot se retirait sur Polotzk, quoiqu'il eût été joint par Saint-Cyr. Schwartzenberg poursuivait Tormassof en Wolhinie ; mais l'on devait s'attendre à voir le général russe reprendre vivement l'offensive aussitôt après l'arrivée de l'armée de Moldavie. Dombrowski observait Bobruisk ; Victor était en observation sur la rive droite du Niémen. Les garnisons de Kowno, Wilna, Minsk, Slonim, Borisow, Mohilow, Orsza, Witepsk et de tous les lieux que les Français occupaient militairement, étaient, en grande partie, composées de régimens de marche, de bataillons de traîneurs (*a*) et des nouveaux régimens lithuaniens qu'on organisait. Enfin le corps d'Augereau (11e), qui occupait tous les pays situés entre le Rhin et la Vistule, comptait alors cinq divisions d'infanterie, six cohortes (*b*) et une brigade de cavalerie légère. La totalité de ces

(*a*) On réunissait, autant que possible, plusieurs de ces régimens et bataillons, et l'on en formait des colonnes que l'on dirigeait sur l'armée.

(*b*) Napoléon avait donné le nom de cohortes aux bataillons de la nouvelle armée dont il avait ordonné la formation avant que de partir pour l'expédition de Russie.

forces s'élevait à cinquante-sept mille hommes (a), et le roi de Danemarck devait en fournir dix mille, en cas de descente.

La grande route (7) de Pologne à Moskou passe par Orsza et Smolensk, et, entre ces deux villes, elle s'écarte peu du Dniéper; à la hauteur de Rasasna et de Khomino, elle n'en est distante que d'une lieue. Les troupes gagnaient cette route aussitôt après leur passage, et se dirigeaient sur Smolensk. Murat marchait à l'avant-garde avec les trois corps de cavalerie de Nansouty, Montbrun et Grouchy; il entra à Liady, bourg situé à deux lieues de Khomino et à seize de Smolensk, le 14 au matin, après en avoir chassé deux régimens de Kosaques, puis il continua à se porter en avant : Ney le

(a) Le 15 juillet, la situation du onzième corps était la suivante :

	quartiers-généraux.	hommes présens sous les armes.
La division Heudelet (30e)	à Hambourg.	15,604
La division Lagrange (31e)	à Stettin.	9,128
La division Durutte (32e)	à Berlin.	10,162
La division Morand * (34e)	à Stralsund.	10,142
La division Destrée (33e)	à Dantzig.	7,579
Six cohortes en garnison à	Brême.	3,834
Une brigde de cavalerie en garnison	à Hanovre.	1,105
Total		57,554

* Cette division passa peu après sous le commandement du général Loison.

suivait ; venaient ensuite Davout, Eugène et la garde. Tandis que ces corps précipitaient ainsi leur marche sur Smolensk, Poniatowski et Junot se dirigeaient également, de Romanowo, sur cette ville, mais en suivant des chemins de traverse, de manière à ne s'écarter que de deux lieues au plus de la grande route. Ils se trouvaient ainsi en mesure de tourner les lieux où l'ennemi aurait voulu tenir sérieusement. La division Sébastiani (de cavalerie) avait été laissée sur la rive droite, pour observer les mouvemens de l'ennemi ; elle devait remonter le fleuve sans s'en écarter, et en se tenant à hauteur de l'avant-garde.

L'armée se trouvait alors dans un pays plus fertile que ceux qu'elle avait parcourus depuis le passage du Niémen. La route traversait une vaste plaine couverte de villages et bien cultivée : les maraudes étaient moins pénibles et plus fructueuses. Les moissons, déjà commencées, mais abandonnées, fournissaient abondamment à la nourriture des chevaux. On voyait marcher de front et d'un pas accéléré plusieurs colonnes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie ; aussi les grains étaient-ils foulés à trois cents pas de chaque côté de la route, comme si elle eût été le cours d'un torrent dévastateur :

toute l'armée aurait pu se déployer en peu de tems. Un pont sur un ravin ou sur un ruisseau arrêtait quelquefois la rapidité de la marche; cette foule qui couvrait la plaine se pressait alors vers le pont, afin d'y passer le plus tôt possible: l'infanterie et la cavalerie le franchissaient assez promptement; mais l'artillerie, et surtout les convois de vivres et les bagages, y éprouvaient de grands retards: l'on sent combien ils étaient funestes.

Barklay, immédiatement après le combat d'Inkowo, et par suite de faux rapports qui lui firent croire que Napoléon allait l'attaquer par son flanc droit, quitta Wuidra pour se diriger avec la première armée sur Apolia, en arrière de Porieczié; Bagration vint le remplacer à Wuidra. Après avoir conservé trois jours sa position, Barklay revint à Wuidra le 13 août, et fit rétrograder Bagration sur Smolensk. Le lendemain (14 août), croyant qu'il allait être attaqué, il prit position derrière le lac Kasplia, et rappela Bagration. L'occupation de Liady par les Français ne le tira pas d'erreur, tant il était peu instruit des marches que Napoléon venait d'exécuter.

Cependant Murat, poussant devant lui les deux régimens de Kosaques qui avaient été chas-

sés de Liady, parut à trois heures de l'après-midi devant Krasnoi. La division Néwérowski, du corps de Raiewski, composée de six mille hommes d'infanterie, douze cents hommes de cavalerie et de huit bouches à feu, était en position derrière la ville ; mais, en avant, elle avait détaché un régiment chargé d'en disputer la possession (*a*). La division Le Dru, qui marchait en tête du troisième corps, eut bientôt rejeté ce régiment dans la ville, puis par delà du ravin qui la borde; dans le même tems, la cavalerie de Murat, s'étendant sur la droite, traversait le ravin et tournait la position. Néwérowski s'aperçut qu'il allait être accablé par des forces trop supérieures pour qu'il pût espérer de leur résister; le pays était découvert, sa position devenait très-critique. Il prit le seul parti qui pouvait lui offrir une chance de salut, ce fut de se ployer en colonne serrée et de se retirer en toute hâte. Il profita des rangées de bouleau qui bordent la route pour y appuyer un des

(*a*) Le complet des régimens russes d'infanterie sur le pied de guerre est de deux mille six cent soixante-six hommes, officiers compris; mais si l'on en retranche cent trente domestiques d'officiers, soixante-seize charretiers, etc., il ne restera que deux mille trente-cinq combattans. Ces régimens sont composés de trois bataillons, et chaque bataillon est divisé en quatre compagnies.

flancs de sa colonne; mais avant que ses dispositions fussent terminées il était déjà chargé par la cavalerie française, qui lui enleva son artillerie et lui fit huit cents prisonniers. Sa cavalerie fut obligée de chercher son salut dans la fuite. Il continua à se retirer avec le reste de sa division, entouré par la cavalerie française, qui le chargea de nouveau à plusieurs reprises, mais infructueusement. La nuit seule mit fin à la poursuite; il était parvenu alors à peu de distance de Koritnia. Bagration, en le plaçant au milieu d'une plaine, sans le faire soutenir, causa son malheur; il ne dut qu'à lui son salut (*a*). Je suis entré dans de plus grands détails que ne le comportait l'importance de ce combat, parce qu'il offre un exemple mémorable de la supériorité d'une infanterie aguerrie et bien conduite sur la cavalerie.

Barklay, éclairé enfin par le revers que venait d'éprouver la division Néwérowski,

(*a*) Il est probable que Murat eût contraint la division Néwérowski à mettre bas les armes sans son impétuosité irréfléchie. Il fit charger sans relâche sa cavalerie, dont il ne pouvait utiliser qu'une très-petite partie, et annula ainsi une nombreuse artillerie à cheval qu'il avait sous la main. Il aurait dû, au contraire, ne faire charger sa cavalerie qu'après avoir porté avec son artillerie la destruction et le désordre au sein de la division Néwérowski.

rétrograda sur Smolensk avec toutes ses forces (*a*); cette place n'était alors couverte que par la seule division Néwérowski; mais Raiewski, qui n'en était encore qu'à trois lieues lorsque l'ordre de rétrograder lui parvint, pressa tellement sa marche que le 15, dans l'après-midi, il fut en présence de l'avant-garde française. Ses forces étant insuffisantes, il ne tenta même pas de l'arrêter (*b*); Murat et Ney atteignirent, ce jour même, Lubna, qui n'est éloigné de Smolensk que de quatre lieues; les autres corps étaient disposés en échelons depuis Siniaki, où s'était arrêté Eugène, jusqu'à Lubna.

Le 16 enfin, Ney parut devant Smolensk. Bagration, qui venait de réunir son armée en avant de cette place, en défendait les approches; il s'engagea entre Ney et ce général une fusillade de pied ferme, qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le soir, la première armée, sous les ordres immédiats de Barklay, arriva et couronna les hauteurs de la rive droite qui sont

(*a*) Barklay se contenta de faire éclairer le pays, entre la Dwina et le Dniéper, par Wintzingerode, auquel il confia le commandement d'un corps composé en grande partie de cavalerie.

(*b*) Son corps, composé des divisions Néwérowski et Paskiewitch, comptait de dix à onze mille hommes.

situées vis-à-vis de Smolensk (*a*). Tandis que l'avant-garde combattait ainsi, Napoléon, espérant toujours en venir à une bataille sous les murs de Smolensk, hâtait la marche de ses troupes pour en achever l'investissement. Murat, Davout et la garde prirent différens chemins de traverse pour se porter devant cette ville, sur la droite de Ney. Poniatowski y arriva par la route de Mstislaw : les Polonais revoyaient enfin ces champs de Smolensk, théâtre de tant de sanglans combats entre eux et les Russes; mais quelle différence ! seuls alors, ils faisaient trembler la Russie; aujourd'hui, ils sont comptés parmi les auxiliaires de Napoléon. La marche des troupes continua toute la nuit, et le 17 au matin, l'investissement fut achevé. Ney appuyait sa gauche au Dniéper, et s'étendait jusqu'à peu de distance de la route de Krasnoi. Davout, placé à sa droite, était à cheval sur les routes de Krasnoi, de Mstislaw et de Jelnia. Poniatowski s'étendait encore plus à droite, et

(*a*) Napoléon, qui n'épargnait rien pour l'espionnage, et qui avait été si bien servi sous ce rapport dans toutes ses guerres, se procurait difficilement dans celle-ci les plus légers renseignemens. Il passa la nuit du 15 au 16 à Koritina, et y reçut des rapports qui lui persuadèrent que Barklay avait, depuis trois jours, évacué Smolensk; il donna même des ordres en conséquence; mais il fut détrompé dans la matinée du 16.

Murat, avec sa cavalerie, s'appuyant au corps polonais et au Dniéper, achevait l'investissement. Dans tout le contour occupé par l'infanterie, l'ennemi avait été resserré jusqu'à cinq ou six cents toises de la place; mais le long du Dniéper, devant Murat, il s'étendait encore à environ mille toises. La garde impériale était en réserve derrière le premier corps, un peu en avant d'Iwanowokaia, où Napoléon avait son quartier général. Eugène était en observation sur la route de Krasnoi, entre Koritnia et Lubna. Junot aurait dû arriver devant Smolensk le 17, à huit heures du matin; mais un guide, l'ayant égaré, lui fit perdre une marche; des Kosaques le retardèrent en détruisant des ponts; il ne put arriver qu'à cinq heures du soir.

L'importance de Smolensk tenait moins à sa population, qui s'élevait seulement à douze mille ames, qu'à ses souvenirs historiques. Les siéges qu'elle avait soutenus avant le perfectionnement de l'art de la guerre lui donnaient dans l'esprit des peuples plus d'importance militaire qu'elle n'en méritait. Distante de cent soixante-onze lieues de Pétersbourg, et de quatre-vingt-treize de Moskou, elle occupe sur la rive gauche du Dniéper le penchant d'une colline qui borde le fleuve. Son territoire fertile

du Dniéper, au dessus et au dessous de la ville ; d'autres de chaque côté de la route de Krasnoi : tous étaient composés de chétives maisons en bois.

Les principales villes de la Russie renferment ordinairement un grand nombre d'églises, surmontées de clochers élevés, construits en dôme, et qui sont entourés de quatre clochers plus petits ; ces dômes sont presque toujours dorés, argentés, ou peints en vert. Les maisons, rarement contiguës, ont ordinairement cours et jardins. Telle était Smolensk, la première ville russe que rencontrait l'armée française ; car jusqu'au passage du Dniéper, on avait toujours été sur l'ancien territoire polonais. Ses hautes murailles, l'irrégularité de son site, la grande quantité de ses clochers entremêlés de verdure, lui donnaient un aspect à la fois singulier et pittoresque.

Cependant Barklay ayant fait construire deux ponts de bateaux vis-à-vis de Smolensk, pour augmenter la facilité des communications, avait, pendant la nuit, rappelé Bagration pour l'envoyer prendre position sur la route de Moskou, à deux lieues de Smolensk. L'armée de ce général avait été remplacée par trente mille hommes de la première armée,

qui furent répartis dans les faubourgs, les ouvrages extérieurs, dans les chemins couverts et derrière les créneaux du sommet de la muraille. Le reste de la première armée avait conservé sa position sur les hauteurs de la rive droite. Dans cet état de choses, on ne devait s'attendre qu'à un combat sans résultat. Barklay ne pouvait laisser de garnison dans Smolensk, puisque la place était hors d'état de soutenir un siége; il songeait seulement à la conserver assez long-tems pour achever l'évacuation des magasins. Napoléon se flattait encore que ce général se déciderait à faire repasser le reste de ses troupes sur la rive gauche, pour lui livrer bataille, cela contre les apparences, et par suite de cette disposition à croire tout ce qu'il désirait. Le tems s'écoula dans cette attente jusque vers les deux heures de l'après-midi, sans que les troupes changeassent de position. Enfin, entièrement détrompé, voyant s'éloigner encore cette bataille tant désirée, il ordonne d'attaquer sur toute la ligne.

Murat eut bientôt forcé la cavalerie de l'ennemi à rentrer dans la place, et Poniatowski, marchant par sa droite, vint s'appuyer au Dniéper. Sur ce point se trouvait un plateau élevé, très-rapproché du fleuve; on y établit une bat-

terie de soixante bouches à feu, avec laquelle on tira sur les masses de troupes qui se montraient sur la rive opposée, et sur le grand pont, pour tenter de le détruire ou d'en gêner le passage. Les troupes s'éloignèrent, et l'on cessa de tirer sur le pont, dont on ne voyait que l'extrémité, pour contre-battre une batterie que Barklay venait de faire placer sur la rive droite, et dont le feu incommodait. Poniatowski eut bientôt contraint les Russes à se borner à la défense des chemins couverts et des murailles; malgré son mouvement sur la droite, sa gauche continuait à s'appuyer au corps de Davout, parce que la ligne de bataille avait diminué d'étendue en se rapprochant de la place.

Sur la gauche, devant la citadelle, on se battit avec opiniâtreté, mais sans résultats; les Russes se maintinrent dans les broussailles qui s'y trouvent, événement important, puisqu'elles couvraient le point de la place le plus fort en apparence, le plus faible en réalité. Ils furent heureux que Napoléon n'ait point été instruit du véritable état des choses, car alors il est indubitable qu'il aurait fait les plus grands efforts pour pénétrer dans Smolensk par la citadelle.

Le premier corps étant placé devant les fau-

bourgs qui se trouvent de chaque côté de la porte de Krasnoi, était chargé de les enlever. Ils furent attaqués et défendus avec un véritable acharnement; enfin, après trois heures de combat, Davout s'en rendit maître. Son corps, composé presqu'en entier de Français, mettait dans ses attaques cette fougue qui caractérise les troupes de cette nation. Sur plusieurs points elles franchirent les glacis, les chemins couverts, les fossés; mais leur valeur impétueuse venait se briser contre les murs de Smolensk; ils se voyaient contraints de se retirer, et les Russes occupaient de nouveau les chemins couverts.

Napoléon, n'entrevoyant pas la possibilité d'enlever la place de vive force, ordonne de s'approcher des murailles avec une batterie de trente-six bouches à feu de douze, et de les battre en brèche. L'impossibilité de la réussite était évidente : on ne pouvait s'approcher assez près, à cause du feu de mousqueterie; les pièces étaient d'ailleurs d'un calibre trop faible; enfin la hauteur seule des murailles indiquait que leur épaisseur devait être beaucoup trop grande pour qu'on pût y faire brèche de la sorte; néanmoins l'ordre fut exécuté à l'instant. Après quelques salves qui manifestèrent l'inutilité de

cette tentative, les artilleurs, réduits, pour utiliser leur feu, à tirer contre les créneaux, reçurent enfin l'ordre de se retirer. Dans le même tems on avait établi, sur le prolongement des chemins couverts, une batterie qui fit beaucoup de mal à l'ennemi; et on lança dans Smolensk, que l'on avait tant d'intérêt à conserver, des obus qui y mirent le feu. Quoique les jours fussent très-longs, à la latitude et dans la saison où l'on se trouvait, la nuit seule mit fin à ce combat mémorable, plus sanglant que beaucoup de batailles. Les Russes y eurent l'avantage d'avoir une partie de leurs combattans à couvert; mais ils n'avaient d'artillerie que sur les trois ouvrages dont nous avons parlé, et ne pouvaient en employer que peu hors de la place; cela leur devint même entièrement impossible, lorsqu'ils eurent été repoussés jusque dans les chemins couverts. Les Français, au contraire, purent employer plus d'artillerie, et mirent en action un plus grand nombre de troupes. Junot, ainsi que nous l'avons dit, était arrivé à cinq heures du soir; il avait pris position en arrière de Poniatowski, et y était resté en réserve.

On bivouaqua autour de la place, sur le terrain même où l'on avait combattu. Iwanowkaia, où Napoléon avait encore son quartier

général, était séparé de Smolensk par un ruisseau assez profondément encaissé ; au delà, le terrain, qui s'élevait en pente douce jusqu'à la ville, était couvert de feux de bivouacs, disposés par lignes sensiblement parallèles ; puis les murailles formaient une zone obscure derrière laquelle on voyait les flammes s'élever en tourbillons. L'horizon était en feu. Les crénaux de la muraille et les nombreux clochers de la ville se distinguaient parfaitement. Tel fut le triste, mais magnifique spectacle que nous offrit la nuit, et qui succèda aux scènes sanglantes de la journée.

Cependant Barklay voyant la place resserrée de si près, craignant que Napoléon ne découvrît enfin la faiblesse de la citadelle, et ne tentât un effort vigoureux sur ce point, fit évacuer la ville pendant la nuit. Cette opération s'effectua avec ordre, rapidité et dans le plus grand silence. L'arrière-garde mit le feu aux boutiques, on reploya les ponts de bateaux, et l'on brûla celui sur pilotis.

Au point du jour, des soldats, n'apercevant plus les factionnaires ennemis, pénétrèrent dans les chemins couverts, dans les fossés, enfin dans la place par une des petites portes qui avaient été pratiquées dans la muraille. Napo-

léon vint aussitôt s'y établir avec les grenadiers et les chasseurs à pied de sa garde. Cette ville, dans laquelle il n'était resté que quelques habitans des dernières classes du peuple, était coupée par deux ravins, d'un aspect sauvage, qui se rendent au Dniéper; elle contenait des jardins, des prairies et même des terres labourées; aussi était-elle moins considérable qu'on ne l'avait jugé à son aspect. On y trouva quelques canons en fer en mauvais état; elle n'offrit d'ailleurs presque point de ressources. Les magasins avaient été évacués ou détruits; l'incendie, après avoir consumé la moitié de la ville, était encore dans toute sa force, et l'on ne parvint à l'éteindre entièrement que le lendemain. En y entrant on fut frappé d'un spectacle affreux. Partout des cadavres et des blessés, même au milieu des flammes. La ville paraissait déserte, car le peu d'habitans qui y étaient restés s'étaient retirés dans les églises. On ne voyait circuler que le soldat français, qui tâchait d'arracher aux flammes une partie de leur proie.

Ney fut chargé de faire construire deux ponts un peu au dessous des débris de celui sur pilotis, entre la ville et le faubourg qui était sur la rive droite. La grande diminution des eaux, résultat de l'extrême sécheresse, avait rendu le

fleuve guéable en plusieurs endroits; il le fit passer au dessous, et à peu de distance de la ville, par l'une de ses brigades de cavalerie légère (18 août); mais elle fut repoussée, et obligée de le repasser à la hâte. La division Morand, du premier corps, était chargée de seconder cette opération. Elle occupa la partie du quai qui était voisine du pont brûlé, et s'étendit sur la droite. Barklay avait fait occuper la basse ville par de l'infanterie, et placer des batteries sur les hauteurs de la rive droite, en sorte qu'il s'engagea d'une rive à l'autre un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie. Enfin, vers les cinq heures du soir, Morand parvint à s'établir avec sa division dans le débris de tête de pont dont nous avons parlé. Les soldats avaient passé sur des bateaux, sur des radeaux, et à gué. Barklay ne fit point de tentatives sérieuses pour reprendre cette position; mais à six heures du soir, craignant que les Français, qui s'étaient déjà établis dans quelques-unes des maisons les plus voisines du fleuve, ne s'emparassent de la basse ville, il y fit mettre le feu, et une heure après commença sa retraite sur Moskou. L'arrière-garde fut confiée au général Korf, auquel on laissa six mille hommes d'infanterie, indépendamment de son corps de cavalerie.

Bagration qui ouvrait le mouvement de retraite, atteignit ce jour même Slobpnewa, petit village où la route de Moskou traverse le Dniéper.

La route de Moskou côtoie le Dniéper jusqu'à environ une lieue et demie de Smolensk, et l'on aurait pu, de la rive gauche, canonner Barklay, s'il l'eût suivie; par cette raison, et peut-être aussi parce qu'il voulait tromper Napoléon sur la véritable direction de sa retraite, afin de rendre la poursuite moins vive dans les premiers momens, il se décida à faire un détour. Il suivit d'abord la route de Pétersbourg, puis ayant partagé son armée en deux colonnes, pour la commodité de la marche, il prit deux chemins de traverse, l'un que l'on trouve à deux lieues de Smolensk, l'autre à quatre, au village de Stabna. Il marchait avec la colonne qui s'éloignait le moins, afin d'être plus à portée des événemens; elle devait déboucher à Brédichino, village situé à six lieues de Smolensk. L'autre colonne, quatre lieues plus loin, à Slobpnewa. Napoléon se disposait alors à franchir le Dniéper avec son armée. Davout et Poniatowski continuaient à bivouaquer sur le terrain où ils avaient combattu (*a*). Murat, Ju-

(*a*) A l'exception de la division Morand, qui avait été détachée, ainsi qu'on l'a vu.

not et les corps de la garde qui n'avaient point suivi Napoléon, avaient aussi conservé leur position. Eugène arriva dans le courant de la journée, et s'arrêta à une demi-lieue de Smolensk, près de la route de Krasnoi.

Cependant Ney, secondé par la division Morand, était parvenu à éloigner les tirailleurs ennemis et à jeter des troupes sur la rive droite ; on put dès lors travailler à l'établissement des ponts ; ils furent terminés à trois heures du matin, et le troisième corps passa aussitôt (19 août). Murat suivit ce mouvement en traversant ce fleuve à gué. Dans le même tems, Junot remontant le Dniéper jusqu'à Prudiszi, village situé à deux lieues de Smolensk, y fit travailler à la construction d'un pont.

Napoléon, ignorant la direction dans laquelle Barklay opérait sa retraite, envoya Grouchy sur la route de Pétersbourg, avec ordre de la quitter à Stabna, pour prendre celle de Duchowszina, par laquelle il supposait que Barklay pouvait s'être retiré. Korf effectuait sa retraite sur la route de Moskou. Murat et Ney l'y suivirent ; ils le rencontrèrent à une lieue et demie de Smolensk, en position sur des hauteurs qui bordent la route.

L'armée russe était encore engagée dans les

chemins de traverse, dont nous venons de parler. Barklay avait besoin de la journée entière et d'une partie de la nuit pour déboucher avec sa colonne à Brédichino ; il fallait donc qu'il retardât les Français, afin qu'ils ne pussent atteindre ce village que le lendemain. C'était dans ce but que Korf avait pris position ; mais il ne put tenir que deux heures ; il se vit contraint de se retirer devant des forces supérieures, et toujours croissantes. Barklay sentit la nécessité d'opposer sur-le-champ une vive résistance à la marche des Français ; il fit donc rétrograder successivement les troupes de la colonne avec laquelle il marchait, et se rendit à son arrière-garde, pour diriger en personne les opérations.

Korf, après s'être retiré sur Walutina-Gora, repassa la Kolodnia, ruisseau fangeux que l'on rencontre immédiatement après ce village, et qui traverse la route pour aller se jeter dans le Dniéper. Il fut joint derrière ce ruisseau par une division d'infanterie ; mais ce renfort ne put arrêter les Français ; la division Razout, qui marchait à l'avant-garde, ayant franchi le ruisseau, attaqua les Russes et les repoussa. Junot, passant alors le Dniéper à Prudiszi, se trouvait placé à une lieue du flanc gauche des Russes ; il prit po-

sition sur une hauteur qui borde le fleuve, et de laquelle on distinguait, et la route de Moskou, et le terrain sur lequel on combattait. A deux cents toises environ, était un marais qu'il aurait fallu traverser pour aborder les Russes, et qui ne pouvait livrer passage qu'à des hommes isolés; de l'autre côté du marais, l'on n'apercevait que quelques postes ennemis; mais il y arriva bientôt une division d'infanterie. Junot était ainsi dans l'inaction, lorsque Murat, quittant l'avant-garde avec vingt hussards, vint le joindre en remontant le Dniéper; et du plus loin qu'il le vit : « Pourquoi n'attaquez-vous pas, lui cria-t-il ? vous êtes dans la position la plus favorable pour seconder les efforts de Ney. — Je ne le puis, répondit Junot : j'ai ordre de prendre position sur la rive droite du fleuve, immédiatement après mon passage. » Néanmoins, ce général, afin de donner des craintes à Barklay, envoya un bataillon en tirailleurs sur le bord du marais, et engagea une canonnade qui se prolongea jusqu'à la nuit.

Cependant Barklay ayant été joint par la division du prince Eugène de Wurtemberg, rétablit le combat, et deux nouvelles divisions étant arrivées successivement, il reprit l'offensive, et contraignit Ney à repasser la Kolod-

nia, ce qui donna lieu à un repos d'environ une heure. Pendant ce tems les Russes disposèrent leurs troupes pour la défense de la position; elle était très-resserrée; ils s'y placèrent sur plusieurs lignes. A leur extrême droite était la cavalerie légère de Korf, et le corps de cuirassiers d'Ouwarof, qui venait d'arriver; les cinq divisions d'infanterie occupaient le reste de la position; la gauche dépassait la route, et s'appuyait à un bois qu'on avait garni d'infanterie; vers le centre se trouvait également un bois qui bordait la route, et qu'on occupa aussi. Une division d'infanterie observait Junot, ainsi que nous l'avons vu. La totalité des troupes qui étaient en présence de Ney, pouvait s'élever à trente mille hommes, dont cinq mille de cavalerie.

Tandis que l'on combattait ainsi à l'avant-garde, Napoléon, ignorant encore et ce qu'était devenu Barklay, et les forces qui étaient en présence de Ney, s'était transporté de sa personne sur un plateau, situé à gauche de la route de Moskou, environ une lieue en arrière de la Kolodnia. Davout, qui avait traversé le Dniéper immédiatement après Ney, avait trois de ses divisions en position sur ce plateau; la division Gudin occupait la grande route de Moskou, et

la division Morand avait pris un chemin de traverse qui, partant de cette route, passait sur le plateau, et devait la conduire par delà du flanc droit des Russes (*a*). Tel était l'état des choses, lorsque Napoléon apprit que les Russes, recevant continuellement de nouveaux renforts, avaient réduit Ney à la défensive, et qu'il devenait urgent de lui envoyer des secours. Cet événement inattendu lui ayant fait craindre que la totalité de l'armée russe ne fût en présence, il ordonne aussitôt à Gudin de marcher au secours de Ney, et craignant que Morand ne fût compromis, au lieu de le faire suivre par les divisions du premier corps, qui étaient restées sur le plateau, il lui envoie l'ordre de rétrograder. Morand était alors à la hauteur du lieu où l'on combattait (*b*); le canon se faisait entendre sur la droite, à une fai-

(*a*) Davout n'avait plus que cinq divisions, parce que la division Claparède (polonaise), qui avait été mise sous ses ordres à son départ de Wilna, venoit d'être de nouveau réunie à la jeune garde.

(*b*) Lorsque Morand reçut l'ordre de rétrograder, il était au milieu d'un bois de sapin dans lequel la hache n'avait jamais pénétré. Les arbres tombés de vieillesse, les troncs de ceux pourris sur pied, le rendaient impraticable. La route ne pouvait livrer passage qu'à une seule voiture de front; l'artillerie fut obligée de la suivre encore une demi-lieue jusqu'à une petite plaine, avant que de pouvoir rétrograder.

ble distance : le soldat, s'attendant à surprendre l'ennemi, était animé d'une vive ardeur; encore une heure de marche, et l'on allait déboucher sur la route de Moskou, en arrière des Russes. Il fallut rétrograder, et la fortune, qui a tant de part aux événemens de la guerre, sauva ainsi Barklay d'un péril extrême, sans qu'il en ait peut-être jamais eu connaissance, car on ne parla point de ce mouvement dans les bulletins, et il n'en est pas question dans les auteurs qui, jusqu'à ce jour, ont écrit sur la guerre de Russie.

Aussitôt que Ney eut été joint par Gudin, il ordonna à ce général de se former en colonne, de franchir la Kolodnia, d'attaquer les Russes. Il fallait passer sur un pont battu par un feu terrible d'artillerie; ce passage s'exécuta avec une rare intrépidité. Gudin fut frappé à mort par un boulet, au moment où il animait les troupes de son exemple; Gérard le remplaca (*a*). Le corps de Ney ayant suivi la division Gérard, le combat devint général, et remarquable par l'impétuosité de l'attaque et l'opiniâtreté de la défense; ce fut dans le voisinage de la route qu'il fut le plus acharné : on s'y joignit plusieurs fois

(*a*) Ce général était le plus ancien des deux généraux de brigade qui commandaient les brigades de la division Gudin.

à l'arme blanche, circonstance commune si l'on en croit les bulletins, mais réellement très-rare. Le combat ne cessa qu'à la nuit; la cavalerie n'y prit point de part. Les Français demeurèrent maîtres du champ de bataille; mais Barklay avait rempli son but.

Le lendemain, Napoléon arriva au point du jour pour passer en revue les troupes qui avaient combattu la veille, et là, au milieu des morts, des mourans, des blessés et de ces débris qui couvrent un champ de bataille, il distribua de l'avancement et des décorations. Les bulletins français publièrent que l'inaction de Junot avait causé le salut de Barklay : ce reproche rejaillit sur Napoléon, car il pouvait, en moins d'une demi-heure, faire parvenir des ordres à ce général, et n'en fit rien. S'il eût désiré qu'il attaquât l'ennemi, il n'eût pas fait rétrograder Morand, dont la marche était ignorée des Russes, et qui, plus que Junot, était en position de leur nuire. Junot pensa avec raison que Napoléon désirait qu'il restât dans l'inaction, puisqu'il ne lui envoyait pas l'ordre d'attaquer; il était d'ailleurs séparé de l'ennemi par un marais qui ne pouvait livrer passage qu'à des hommes isolés, et sur lequel il fallait placer des fascines pour le rendre praticable. Son corps, réduit

alors à moins de douze mille hommes, aurait été retardé long-tems par la division russe qui lui était opposée; Barklay aurait eu le tems d'évacuer sa position sur le bord de la Kolodnia, et d'en prendre une nouvelle, de manière à n'avoir plus Junot sur son flanc gauche.

La revue terminée, Napoléon revint à Smolensk. Il fit vainement poursuivre les Russes par Murat, ils avaient eu le tems de tout évacuer; on ne rencontra que des Kosaques. Davout fut chargé d'appuyer Murat; Ney suivait, Junot fermait la marche. Poniatowski avait conservé sa position; il poussait des reconnaissances à plusieurs lieues de distance sur la rive gauche du Dniéper. Grouchy était à Dukhowszina. Eugène passa le Dniéper dans la matinée, et campa sur la hauteur qui domine le fleuve, près d'un couvent situé à gauche de la route de Pétersbourg. On lui avait retiré, ce jour même, la division Pino, pour la diriger, conjointement avec la division Sébastiani, contre Wintzingerode, qui occupait Suraj, Wélij, et tous les pays environnans jusque près de de Witepsk; mais le général russe s'étant mis en marche par Biéloi, pour se réunir à Barklay, les deux divisions françaises reçu-

rent à Janowiczy l'ordre de rejoindre leurs corps.

Les rapports contradictoires des Français et des Russes ne m'ayant point permis de connaître avec exactitude leurs pertes respectives aux combats de Smolensk et de Walutina, je vais donner des probabilités au défaut de certitudes. On n'y fit, pour ainsi dire, point de prisonniers; mais le nombre des tués et des blessés y fut très-grand. Plus de six mille blessés furent réunis à Smolensk, le lendemain du combat du 17 août, quoiqu'un grand nombre d'entre eux se fussent déjà dirigés la veille sur Krasnoi. Je pense qu'on ne saurait évaluer les pertes de l'armée française, dans cette journée, à moins de douze mille hommes tués ou blessés; on porte à six ou sept mille celles qu'elle éprouva dans la journée du 19 août : ainsi les deux combats de Smolensk et de Walutina la privèrent d'environ dix-neuf mille hommes de vieilles troupes. Les pertes des Russes furent au moins égales; à la vérité, une partie de leurs troupes, à la première affaire, combattait à couvert, derrière les murailles de Smolensk; mais leurs tirailleurs sont maladroits, et les Français eurent l'avantage de pouvoir employer

crénelées, dans l'espérance d'enlever Smolensk de vive force, puisque cette tentative pouvait entraîner la destruction de cette ville, et ne présentait aucune chance probable de réussite. Il devait, dans la matinée même du 17, passer le fleuve, au dessus de Smolensk ; il aurait appris en le faisant reconnaître, qu'une lieue au dessus de cette ville se trouvait un vaste gué, praticable aux hommes, aux chevaux et aux voitures. A la vérité, les Russes en étaient assez près pour pouvoir s'y porter, et le défendre; mais en supposant qu'on n'eût pu réussir à y passer le fleuve, c'était un moyen de les inquiéter, et l'on aurait effectué le passage plus haut. Tout porte à croire que ces seules démonstrations auraient décidé Barklay à évacuer Smolensk, et que ce général, qui n'avait encore fait incendier aucune ville, qui épargna celles qu'il fut obligé d'abandonner par la suite, n'aurait pas traité Smolensk plus rigoureusement, si cette ville n'eût pas été le théâtre d'un sanglant combat. Elle aurait alors offert de précieuses ressources, et Napoléon aurait en outre conservé un grand nombre d'anciens soldats qu'il devenait impossible de remplacer. Enfin l'on pourrait reprocher à Napoléon d'avoir fait rétrograder Morand pendant le combat de Wa-

lutina, de n'avoir pas envoyé à Junot l'ordre d'attaquer pendant ce même combat, et de ne l'avoir pas fait suivre par Poniatowski; mais tous ces reproches s'évanouissent, lorsque l'on sait qu'il n'était pas instruit de la position dans laquelle se trouvait Barklay.

Le général russe eut aussi de grandes fautes à se reprocher. Il devait mettre Smolensk à l'abri d'un coup de main, chose facile, puisqu'il ne fallait que faire palissader la partie de la citadelle qui regardait la campagne, seul endroit par lequel on pût enlever cette place de vive force. Il s'exposa à perdre une partie de son armée, et presque toute son artillerie, en s'engageant dans des chemins de traverse, trop rapprochés des Français, sans avoir laissé assez de troupes à son arrière-garde pour retarder leur marche sur la route de Moskou, et ne dut son salut qu'à l'ignorance où se trouva Napoléon de ses dispositions de retraite. Toutes les troupes qui combattirent à Walutina auraient dû se retirer directement par la route de Moskou. Pour ne l'avoir pas fait, elles furent obligées de rétrograder successivement, afin d'arrêter les Français, non-seulement pour que la colonne qui, de Stabna, s'était

dirigée sur Slobpnewa, eût le tems d'atteindre ce village, et d'y passer le Dniéper; mais pour le salut des troupes, de l'artillerie et des bagages qui étaient encore engagés dans le chemin de traverse qui débouche à Bredichino.

FIN DU PREMIER LIVRE.

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

---

(1) Page 29.

« *Une grande partie de l'artillerie était faiblement attelée.* » Il en avait été ainsi au commencement de presque toutes les campagnes de Napoléon : les pays où il avait porté la guerre y avaient suppléé. En 1805, avant que d'entrer en Allemagne, on mit en réquisition de dix-huit à vingt mille chevaux en Lorraine, dans le Palatinat et en Alsace, ce qui n'empêcha pas d'en prendre chez l'habitant aussitôt qu'on eut franchi le Rhin. La Russie ne pouvait offrir de semblables ressources.

(2) Page 29.

« *On l'avait augmentée dans une telle proportion, qu'on n'aurait pu l'employer toute un jour de bataille.* » Cette augmentation tenait au rétablissement de l'artillerie régimentaire.

Avant les guerres de la révolution, l'artillerie de ligne d'une armée marchait et campait toujours réunie; elle était divisée en brigades de dix bouches à feu chacune; on détachait de l'artillerie aux lieux où elle était nécessaire, et lorsqu'on devait en venir aux mains, on désignait à chaque chef de brigade les troupes près desquelles il devait se porter, et dont il devait suivre les mouvemens pendant la bataille. On sent qu'avec de semblables dispositions, les troupes se trouvaient souvent engagées avant

l'arrivée de l'artillerie : ce fut sans doute ce qui fit naître l'idée d'attacher des pièces légères aux bataillons. L'usage en fut introduit en 1626, par Gustave-Adolphe ; les Prussiens, les Autrichiens et les Russes l'adoptèrent successivement, et les Français enfin en 1740, sous Maurice de Saxe. A l'époque de la révolution, l'on n'avait qu'une pièce par bataillon; le nombre en fut porté à deux. Un grand changement s'opéra bientôt pendant la guerre qui s'alluma alors ; l'infanterie fut partagée en divisions, des batteries du corps d'artillerie furent attachées à ces divisions, et mises pour tout le tems de la guerre sous les ordres des généraux qui les commandaient; on eut en outre une réserve composée de pièces d'un calibre plus fort que celui de l'artillerie des divisions, et l'on cessa d'avoir du canon de bataillon. Tel était l'état des choses lorsque Napoléon, après le revers d'Essling, craignant que son infanterie, composée en grande partie de recrues, n'eût plus la même vigueur, songea, pour la soutenir, à augmenter son artillerie. Il employa le seul moyen qu'il eût à sa disposition pour opérer promptement cette augmentation, ce fut de distribuer à ses bataillons une partie de l'artillerie autrichienne qui était tombée en son pouvoir; ainsi, une circonstance imprévue fit rétablir l'artillerie régimentaire. Je ne connais aucune raison à faire valoir en sa faveur; depuis que l'on attache une partie de l'artillerie de ligne aux divisions, elle présente, au contraire, de graves et nombreux inconvéniens.

Le canon ainsi employé n'est pas disponible ; il est trop dispersé pour produire un effet marqué; il tire ordinairement trop souvent, trop vite et de trop loin. Un

jour de bataille, la moitié au moins est en deuxième ligne et à la réserve, et ne prend point part au combat. Si le calibre que sert l'artillerie régimentaire est un de ceux que sert l'artillerie de ligne, cette dernière manquera souvent de munitions, parce que l'artillerie régimentaire en aura consommé inutilement. Voici de plus graves inconvéniens : le soldat s'habitue à ne marcher qu'avec du canon, et devient craintif quand il n'en voit point; ce canon gêne dans les manœuvres, et ralentit souvent la marche des régimens; les colonels, autant par le désir de l'avoir pour appui, s'ils en viennent aux mains, que dans la crainte de le perdre, ne s'en séparent que quand ils y sont absolument forcés, ce qui arrive fréquemment par la difficulté des chemins et par d'autres causes. Ils s'affaiblissent alors en faisant des détachemens pour le garder. Je dois aussi observer que cette artillerie leur sert de prétexte pour requérir des chevaux, des fourrages, et avoir beaucoup plus d'équipages que le réglement ne leur en accorde.

Si l'on n'a pas assez d'artillerie, il faut augmenter celle des divisions et de la réserve. Huit bouches à feu ajoutées à l'artillerie d'une division de douze bataillons, produiront plus d'effet que vingt quatre bouches à feu attachées à ces bataillons. Dans le cas où il serait nécessaire de donner de l'artillerie à un régiment que l'on détacherait, on lui en donnerait de celle de la division. Je terminerai par faire observer que Turpin de Crissé, dans ses *Commentaires sur Végèce*, Guibert, dans son *Essai général de tactique*, et Dupujet, dans ses *Essais sur l'artillerie*, sont d'opinion que l'artillerie régimentaire est plus nuisible qu'utile, et pourtant de leur tems elle remplissait, ainsi

que nous l'avons vu, le but incontestable de soutenir l'infanterie dans les premiers momens de l'attaque, en attendant l'arrivée de l'artillerie de ligne.

(3) PAGE 29.

« *De nombreux employés des vivres lui étaient attachés.* » Les employés, qui se trouvaient en si grand nombre avec l'armée, ou à sa suite, sont inutiles quand on vit de maraude, et nuisibles dans le cas contraire. Dans ce dernier cas, l'expérience a prouvé que l'armée est beaucoup mieux entretenue quand elle reçoit directement ce dont elle a besoin des autorités du pays. Les employés ne sont nécessaires que pour la conduite des convois de vivres, et dans les places pour les approvisionnemens.

(4) PAGE 30.

« *On la faisait suivre par de nombreux convois de vivres et d'équipages militaires.* » Des équipages militaires étaient destinés à transporter non-seulement des effets d'équipement, d'harnachement et d'habillement, mais encore des vivres. Un corps de vingt-six escadrons était chargé de ce service ; chaque escadron était commandé par un capitaine, chaque compagnie par un lieutenant, et le corps entier était sous les ordres d'un lieutenant-colonel. Cette organisation est vicieuse : l'on ne devrait point donner l'épaulette à des employés qui ne vont point au feu, et dont l'unique service est de veiller à la conduite des voitures ; cette observation peut s'appliquer aux boulangers, aux infirmiers, etc., qui étaient aussi organisés militairement. L'avancement étant presque nul dans ces corps, l'émulation n'y pousse pas

les officiers à remplir leur devoir avec zèle ; aussi vit-on les équipages militaires, malgré les nombreux secours qui leur furent donnés, perdre presque tous leurs chevaux et rester sur les routes avant que d'arriver au Niémen. A la vérité leurs voitures étaient d'un poids énorme, ce qui était bien mal entendu ; mais cette cause ne fut que secondaire, puisque les équipages auxiliaires, qui avaient des voitures extrêmement légères, firent aussi de grandes pertes.

Il vaut mieux donner ce service à l'entreprise que de le faire faire par un corps militaire. Il sera mieux fait, parce que les entrepreneurs auront un intérêt direct à remplir les conditions de leur marché et à surveiller leurs employés pour en assurer l'exécution. Il coûtera moins, parce qu'ils ne leur donneront pas de tenue militaire. Leurs voitures ne seront jamais employées à porter des équipages particuliers. Dans le pays où les chevaux sont à bon compte, et les transports communs, ils s'en procureront sur les lieux ; enfin, s'occupant eux-mêmes des dépenses, ils y mettront une économie que le gouvernement ne peut pas y mettre. Je dois ajouter qu'un corps militaire chargé de ce service continue à coûter en tems de paix, sans être alors d'aucune utilité. Les équipages militaires n'ont rendu presqu'aucun service pendant l'expédition de Russie, et ont beaucoup nui en encombrant les routes. Leur insuffisance força à recourir aux transports auxiliaires, qui étaient ceux du pays qu'on obtenait par réquisition ; ce nouveau moyen se trouvant encore insuffisant, l'on fut enfin obligé d'avoir recours à l'entreprise ; de cette manière on se procurait des transports, mais ils étaient devenus très-chers à cause du dégât qu'avait fait l'armée.

(5) PAGE 30.

« *Au luxe qui s'était introduit dans l'armée avec les succès.* » Le luxe s'était introduit dans l'armée à mesure que les généraux s'étaient enrichis. On sait qu'ils commencèrent à s'occuper de leur fortune lorsque Napoléon s'empara de l'autorité ; car auparavant, à quelques exceptions près, ils montraient un grand désintéressement. Quelques-uns étaient riches de la dépouille des peuples vaincus, d'autres des dons de Napoléon puisés à la même source, un petit nombre avait épousé des femmes riches, beaucoup avaient encore leur fortune à faire.

(6) PAGE 113.

« *Enfin cette soif ardente de s'enrichir répandue parmi les généraux, les administrateurs et les employés ne fut point sans influence.* » Napoléon avait en quelque sorte autorisé les concussions en ne les réprimant pas, et en autorisant la formation de majorats, sans s'inquiéter à quelle source on avait puisé sa fortune. En 1806, il fit prévenir son armée que ceux qui avaient de l'argent à faire tenir en France pouvaient se servir de la voie des payeurs. Il y avait alors sept mois que l'armée n'avait touché de solde; l'on ne pouvait donc avoir amassé de l'argent que par des moyens illicites.

Napoléon a plusieurs fois fait verser dans ses caisses une partie des sommes que ses généraux s'étaient procurées par des exactions. Il semblerait qu'une pareille justice devait au moins être suivie d'une disgrâce ; mais ce n'était qu'un partage, ils continuaient à jouir de sa faveur.

(7) PAGE 162.

« *La grande route de Pologne à Moskou passe par Orsza et Smolensk.* » Les grandes routes de Russie sont très-larges et ordinairement bordées de chaque côté d'une double rangée de bouleaux, ce qui produit un très-bel effet. Ce pays ne contenant point de pierres, les routes sont unies et très-belles par le beau tems; mais dans la saison des pluies et des dégels, elles deviennent impraticables.

(8)

Napoléon ne correspondait pour ainsi dire jamais directement, en ce qui avait rapport aux affaires militaires, avec les généraux ou administrateurs, mais toujours par l'intermédiaire de Berthier, son major-général; un secrétaire de son cabinet écrivait sous sa dictée, et il signait. Berthier transmettait le contenu des lettres de Napoléon, en les recopiant littéralement, autant que possible; quelquefois même Napoléon lui adressait la lettre qu'il devait écrire. J'ai obtenu communication de ce qui existe des lettres de Napoléon et de Berthier concernant l'expédition de Russie; le recueil en est presque complet, et ce qui manque dans l'une des correspondances se trouve ordinairement dans l'autre.

Je vais citer textuellement quelques-unes des lettres de Napoléon, ou de Berthier (quand les premières manqueront), qui ont été écrites avant le commencement des hostilités, ou pendant le cours des événemens que j'ai racontés dans le premier livre de cette histoire. J'ai choisi celles qui peuvent faire connaître le caractère de ce conquérant, son opinion sur quelques parties de l'art de la guerre, et les motifs qui ont déterminé ses résolutions :

les plus intéressantes sous ce rapport auraient peut-être été celles dans lesquelles il réprimande ou critique ses généraux ; mais ces lettres ayant été écrites dans des momens d'humeur, par un homme absolu, et qui ne gardait aucun ménagement, j'ai cru que je devais m'abstenir de les citer, que ç'aurait été donner l'appui de sa grande célébrité militaire à des critiques et à des réprimandes ordinairement outrées, quelquefois injustes, et qui n'étaient point destinées à avoir de la publicité. La liberté avec laquelle j'ai exprimé mon opinion sur les opérations militaires prouvera suffisamment que je n'ai été guidé ni par la crainte ni par l'intérêt.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. Ex. le ministre de l'empereur près le roi de Bavière.

Paris, le 9 février 1812.

Je vous envoie, Monsieur, la lettre que, par l'ordre de l'empereur, j'écris à S. M. le roi de Bavière (*a*), pour l'informer que l'armée d'Italie va se mettre en marche de Botzen sur neuf colonnes, du 16 au 20 février, pour se diriger sur Ratisbonne. J'invite le roi à donner des ordres pour faire nettoyer le Mont Brenner des neiges qui en gênent le passage, et pour faire fournir ce qui est nécessaire aux troupes pendant leur passage, de manière à ce que le mouvement de l'armée d'Italie soit le plus rapide qu'il sera possible. Je vous prie de m'instruire des mesures qui seront prises à cet effet par la cour de

(*a*) La lettre au roi de Bavière n'est que la répétition de celle à son ministre; seulement on lui dit que l'armée d'Italie est forte de 80,000 hommes, tandis qu'elle n'en comptait guère plus de la moitié.

Bavière. Il est extrêmement important, ainsi que je l'ai fait observer au roi, de garder le secret sur ce mouvement le plus long-tems possible. Il est essentiel que les troupes aient le tems d'arriver sur la Vistule avant que les Russes n'en sachent rien, afin d'éviter qu'ils puissent venir ravager le grand-duché de Varsovie, comme les Autrichiens ont fait en Bavière pendant les guerres précédentes. Je vous prie de remettre confidentiellement ma lettre au roi.

Je renouvelle à votre excellence, etc., etc.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince d'Eckmulh.

Paris, le 22 février 1812.

L'empereur, Prince, me charge de vous faire connaître qu'il faut prendre les plus grandes précautions à l'égard de la Poméranie suédoise, et faire en sorte de n'être pas dupe des Suédois. L'empereur désire qu'il n'y ait dans l'île de Rugen aucune troupe de cette nation; en conséquence, vingt-quatre heures après la réception de cette lettre, s'il restait des troupes suédoises dans cette île, et que ce fussent des troupes de ligne, il faut les faire passer dans la Poméranie. S'il y a des milices dans l'île de Rugen, il faut, sous différens prétextes, leur ôter leurs armes; enfin il faut prendre avec sagesse toutes les mesures pour que l'on n'ait rien à craindre de cette île. Envoyez-moi de suite l'état des troupes suédoises qui sont dans la Poméranie: les soldats qui seront natifs de cette province, vous pouvez les congédier et les renvoyer chez eux. Quant aux soldats de troupes de ligne suédoises qui seraient natifs de la Suède proprement dite, vous leur laisserez faire le service, mais vous aurez l'œil sur

eux; ne leur laissez aucuns canons ni munitions, mais seulement leurs fusils. Enfin, Prince, toutes les mesures doivent être prises afin que pour un Suédois il y ait cinq ou six alliés, et qu'ils soient surveillés de manière à ne pouvoir pas bouger. Vous enverrez à Stettin les armes des milices, ainsi que les munitions appartenant aux Suédois. Sa majesté approuve d'ailleurs les mesures de prudence qui ont été prises : il ne faut pas qu'un seul Suédois puisse s'échapper. Le sort des soldats de cette nation qui sont en Poméranie dépendra des circonstances. Vous devez, Monsieur le maréchal, ne laisser aucune communication avec la Suède; tout ce qui pourra débarquer devra être arrêté et envoyé à Stettin.

Napoléon au major-général.

Paris, le 25 mars 1812.

(Après lui avoir dit de faire connaître au prince d'Eckmulh les mouvemens qui ont dû être exécutés par les différens corps, il termine ainsi sa lettre) : Vous instruirez le prince d'Eckmulh que si les Russes ne font aucun mouvement, on doit rester *in statu quo*, réparer Marienbourg, approvisionner Thorn, Dantzig, et ne point bouger, puisque nous sommes toujours en paix, et que je désirerais, dans cette situation, pouvoir gagner le mois de mai; mais que si les Russes déclarent la guerre, le prince d'Eckmulh doit faire venir les Bavarois à Thorn, prévenir le duc d'Elchingen qu'il doit marcher sur Posen, et le duc de Reggio qu'il marcherait sur la Vistule. L'armée d'Italie ne sera entièrement réunie à Glogau que le 15 avril.

Le langage du prince d'Eckmulh doit être très-paci-

fique; il doit éviter toute reconnaissance ou mouvement militaire au delà de la Vistule; il faut qu'aucune de ses patrouilles n'aille même jusqu'à Osterode. Quant au contingent prussien, le général qui doit le commander sera rendu le 10 à Thorn. Il faut que le prince d'Eckmulh en emploie une partie pour garder Pillau, et placer l'autre partie sur le Niémen, pour éclairer la marche des Russes; bien entendu qu'en cas d'attaque cela viendrait se réunir, sur la Vistule, au corps du prince d'Eckmulh, qui, par ce moyen, aurait son corps d'armée, les Bavarois et les Prussiens sous sa main, et ne tarderait pas à être joint par le duc de Reggio et le duc d'Elchingen.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Paris, le 30 mars 1812.

Mon cousin, faites connaître au prince d'Eckmulh que je suppose que les Russes se garderont bien de faire aucun mouvement; qu'ils ne peuvent pas ignorer que la Prusse, l'Autriche, et probablement la Suède sont avec moi; que les hostilités recommençant en Turquie, les Turcs font de nouveaux efforts; que le sultan lui-même va se rendre à l'armée; que tout cela paraît de nature à les engager à ne pas me braver facilement; que je pense qu'au 1er avril, le premier corps d'armée avec ses six divisions d'infanterie, et le premier corps de cavalerie se trouveront entre Thorn et Dantzig, occupant Marienbourg et Marienwerder, ayant pour avant-garde le corps prussien, occupant Pillau, et ayant des détachemens sur

leurs frontières ; qu'à la même époque les Westphaliens, les Saxons et les Polonais seront près de Varsovie, et les Bavarois à Posen ; que la division Verdier et une division de la garde seront à Stettin ; que tout le troisième corps d'armée, avec le deuxième corps de cavalerie, sera à Francfort-sur-l'Oder ; enfin que le corps d'Italie sera à Glogau. Si les Russes ne font aucun mouvement, mon intention est de passer ainsi le mois d'avril, me contentant de travailler avec la plus grande activité à relever la tête de pont de Marienbourg et à l'armer, à fortifier le pont de Marienwerder, en l'attachant à des pilotis, et non-simplement à des ancres, et d'avoir de bons ponts à Marienbourg et à Dirschau ; à établir une bonne tête de pont à Dirschau, sur la rive droite de la Vistule, dans l'île de Nogat, pouvant servir de retraite à l'armée en cas qu'elle se retirât sur Dantzig ; à occuper l'extrémité du Naerung vis-à-vis Pillau ; à approvisionner les magasins de Thorn ; à faire moudre le plus de farines que possible à Dantzig ; à préparer des bateaux pour embarquer de cinquante à soixante mille quintaux de farine ; à préparer des bateaux pour embarquer tout l'équipage de siége ; enfin à préparer l'équipage de ponts. Les chevaux arriveront dans le courant d'avril pour l'atteler. Le prince d'Eckmulh placera son parc d'artillerie près de Dirschau, dans l'île de Nogat ; il fera concentrer de grands magasins à Pillau. Le prince Poniatowski réunira de grands magasins à Zamosc, et surtout à Modlin. Le prince d'Eckmulh approchera insensiblement sa droite de Marienwerder, vu que le corps du duc d'Elchingen, doit se porter sur Thorn. Pour ne pas alarmer les Russes, il ne poussera aucune reconnaissance sur la rive

droite de la Vistule, à plus de deux lieues d'Elbing, de Marienbourg, de Marienwerder, de Culm, de Thorn; mais les Prussiens qui lui feront des rapports, lui serviront pour former des magasins à Osterode, et dans toute autre position.

Vous préviendrez le prince d'Eckmulh qu'il est probable que, le 15 avril, je donnerai ordre au deuxième corps de cavalerie, qui est à Francfort-sur-l'Oder, de se porter sur Thorn, et au 20 avril, au troisième corps de se porter sur Thorn, et aux Bavarois de se porter sur Plock; l'armée d'Italie se portera également sur Plock. Ce sera la ligne de bataille de l'armée au moment de déboucher, savoir: le premier corps à Elbing, à Marienbourg, à Marienwerder; le deuxième corps à Dantzig; le troisième corps à Thorn; le quatrième corps et les Bavarois, sous les ordres du vice-roi, à Plock; les Westphaliens, les Saxons et les Polonais, et une division de Prussiens, à Varsovie; les Autrichiens, appuyant sur la Vistule à l'extrême droite, le quartier général et la garde, à Posen.

Il est nécessaire que le prince d'Eckmulh fasse faire des magasins à Posen, à Plock, à Varsovie, à Pulawi, à Marienwerder, à Marienbourg, à Elbing; que du reste, il ne fasse connaître ces projets de mouvemens à personne; qu'au contraire, il annonce qu'il va porter son quartier général à Varsovie; que si les Russes ne bougent pas, il se rende à Dantzig, pour y inspecter tout. Par la date des ordres que je lui ai donnés, il verra que ce ne sera que le 1er mai, que mon armée se trouvera ainsi en bataille sur la Vistule; du reste, il ne doit faire aucun mouvement qu'il n'en ait reçu l'ordre. Mandez-lui

que ceci est pour le prévenir, afin qu'il puisse faire ses dispositions en conséquence.

Recommandez-lui de faire venir à lui les 14e et 16e bataillons de voitures comtoises, et le 20e bataillon de voitures de bœufs qu'il a été chargé d'organiser. Les bataillons de voitures comtoises étant de six cents voitures, les deux bataillons formeront douze cents voitures, portant douze mille quintaux. Le chargement des voitures à bœufs étant de vingt quintaux, le 20e bataillon portera quatre mille huit cents quintaux, ce qui fera vingt-deux mille quintaux de farine, ou près de deux millions de rations de vivres, fournissant à la nourriture de cent mille hommes pendant vingt jours. Je compte qu'au 1er mai, ces trois bataillons seront prêts, et que le prince d'Eckmulh pourra partir d'Elbing, de Marienbourg, de Marienwerder et de Thorn avec vingt jours de vivres sur des voitures et quatre jours dans le sac. Il est convenable que les vivres soient en farine, parce que les fours sont toujours assez promptement construits, et parce que c'est ce qui fait le moins encombrement. Jusqu'au Niémen, le prince d'Eckmulh fera vivre son corps avec les ressources du pays, car la consommation de ses vivres ne doit commencer qu'après le passage du Niémen. Chargez-le de prendre des informations pour savoir si les fours que j'ai fait construire à Osterode existent toujours.

Sur ce je prie Dieu, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, le 12 avril 1812.

Mon cousin, vous devez avoir eu communication du traité avec la Prusse. Il n'y est pas question de Spandau

ni de Pillau, ayant déclaré que je ne pouvais m'empêcher d'occuper ces deux positions.

Quant à Graudentz et à Colberg, n'ayant pas besoin de ces deux places, j'ai cependant stipulé qu'on m'enverrait les états de situation, et que j'y mettrais des officiers d'artillerie et du génie, pour y faire confectionner des munitions, et être bien informé de tout ce qui se passe dans la place. En conséquence, donnez vos ordres au commandant d'artillerie de mettre une compagnie d'artillerie à Spandau, et au duc de Reggio, de mettre un bataillon d'infanterie, non dans la citadelle, mais dans la ville, comme je l'ai ordonné. Ecrivez en même tems à mon aide de camp Narbonne. Je désire que le roi n'ait à Spandau qu'un commandant et une cinquantaine d'invalides. Il est important que je sois maître de Spandau, qui est la citadelle de Berlin, et qui intercepte la communication avec cette ville.

Quant à Pillau, il est nécessaire qu'il y ait une garnison prussienne. Faites connaître l'esprit du traité au prince d'Eckmulh. Mon intention est de mettre une garnison française à Pillau, lorsque mes troupes auront passé Kœnigsberg, en laissant dans cette place un commandant prussien et quelques invalides, et le drapeau prussien. Pillau est la citadelle de Kœnigsberg, comme Spandau est la citadelle de Berlin. Vous chargerez le prince d'Eckmulh d'y tenir un officier d'artillerie et un enseigne de vaisseau intelligens, qui rendront compte tous les jours.

Mandez au prince d'Eckmulh, que je ne sais ce qu'il entend par la ligne de démarcation proposée par le général Tavenzier. Il doit y avoir à Colberg quatre mille Prussiens en garnison ; mais je dois reçevoir les états de

situation de cette place, et y avoir des officiers d'artillerie et du génie qui m'instruisent de ce qui se passe. Donnez donc l'ordre à trois officiers de marine intelligens, du grade d'enseigne de vaisseau, de se rendre à Colberg; mettez-y un officier d'état major du grade de capitaine, et un officier d'artillerie du grade de lieutenant. Ces cinq officiers s'établiront à Colberg. Ils rendront des comptes journaliers sur les mouvemens de la place et sur tout ce qui intéresse mon service, aux gouverneurs de Dantzig et de Stettin.

Donnez ordre au prince d'Eckmulh d'envoyer à Graudentz un officier d'artillerie, pour s'informer de ce qui s'y passe. Ecrivez au commandant prussien de Graudentz, qu'ayant confié au prince d'Eckmulh le commandement de la ligne de la Vistule depuis Thorn jusqu'à Dantzig, il est nécessaire qu'il lui envoie les états de situation de la place. Vous enverrez vos lettres pour le duc de Reggio et pour le commandant de Colberg et de Graudentz à mon aide de camp Narbonne, qui s'en expliquera avec le comte Saint-Marsan et M. de Hardenberg.

Je veux avoir à Spandau une compagnie d'artillerie française, un officier d'artillerie du grade de capitaine, qui ne prendra pas le titre de commandant de la forteresse, mais qui sera intelligent, alerte, qui observera tout et qui pourvoira à ce que les magasins qui sont dans la ville puissent servir pour mon administration. Il y aura du reste un commandant prussien, une garnison prussienne, qui n'ira pas au-dessus de quatre-vingts invalides, et le drapeau prussien flottera sur la place comme appartenant à la Prusse. Il y aura dans la ville un bataillon d'in-

fanterie et une batterie d'artillerie de campagne, de sorte que je puisse me considérer comme entièrement maître de la place, mon intention étant, lorsque la guerre sera déclarée, de mettre garnison dans la forteresse de Spandau, de l'approvisionner, de l'armer; mais il est inutile d'en rien dire. Bornez-vous pour le moment à écrire que j'ai besoin d'être informé de tout ce qui se passe à Colberg et à Pillau, ces places étant près de la côte; que c'est ce qui a nécessité l'envoi de trois officiers de marine à Colberg et d'officiers d'artillerie et du génie; que je désire qu'on leur facilite les communications. Il faut envoyer dans la place des officiers sages, bien élevés, ayant un bon langage, et qui n'aillent point faire de fanfaronnades; il faut qu'ils soient polis et se contentent d'observer et de rendre compte. Vous écrirez aux gouverneurs prussiens de Graudentz et de Pillau à peu près en ces termes : Que l'intention du roi étant que ces places soient sous les ordres de l'état major de l'armée française, et que les états de situation et de la garnison et des magasins lui soient envoyés, et que l'empereur ayant confié le commandement de la Vistule au prince d'Eckmulh, c'est à lui que ces gouverneurs doivent s'adresser. Vous écrirez à celui de Colberg qu'il vous les adresse directement. Ecrivez au comte Narbonne pour qu'il débrouille ce qui est relatif à la dislocation des troupes prussiennes qui doivent être composées de quarante mille hommes, savoir : de vingt mille hommes formant le contingent actif; sept mille hommes en garnison à Graudentz, quatre mille hommes en garnison à Colberg, dix-huit cents hommes à Potzdam, dix mille hommes en Silésie. Je désire connaître où se trouvent

aujourd'hui ces troupes et leur situation. En général, il est nécessaire que vous envoyiez une copie du traité au comte Narbonne, que je considère comme faisant fonction de mon commissaire pour l'exécution de ce traité.

Sur ce je prie Dieu, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, 18 avril 1812.

Mon cousin, mandez au prince d'Eckmulh que, moyennant les quatre bataillons et les quatre escadrons qui de Berlin et de Francfort se rendent à Kœnigsberg, le général Grawert aura une belle division et beaucoup de cavalerie; que l'artillerie arrive de Nœhrung, vis-à-vis Pillau; que mon intention est que le prince d'Eckmulh ne passe pas la Vistule, ou du moins que ses reconnaissances ne passent pas d'une journée la droite de la Vistule, et qu'il se serve des Prussiens pour éclairer le pays; que si les Russes s'emparent de Memel et de la rive droite du Niémen, sans passer la rivière, il envoie un parlementaire pour demander si cela est une déclaration de guerre, et que dans le cas où le général russe répondrait que non, mais que c'est une simple disposition militaire, il convienne avec lui qu'on se considérera de part et d'autre comme en paix, à condition qu'on ne passera pas le Niémen; que si au contraire les Russes commençaient les hostilités et marchaient en force vers Varsovie, il ne fasse que les mouvemens nécessaires pour empêcher Varsovie d'être pris; qu'il a l'autorisa-

tion, dans ce cas, de mander aux ducs d'Elchingen et de Reggio et au général Saint-Cyr de diriger leurs corps sur Marienwerder et sur Thorn ; mais que je suis fondé à penser que les Russes ne feront aucun mouvement, si ce n'est peut-être pour s'emparer de Memel, ce qui, militairement parlant, est une opération légitime ; je dis militairement parlant, car, sous le point de vue politique, c'est une agression ; aussi mon ambassadeur a-t-il l'ordre de quitter Pétersbourg si le cas arrivait ; mais le prince d'Eckmulh, qui n'a rien à voir à la politique, peut se considérer comme en paix avec les Russes, s'ils ne passent pas le Niémen sans l'avoir déclaré plusieurs jours d'avance ; qu'au 1er mai toutes mes troupes seront en mouvement, et qu'au 15 mai toutes mes troupes seront sur la Vistule ; et que, comme il est possible qu'à cette époque je me trouve de ma personne à Posen, je donnerai les ordres que nécessiteront les circonstances.

En tout état de choses, je désire que le prince d'Ekmulh ne compromette rien ; qu'il se considère comme maître de Kœnigsberg, puisqu'il y a des Prussiens ; comme maître des points qui sont vis-à-vis Grodno, puisqu'il y a de la cavalerie polonaise ; qu'il laisse arriver tranquillement le beau tems, la saison des fourrages, et centralise mes troupes ; qu'il ne doit faire des efforts que pour garantir Varsovie ; que toutes les mesures qu'il propose par sa lettre du 6 avril, ne tendraient qu'à exciter les Russes à commencer l'attaque ; que les travaux que l'on fera sur le Curish-Haff et vis-à-vis Memel, ne seront bons que lorsqu'on sera décidé à se porter sur Kœnigsberg ; qu'il faut bien se garder d'ôter les bateaux qui sont sur le Niémen, et de rien faire qui montre de l'inquié-

tude ; qu'il faut, au contraire, être pacifique ; que j'aurais pu faire avancer quinze jours plutôt quelques corps de cavalerie sur la Vistule, si je n'avais craint qu'ils ne trouvassent pas de quoi subsister ; au lieu que, partant le 1er mai, à leur arrivée sur la Vistule le 15 mai, l'herbe sera bonne au moins à manger.

Sur ce, etc.,

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, le 21 avril 1812.

Mon cousin, je vous envoie une lettre d'un de mes officiers d'ordonnance qui a passé à Spandau le 14 avril. Vous y verrez qu'il n'a pu entrer dans le fort. Cela n'est nullement conforme à mes intentions. Je vous ai donné l'ordre de faire entrer une compagnie d'artillerie dans la citadelle, et de tenir un bataillon d'infanterie dans la ville. Mon intention est que, pour vous assurer davantage de Spandau, vous y placiez un général de brigade pour y commander, et que l'on forme dans cette place le dépôt des bataillons et escadrons de marche qui sont dirigés sur Berlin ; par ce moyen, il y aura toujours deux mille hommes dans cette place. Donnez ordre en conséquence aux bataillons de marche qui sont à Magdebourg, hormis à cinq cents hommes, de se diriger sur Spandau ; prévenez le duc de Reggio de la grande importance que j'attache à être maître de ce point. Il faut avoir dans la ville une bonne garnison, y faire faire le service en règle, avoir un officier d'état major et une compagnie

d'artillerie dans le château ; enfin se servir des magasins de la citadelle pour y mettre des munitions d'artillerie et du blé, de sorte que la nécessité de communiquer avec ces magasins me rende tout-à-fait maître du fort, où mon intention est de mettre un bataillon en garnison dès que les hostilités seront commencées.

Ecrivez au duc de Reggio de faire tout cela du meilleur accord possible avant son départ; et si cela donnait lieu à quelqu'embarras, de retarder le départ de ses troupes. Ce sont mes officiers qui doivent commander à Berlin. La garde nationale doit être à mes ordres. Ecrivez donc au duc de Bellune, afin qu'il sache bien à quoi s'en tenir. Le traité est positif sur cet objet. Il ne doit cependant pas se mêler des affaires du gouvernement.

Je suppose que le général Lariboissière aura laissé un officier d'artillerie en mission à Berlin, et que ce général aura fait connaître où sont les fusils, les canons et les munitions des Prussiens.

Il est bon que des officiers français aillent se promener à Potzdam, comme pour voir la ville et assister à la parade, couchent dans les auberges et observent ce qui s'y passe. Il doit toujours y avoir des officiers français allant et venant, et que ce mouvement paraisse être le résultat de la curiosité des personnes qui veulent voir Potzdam. Faites-moi connaître positivement le jour du départ du duc de Bellune.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, 22 avril 1812.

Mon cousin, vous donnerez les instructions suivantes au duc de Bellune. Le corps dont il va prendre le commandement se compose de la douzième division ou celle du général Partouneaux, de la vingt-cinquième division, commandée par le général Daendels, et d'une division composée de trois régimens polonais qui étaient en Andalousie, les 4[e], 7[e] et 9[e]; ils ont maintenant passé Bayonne, et sont en marche pour Sedan. Cela fera une force de plus de trente mille hommes. La douzième division est en marche de Wesel sur Magdebourg; mon intention est de la réunir à Spandau et à Berlin; elle y sera dans la première quinzaine de mai. La division Daendels est dans le Mecklembourg, dans la Poméranie suédoise et à Stettin. La division polonaise ne pourra être à Berlin que vers la fin de mai. Ainsi, pendant le mois de mai, tems nécessaire pour la formation de ce corps d'armée, il est destiné à tenir garnison à Berlin, et à assurer les communications de l'armée et la tranquillité du pays. Dans le commencement du mois de juin, trois divisions de la réserve, qui se réunissent à Cologne et à Wezel, et qui formeront près de quarante mille hommes, prendront position à Magdebourg, à Berlin et sur les côtes. Alors le neuvième corps se trouvera formé, bien organisé, et se portera sur la Vistule pour entrer en ligne. Ainsi, pendant le mois de mai, le duc de Bellune n'a d'autre opération à faire que d'organiser son corps pour

contenir la Prusse, et surveiller tout le pays entre la Vistule et le Rhin; c'est ce qui m'a déterminé à décider qu'il porterait son quartier-général à Berlin, et à placer sous son commandement non-seulement les troupes du neuvième corps, mais aussi les troupes de Stettin, Custrin et Glogau, la division Princière, dont la première brigade occupe Hambourg, et la seconde Berlin; la garnison de Magdebourg, et toutes les troupes qui restent dans le royaume de Westphalie, ainsi que tous les bataillons ou escadrons qui se dirigeront sur Magdebourg ou Berlin pour rejoindre l'armée.

Une instruction précise est nécessaire pour cette mission importante. Mon intention est que le duc de Bellune soit rendu le 26 ou 27 à Berlin, afin de prendre cette place des mains du duc de Reggio. Vous lui adresserez une copie du traité fait avec la Prusse, ainsi que la convention relative aux subsistances, mais sous le secret, et pour le mettre en état de comprendre la question.

A mesure que nous avançons, nous approchons de la guerre, et il faut par conséquent redoubler de fermeté et de vigilance. Le duc de Reggio n'a eu que des instructions vagues pour entrer à Berlin; on était alors plus éloigné de la guerre; mais un mois s'est écoulé depuis et a amené des circonstances plus décisives. Voici mes intentions : conformément à l'esprit du traité, aucun général ou officier prussien ne doit commander à Berlin, aucune troupe prussienne ne doit s'y trouver, aucun service ne doit s'y faire que par ordre du général français. J'ai confié le commandement de la place de Berlin au général Durutte; il devra faire défiler la parade tous les

jours, donner le mot d'ordre et commander le service. La garde nationale pourra faire le service conjointement avec mes troupes. Le peu d'hommes de troupes régulières qui sont restées à Berlin ne doivent y être que pour la garde du palais, encore recevront-ils l'ordre du commandant français. Spandau doit être considéré comme la citadelle de Berlin : j'attache la plus grande importance à n'avoir aucune inquiétude sur cette place.

Il a été convenu dans le traité que le roi de Prusse serait le maître de la désarmer, et qu'il n'y laisserait qu'une compagnie d'invalides; mais je me suis réservé de l'occuper, ainsi que Pillau, l'une et l'autre étant nécessaires à la sûreté des communications. J'ai ordonné qu'une compagnie d'artillerie fût mise dans la citadelle, et qu'on se servirait des magasins pour y renfermer des munitions. J'ai recommandé qu'un ou deux bataillons fussent toujours en garnison à Spandau; qu'on y plaçât un commandant d'artillerie du grade de chef de bataillon, et que tous les bataillons ou escadrons de marche venant de Magdebourg passassent par Spandau, afin d'y avoir toujours deux à trois mille hommes. Un général de brigade y sera chargé du commandement supérieur, et veillera à ce que le service y soit fait avec la plus grande exactitude. Spandau sera sous les ordres du général de division commandant de Berlin. On évitera de mettre des troupes dans la citadelle, si ce n'est la compagnie d'artillerie dont j'ai parlé, jusqu'au commencement des hostilités; mais au premier coup de fusil un millier d'hommes entreront dans la citadelle; les invalides prussiens y resteront; le drapeau prussien continuera d'y flotter; on pourvoira sur-le-champ à l'approvisionnement du siége pour six

mois ; on approvisionnera l'artillerie de la citadelle et de la place, et l'on mettra, s'il est nécessaire, les ouvrages en bon état. Jusqu'au moment de la guerre, on doit avoir des ménagemens, se contenter de garder l'artillerie qui s'y trouve, n'en rien laisser sortir, n'admettre de troupes prussiennes que la compagnie d'invalides, et se trouver en mesure d'être maître de la citadelle, sans l'occuper en attendant, autrement que par une compagnie d'artillerie, qui aura l'air de n'être là que pour soigner les munitions et préparer les artifices. On doit occuper l'arsenal de Berlin, en conservant tout ce qui est propriété du roi, et ne prenant rien que sur inventaire ; mais il importe d'avoir l'œil à ce qu'il n'y ait à Berlin ni dans les environs aucun dépôt d'armes, aucun canon dont la populace puisse s'emparer.

Tous les magasins français, tant de vivres que de munitions de guerre, doivent, excepté le moment du passage, être constamment à Magdebourg, Spandau et Custrin. Il ne doit y avoir aucune troupe dans la Prusse, seulement dix-huit cents hommes à Potzdam, et trois mille si le roi y demeure ; quatre mille à Colberg, trois mille à Graudentz, et dix mille dans la Haute-Silésie. Le commandement du duc de Bellune s'étend sur la partie de la Silésie que nous avons conservée, sur Colberg, sur toute la côte depuis Colberg jusqu'à Hambourg, sur la Poméranie et le Mecklembourg. Il doit recevoir de fréquens rapports de tous les points, du commandant prussien de Colberg et des officiers français que j'y ai établis, du commandant de Magdebourg, et du ministre de la guerre de Westphalie, afin de pouvoir, dans les cas imprévus, connaître les forces qu'il aura à sa disposition,

et prendre des mesures selon les circonstances. La gendarmerie prussienne restera seule dans le pays ; aucune troupe détachée, soit de Potzdam, soit de Colberg, ne pourra y entrer que sur sa demande.

Vous donnerez l'ordre au commandant de la trente-deuxième division militaire, à celui du Mecklembourg, de la Poméranie, à celui de Magdebourg, au commandant prussien de Colberg, et aux officiers français qui y ont été envoyés, de correspondre avec le duc de Bellune, et de l'instruire de tout ce qui se passera ; ce qui ne doit pas empêcher leurs relations ordinaires avec l'état major général. Vous écrirez dans le même sens aux ministres de la guerre de Westphalie et de Saxe.

Si une descente avait lieu sur les côtes, le duc de Bellune devra en être instruit sur-le-champ, pour faire toutes les dispositions convenables. Vous le préviendrez que l'administration du pays reste tout entière aux agens du roi de Prusse, mais que la surveillance des journaux, des écrits et tous les moyens de police doivent être dans sa main, afin que rien ne donne au peuple une impulsion dangereuse, et que le pays n'ait aucun moyen de s'insurger. La place de Graudentz sera dans un autre système. Vous informerez le duc de Bellune que j'ai ordonné que trois ou quatre officiers intelligens entrassent à Colberg et à Graudentz ; je m'en suis réservé le droit par le traité. Vous lui manderez qu'il est convenable qu'il aille voir les bouches de l'Oder, afin de faire établir des batteries là où il serait nécessaire. Une partie de la garnison de Colberg pourra être établie sur les côtes pour faire le service concurremment avec les troupes françaises ; mais le droit réel de garder une garnison prussienne n'est que

pour Colberg, comme Potzdam est la seule ville où les troupes françaises ne doivent point passer. Il est convenable pourtant d'accoutumer le peuple de Potzdam à voir beaucoup d'officiers français, et qu'il y en ait qui aillent souvent y coucher pour voir la ville; si la curiosité ne les y portait pas assez, il serait nécessaire de les y engager sous ce motif. La meilleure manière d'assurer la tranquillité de la Prusse, c'est de la mettre dans l'impuissance de faire un mouvement au cas qu'une descente vînt à avoir lieu, ou que nous perdissions une bataille.

Il me paraît convenable que le duc de Bellune, en acceptant un logement à Berlin, n'accepte aucune table, et qu'il représente sur les fonds que je lui accorde : sa représentation doit être grande. Il est inutile de lui recommander les plus grands égards pour les princes, les ministres et les principaux personnages de Berlin, tout en se saisissant de la police. Toute insulte faite à un Français doit être jugée par une commission militaire, conformément à nos usages. Le duc de Bellune organisera sa correspondance, ainsi que je viens de le dire, avec les principaux officiers de son commandement.

La trente-deuxième division militaire ne fait point partie de l'armée pour l'administration; le duc de Bellune ne doit y donner aucun ordre de détail, mais connaître bien l'état des choses, afin de faire les dispositions convenables, s'il y avait des mouvemens à réprimer ou des descentes à repousser. Le duc de Valmy, qui commande les vingt-cinquième et sixième divisions militaires, aura son quartier-général à Mayence et à Wezel. Vous remettrez au duc de Bellune un double du traité fait avec le roi de Danemarck, par lequel il sera instruit que ce

prince doit fournir, au besoin, un corps de douze mille hommes, pour se porter soit sur le Zuyderzée, soit sur l'Oder, et contribuer avec mes troupes à repousser une descente. On ne connaît point encore la disposition des Suédois : en attendant, l'embargo mis dans la Poméranie, et les mesures qui ont été prises, doivent être exécutés avec vigueur.

La première brigade de la division Partouneaux ne pouvant arriver à Magdebourg que vers le 8 ou 10 mai, cela m'a décidé à ordonner à la division wurtembourgeoise de rester à Francfort-sur-l'Oder, et de ne pas se rendre sur la Vistule. Le duc de Bellune ne la dérangera de sa position qu'en cas de nécessité; ainsi, pour les dix premiers jours de mai, il aura une brigade de la division Princière à Berlin, la division Daendels dans le Mecklembourg, à Stettin et dans la Poméranie; la division wurtembourgeoise à Francfort-sur-l'Oder, et enfin la garde impériale, qui arrive à Dresde. Une division de la garde impériale, commandée par le général Roguet, se dirige sur Berlin; elle y arrivera vers le 15 de ce mois, mais seulement pour y passer. Des travaux ont été ordonnés dans l'île de Rugen et dans la Poméranie suédoise; il en faudra faire aux bouches de l'Oder; le général de la trente-deuxième division militaire, le commandant du génie et le commandant du Mecklembourg pourront faire connaître les points principaux à fortifier sur cette côte. Un adjudant-commandant intelligent sera attaché au gouvernement de Berlin, et y restera quand le duc de Bellune partira avec son corps. Vous ordonnerez au duc de Bellune de communiquer cette instruction à son successeur. Il est nécessaire aussi d'organiser une police

près du gouverneur général de Berlin, afin de connaître ce qui se passe, et d'avoir l'œil ouvert sur toutes les menées qui pourraient avoir lieu.

Etant ainsi assuré de Stettin, de Custrin, de Glogau, de Torgau, de Spandau, de la Saxe, de Magdebourg, ayant des corps de réserve, ayant l'œil à ce qu'il n'y ait nulle part des rassemblemens d'armes, ayant des officiers intelligens à Colberg, et y envoyant quelquefois des aides de camp de confiance, on sera en mesure de ne rien craindre de la déloyauté des Prussiens, si, après un événement malheureux, ils pouvaient être excités à s'y porter.

Le ministre de France à Berlin, le comte de Saint-Marsan, est un homme sur lequel on peut compter, et qui possède à un haut degré la confiance des Prussiens : le gouverneur général devra le ménager, et pourra se concerter avec lui en toute sûreté. Le duc de Bellune devra, dans toutes les circonstances, témoigner les plus grands égards pour le roi et pour le gouvernement prussien, ce qui doit même être porté jusqu'à l'affectation dans toutes les fêtes et circonstances quelconques. Il serait convenable de former un arrondissement au gouvernement de Dantzig, en plaçant la limite entre Dantzig et Colberg; par ce moyen, le gouverneur de Dantzig serait à portée de surveiller la côte; il pourait y envoyer des piquets d'infanterie et de cavalerie, des officiers, et recevoir des rapports. Indiquez-moi le point où doit finir le commandement du duc de Bellune, et remettez-moi demain la lettre que vous écrirez au ministre du roi de Prusse et au commandant prussien de Colberg, ainsi que l'instruction

que vous donnez au duc de Bellune, d'après cette lettre, dans laquelle je crois avoir tout prévu.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Saint-Cloud, le 7 mai 1812.

Mon cousin, je vois par la lettre du prince d'Eckmulh, du 23 avril, qu'il est dans l'erreur; il dit dans cette lettre que *nous ne demandons pas à occuper Pillau, parce que, par les traités, les Prussiens doivent l'occuper;* cela est faux. Pourquoi le prince a-t-il ainsi préjugé que, par les traités, nous ne devions pas occuper Pillau? Vous donnerez donc l'ordre au prince d'Eckmulh qu'aussitôt que les troupes seront en mouvement, il ait à faire occuper Pillau par un commandant et par des détachemens de son corps; le roi de Prusse a dû donner des ordres pour cela. Le prince a également eu tort de laisser retirer les pièces d'artillerie que les Prussiens avaient au Neyrung; puisqu'elles y étaient, il fallait les garder; les pièces qui étaient à Memel en offraient une quantité suffisante pour les ouvrages de Lochstadt. Je vois que, moyennant les ouvrages des Prussiens, cette pointe du Neyrung est en sûreté; il faut la fortifier encore, car cette pointe est très-importante; il faut placer à l'extrémité une forte batterie battant la mer. Faites connaître au prince d'Eckmulh que, sans insulter les Prussiens, mais d'une manière naturelle, il faudra, aussitôt que possible, prendre

possession de la ville de Pillau. Il y aurait peut-être de l'inconvénient à faire cette opération tant que le corps prussien couvrira Kœnigsberg, mais il faudrait la faire, quand nous serons sur la Pregel, de manière que cela ne fût pas offensant pour nos alliés.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Feltre.

Dresde, le 18 mai 1812.

(Après avoir fait connaître au duc de Feltre que l'intention de l'empereur est de ne point sortir des dispositions qu'il a arrêtées pour la composition des états majors, même pour les rois qui commandent des corps, et être entré dans de longs détails à ce sujet, le prince de Neufchâtel termine ainsi sa lettre) : Je prie V. Exc. de vouloir bien me seconder pour m'aider et me donner la force de résister aux demandes des rois commandant des corps d'armée, en ce qui serait contraire à l ordre général établi par l'empereur.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Dresde, le 20 mai 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune qu'il faut continuer à traiter les Suédois en amis; qu'en conséquence les troupes et les marins suédois doivent rester où ils sont; mais que si, avant que les choses soient décidées, il y

avait danger que la Poméranie fût attaquée, ces hommes doivent être désarmés, et envoyés dans l'intérieur, etc., etc. (Suivent d'autres ordres qui présentent peu d'intérêt).

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Dresde, le 21 mai 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc d'Elchingen que la saison des opérations allant commencer, il est nécessaire qu'il pousse la tête de son infanterie sur Osterode, et que sa cavalerie s'approche également de cette place, car il est probable que, vers le premier juin, il recevra ordre de porter son quartier-général à Osterode, etc..... (Le reste de la lettre contient des ordres à différens commandans de corps d'armée.)

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Dresde, le 21 mai 1812.

Mon cousin, envoyez l'ordre au duc de Bellune de faire relever à Spandau les bataillons de marche qui s'y trouvent par un bataillon de Wurtzbourg et par un bataillon français de la division du général Partouneaux. Il donnera à ce régiment une demi-batterie d'artillerie prise sur celle attachée à la division Partouneaux, de sorte que le général Merle se trouve avoir quinze cents hommes et une demi-batterie pour s'assurer de la position importante de Spandau.

Le duc de Bellune fera venir les différens bataillons de marche à Berlin; il en passera lui-même la revue, et di-

rigera tout ce qui appartient au premier, au deuxième et au troisième corps sur Marienwerder, d'où chaque détachement joindra son régiment. Tout ce qui appartient au quatrième corps sera dirigé sur Plock. Faites connaître au duc de Bellune qu'il est nécessaire qu'une partie des deux bataillons que je mets à Spandau entre dans la citadelle pour faire le service, et qu'on procède à l'armement. Il faut qu'un commissaire des guerres et un officier de santé soient envoyés dans cette place; faites donner les ordres en conséquence. Tout cela doit se faire sans parler. Si l'on demande la raison de cet armement, on doit répondre que l'importance de cette place exige qu'elle soit mise à l'abri de tout événement et d'une descente des Anglais. Recommandez au général Merle de donner à dîner aux officiers prussiens, et d'être fort honnête avec eux.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté ordonne que vous ayez une police secrète pour connaître les mouvemens de l'armée. Je vous ferai solder les dépenses que vous serez dans le cas de faire pour cet objet, s'il y en avait d'extraordinaires. En attendant, sa majesté a ordonné que vous fussiez porté sur l'état des dépenses secrètes pour douze mille francs par mois, somme accordée pour le même objet dans les différens corps d'armée.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg. (*a*)

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté ordonne que vous annonciez à Lemberg l'arrivée de cent mille hommes, comme devant se joindre à votre corps d'armée pour entrer en Volhinie, et former une grosse armée. Faites des dispositions de cantonnement en conséquence. Donnez des ordres pour les vivres, et faites tout ce qui est d'usage en pareille circonstance pour le faire croire à l'ennemi.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté ordonne que vous écriviez au commandant dans la Transylvanie, qu'il fasse courir le bruit de l'arrivée de beaucoup de troupes, ayant pour but de couper l'armée russe de Moldavie.

Signé ALEXANDRE.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwartzenberg.

Dresde, le 26 mai 1812.

Monsieur le prince de Schwartzenberg, sa majesté ordonné que votre corps d'armée prendrait le titre d

(*a*) Napoléon avait dicté cette lettre et les deux suivantes.

premier corps d'armée d'Autriche. Le but de l'empereur, en choisissant cette dénomination, est de faire présumer à l'ennemi qu'il y a plusieurs corps d'armée autrichiens, et que celui de la Gallicie et celui de la Transylvanie sont destinés à prendre l'offensive. Il est nécessaire que vous fassiez courir des bruits qui accréditent cette opinion.

Signé ALEXANDRE.

Circulaire aux commandans de corps d'armée.

Dresde, le 27 mai 1812.

L'empereur ordonne que vous prescriviez à MM. les généraux de division de passer le 4 juin une revue de leurs divisions. Ils s'assureront que les armes sont en bon état, que chaque soldat est pourvu de cinquante cartouches et de trois pierres à fusil. Les commandans d'artillerie visiteront les caissons et s'assureront qu'ils sont en bon état et qu'il n'y a point de munitions avariées. Sa majesté ne veut point que dans les corps d'armée on imprime aucun ordre du jour, aucune proclamation, et son intention est qu'on ne cesse point de tenir un langage pacifique. Toutefois, on aura soin de ne laisser passer au-delà des avant-postes personne qui ne soit muni d'un passe-port du duc de Bassano; mais on laissera entrer tous les voyageurs ou courriers qui se présenteront, en ayant soin de les interroger, et on les fera accompagner au quartier-général de sa majesté.

Signé ALEXANDRE.

Napoléon au major-général.

Thorn, le 3 juin 1812.

Mon cousin, prenez des mesures dans la journée pour mettre en règle les logemens de Thorn. Il faut donner les meilleurs au duc de Bassano et au comte Daru, ministre secrétaire d'état. Donnez des ordres et prenez des mesures pour qu'aucun ministre, aucun officier des puissances alliées de la France, sous quelque prétexte que ce soit, ne passent Thorn ni les avant-places de la Vistule, mon intention étant de n'avoir aucun étranger, proprement dit, à moins de vingt lieues de mon quartier-général; mais de les tenir dans les dépôts à Thorn et autres places à mesure que l'on avancera.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Thorn, le 6 juin 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Dalmatie que j'ai reçu ses différentes lettres; que je les ai envoyées au ministre de la guerre qui lui fera connaître mes intentions; que son armée est d'une force telle que je ne doute point qu'il ne conserve l'Andalousie, et ne repousse l'ennemi toutes les fois qu'il voudrait l'attaquer, que je lui fais dire par son aide de camp que je suis en mouvement pour tâcher d'en finir avec les Russes. Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Kœnigsberg, le 16 juin 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, pour lui faire connaître qu'il est probable que les premiers coups de fusil seront tirés vers le 23 ou le 24 juin. Il est donc probable que vers les premiers jours du mois de juillet, les résultats en seront connus à Berlin. Il est donc convenable qu'au reçu de la présente, il se rende à Spandau pour s'assurer que cette place est bien armée, bien approvisionnée, et dans le cas de faire une bonne résistance; qu'il y a la quantité de poudre et de boulets nécessaire. Qu'à cette époque la division Lagrange sera arrivée à Berlin, et la division Partouneaux réunie à Stettin. Qu'il est convenable que toutes les troupes qui sont à Berlin ne logent pas chez l'habitant, mais soient casernées ou campées; qu'elles aient quelques pièces d'artillerie, et que tout se trouve dans une situation satisfaisante, etc., etc. (Le reste de la lettre, relative à des mouvemens et incorporations de troupes, offre peu d'intérêt.)

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Wilkowisky, le 22 juin 1812.

Mon cousin, vous enverrez ma proclamation à l'armée. Donnez ordre aux maréchaux commandans les premier, deuxième, troisième corps de la garde et la cavalerie de ne la publier que le 24, à la pointe du jour. Ecrivez au duc de Tarente qu'il fasse connaître cette proclamation le 25 à la septième division; et, quant au corps

prussien, il ne la leur communiquera pas, mais qu'il leur en fasse une à sa volonté, dans laquelle il leur dira en peu de mots que la guerre a commencé, et que la Russie la veut. Ecrivez au roi de Westphalie de la faire connaître aux cinquième, septième et huitième corps, seulement dans la journée du 26 au matin. Envoyez la proclamation au prince Schwartzenberg, et comme elle n'est pas convenable pour son corps d'armée, chargez-le d'y substituer celle qui lui conviendra, en faisant seulement connaître que la guerre a commencé; il ne publiera cette communication que le 26. Communiquez ma proclamation au vice-roi; il en donnera connaissance à son corps et aux Bavarois le 25. Les gouverneurs de Kœnigsberg et Dantzig la publieront le 27. Envoyez-la par l'estafette de ce jour à mes ministres à Vienne et à Berlin. Envoyez-la également à mon ministre à Varsovie; ils ne la feront publier que le 26. Ainsi cette proclamation sera pour toute l'armée, à l'exception des Autrichiens et des Prussiens, auxquels les commandans de ces corps feront des proclamations particulières. Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général (*a*).

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au prince Poniatowski que vous avez mis sa lettre sous les yeux de l'empereur; que

(*a*) Je me suis décidé à citer cette lettre, parce qu'elle fait connaître combien Napoléon supportait difficilement la contrariété; il a d'ailleurs loué si souvent les Polonais, qu'on peut affirmer qu'il connaissait mieux que personne l'injustice des reproches qu'il leur adressait.

sa majesté a été très-mécontente de savoir qu'il parle de solde, de pain, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'ennemi; que sa majesté a été d'autant plus surprise qu'il est seul de son côté avec peu de monde, et que, lorsque les gardes de l'empereur qui sont venus à Wilna à marches forcées de Paris, au lieu d'avoir demi-ration, manquent de pain, n'ont que de la viande, et ne murmurent point, l'empereur n'a pu voir qu'avec peine que les Polonais soient assez mauvais soldats et aient assez mauvais esprit pour relever de pareilles privations; que sa majesté espère qu'elle n'entendra plus parler de cela.

Sur ce, etc.

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, vous avez eu tort d'écrire au duc de Tarente que j'envoyais un officier en Samogitie pour y acheter deux mille chevaux. Ce n'est pas acheter que j'ai entendu, c'est requérir. Pour accorder cela, vous écrirez au duc de Tarente que ces chevaux seront payés à compte de la contribution, etc. (La suite est relative à un équipage de ponts.)

Signé NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, on fera partir les prisonniers aussitôt qu'il y en aura douze cents, et pas avant le 13. Le 12, on fera partir les officiers et les sous-officiers, hormis

douze sous-officiers qu'on gardera pour tenir les contrôles. Ces prisonniers seront divisés en douze compagnies de cent hommes, ayant un sous-officier à leur tête pour tenir les contrôles. Ils seront commandés par un chef de bataillon français et escortés par une compagnie de Bade de cent hommes, quarante Prussiens à cheval et une brigade de gendarmerie de cinq hommes. Les prisonniers iront dans quatre jours à Kowno, et tous les soirs ils seront renfermés dans une église. Ils emporteront du pain de Wilna pour quatre jours à ration complète. Les officiers de gendarmerie et les commandans d'arme de la route seront prévenus du passage de ces prisonniers, et les commandans des colonnes mobiles recevront l'ordre de les faire escorter avec de forts détachemens. Tous ceux qui seraient trouvés hors des rangs, cherchant à déserter, seront fusillés; on en fera la déclaration à chaque compagnie avant de partir. A Kowno, ils auront un jour de séjour; on les placera également dans une église. Vous laisserez le commandant de Kowno maître de les embarquer sur les bâtimens qui sont venus chargés de vivres, et qui opéreraient leur retour à vide à Tilsit; s'il n'y a pas d'inconvénient, on aurait soin de les placer à fond de cale, et de les bien surveiller. Si la navigation est difficile, que le trajet soit plus long par eau que par terre, on les fera aller par terre. Ils prendront du pain pour quatre jours, et suivront la rive gauche du Niémen. Ils seront transportés par eau à Kœnisberg, d'où ils seront dirigés sur Pillau, où ils seront enfermés dans une prison. Les officiers et sous-officiers seront dirigés sur Dantzig. Les prisonniers seront gardés à Pillau jusqu'à nouvel ordre;

il ne pourra cependant y en avoir plus de mille à Pillau. Le chef de bataillon qui conduira ces douze cents prisonniers les accompagnera jusqu'à Pillau; il prendra un reçu du commandant, et règlera sa comptabilité avec l'état major général. Vous demanderez au gouverneur de Dantzig de préparer dans la place de vastes locaux pour contenir dix mille prisonniers. Vous ferez préparer à Thorn des locaux pour mille autres. Le deuxième millier qui sera envoyé à Dantzig, s'embarquera sur le Frisch-Haff, et de là sera dirigé par la route la plus courte d'Elbing sur Dantzig.

Sur ce, etc. *Signé* NAPOLÉON.

Napoléon au major-général.

Witepsk, le 2 août 1812.

Mon cousin, envoyez un officier au prince de Schwartzenberg pour lui faire connaître que je mets le septième corps sous ses ordres; qu'il rallie ce corps et marche à Tormassof et Kamenskoi, et leur livre bataille, et qu'il les doit suivre partout jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout. Faites connaître au général Reynier, que j'ai donné au prince de Schwartzenberg le commandement supérieur sur les deux corps réunis.

Sur ce, etc. *Signé* NAPOLÉON.

Napoléon à l'officier d'ordonnance d'Hautpoult.

Witepsk, le 5 août 1812.

L'officier d'ordonnance (*a*) d'Hautpoult se rendra à Ostrowno, et de là à Beszenkowiczi. Il verra à Os-

(*a*) Cette lettre fait voir que Napoléon ne se contentait pas de diriger en grand les opérations, mais descendait souvent jus-

trowno, si le village est réhabité et s'il y a un commandant de place pour le réorganiser. Il verra à Beszenkowiczi, si les ponts sont faits, et si on a substitué un pont de radeaux au pont de chevalet, qui ne résisterait pas aux premières crues de la rivière; il verra si on a travaillé à la tête de pont; il verra l'hôpital, la manutention, les magasins, et enfin si le pays commence à se réorganiser; il me rendra compte des troupes qu'il rencontrera, soit cavalerie, soit artillerie, soit infanterie, soit équipages militaires; il verra, à Beszenkowiczi, le 4e régiment des chasseurs de la garde et le bataillon de Hesse-Darmstadt,

qu'aux moindres détails. La formation des capitaines d'ordonnances, avec les fonctions qu'ils remplissaient, appartenait entièrement à Napoléon; tous étaient jeunes, ou du moins dans la force de l'âge; quelques-uns portaient des noms historiques que Napoléon désirait voir figurer dans l'armée, et il était flatté de les attacher à sa maison; d'autres étaient fils de grands seigneurs de son empire, d'autres enfin avaient été choisis à cause de leur mérite. Il leur donnait souvent des missions qui n'auraient dû être remplies que par des officiers généraux : comme, par exemple, de faire prendre les armes à des divisions, de les *voir*, et de lui venir rendre compte de leur situation; c'était, à proprement parler, en passer la revue. Il est hors de doute qu'un général de division était blessé d'être inspecté par un capitaine; mais les généraux étaient ployés à une obéissance si entière, qu'ils se seraient bien gardés de se plaindre. En employant ainsi ses capitaines d'ordonnances, Napoléon trouvait réunie la vigueur à la capacité, ce qui se serait rarement rencontré chez les officiers généraux. Je dis la vigueur, parce qu'il donnait quelquefois à ses capitaines d'ordonnances des missions qui exigeaient qu'ils passassent plusieurs nuits de suite, tantôt en voiture, tantôt à cheval, tandis que le jour était employé à réunir et à rédiger les renseignemens qui leur avaient été demandés.

auxquels j'ai ordonné de rester-là en position jusqu'à nouvel ordre. Il doit y avoir aussi plusieurs pièces d'artillerie; il faudra avoir soin que tout cela soit en position, et qu'on travaille à la tête de pont, afin de la terminer; il s'informera si on a des nouvelles des Kosaques, et s'il est nécessaire, il restera un jour à Beszenkowiczi, afin de tout voir et de faire sa dépêche; il m'écrira de cet endroit, en ayant soin de remettre sa lettre à la première estafette qui passera à Beszenkowiczi; il continuera sa route sur Polotzk, d'où il m'expédiera sa seconde dépêche; il verra les fonctionnaires de la ville, l'hôpital, la manutention. Il me fera connaître combien de prisonniers a fait le duc de Reggio à ces différentes affaires qui viennent d'avoir lieu, combien de blessés; tout ce qu'il pourra apprendre sur cette affaire, et sur la situation du corps du duc de Reggio. Le duc de Tarente ayant pris Dünabourg, l'officier d'ordonnance d'Hautpoult s'informera si la communication entre les deux corps s'est opérée. Il prendra toutes les informations qui pourront me faire connaître la nature des forces opposées au duc de Reggio. Il restera avec ce maréchal, auquel il remettra la lettre ci-jointe, jusqu'à ce que celui-ci ait attaqué l'ennemi, éclairci la rive droite et opéré sa communication avec Dünabourg.

Signé NAPOLÉON.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Elchingen.

Smolensk, le 19 août à huit heures du matin.

Monsieur le duc, je reçois votre rapport de ce matin, à six heures; l'armée ennemie aura pu prendre deux par-

Napoléon. Ce conquérant recommence à se porter sur Moskou, et s'en empare le 14 septembre sans éprouver de résissistance. Incendie de cette capitale. Opinion répandue en Russie au sujet de cet incendie. Ressources que les débris de Moskou procurent à l'armée française. Alexandre annonce lui-même à ses peuples la perte de sa capitale, et cherche à les rassurer par le tableau de la situation respective des armées. Consternation répandue dans l'empire à cette nouvelle. Napoléon, ignorant quelle route avait suivie Kutusof dans sa retraite, reste douze jours dans l'inaction. Kutusof, après s'être retiré dans la direction de Riazan, tourne autour de Moskou et vient prendre position à Krasno-Pachra sur la vieille route de Kaluga. Napoléon se décide à marcher contre Kutusof pour lui livrer bataille, mais le général russe s'étant retiré, Napoléon continue de rester à Moskou, et se contente de le faire suivre par la partie de son armée qui était sous les ordres de Murat. Kutusof prend position derrière la Nara, et s'y retranche. Napoléon fait fortifier le Kremlin et emmagasiner des vivres, comme s'il eût voulu passer l'hiver à Moskou. Il propose la paix à Alexandre. Réflexions sur cette démarche et sur la prolongation de son séjour à Moskou. Avantages que les Russes retirent de l'incendie de Moskou. Suite du récit des opérations des corps d'armée détachés. Situation de l'armée de Moskou. Napoléon se dispose à se mettre en marche; mais avant que de commencer son mouvement, il envoie de nouveau vers Kutusof pour savoir si Alexandre a fait une réponse à ses propositions. Le général russe parvient à prolonger encore de quelques jours les négociations. Napoléon apprend le 18 octobre, dans l'après-midi, que Kutusof a attaqué Murat dans sa position de Winkowo. Cette nouvelle le décide à quitter Moskou le jour même; il laisse Mortier dans cette capitale, et vient bivouacquer avec l'armée sur la vieille route de Kaluga. Combat de Winkowo le 18 octobre. Réflexions sur les opérations militaires depuis la bataille de la Moskwa.

QUOIQUE la campagne commencée depuis peu de tems présentât déjà d'immenses résultats,

elle n'avait point amené ceux que Napoléon désirait le plus ardemment. De vastes provinces, que l'armée russe avait été forcée d'abandonner, pour ainsi dire sans combattre, avaient été conquises; mais cette armée s'était retirée avec le plus grand ordre, aucun principe de désorganisation ne s'y était manifesté, et Napoléon avait retrouvé dans les champs de Smolensk et de Walutina, ces soldats d'Eylau, impassibles dans les revers comme dans les succès. L'insurrection n'avait point devancé l'arrivée des Français : pour la faire éclater, il aurait fallu proclamer le rétablissement du royaume de Pologne au moment même où les hostilités commencèrent. Nous avons fait voir que des vues ambitieuses trop étendues avaient seules empêché Napoléon de tenir une conduite si conforme à ses véritables intérêts. Les provinces envahies, foulées par les plus nombreuses armées qu'on eût vues dans les tems modernes, étaient hors d'état de le seconder puissamment. Quant à celles que conservait encore la Russie, elles paraissaient plus décidées que jamais à ne prendre aucune part active dans la lutte qui venait de s'engager.

Avant que de continuer le récit des opérations militaires, nous allons faire connaître

les changemens survenus dans la politique de l'Europe depuis le commencement des hostilités; ils eurent la plus grande influence sur les résultats de cette guerre.

La Suède, par suite du traité de Paris (6 janvier 1810), avait fermé ses portes aux Anglais, et néanmoins elle continuait à commercer avec eux par la voie des neutres (*a*). Napoléon, ne voulant reconnaître pour amis que les ennemis de l'Angleterre, fit signifier à la Suède, par son ministre, qu'elle eût à déclarer la guerre à l'Angleterre; qu'elle fît saisir les bâtimens anglais qui étaient dans ses ports, ainsi que les denrées et marchandises anglaises qui avaient été introduites en Suède depuis le traité de Paris, n'importe sous quel pavillon; que si, au bout de cinq jours, elle n'avait point accédé sans restriction à ces demandes, le ministre de France se retirerait sans prendre congé. La Suède se vit contrainte de céder; mais l'Angleterre, jugeant l'intention plutôt que le fait, n'exerça point contre son commerce des hostilités qui l'auraient plongée dans une extrême détresse.

Cependant, la Suède ne pouvant supporter

(*a*) Ce commerce n'avait lieu qu'en Suède, mais point en Poméranie.

la nouvelle position dans laquelle elle se trouvait, demanda des secours pécuniaires à Napoléon. Ce conquérant préparait alors son expédition de Russie; l'alliance de la Suède lui aurait été d'un grand secours; néanmoins il n'accéda point à sa demande. Il voulait tout ployer par la force, tandis qu'un peu de politique lui aurait été si utile. Au lieu donc d'offrir des subsides à la Suède, de former avec elle une alliance offensive et défensive contre la Russie (*a*), et de fermer les yeux sur un faible commerce qui se faisait clandestinement, et dont cette puissance ne pouvait se passer, il autorisait ses corsaires à capturer les bâtimens suédois, faisait occuper la Poméranie par ses troupes (27 janvier 1812), et accablait cette province des maux qui ont pesé sur les pays conquis pendant les guerres de la révolution (*b*). Cette conduite hostile força la Suède à se je-

(*a*) Napoléon proposa cette alliance plus tard, mais sans offrir de subsides, et d'ailleurs il n'était plus tems. Ses violences, sa hauteur, lui avaient aliéné la Suède, cette ancienne alliée de la France ; elle s'était déjà rapprochée de la Russie et de l'Angleterre.

(*b*) On accabla cette province de contributions énormes, on envoya dans les prisons d'Hambourg plusieurs de ses fonctionnaires publics, on s'empara des bâtimens suédois qui étaient dans les ports de la Poméranie, et on les arma en

ter dans les bras de la Russie, son ennemie naturelle. Elle conclut à Pétersbourg, avec cette puissance, le 24 mars 1812, un traité d'alliance offensive et défensive, qui fut tenu secret, qui n'a point encore été publié, et dont Napoléon n'eut connaissance qu'après le commencement des hostilités (*a*).

Dès que l'occupation de la Poméranie par les troupes françaises eut été connue de la Suède, elle se déclara en état de neutralité à l'égard de la France et de l'Angleterre, et quelques mois après (12 juillet 1812), elle signa à Oérébro, un traité d'alliance avec cette

course. Deux régimens suédois furent désarmés et envoyés en France comme prisonniers de guerre.

(*a*) Le traité du 24 mars 1812, entre la Suède et la Russie, contenait les stipulations suivantes : La garantie réciproque des deux états ; la convention de faire une diversion dans le cas d'hostilités avec la France et ses alliés, sur tel point de l'Allemagne qu'il serait jugé convenable, avec vingt-cinq ou trente mille Suédois et vingt mille Russes ; la promesse de garantir à la Suède la réunion ou la conquête de la Norwège, et de lui fournir une armée de trente mille hommes, si cela était nécessaire, pour l'aider à faire cette conquête. On devait inviter le roi de Danemarck à accéder à l'alliance et à la cession de la Norwège, contre une indemnité pleine et entière en Allemagne, et à la proximité de ses états, et si ce souverain ne voulait pas adopter ce projet, on devait lui déclarer la guerre. Le roi d'Angleterre devait être invité à consentir au traité et à en garantir les stipulations.

dernière puissance. Six jours plus tard, et dans le même lieu, la paix fut conclue entre la Russie et l'Angleterre (*a*) : elle existait déjà de fait; des intérêts et des craintes communes avaient devancé la lenteur des formes.

Les négociations entre les puissances belligérantes et la Turquie avaient eu plus d'importance encore. Cette puissance a, depuis le traité de Belgrade (13 septembre 1739), soutenu contre la Russie plusieurs guerres, qui toutes ont été désastreuses. On doit l'attribuer à ce que les Russes ont apporté successivement à leurs institutions militaires et à leur méthode de guerre les changemens exigés par les progrès de l'art, tandis que les Turcs les ont constamment repoussés.

La dernière guerre entre ces deux puissances avait éclaté le 7 janvier 1807; une trève eut lieu (24 août 1807) par suite du traité de Tilsitt; les Russes évacuèrent les provinces qu'ils avaient conquises; elles restèrent inoc-

(*a*) Des articles secrets du traité stipulaient que l'Angleterre fournirait en argent, armes et approvisionnemens, la valeur d'environ 700,000 livres sterling; et que la Russie enverrait, en garantie de ses engagemens, sa flotte entière, consistant en dix-huit vaisseaux de ligne et douze frégates, dans les ports d'Angleterre.

cupées entre les deux armées. Cet état de choses subsista jusqu'aux conférences d'Erfurth (27 septembre 1808), dans lesquelles Napoléon consentit à ce que la Russie incorporât à son empire la Moldavie, la Valachie et la Bessarabie ; mais la Turquie refusant de céder ces provinces, les hostilités recommencèrent.

D'abord les succès furent partagés ; les Turcs éprouvèrent ensuite de grands revers, et se virent contraints de demander la paix. L'on entra en négociation à Bukarest ; la Turquie devait perdre quatre provinces, la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, occupées par les Russes, et la Servie, qui s'était rendue indépendante. La mésintelligence qui éclata alors entre la France et la Russie, suivie bientôt de préparatifs de guerre, vint ranimer les espérances de la Turquie ; elle se montra moins disposée à faire des sacrifices pour obtenir la paix, et les négociations traînèrent en longueur.

Tel était l'état des choses lorsque Napoléon se décida à envoyer un ambassadeur extraordinaire à Constantinople, où il n'avait alors qu'un chargé d'affaires. Le but de cette ambassade était d'engager le sultan Mahmoud à recommencer les hostilités contre les Russes, et à se mettre lui-même à la tête de ses troupes.

Le lieutenant-général comte Andréossi, choisi pour remplir ce poste, arriva à Laybach en Croatie, le 7 juin 1812, et s'y arrêta, selon ce qui lui avait été prescrit, en attendant l'ordre de continuer sa route. Napoléon retardait son départ parce qu'il ne pouvait l'envoyer, avec de pareilles instructions, qu'au moment de commencer les hostilités contre la Russie.

Tandis que l'ambassadeur de France perdait ainsi à Laybach un tems précieux, la Russie redoublait d'activité pour obtenir une paix selon ses désirs, l'Angleterre envoyait un ambassadeur extraordinaire pour la seconder. Ces deux puissances employaient particulièrement les moyens de corruption, si puissans près du cabinet ottoman; elles disposaient déjà des princes Morouzi, elles parvinrent à gagner le reiss-effendi (a). Le chargé d'affaires de France, manquant d'instructions précises, ne pouvait opposer qu'une faible résistance à leur influence toujours croissante; tout semblait

(a) Deux des trois frères Morouzi occupaient des emplois importans. L'un, Démétrius Morouzi, était premier drogman de la Porte, et avait été attaché à Galeb, reiss-effendi (ministre des relations étrangères), qui conduisait les négociations de Bukarest. L'autre, Payanotti Morouzi, l'avait pendant ce tems remplacé à Constantinople.

annoncer une paix prochaine : une circonstance imprévue vint en précipiter la conclusion.

Kutusof, général de l'armée russe, conduisait les négociations à Bukarest; instruit qu'Alexandre allait lui envoyer un successeur (l'amiral Tchitchagof), il se hâta de les terminer (*a*); la latitude qui lui avait été laissée lui en donnait la facilité, et il fut puissamment secondé par Démétrius Morouzi. Ce prince, qui avait toujours été, ainsi que ses deux frères, attaché au parti russe, aspirait au gouvernement de l'une des deux principautés de Valachie ou de Moldavie, aussi ne pouvait-il désirer qu'elles fussent cédées à la Russie, et pourtant il fallait qu'il conservât la bienveillance de cette puissance, sans l'appui de laquelle il ne pouvait réussir dans ses projets. Les préliminaires de la paix furent signés à Bukarest (*b*);

(*a*) M. de Montvéran, dans le supplément à l'histoire de la situation de l'Angleterre, rapporte que Kutusof fit produire dans les négociations de Bukarest, une lettre dans laquelle Napoléon proposait à Alexandre le partage de l'empire Ottoman; que cette lettre était fausse, mais que l'écriture du sécrétaire et la signature de Napoléon étaient si bien imitées que les négociateurs turcs furent trompés.

(*b*) Peu de jours après, arriva Tchitchagof, qui remplaça Kutusof; ce dernier quitta sans regret un commandement qui avait perdu son importance.

le 28 mai 1812, à des conditions qui remplissaient parfaitement les vues de Démétrius; car la Russie acquérait par ce traité la Bessarabie et la partie de la Moldavie qui est placée sur la rive gauche du Pruth, rivière qui devenait ainsi la limite des deux empires, et la Turquie recouvrait la Valachie et environ les deux tiers de la Moldavie. Si les plénipotentiaires turcs avaient insisté, ils auraient indubitablement obtenu la restitution de toutes les conquêtes qu'avaient faites les Russes; aussi Alexandre ratifia-t-il le traité (23 juin 1812), tandis que le sultan s'y refusa d'abord. Dès que l'Angleterre et la Russie eurent connaissance de ce refus, elles réunirent de nouveau leurs efforts pour amener le sultan à ratifier le traité.

La plupart des troupes turques retournent dans leurs foyers à la paix: celles qui composaient alors l'armée, étaient fatiguées d'une guerre longue et désastreuse. Le bruit qu'on avait répandu de la conclusion de la paix avait fait déserter un grand nombre de soldats. Les mêmes bruits et la rencontre de ces déserteurs firent rétrograder les troupes d'Asie, qui se rendaient à l'armée; les fonctionnaires publics, surtout les chefs militaires, favorisaient sourdement

ces intrigues. Le sultan se trouva sans armée. Dans le même tems on lui représentait que les différends élevés entre la France et la Russie, pouvaient s'aplanir, et que Napoléon le sacrifierait de nouveau comme il avait fait aux conférences d'Erfurth; que ce conquérant avait des vues sur la Turquie (1); que cela semblait prouvé par son établissement en Croatie, en Dalmatie, dans les îles Ioniennes, et surtout par l'immense matériel de guerre qu'il avait réuni dans ces provinces. Ces raisons étaient d'un grand poids; aussi est-il probable que l'intention de Mahmoud n'était point de recommencer les hostilités, mais qu'il voulait seulement obtenir des conditions plus favorables. Quoi qu'il en soit, ce monarque, digne peut-être de marcher sur les traces des Mahomet, des Amurat, mais enchaîné par une aristocratie militaire qu'il voudrait, mais qu'il ne peut détruire, fut, pour ainsi dire, forcé de ratifier le traité signé à Bukarest. Il le fit étant déjà instruit du commencement des hostilités entre la France et la Russie, et des premiers succès de Napoléon. Ainsi Alexandre, malgré sa position critique, fit, par la paix de Bukarest, l'acquisition de la Bessarabie, et du tiers de la Moldavie.

Andréossi reçut enfin, dans les derniers jours

de juin, l'ordre de continuer son voyage ; il marcha jusqu'à Traunick avec sa suite. Là, afin de se hâter, il prit seul les devans; mais il ne put arriver à Constantinople que le 25 juillet, et déjà le sultan avait ratifié le traité signé à Bukarest (*a*).

Napoléon se reprocha plusieurs fois par la suite d'avoir retardé si long-tems le départ de son ambassadeur. Mahmoud, irrité de la violence qui lui avait été faite, se vengea en sultan ; il fit décapiter les princes Morouzi, et exila le reiss-effendi.

Tandis que la Russie traitait ainsi de la paix avec l'Angleterre et la Turquie, elle négociait avec l'Espagne un traité qui fut conclu à Wéliki-Luki (20 juillet 1812); par ce traité la Russie reconnaissait les cortès, et formait avec eux une alliance offensive et défensive. Ces deux puissances, trop éloignées pour pouvoir coordonner leurs opérations, se prêtaient néanmoins un mutuel secours, en dirigeant leurs efforts vers un même but.

Nous pouvons actuellement apprécier la situation des puissances belligérantes. Celle de la Russie, quoique critique, s'était cependant fort

(*a*) Le sultan avait ratifié le traité le 14 juillet 1812.

améliorée. Riga occupait Macdonald, qui n'avait point assez de forces pour en entreprendre le siége. Sur le point de Polotzk, les succès avaient été partagés; mais Saint-Cyr devait sous peu perdre l'offensive, si on ne lui envoyait des renforts, puisque son adversaire en recevait continuellement. En Volhinie, on jouissait d'un repos momentané; mais l'arrivée prochaine de l'armée de Moldavie, devenue disponible depuis la paix avec la Turquie, allait y ranimer les opérations, et donner aux Russes une grande supériorité sur Schwartzenberg. L'armée que Napoléon commandait immédiatement avait essuyé de grandes pertes par les raisons que nous avons développées précédemment; toutefois les corps d'élite, dont on avait pris plus de soin, et qui n'avaient point encore combattu, faisaient exception. Napoléon conservait une grande supériorité sur son adversaire, moins encore par le nombre que par la qualité des troupes; car indépendamment des corps d'élite, dont nous venons de parler, les autres corps ne se trouvant plus composés que des plus braves et des plus robustes, avaient gagné en valeur s'ils avaient perdu en nombre. Jeté d'ailleurs dans ces pays lointains et peu civilisés, préférant la mort à la captivité chez

les Russes, considérant chaque combat comme un acheminement à la conclusion de cette guerre, le soldat se battait avec un acharnement incroyable.

Quelque rapides qu'eussent été les succès, et quelque favorable que fût encore la situation de Napoléon, il devait pourtant considérer que, s'il continuait à faire aux Russes le même genre de guerre, l'avantage du nombre qu'il avait encore s'évanouirait bientôt ; car ses pertes en hommes et en chevaux étaient infiniment plus fortes que les secours qui lui arrivaient ; tandis que chez les Russes c'était tout le contraire. Il savait d'ailleurs que la Suède s'était alliée à la Russie, et que la Turquie avait fait la paix avec cette puissance ; qu'ainsi les armées de Finlande et de Moldavie, composées de vieilles troupes, allaient renforcer les armées russes. Il voyait les succès balancés sur les derrières de son armée, et nonobstant ce qu'aurait exigé la prudence, il y avait laissé les troupes autrichiennes et prussiennes, dont il devait se défier en cas de revers (*a*). Il devait donc, et cette

(*a*) C'était une faute d'attacher les troupes autrichiennes et prussiennes à des opérations isolées sur les derrières de l'armée, par les raisons que nous venons de donner, et parce qu'elles y essuyaient des pertes beaucoup moins fortes que les

opinion était presque unanime dans l'armée, s'arrêter à Smolensk, achever la conquête des provinces polonaises russes, et s'occuper de leur organisation. Il se décida au contraire à marcher de nouveau contre l'armée russe, espérant qu'elle accepterait enfin la bataille.

Alexandre ne se montra point abattu par les revers qui accablaient son empire; inébranlable dans la résolution de ne point fléchir devant la fortune de Napoléon, il fut puissamment secondé par le dévouement de son peuple. Nous avons vu qu'il n'avait point pris d'avance des mesures de défense intérieure, onéreuses aux peuples, mais indispensables pour résister à une redoutable invasion; qu'il ne s'était décidé à y avoir recours qu'à l'époque de l'évacuation du camp retranché de Drissa; qu'il adressa alors deux proclamations, l'une à sa nation, l'autre à la ville de Moskou, et qu'il

troupes que Napoléon commandait immédiatement. Le bon sens voulait que Napoléon gardât Schwartzenberg avec lui et laissât Poniatowski avec ses Polonais en Volhinie. Il fallait aussi éviter de réunir des Polonais et des Prussiens, comme on avait fait au dixième corps, à cause de la haine qui existait entre ces deux nations. Il est cependant juste d'ajouter que Napoléon avait voulu rappeler à lui Schwartzenberg, et qu'il ne l'avait pas fait pour l'opposer à Tormassof; mais alors il pouvait le remplacer par Poniatowski.

était parti ensuite de Polotzk (18 juillet 1812) pour cette capitale. Il y arriva le 24 juillet, et y tint une assemblée des principaux de la noblesse et du corps des bourgeois, dans laquelle on décida la levée de quatre-vingt mille hommes de milice. Cet exemple fut imité dans tout l'empire. Chaque gouvernement offrit des troupes, des denrées, ou des bestiaux, selon la nécessité, ou selon la nature de ses productions. La petite Russie (2) offrit dix-huit mille Kosaques; de simples particuliers levèrent des bataillons, et même des régimens; ces troupes ne devaient servir (3) que jusqu'à l'évacuation du territoire russe. On pouvait facilement réunir les hommes nécessaires pour leur formation, et même les habiller en drap grossier du pays, ainsi qu'on le fit; mais on n'avait point assez de fusils pour les armer; on fut donc forcé de leur donner des piques. Ces mesures de défense intérieure n'empêchaient point Alexandre de faire de nouvelles levées pour augmenter son armée de ligne. De pareils efforts semblaient devoir accabler Napoléon; mais les résultats étaient loin de répondre aux apparences; plus des trois quarts des recrues périrent (4) avant que d'avoir rejoint l'armée.

Ce fut ainsi qu'Alexandre, s'appuyant sur le

patriotisme et les sentimens religieux de son peuple, lui demanda, et en obtint des efforts qui lui permirent de lutter contre les nombreuses armées qui envahissaient son empire. Pendant le séjour que le monarque russe fit à Moskou, le synode de cette capitale adressa aux habitans une proclamation, dans laquelle, par des motifs tirés plus particulièrement de la religion, il les exhortait à seconder le souverain de tous leurs efforts pour la défense de la patrie. Peu de jours après (26 juillet), Platon, métropolitain de Moskou, qui vivait retiré dans le monastère de Troitzka, à cause de son grand âge, écrivit la lettre suivante à Alexandre, en lui envoyant l'image de saint Serge, qui était en grande vénération parmi les Russes :

« La ville de Moskou, la première capitale
» de l'empire, la nouvelle Jérusalem, reçoit
» son Christ; comme une mère dans les bras
» de ses fils zélés, et, à travers le brouillard
» qui s'élève, prévoyant la gloire brillante de
» sa puissance, elle chante dans ses transports :
» Hozanna, béni soit celui qui arrive! que
» l'arrogant, l'effronté Goliath apporte, des
» limites de la France, l'effroi mortel aux con-
» fins de la Russie! La pacifique religion, cette
» fronde du David russe, abattra soudain la

» tête de son sanguinaire orgueil. Cette image
» de saint Serge, antique défenseur du bon-
» heur de notre patrie, est offerte à votre ma-
» jesté impériale. »

Alexandre donna cette image à la milice de Moskou, et elle lui fut remise avec la plus grande solennité la veille de son départ pour l'armée. La guerre prenait ainsi peu à peu un caractère national et religieux. Le monarque russe, ayant obtenu des Moskovites de si généreux sacrifices, retourna dans les premiers jours d'août à Pétersbourg, où sa présence devenait nécessaire.

Après le combat de Walutina, Napoléon revint à Smolensk, et s'y arrêta quelques jours. Il y reçut des rapports des généraux commandant les corps d'armée détachés, et leur envoya de nouvelles instructions. Il y tint un conseil, dans lequel on examina s'il fallait s'arrêter à Smolensk et achever la conquête des provinces polonaises, ou continuer à poursuivre l'armée russe. Je n'ai pu savoir exactement quels furent les généraux qui assistèrent à ce conseil, de quelle manière ils opinèrent, ni quelle opinion obtint la majorité; j'ai seulement acquis la certitude que les avis furent partagés.

Quoique Napoléon eût séjourné à Smolensk,

les opérations continuèrent, et il n'accorda pour ainsi dire point de repos à des troupes qui en avaient un si grand besoin. Murat, suivi de Davout et Ney, passa le Dniéper à Slobpnewa (22 août)(a), sans éprouver de résistance ; deux jours après, Junot y arriva, et y prit position.

Aussitôt après avoir passé le fleuve on trouve une forêt sablonneuse ; les hommes, les chevaux, les troupeaux, l'artillerie, les bagages, tout s'y trouvait entassé sur la route. Là, par un soleil brûlant, on ne marchait qu'entouré d'un nuage épais de poussière, sans pouvoir trouver même de l'eau marécageuse pour étancher sa soif. Au-delà de la forêt, c'est un pays fertile, bien cultivé et couvert de villages. Murat s'avança jusque vis-à-vis Uwiat, village situé une demi-journée en deçà de Dorogobuj. Barklay, ayant réuni son armée à celle de Bagration, avait pris position derrière l'Uja, ruisseau qui passe au-delà du village d'Uwiat. Sa droite s'appuyait au Dniéper, sa gauche s'étendait le long de l'Uja, jusqu'à une lieue de la route. Entre cette position et Dorogobuj, et à peu de dis-

(a) Les Russes ayant détruit le pont qui existait en cet endroit, la cavalerie passa d'abord à gué, et l'on eut bientôt construit deux ponts pour le passage de l'infanterie et de l'artillerie.

tance de cette ville, il faisait travailler à des retranchemens.

Pendant que la plus grande partie de l'armée française s'avançait ainsi sur la route de Moskou, Poniatowsky et Eugène prenaient la même direction, en suivant des chemins de traverse à droite et à gauche de celle de Moskou. Le premier, laissant le Dniéper à gauche, avait passé à Belkino, et se trouvait, à deux lieues sur la droite de Murat, en mesure de prendre sa place de bataille, ou de tourner Barklay, selon qu'il lui serait ordonné. Le second avait suivi la route de Dukhowszina jusqu'à Pomogaïlowa ; là, il avait pris un chemin de traverse qui l'avait conduit sur la route de Dukhowszina à Dorogobuj, et, ayant traversé le Wop, rivière qui devait un jour lui être si fatale, il atteignit, le 25 août, Zaselie, village situé tout près du Dniéper, à une journée de Dorogobuj ; il y opéra sa jonction avec Grouchy, qui venait d'y arriver par la route de Dukhowszina. Ces deux généraux pouvaient facilement passer le fleuve pour se réunir à Murat, si cela devenait nécessaire. Latour-Maubourg, après avoir séjourné quatre jours à Drybino, se dirigeait, par Mstislaw, sur Jelnia, où il devait arriver le 28.

Dès que Napoléon eut été instruit que Barklay avait pris position avec la totalité de son armée, et avait fait construire quelques retranchemens en avant de Dorogobuj, il conçut de nouveau l'espoir d'obtenir enfin cette bataille, l'objet de tous ses vœux. Il fit donc partir subitement sa garde (*a*) dans la nuit du 24 au 25, pour se rendre aux avant-postes. L'armée avec laquelle il allait combattre Barklay ne comptait plus que cent cinquante-cinq mille six cents combattans (*b*). Les motifs qui avaient jusqu'alors décidé le général russe à éviter d'en venir à une affaire générale subsistaient toujours, et il attendait sous peu de jours un renfort que lui amenait le général Miloradowitz; il se retira donc avant que Napoléon eût concentré ses troupes, et abandonna Dorogobuj: les Français y entrèrent dans la soirée (25 août); Napoléon y arriva bientôt après, s'établit dans le château, et y passa la nuit. La ville était intacte; mais les habitans avaient fui, et les ressources qu'elle contenait, livrées au pillage, furent d'un faible secours.

(*a*) Le général Laborde fut laissé à Smolensk, avec sa division, jusqu'à l'arrivée des régimens de marche qui étaient destinés à former la garnison de cette place.

(*b*) Cette évaluation est celle qui résulte des feuilles d'ap-

Non loin de cette ville, et sur la gauche, les trois fleuves les plus considérables de la Rus-

pel que Napoléon se fit donner le 23 août, et que je transcris ici.

DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie, y compris la cavalerie légère et l'artillerie.	Cavalerie, y compris l'artillerie.	OBSERVATIONS.
Vieille garde.	6,812	»	
Jeune garde.	12,925	»	
Cavalerie de la garde.	»	4,208	Y compris la division Claparède.
Artillerie de la garde.	2,500	1,000	Approximativement, et en y comprenant l'artillerie de la ligne attachée à la garde, ainsi que le train qui attelait l'artillerie.
1er corps.	40,622	»	
3e corps.	16,053	»	
4e corps.	32,823	»	
5e corps.	11,857	»	Y compris la cavalerie légère bavaroise.
8e corps.	12,686	»	
1er corps de cavalerie.	»	5,700	
2e *idem*.	»	3,859	
3e *idem*.	»	4,930	Non compris la division Doumerc.
4e *idem*.	»	4,000	Approximativement, et non compris la brigade détachée avec Dombrowski.
TOTAUX.	136,473	23,697	

Si l'on déduit du total de l'infanterie la cavalerie légère attachée aux corps d'infanterie, qui pouvait s'élever alors à huit mille hommes, et l'infanterie de la division Laborde, qui resta à Smolensk, et qui s'élevait à environ quatre mille cinq

sie (*a*) prennent leur source au sein de vastes marais et de forêts antiques : leurs eaux, s'écoulant dans des directions opposées, se rendent à trois mers différentes, après avoir fertilisé une partie de la Russie. Ce lieu est le plus élevé de toute cette plaine, qui compose la Russie européenne. De là, Napoléon voyait, par la pensée, cet immense empire, comme autrefois l'Italie du sommet des Alpes.

Napoléon, ayant perdu l'espoir d'en venir à une affaire générale dans le voisinage de Dorogobuj, convaincu d'ailleurs que l'occupation de Moskou amènerait le résultat qu'il se promettait du gain d'une bataille, se décida, sans tenir compte de l'opinion de ses généraux, à poursuivre les Russes jusqu'à cette capitale (5). Il semble incroyable qu'une résolution blâmée généralement, en opposition avec les premiers principes de l'art, ait été prise par un général

cents hommes, et que l'on ajoute au total de la cavalerie les huit mille hommes de cavalerie légère, on trouvera que la composition de l'armée était la suivante :

Infanterie.	123,978 hommes.
Cavalerie	31,697
Total.	155,675 hommes.

(*a*) Le Volga, qui va se jeter dans la mer Caspienne; le Dniéper dans la mer Noire, et la Dwina dans la mer Baltique.

auquel on ne contestera pas de grands talens militaires. Cela s'explique pourtant : il se faisait illusion, et comptait sur sa fortune ; il courait après une bataille, se persuadant qu'elle aurait pour résultat de forcer Alexandre de subir sa loi : il était égaré par le souvenir d'Austerlitz, où il s'était tiré glorieusement d'une position très-critique, moins par un succès éclatant que par la pusillanimité de son adversaire, qui lui demanda la paix.

Pour se mettre en mesure contre les événemens inattendus qui pouvaient arriver par suite de la grande distance à laquelle il allait se trouver de sa base d'opérations, Napoléon envoya, le 27 août, des instructions à Victor (*a*), qui alors était encore en observation derrière le Niémen. Après lui avoir appris qu'il marche sur Moskou, il lui ordonne de se diriger sur Smolensk, en passant par Wilna, Minsk et Orsza, et d'y arriver le plus tôt possible, afin de lui servir de réserve, de maintenir ses communications, et même de venir au secours

(*a*) Ces instructions sont datées de Slawkowo, petit village situé une journée au-delà de Dorogobuj. Elles diffèrent peu et sont en partie la répétition de celles qui avaient déjà été adressées à Victor de Dorogobuj le 26, mais elles ont plus d'étendue. Celles du 26 se trouvent dans les notes qui sont à la fin du livre.

de l'armée, si cela était nécessaire. Il lui donne le commandement de toutes les troupes qui sont dans les gouvernemens de Mohilow, de Witepsk et de Smolensk. Il lui présente sous un aspect favorable la position des corps d'armée détachés; il dit que l'on va faire le siége de Riga (*a*), ce qui va fixer l'attention de l'ennemi sur la basse Dwina; que Saint-Cyr paraît avoir plus de forces qu'il n'en faut pour tenir Wittgenstein en échec; que la division Dombrowski peut facilement maintenir la communication de Minsk à Orsza et à Smolensk, puisqu'elle ne peut être troublée que par la division du général Hertel, composée de recrues, et contre laquelle Schwartzenberg peut opérer aussi : il ne parle pas autrement du général autrichien. Il prévoit le cas où Saint-Cyr, contre l'apparence, serait battu par Wittgenstein, et obligé de repasser la Dwina; Victor devrait alors marcher à son secours.

On ne saurait supposer que Napoléon ait voulu induire Victor en erreur; on doit donc croire qu'il se faisait illusion, et voyait les choses telles qu'il désirait qu'elles fussent, c'est-à-dire bien différentes de ce qu'elles étaient,

(*a*) Il devait savoir qu'il ne pouvait songer à le faire dans l'année courante.

ainsi qu'on en peut juger en comparant son tableau avec celui que j'ai tracé précédemment.

Il commit une grande faute en laissant sur ses derrières quatre généraux indépendans les uns des autres. Il aurait dû mettre toutes les troupes qui se trouvaient dans les provinces conquises, jusqu'à la Dwina et le Dniéper, sous les ordres d'un seul général pendant tout le tems qu'il passerait en Moskovie. Ce général, réunissant les neuvième, deuxième et sixième corps, et la division Grandjean, aurait formé une armée plus que double de celle de Wittgenstein, avec laquelle il aurait poussé ce général dans la direction de Pétersbourg, et forcé les Russes à évacuer une partie des pays compris entre la Dwina et la mer. Il aurait été possible qu'Alexandre, effrayé de voir marcher en même tems sur ses deux capitales, eût demandé la paix; dans le cas contraire on aurait détaché un corps sur Smolensk, s'il avait été nécessaire. Victor aurait probablement moins perdu pendant cette opération, au milieu de pays neufs, même en combattant, que pendant sa marche sur Smolensk, par des pays dévastés (*a*).

(*a*) On s'aperçoit que je raisonne dans l'hypothèse de la marche sur Moskou. Je pense toujours que Napoléon devait,

Cependant Napoléon poursuivait les Russes avec une étonnante rapidité. Son armée continuait à marcher sur trois colonnes; celle du centre, qui était la plus forte, suivait la grande route; elle était composée de la cavalerie de Murat, qui faisait l'avant-garde, et des corps de Davout, de Ney et de la garde. Poniatowski et Eugène marchaient dans l'intérieur des terres, le premier sur la droite, le second sur la gauche; ils se tenaient autant que possible à hauteur de l'avant-garde.

Une marche pareille, unique dans l'histoire des guerres modernes, ne pouvait s'exécuter que dans un pays de plaine suffisamment coupé de chemins de traverse, et assez peuplé pour qu'on pût y trouver des ressources pour subsister. Celui que l'on parcourait étant très-uni, et l'un des plus peuplés de la Russie, remplissait ces conditions. Barklay, en n'engageant que des affaires partielles sur l'une des trois routes suivies par Napoléon, se serait exposé à être tourné; il était donc obligé d'en venir à une affaire générale, s'il voulait le retarder sérieusement; aussi, tous les engagemens se réduisi-

cette année, s'arrêter à la Dwina et au Dniéper, achever la conquête des anciennes provinces polonaises; faire les siéges de Riga et de Bobruisk, et remettre à l'année suivante à pénétrer en Russie.

rent-ils à quelques affaires de cavalerie qui eurent lieu à l'avant-garde, et qui furent sans importance, au moins à ne considérer que les résultats. Deux seulement méritent d'être citées : la première eut lieu près de Rybki (27 août), sur les bords de l'Oszma, dont les Russes voulurent disputer le passage; la seconde sur les bords de la Wiazma. Cette rivière traverse d'abord la ville de ce nom, puis, à environ une lieue et demie, forme un coude, et revient traverser de nouveau la grande route, un quart de lieue avant Wiazma. Ce fut en cet endroit que l'arrière-garde russe opposa quelque résistance, ce qui n'empêcha pas que le jour même (29 juillet) on ne s'emparât de Wiazma. Les Russes, en abandonnant cette ville, avaient mis le feu aux boutiques ; le quart des maisons fut la proie des flammes (*a*).

Cependant, malgré le soin que prenait Alexandre de cacher ses revers, on était instruit dans l'empire, particulièrement à Moskou et à Pétersbourg, que Napoléon s'avançait à grandes

(*a*) Barklay, en évacuant sa position derrière l'Uja, n'avait suivi la grande route qu'avec la première armée. Bagration, avec la seconde, s'était retiré sur sa gauche, par Brajino, Gavrikowo, Luszki et Skorblewo; il rejoignit la grande route à Fedorowskoe, le 29 juillet; et depuis cette époque les deux armées se retirèrent sur cette route.

journées sur Moskou. Un cri général d'indignation s'éleva contre Barklay; on l'accusait de lâcheté, de trahison ou d'ineptie; on trouvait honteux d'avoir fui depuis le Niémen sans avoir presque combattu. C'étaient les clameurs de Rome contre Fabius. Si Barklay eût livré bataille avant ou peu après Smolensk, il l'eût indubitablement perdue, et la Russie pouvait éprouver les plus grands malheurs : ce général, jugeant parfaitement sa position, continuait donc à se retirer, lorsqu'Alexandre fut en quelque sorte contraint de lui ôter le commandement pour le donner à Kutusof que la nation entière lui désignait pour le remplacer.

Kutusof, russe d'origine, était issu d'une famille noble, et était par sa femme allié aux principaux seigneurs de Moskou. Il jouissait dans l'armée d'une réputation que le revers d'Austerlitz avait peu ternie, parce que cette bataille avait été livrée malgré son opposition, et que de nouveaux lauriers moissonnés depuis dans la guerre de Turquie, avaient effacé l'impression défavorable produite par ce revers. Il avait reçu plusieurs blessures dans différens combats, l'une d'elles l'avait privé d'un œil. Il était de moyenne taille, avait de l'embonpoint, et cachait beaucoup de finesse sous un exté-

rieur de bonhomie. Son origine, son grand âge (*a*), son respect pour les pratiques de la religion, le souvenir de Souwarof, dont il avait été le compagnon d'armes, et jusqu'à son costume, qui conservait quelque chose de celui du tems de Catherine, le rendaient cher aux soldats ; aussi fut-il reçu de l'armée avec enthousiasme.

Ce fut à Tzarewo-Zaimisze, village situé entre Wiazma et Gjat (29 août), qu'il remplaça Barklay (*b*). Napoléon, espérant que ce nouveau général en viendrait enfin à une bataille, témoigna beaucoup de joie de ce changement. On lui opposait, dans une extrême vieillesse, ce même Kutusof qu'il avait vaincu à Austerlitz; cet âge n'est point propre au commandement (*c*); la résolution, l'activité et un corps robuste, qualités les plus nécessaires à un général, lui manquent ordinairement. Kutusof avait plus de vigueur qu'on ne devait en attendre d'un homme de son âge; mais il manquait d'activité, et si les débuts de son commandement témoignèrent de la résolution,

(*a*) Il était âgé de soixante-quatorze ans.

(*b*) Barklay conserva le commandement de la première armée.

(*c*) Cette maxime est soumise à des exceptions; mais elles sont rares, surtout depuis la nouvelle méthode de guerre.

ces voitures d'entraver la marche des troupes et de l'artillerie, avec lesquelles elles marchaient ordinairement pêle-mêle. Cette précaution devenait nécessaire aux approches d'une bataille; mais l'exécution rigoureuse de cet ordre était impossible, parce que les généraux et chefs de corps avaient un trop grand intérêt à ne pas perdre de vue leurs voitures particulières et même celles qui portaient les vivres de leurs troupes. Napoléon le sentait; aussi, pour assurer au moins en partie cette exécution, il déclara qu'il ferait brûler lui-même les voitures qu'il trouverait en contravention. Par suite de ces dispositions l'artillerie éprouva pendant quelques jours un peu plus de facilité à marcher.

voitures ne marcheraient qu'après l'artillerie, qu'elles ne se trouveraient jamais à moins de deux lieues de l'avant-garde, et qu'elles ne parqueraient jamais sur le chemin. On devait brûler les voitures qui seraient trouvées en contravention. Le jour même où cet ordre fut publié, Napoléon écrivit à Berthier la lettre suivante :

Au major-général.

« Mon cousin, vous avez reçu mon ordre du jour, pour les
» bagages: faites en sorte que les premiers bagages que je ferai
» brûler ne soient pas ceux de l'état major général.
» Sur ce, etc.

» *Signé* NAPOLÉON. »

L'ordre de Napoléon, ne fut point exécuté, et il ne fit brûler aucunes voitures.

Le lendemain (2 septembre), Napoléon fit connaître aux généraux et aux chefs de corps et de service qu'ils devaient consacrer la journée à se préparer à la bataille qui allait probablement avoir lieu. Il leur ordonnait de rallier leurs troupes, dont une partie était en arrière, à la maraude, ou employée à escorter les voitures de vivres ou les troupeaux; de faire connaître aux troupes qu'on approchait d'une bataille générale, et qu'il fallait s'y préparer; de passer l'inspection des armes et des munitions; enfin de lui adresser des états qui présentassent dans le plus grand détail la situation du personnel en hommes et en chevaux, et celle du matériel de l'artillerie en munitions et bouches à feu. Ces états firent connaître que l'armée, en y comprenant les hommes détachés, que l'on supposait pouvoir rejoindre avant cinq jours, comptait, en combattans, cent trois mille hommes d'infanterie, et trente et un mille hommes de cavalerie, qui traînaient avec eux cinq cent quatre-vingt-sept bouches à feu (*a*).

Le jour suivant (3 septembre), Napoléon adressa un nouvel ordre à l'armée pour la pré-

(*a*) L'évaluation que je viens de donner résulte de l'état

venir qu'il jugeait nécessaire de lui accorder encore un jour de repos, principalement pour

ci-dessous, qui est le résumé de ceux qui furent alors envoyés à Napoléon.

Etat des présens sous les armes à l'époque du 2 septembre 1812.

DÉSIGNATION des CORPS D'ARMÉE.	PRÉSENS sous les armes.		DÉTACHÉS qui rentreront avant cinq jours.		NOMBRE de bouches à feu.	OBSERVATIONS.
	Infanterie, y compris l'artillerie.	Cavalerie, y compris l'artillerie.	Infanterie, y compris l'artillerie.	Cavalerie, y compris l'artillerie.		
Garde impériale.	13,932	4,930	»	»	109	Non compris la division Laborde, de la jeune garde, qui était détachée.
1er corps d'armée.	36,402	»	2,784	»	147	
3e *idem*. . . .	10,314	»	964	»	69	
4e *idem*. . . .	20,063	3,465	1,466	27	88	Non compris la division Pino, qui était détachée.
5e *idem*. . . .	8,430	1,638	260	»	50	Non compris la division Dombrowski, qui était détachée.
8e *idem*. . . .	7,932	936	529	259	30	
1er corps des réserves de cavalerie.	»	4,999	»	160	25	
2e *idem*. . . .	»	3,943	»	»	29	
3e *idem*. . . .	»	2,907	»	676	10	
4e *idem*. . . .	»	3,600	»	»	24	Approximativement, et non compris la brigade détachée avec Dombrowski.
Cavalerie des 1er et 3e corps. . .	»	3,007	»	196	6	
TOTAUX. . . .	97,073	29,425	6,003	1,318	587	

RÉCAPITULATION.

Présens sous les armes.	97,073	Infanterie.	29,425	Cavalerie.
Qui rentreront avant cinq jours.	6,003		1,318	
Total.	103,076		30,743	
Report de la cavalerie. . . .	30,743			
Total des combattans. .	133,819			

laisser le tems aux hommes isolés de rejoindre. Il ordonnait de prendre des mesures pour que les soldats qui conduisaient des voitures fussent dans les rangs le jour de la bataille.

Je vais suspendre un moment le récit des opérations militaires pour entrer dans quelques détails sur la situation de l'armée et sur le nouveau caractère qu'avait pris la guerre depuis la prise de Smolensk.

J'ai déjà fait connaître quelles difficultés offrait une guerre d'invasion en Pologne ou en Russie, combien il était difficile d'y appliquer en entier la méthode de guerre qui avait été suivie, dans ces derniers tems, en Allemagne, en Italie et même en Espagne; les pertes incroyables qui furent la suite de cette application, les maux infinis qui accablèrent les habitans et les combattans eux-mêmes: depuis Smolensk, les difficultés, les maux à endurer, les pertes, tout augmenta.

Nous avons vu qu'en Lithuanie les habitans avaient été forcés d'abandonner une partie des châteaux et des villages par lesquels il était passé de grandes masses de troupes, et que la plupart y étaient revenus après le gros du passage. Les grandes villes avaient été protégées, autant que possible, et quoique celles de moindre impor-

ance eussent beaucoup souffert, il y était resté les habitans; les juifs surtout avaient été d'un grand secours; cette nation, excitée par son avidité, avait osé commercer avec nous malgré les violences qui ne pouvaient manquer d'accompagner le désordre de notre marche. On avait respecté les églises, et les incendies avaient été une suite d'accidens inévitables ou l'ouvrage des traîneurs.

Depuis le départ de Smolensk, le pays devenait désert à l'approche de l'armée française; il fallait s'écarter de la route de plusieurs lieues pour rencontrer des habitans, et l'on ne les trouvait point dans leurs villages, mais dans les bois voisins, où ils se réfugiaient avec leurs provisions et leurs troupeaux.

Smolensk était, dans l'esprit du soldat français, le point où finissait l'ancien territoire polonais, et où commençait celui de la Russie; aussi ne gardait-il plus de ménagemens, et l'autorité ne prit aucune mesure pour protéger les ressources qu'offrait le pays; elles devinrent la proie des flammes ou furent gaspillées. Les Russes mirent le feu dans plusieurs endroits, mais toujours dans un but particulier; tantôt c'était pour retarder les Français, comme à Smolensk et dans plusieurs villages où l'on se

battit; d'autres fois c'était pour les priver de ressources nombreuses réunies sur un même point, comme à Wiazma, où ils brûlèrent le bazar (*a*). S'ils avaient eu l'intention d'incendier le pays, ils l'auraient fait avec la plus grande facilité. Gjat et Dorogobuj étaient intacts quand les Français s'en emparèrent; la première de ces deux villes, dont les maisons étaient plus réunies qu'elles ne le sont ordinairement en Russie, fut entièrement consumée dans la nuit même qui suivit l'arrivée des Français; la seconde éprouva le même sort le 27 août. Junot, qui faisait l'arrière-garde, occupait alors, dans le château, les appartemens que Napoléon avait occupés la veille; il y fut cerné pendant quatre heures par l'incendie. L'auteur de cette histoire marchait depuis le départ de Smolensk vers le centre de la colonne qui suivait la grande route; il a vu les flammes l'entourer constamment; aussi était-il très-rare qu'un village fût conservé jusqu'à l'arrivée de l'arrière-garde.

Deux causes principales donnaient naissance

(*a*) Dans presque toutes les villes de Russie, ainsi que dans celles de l'Orient, les boutiques des marchands sont réunies dans un même lieu, que l'on appelle le bazar · celui de Wiazma contenait particulièrement du sucre et des liqueurs spiritueuses, ce qui donnait à la flamme une couleur bleuâtre.

aux incendies occasionés par les accidens : la nécessité de faire le pain dans les fours, qui tous se trouvent dans les chambres des habitans, et l'établissement des bivouacs près des maisons. Le soldat chauffait les fours sans précautions et quittait son bivouac sans en éteindre le feu ; souvent la paille du bivouac s'enflammait, et le feu se communiquait aux maisons (*a*). Quant aux incendies résultats de la malveillance, ils furent malheureusement trop nombreux, sans que l'on puisse en assigner d'autres causes que le plaisir de faire le mal, ou de se venger brutalement sur l'habitant des maux qu'on endurait. Le désordre n'étant point réprimé, le soldat s'y livrait comme s'il y eût été autorisé, et le pays devenait la proie des flammes. Les temples mêmes n'étaient point épargnés ; hommes, chevaux, bagages, s'y établissaient indistinctement. Enfin, depuis Smolensk, la marche sur Moskou avait pris le caractère d'une invasion à la manière des barbares.

Cet état de choses produisit de funestes effets ; la cavalerie, dont les chevaux étaient déjà très-fatigués, en perdit une très-grande quan-

(*a*) Les maisons étaient très-basses, construites en bois et couvertes en chaume.

tité qu'on n'aurait pu remplacer, quand même on en aurait trouvé assez dans le pays, parce qu'ils sont de trop petite taille (*a*). Non-seulement on parvint avec peine à se procurer de la farine, mais le tems et les fours manquèrent souvent pour faire le pain, et l'on fut obligé de se nourrir habituellement de bouillie et de viandes. Cette nourriture, jointe à la mauvaise qualité des eaux (*b*) et à la continuité des marches et des bivouacs, occasiona beaucoup de maladies, particulièrement des dissenteries. Le soldat qui ne pouvait plus suivre son corps était perdu pour l'armée, car s'il restait sur la route, il y mourait de faim, et s'il s'en-

(*a*) En faisant marcher presque toute sa cavalerie réunie à son avant-garde, Napoléon précipitait la retraite du général ennemi, qui ne pouvait en réunir autant à son arrière-garde, à cause du tems nécessaire pour passer les défilés; mais aussi il acheva en peu de tems de ruiner la sienne, par suite de la difficulté qu'on éprouvait à nourrir une si grande quantité de chevaux, réunis sur un même point. Cette manière de mener la cavalerie était blâmée par tous les généraux de cette arme. Un jour, Murat se plaignant que, dans une charge, les chevaux n'avaient pas montré de vigueur; c'est, lui répondit Nansouty, qu'ils n'ont pas de patriotisme; nos soldats se battent bien sans pain, mais nos chevaux ne font rien de bien sans avoine.

(*b*) En Russie, les eaux éprouvent, pendant l'été, une telle diminution, qu'une partie de celles qui sont courantes deviennent stagnantes et s'imprègnent de débris de végétaux.

fonçait dans les terres pour y trouver des moyens de subsistance, il y était pris ou tué par les paysans ou les Kosaques. Les convois parvenaient difficilement à rejoindre, parce que les moyens de subsistance pour les hommes et les chevaux ne se trouvaient plus que dans l'intérieur des terres, à une certaine distance de la route. L'armée n'avait de munitions que pour une bataille seulement, et était sur le point de manquer de tout, tandis que l'ennemi en avait abondamment et ne manquait de rien. Napoléon outra dans cette campagne cette maxime mise en pratique pendant les guerres de la révolution, qu'il faut demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent pour en obtenir le plus possible : depuis son départ de Smolensk, il ne prit pas même les précautions ordinaires. Il était de son intérêt, et il lui aurait été facile de faire respecter les temples; il pouvait, comme en Lithuanie, borner les incendies à ceux qui étaient la suite d'accidens; mais il ne prit aucune mesure pour parvenir à ce but; il semblait croire que la dévastation du pays accélérerait la paix, et il agissait comme s'il eût eu la certitude de la conclure sous peu de jours, et comme s'il eût été impossible qu'il éprouvât des revers. Nous venons de faire connaître les résultats fu-

nestes qu'eut cette conduite ; elle fut encore favorable au monarque russe sous d'autres rapports ; elle lui servit à persuader à son peuple que Napoléon ne leur faisait point une guerre ordinaire, selon l'usage des nations européennes, mais une guerre d'extermination, dans le but d'anéantir leur religion et de rayer la Russie de la liste des nations. Un danger aussi grand devait réunir noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans pour la défense commune ; ce fut aussi ce qui arriva.

Après le léger repos que Napoléon avait été obligé de donner à son armée, il la remit de nouveau en marche (4 septembre), et dans le même ordre que précédemment. Sa cavalerie était augmentée du corps de Latour-Maubourg, qui n'était plus éloigné de l'avant-garde que d'une journée (*a*). A Gridnewo, l'arrière-garde ennemie opposa une vive résistance, qui n'eut pourtant d'autre résultat que de lui faire conserver sa position jusqu'à la nuit. Le lendemain (5 septembre), les corps qui flanquaient la route s'en rapprochèrent, et vers une heure

(*a*) Latour-Maubourg était arrivé le 28 juillet à Jelnia, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, et avait passé à Ermakowa, le 1[er] septembre.

de l'après-midi, Poniatowski, qui marchait à environ une demi-lieue sur la droite, rencontra l'ennemi qui était en position avec des forces supérieures.

Nous touchons enfin à cette bataille, objet des vœux de Napoléon, et que les Russes avaient évitée si long-tems. Je vais d'abord faire connaître la position qu'occupait Kutusof (*a*).

Environ trois lieues après Gridnewo, on trouve le vaste monastère de Kolotskoi; et peu après, à une demi-lieue sur la droite, la Kalotcha, ruisseau inconnu jusqu'à ce jour, depuis, devenu à jamais célèbre. Il coule d'abord à peu près parallèlement à la route : bientôt il s'en rapproche et la traverse à Borodino, village situé à gauche du ruisseau, à deux lieues du monastère, et à vingt-sept de Moskou; puis il se dirige vers la Moskwa, dans laquelle il se jette à une lieue de là. Ce ruisseau, presque tari par la sécheresse, ne contenait plus qu'une eau bourbeuse et stagnante : d'abord ses rives sont légèrement escarpées; mais en s'approchant de Borodino, l'escarpement de la rive

(*a*) J'entrerai dans peu de détails, parce que j'ai cru nécescessaire de donner un plan dont l'inspection suppléera à ceux que j'aurai omis.

gauche disparaît entièrement; tandis que celui de la rive droite devient plus élevé, très-rapide et continue ainsi jusqu'à peu de distance de la Moskwa. La grande route passe à Borodino, franchit l'escarpement, traverse un terrain découvert, et entre dans un bois à trois quarts de lieue de Borodino; ce bois se prolonge au loin sur la droite, et est traversé par la vieille route de Smolensk (*a*), qui, à la hauteur de Borodino, est distante d'une lieue de la grande route actuelle.

Kutusof occupait tout l'espace compris entre la Moskwa et la vieille route de Smolensk; il bordait la Kalotcha depuis son embouchure jusqu'à Borodino, qu'il avait fait occuper fortement. De ce village jusqu'au bois, le terrain est découvert pendant environ trois quarts de lieue; cette partie de la position étant la plus faible, il avait travaillé à la fortifier. Une grande batterie avait été construite entre la route de Moskou et Séménowska, et trois redans entre ce village et le bois; le village lui-même avait été couvert d'un retranchement (*b*). Pressé par le tems, on

(*a*) La vieille route de Smolensk à Moskou rejoint la nouvelle à Mojaïsk.

(*b*) Les villages russes, étant bâtis en bois et couverts en chaume, s'incendient avec la plus grande facilité, et devien-

avait exécuté ces travaux sans soins, et ils n'étaient encore qu'ébauchés (*a*).

Pour attaquer de ce côté il fallait déboucher entre la Kalotcha et le bois, par un terrain de peu d'étendue. Un mamelon, qui domine les environs, s'y trouve situé dans l'endroit le plus étroit; Kutusof avait fait construire une redoute fermée sur le sommet de ce mamelon (*b*), et occuper le débouché par l'armée de Bagration. Ce général appuyait sa droite à la Kalotcha, un peu au dessous du village d'Aleksino, dans lequel il n'avait laissé que des troupes légères; sa gauche occupait le bois, son centre était protégé par la redoute; il employa à la défense de cette position la division Néwérowski, celle du prince Charles de Meklembourg et un corps de cavalerie. L'infanterie occupait la redoute, le village de Schéwardino et le bois;

nent alors nuisibles pour ceux qui les occupent; aussi fit-on démolir le village de Séménowska.

(*a*) Plusieurs batteries avaient aussi été construites le long de la Kalotcha, et l'on avait retranché un bouquet de bois situé près de la Moskwa. Cette partie de la position ne fut point attaquée. On trouvera ces détails sur le plan.

(*b*) Cette redoute n'était ni palissadée ni fraisée; son fossé avait peu de profondeur du côté de la contrescarpe. L'escarpe était plus élevée que la contrescarpe et passablement roide, néanmoins elle pouvait être escaladée assez facilement.

la cavalerie, le terrain découvert; le reste de l'armée de Bagration était en réserve. Napoléon ayant ordonné d'enlever à l'instant cette position, le corps de Poniatowski, la cavalerie de Murat et trois divisions du corps de Davout y furent employés. Poniatowski, placé à droite dans le bois, attaqua la gauche de l'ennemi; Compans s'empara du village d'Aleksino, situé sur la Kalotcha, et se dirigea sur la redoute, qu'il fit canonner; Friant passa ce ruisseau un peu plus bas pour prendre la même direction, et Morand plus bas encore, pour attaquer la droite des Russes, qu'il fit replier sur le village de Schéwardino. Une partie de la cavalerie fut placée au centre, entre le corps de Poniatowski et la division Compans, le reste en réserve. L'affaire engagée ainsi, Compans ordonne à l'un de ses régimens de se ployer en colonne et de monter à l'assaut; le succès couronna d'abord cette entreprise; mais les Russes, ayant attaqué à leur tour, reprirent la redoute. Un nouvel assaut, aussi heureux que le premier, fut suivi du même revers. La redoute succomba enfin sous un troisième effort; plusieurs charges de cavalerie, l'attaque vigoureuse de Poniatowski dans le bois, et la prise de Sché-

wardino par Morand contribuèrent puissamment au succès. Le combat se prolongea jusqu'à la nuit; cinq canons qui armaient la redoute tombèrent au pouvoir des Français; ils en perdirent deux (*a*).

Par suite de ce combat, Napoléon occupa une partie du bois qu'avait attaqué Poniatowski, sa droite s'étendit jusqu'au delà de la vieille route de Smolensk; ses avant-postes, entre le bois et la Kalotcha, furent placés sur le bord d'un ravin, qui prend naissance près du bois et se termine au ruisseau (*b*). Ainsi il pouvait de ce côté aborder facilement la position des Russes; mais quelqu'avantageux que fût le succès qu'il venait d'obtenir, la joie qu'il en ressentait était tempérée par la crainte de voir Kutusof se retirer dans la nuit, pour fuir encore l'engagement général qui était sur le point d'avoir lieu.

Le 6, de grand matin, Napoléon fit une re-

(*a*) Bagration n'engagea que les deux divisions d'infanterie et le corps de cavalerie dont j'ai parlé et deux bataillons de la division Worontzow.

(*b*) Ce ravin n'opposait d'obstacles à l'infanterie, à la cavalerie, ni même à l'artillerie que dans le voisinage de la Kalotcha, endroit où il est très-étroit, et a des bords assez roides; ces obstacles étaient faciles à surmonter.

connaissance, et s'aperçut avec une vive satisfaction que son adversaire avait conservé sa position. Il employa une partie de la journée à la reconnaître, et envoya ensuite aux différens corps des ordres de mouvement dont l'exécution ne devait commencer qu'à la chute du jour, des ordres généraux pour leur conduite pendant le commencement de la bataille qui allait se livrer le lendemain, et une proclamation qu'ils ne devaient lire que dans le cas où l'on en viendrait aux mains. A trois heures du matin, les ordres de mouvement furent exécutés, et l'armée occupa alors la position suivante: Poniatowski était, à l'extrême droite, sur la vieille route de Smolensk; Davout, avec trois divisions seulement, en avant de la redoute, au bord du bois; Ney et Junot entre la redoute et la Kalotcha, trois corps de cavalerie le long du bois, en arrière de la redoute. La division Morand, du premier corps, était en avant de Schéwardino, au bord et sur la rive droite de la Kalotcha, séparée de l'ennemi par le ravin dont j'ai parlé précédemment. Il ne resta sur la rive gauche du ruisseau que le corps d'Eugène, la division Gérard, du premier corps, et le corps de cavalerie de Grouchy; ce corps de cavalerie, ainsi que les divisions Morand et

Gérard, avaient été mis sous les ordres d'Eugène, pour le jour de la bataille (*a*).

Napoléon, dont la tente était restée, depuis le 5 au soir, à gauche de la route de Moskou, au milieu d'un carré formé par l'infanterie de la vieille garde, s'éveilla à deux heures du matin, et s'informa du tems qu'il faisait; sur la réponse que le ciel était pur, il s'écria: nous aurons le même tems qu'à Austerlitz! Bientôt après, accompagné de ses escadrons de service, il se rendit près de la redoute. La jeune garde (*b*) et la cavalerie de la garde l'avaient précédé dans cette position; la vieille garde l'y suivit bientôt. Ces troupes étaient dans la plus grande tenue.

Quoique la Kalotcha pût se passer presque partout à gué, l'on avait construit sur ce ruisseau plusieurs ponts, pour rendre la communication facile, et l'on travailla toute la nuit à la construction de trois épaulemens, derrière chacun desquels on devait placer vingt-quatre

(*a*) Le corps d'Eugène était affaibli par l'absence de la division Pino, qui en avait été détachée à Smolensk, et ne rejoignit que le lendemain de la bataille.

(*b*) La division Laborde, de la jeune garde, qui avait été laissée à Smolensk, n'en était partie pour rejoindre son corps que le 4 septembre; elle était encore en arrière.

bouches à feu de douze, tirées des réserves. Du premier, qui touchait au bois, on devait battre les redans; du second, situé plus à gauche, le village de Séménowska; et du troisième, situé à la position qu'occupait Eugène, on devait battre la grande batterie (*a*). Ces épaulemens se trouvèrent trop éloignés des points sur lesquels les batteries devaient tirer; on ne put s'en servir.

L'on voit que des onze corps qui composaient l'armée française (*b*), huit étaient réunis autour de la redoute, dans le petit espace de terrain qui se trouve entre le bois et la Kalotcha; de là Napoléon pouvait se précipiter sur l'un des points de la position de Kutusof, compris entre le bois et Borodino, et l'enfoncer. Il employa le reste de la nuit à conférer avec les commandans de corps d'armée qui étaient près de lui. Tandis qu'il faisait ainsi ses dispositions pour l'attaque, Kutusof se préparait à lui opposer une résistance opiniâtre. Ce général, ayant fait occuper Borodino, qu'il considérait

(*a*) On arma le premier avec l'artillerie de réserve de la garde, le second avec celle de Davout, le troisième avec celle d'Eugène.

(*b*) Six corps d'infanterie, e ny comprenant l'infanterie de la garde, et cinq de cavalerie, en y comprenant la cavalerie de la garde.

comme un avant-poste détaché de sa ligne, par un régiment des chasseurs à pied de la garde, fixa ses troupes dans les positions suivantes: les corps d'Osterman et de Bagawout, à droite de la route de Moskou, sur le plateau qui borde la Kalotcha, le premier touchant à la route, le second à l'extrême droite. A gauche d'Osterman, était Doctorof; il s'étendait depuis la route jusqu'à la grande batterie, qu'il était chargé de défendre. Raiewski appuyait sa droite à la grande batterie, sa gauche occupait le village de Séménowska. Barasdin et Woronzof étaient chargés de la défense des redans; leur droite s'appuyait à Séménowska, leur gauche pénétrait jusque dans le bois. A l'extrême gauche, Tutchkof avait pris position au village d'Utitsa, avec son corps et la milice de Moskou, qui avait été mise sous ses ordres. Enfin la garde avait été placée en réserve derrière les corps de Doctorof et de Raiewski. L'on avait donné à chacun des généraux commandant les corps d'infanterie, un corps de cavalerie, qui était placé derrière leur infanterie. Il faut en excepter le corps de Tutchkof, auquel on n'avait attaché qu'une division de cuirassiers; une autre avait été placée en réserve à gauche de la garde. Kutusof était dans l'intention de res-

ter sur la défensive sur toute sa ligne, excepté à l'extrême gauche, où Tutchkof devait prendre vivement l'offensive au moment où les Français attaqueraient. Le général russe s'établit de sa personne derrière le corps de Doctorof, à gauche et près de la grande route.

La plupart des peuples de la Russie sont chrétiens du rit grec, et ont une grande vénération pour les images; chaque habitation a la sienne; c'est devant elle que l'habitant fait ses prières, et souvent même il lui adresse ses vœux. Smolensk possédait une image de la sainte Vierge, que les Russes honoraient d'une vénération particulière, et à laquelle ils adressaient même une espèce de culte. Pour qu'elle ne tombât pas entre les mains des Français, ils l'emportèrent lorsqu'ils furent contraints d'évacuer cette ville, et depuis cette époque elle marchait avec l'armée, entourée de prêtres, à la garde desquels elle avait été confiée et qui lui servaient de cortége. Dans l'après-midi du 6, Kutusof, précédé de cette image vénérée, et suivi d'un nombreux état major, passa la revue de son armée : il lui avait adressé auparavant la proclamation suivante :

« Frères et compagnons d'armes,

» Vous voyez devant vous, dans cette image,

» objet de votre piété, un appel adressé au ciel
» pour qu'il s'unisse aux hommes contre le ty-
» ran qui trouble l'univers ; non content de
» détruire des millions de créatures, images de
» Dieu, cet archi-rebelle à toutes les lois di-
» vines et humaines pénètre à main armée dans
» nos sanctuaires, les souille de sang, renverse
» vos autels, et expose l'arche même du Sei-
» gneur, consacrée dans cette sainte image de
» notre église, aux profanations des accidens,
» des élémens et des mains sacriléges. Ne crai-
» gnez donc pas que ce Dieu, dont les autels
» ont été ainsi insultés par ce vermisseau que
» sa toute-puissance a tiré de la poussière, ne
» soit point avec vous; ne craignez point qu'il
» refuse d'étendre son bouclier sur vos rangs,
» et de combattre son ennemi avec l'épée de
» saint Michel.

» C'est dans cette croyance que je veux com-
» battre, vaincre et mourir, certain que mes
» yeux mourans verront la victoire. Soldats,
» remplissez votre devoir, songez au sacrifice de
» vos cités en flammes, et à vos enfans, qui im-
» plorent votre protection ; songez à votre em-
» pereur, votre seigneur, qui vous considère
» comme le nerf de sa force, et demain, avant
» que le soleil n'ait disparu, vous aurez tracé

» votre foi et votre fidélité sur le sol de votre
» patrie avec le sang de l'agresseur et de ses
» guerriers. »

Cette proclamation et ce spectacle, à la veille d'une bataille, et dans des circonstances aussi graves, agirent puissamment sur le soldat russe, qui est superstitieux et qui se crut destiné à faire exécuter les décrets de la Providence.

La revue terminée, les Russes, abondamment pourvus de liqueurs et de vivres, se reposèrent jusqu'au lendemain dans des bivouacs dont on voyait les feux étinceler au loin. Les Français, au contraire, réduits pour la plupart à la chair de leurs troupeaux, furent en marche une partie de la nuit, et passèrent le reste sans feu et couchés sur la terre. Cette nuit leur fut pénible, parce qu'aux chaleurs excessives du mois d'août avait succédé un tems froid et humide, plus rigoureux que ne le comporte cette saison dans nos climats.

Tout était extraordinaire dans l'événement qui se préparait : l'élite des guerriers du midi de l'Europe, conduite par Napoléon, pénétrait pour la première fois dans ces régions hyperborées qui confinent à l'Asie. Là, une nation long-tems tributaire des Tatars, et naguère encore presque inconnue des nations civilisées,

osait lutter seule contre ce conquérant, non-seulement pour le maintien de son indépendance, mais encore pour obtenir la suprématie en Europe. Les armées étaient en présence, et allaient en venir aux mains dans ces mêmes lieux qui n'avaient encore vu que des guerriers slaves, sarmates ou tatars. La bataille qui allait se donner était la plus importante de toutes celles des tems modernes, autant par le nombre et le choix des combattans que par les résultats qu'elle pouvait avoir. Elle allait décider de l'avenir des puissances de l'Europe, et, par contre-coup, de celui d'une grande partie du monde. Le caractère bien connu de Napoléon, et ce qu'il avait laissé entrevoir de ses projets futurs augmentaient encore l'importance de cette bataille. On ne saurait douter qu'il ne fût dans l'intention de porter la guerre en Turquie, après avoir contraint la Russie à ployer sous son joug, et qu'il n'espérât parvenir enfin à former de l'Europe un royaume fédératif, dont il se serait fait déclarer le chef.

Napoléon, alors qu'il méditait ces vastes projets, jouissait d'une santé robuste, et venait d'atteindre sa quarante-troisième année; il était de petite taille, avait de l'embonpoint, les épaules hautes, le cou court, la tête grosse, la démar-

che pesante; son visage était large, son teint blafard, ses cheveux noirs et lisses, ses yeux gris fauve et recouverts d'un sourcil épais; il avait de belles dents, et son profil grec, comme celui de la plupart des Corses, ne donnait presque aucune idée de son visage vu de face. Ses regards étaient pénétrans; ses traits semblaient immobiles, son air était taciturne: deux seules passions se peignaient vivement sur son visage, la joie et la colère (*a*). Il parlait d'un ton sec et brusque (6), par phrases concises et entrecoupées. On apercevait quelquefois dans sa conversation des traces de son origine étrangère, que le tems n'avait point encore effacées. Il portait habituellement l'uniforme d'un des corps de sa garde, et un chapeau à trois cornes, bas de forme, tel qu'on les portait avant la révolution. Sa tournure toute particulière et son chapeau unique dans l'armée le faisaient reconnaître de très-loin (*b*).

(*a*) La contrariété lui occasionait des accès de colère quelquefois si violens, qu'il en perdait momentanément la raison. La joie se peignait sur son visage par un sourire très-grâcieux.

(*b*) Lorsque le tems exigeait qu'il portât une redingote sur son habit, c'était toujours une redingote grise. Il avait commencé à prendre cette habitude, lors de ses premières campagnes d'Italie.

Napoléon avait réglé les dispositions générales ainsi qu'il suit : la bataille devait commencer par un feu violent d'artillerie dirigé contre les redans, le village et la grande batterie. Pendant ce tems, Poniatowski devait suivre la vieille route de Smolensk jusqu'à la hauteur des redans, et de là, se diriger à gauche au travers du bois, pour tourner l'ennemi. Davout et Ney étaient chargés de l'attaque des redans ; Eugène devait attendre que cette attaque fût commencée pour enlever le village de Borodino, se maintenir dans ce village, et passer ensuite la Kalòtcha avec la plus grande partie de ses forces, afin d'attaquer la grande batterie. Des quatre corps de cavalerie, celui de Grouchy suivait les mouvemens d'Eugène, celui de Nansouty ceux de Davout, celui de Latour-Maubourg ceux de Ney, et Montbrun devait prendre position le long du ravin qui se rend du bois à la Kalotcha ; la droite devant Séménowska. Ces corps devaient recevoir des ordres ultérieurs, selon les circonstances. La garde restait en réserve derrière le centre.

L'on voit que Napoléon refusait entièrement son aile gauche, et n'attaquait que la partie de la position de Kutusof, comprise entre Borodino et le bois ; mais c'était surtout sur les points

où se trouvaient les trois redans qu'il dirigeait ses principaux efforts ; il espérait s'en emparer rapidement, culbuter les troupes qui les défendaient, et les repousser jusqu'à la grande route avant que celles qui occupaient le reste de la position eussent pu effectuer leur retraite. Ainsi une partie de l'armée de Kutusof, renfermée dans l'angle formé par la Kalotcha et la Moskwa, aurait été contrainte de mettre bas les armes. Ce plan était bien conçu et offrait de grandes chances de succès, puisque les corps de l'armée de Kutusof qui se trouvaient à droite de la route de Moskou ne pouvaient entrer en action au commencement de la bataille. Napoléon pouvait donc enlever le point décisif, tailler en pièces ou mettre en déroute les troupes qui le défendaient, décider enfin le sort de la journée avant que le général russe eût pu utiliser ces corps. Au point du jour, Napoléon fut instruit que l'ennemi avait conservé ses positions; ainsi l'on allait enfin en venir aux mains. On lut dans chaque corps la proclamation distribuée la veille ; elle était conçue en ces termes (*a*):

(*a*) Napoléon avait envoyé sa proclamation aux commandans de corps d'armée ; ceux-ci en avaient fait faire des copies pour les chefs de régimens, qui en firent faire des copies pour

ajouter les dix mille hommes de milice de Moskou. Je ne parle point des troupes irrégulières, qui sont de peu d'utilité un jour de bataille (*a*). Indépendamment de l'avantage du nombre, Napoléon avait une supériorité incontestable en grosse cavalerie; son infanterie était composée de soldats éprouvés par la guerre, les fatigues, les privations, tandis que celle de son adversaire contenait un grand nombre de recrues. L'armée française comptait cinq cent quatre-vingt-sept bouches à feu, celle des Russes plus de six cents (*b*).

(*a*) Les corps qui composaient l'armée de Napoléon, avaient compté deux cent quatre-vingt mille hommes au commencement des hostilités. Si l'on en retranche trente-cinq mille, force qu'avaient eue à cette époque les divisions Pino, Laborde, Dombrowski et Doumerc, actuellement détachées, il en résultera que ces corps avaient perdu cent vingt-cinq mille hommes depuis cette époque, quoiqu'une partie des troupes qui les composaient n'eût pas encore combattu. L'armée russe n'était diminuée que de quarante-huit mille six cents hommes depuis le commencement des hostilités, puisque les corps qui la composaient n'avaient compté alors que cent cinquante-huit mille six cents hommes; mais elle avait reçu de nombreux renforts, tandis que ceux dirigés sur l'armée de Napoléon, n'avaient pu l'atteindre à cause de la rapidité de sa marche.

(*b*) Aucune armée n'avait jusqu'alors, proportion gardée du nombre de ses combattans, traîné une aussi grande quantité d'artillerie.

La bataille commença tout à coup, vers les six heures du matin, par une canonnade terrible qui s'engagea d'abord près du bois, entre l'artillerie des trois redans et celle qui lui était opposée ; puis, immédiatement après, à la gauche, et enfin au centre. Pendant ce tems, les troupes marchaient pour exécuter ce qui avait été ordonné. Davout, ayant laissé Friant en réserve, s'avança à la rencontre des Russes avec les divisions Dessaix et Compans ; la première suivait le bord du bois, la deuxième marchait dans l'intérieur. Cette marche n'offrait point de difficultés, parce que le bois est d'abord très-clair, et qu'à la hauteur des redans ce ne sont pour ainsi dire que des broussailles (*a*). Bientôt il s'engagea un feu très-vif de mousqueterie, pendant lequel un régiment de la division Compans se précipita sur le redan le plus rapproché du bois, et l'enleva ; mais il ne put s'y maintenir. Ney s'avançait alors suivi de Junot ; aussi-

(*a*) Toutes les fois qu'une division marche, elle est suivie de son artillerie, quand il y a possibilité ; cette artillerie se trouve placée tantôt à droite, tantôt à gauche ; quelquefois elle est distribuée entre les brigades ; enfin le lieutenant-général la place selon les circonstances. Dans le cas particulier où l'on se trouvait, l'artillerie de Dessaix, ne pouvant le suivre dans le bois, était réunie à celle de Compans, sur la gauche de ce général.

tôt en présence, il attaque les trois redans, et, secondé par la division Compans, il s'en empare; Bagration, qui parvint à les reprendre en faisant soutenir son infanterie par une charge de cuirassiers, ne les conserva qu'un moment; une brigade du corps de Nansouty repoussa les cuirassiers; Ney s'empara de nouveau des redans, et, appuyant à gauche, se disposa à attaquer le village de Séménowska, qu'il avait débordé, tandis que Compans et Dessaix gagnaient du terrain sur sa droite.

Murat, dont la cavalerie était dispersée sur toute la ligne, assista de sa personne à l'attaque des redans. Jusqu'à ce moment, le plan de Napoléon recevait son exécution, quoique lentement, et malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi : il était alors huit heures du matin.

Eugène, après s'être emparé du village de Borodino, malgré la résistance opiniâtre des chasseurs de la garde russe, se contentait d'occuper ce village, et passait sur la rive droite de la Kalotcha avec la plus grande partie de ses forces (*a*).

(*a*) Eugène passa sur des ponts, qui avaient été construits au-dessus de Borodino. Il ne laissa sur la rive gauche de ce ruisseau qu'une division d'infanterie et sa cavalerie légère.

A l'extrême droite, Poniatowski s'était emparé d'Utitsa, et avait pénétré dans un bois marécageux qui cerne en partie ce village; mais Tutchkof l'avait ensuite repoussé. L'on continuait à se battre dans ce bois, qui ne permettait d'engager que des tirailleurs.

Les dispositions d'attaque de Napoléon prises pendant la nuit étaient ignorées de son adversaire, mais ce général put s'en former une idée aussitôt que le jour fut entier, parce que tout le terrain qu'occupait l'armée française entre la Kalotcha et le bois se distinguait parfaitement de la position des Russes, et surtout du point élevé où se trouvait Kutusof. Ce général vit donc que Napoléon avait de grandes masses d'infanterie et de cavalerie près du bois; qu'ainsi les troupes chargées de la défense des redans étaient hors d'état de résister, s'il ne leur envoyait promptement des renforts. Il vit qu'on n'avait opposé que de la cavalerie à la partie de sa position comprise entre le village de Séménowska et la redoute, et qu'Eugène, après s'être emparé de Borodino, se disposait à passer sur la rive droite de la Kalotcha. Enfin il apercevait en réserve derrière le centre de l'armée française un corps composé d'infanterie,

de cavalerie et d'artillerie qu'il devait supposer être la garde de Napoléon. Le rapport de ses généraux confirmant ce qu'il avait observé de ses propres yeux, il ordonne à Bagawout (*a*) de se rendre en toute hâte à la gauche et d'y prendre les ordres de Bagration. Lorsque ce mouvement, que dictait la nécessité, commença, il était plus de sept heures; mais déjà Kutusof avait fait porter une brigade de la garde au secours de Bagration, et la division Konownitzin, du corps de Tutchkof, avait appuyé à droite dans le bois, pour s'opposer aux progrès de Davout. La tête de colonne de Bagawout n'atteignit Séménowska que vers huit heures; Bagration l'engage aussitôt, et successivement toutes les troupes de ce corps à mesure qu'elles arrivaient. Avec ce secours, il parvint d'abord à arrêter les Français, et bientôt après reprit l'offensive. Aussitôt que Ney se fut aperçu que Bagration était secouru par des troupes fraîches, il envoya vers Napoléon un de ses aides de camp pour l'en instruire et lui demander des secours,

(*a*) Bagawout devenait inutile dans la position qu'il occupait, puisque la droite de l'armée russe n'était pas menacée.

Ce conquérant était, depuis le commencement de la bataille, en avant et un peu à gauche de la redoute dont on s'était emparé le 5; il se promenait en long et en large avec Berthier, sur le bord d'un ravin qui se rend à Schewardino; derrière lui était l'infanterie de la vieille garde, en avant et un peu à gauche les autres troupes de la garde. Irrésolu, contre son habitude, il n'avait point encore donné d'ordres lorsqu'un de ses officiers d'ordonnance, qu'il avait envoyé près de Ney pour lui rendre compte des opérations de ce général, arrive, lui apprend que Bagration avait repris l'offensive, et qu'il devenait urgent de secourir Ney. Il ne restait de disponible sur ce point, en troupes d'infanterie, que la division Friant, parce que Junot venait d'être envoyé dans le bois, au secours de Poniatowski. Ce nouveau rapport augmente l'irrésolution de Napoléon; il consultait Berthier et ne donnait point d'ordres. L'officier d'ordonnance lui répéta plusieurs fois qu'il n'y avait pas un moment à perdre, que Ney allait être accablé. Napoléon le charge enfin de porter à Claparède l'ordre de marcher au secours de Ney. Cet officier part comme un trait, mais Napoléon le rappelle, et se consulte de nouveau avec Berthier; il finit par envoyer

Friant au secours de Ney. Son irrésolution lui avait fait perdre une demi-heure ; ce retard a dû avoir une grande influence sur le sort de la bataille, et, par suite, sur les destinées futures de Napoléon.

Les Russes occupaient, en avant du village de Séménowska, un retranchement qu'ils n'avaient eu que le tems d'ébaucher. Latour-Maubourg, ayant reçu l'ordre de les y attaquer, les chargea à la tête des cuirassiers saxons, et les renversa. Dans le même tems, l'arrivée de Friant permettait à Ney de reprendre l'offensive, et Bagration perdit enfin Séménowska. L'armée russe se reforma aussitôt en arrière de ce village ; sa droite occupait encore la grande batterie, sa gauche s'appuyait au même bois que précédemment, mais une demi-lieue en arrière des redans ; et l'on plaça, sur un plateau qui domine Séménowska, plusieurs batteries qui faisaient un feu très-soutenu et très-meurtrier. Le succès des Français, sur cette partie de la position, se borna à l'occupation des redans et du village de Séménowska. L'opiniâtreté de la défense avait été comparable à l'impétuosité de l'attaque, et l'on combattit de part et d'autre avec une rare valeur. Toutes les troupes qui étaient en présence

sur ce point ayant été engagées, et ayant déjà essuyé de grandes pertes, n'avaient plus cette première fougue des troupes fraîches. L'artillerie continuait à porter la mort dans les rangs opposés; mais on ne fit plus que des efforts partiels qui produisirent des succès momentanés et sans suite. A l'extrême droite, Poniatowski, secondé par Junot, avait repoussé Tutchkof à plus d'une lieue d'Utitsa.

Tandis que la partie la plus importante du plan de Napoléon échouait ainsi, une lutte terrible, et qui pouvait amener des résultats décisifs, s'engageait sur le point où combattait Eugène. Ce général, ayant placé une brigade de la division Delzons dans le village de Borodino, l'autre brigade et la cavalerie légère de son corps un peu plus à gauche, avait fait passer, ainsi que je l'ai dit, le reste de ses troupes sur la rive droite de la Kalotcha.

Kutusof s'étant aperçu du mouvement d'Eugène, renforça la partie de sa position comprise entre la route de Moskou et la grande batterie, avec le corps d'Osterman et un corps de cavalerie; ainsi il s'y trouva deux corps d'infanterie, deux de cavalerie, et la garde était assez près pour porter du secours sur ce point s'il était nécessaire. Aussitôt que les

premières troupes d'Eugène eurent commencé à passer sur la rive droite de la Kalotcha, Morand traversa le ravin qui le séparait de l'ennemi, et se dirigea vers la grande batterie. Dès qu'il eut débouché sur le plateau où elle se trouve, il essuya un feu violent d'artillerie ; néanmoins il continuait à avancer, et détachant un régiment de sa première ligne, il lui ordonne de tenter l'assaut de la batterie. Ce régiment exécuta cet ordre avec tant de résolution, qu'il parvint à y pénétrer ; mais, entouré par les Russes, n'étant point secouru par Morand, qui était attaqué dans le même moment avec la plus grande vivacité, il fut accablé, et obligé de se faire jour pour rejoindre sa division. Cependant Morand se maintenait difficilement sur le plateau contre des forces trop supérieures. Eugène sentit la nécessité de le secourir sans délai ; il envoie Gérard sur sa droite, Broussier sur sa gauche, place en réserve la garde royale derrière le centre, et Grouchy derrière la droite. L'engagement était alors général depuis le village de Borodino jusqu'à la vieille route de Smolensk. La partie de la position comprise entre Eugène et Ney était occupée par Montbrun et Latour-Maubourg ; il n'y régnait dans ce mo-

ment qu'un feu d'artillerie. Ainsi en opposition avec ce qui se pratique ordinairement, la cavalerie était au centre, en première ligne; mais cette arme ne pouvant être employée partout, Napoléon, en la plaçant dans l'endroit qui lui était le plus favorable, parvenait à l'utiliser, et pouvait, sur les autres points, renforcer son infanterie; il était d'ailleurs en mesure de faire soutenir cette cavalerie par l'infanterie de sa garde, qui était placée derrière. Cependant Eugène se disposait à tenter, avec toutes ses troupes, un nouvel effort pour s'emparer de la redoute, lorsqu'il fut rappelé sur la rive gauche de la Kalotcha par une attaque inattendue de la cavalerie ennemie.

Kutusof s'étant aperçu qu'Eugène n'avait laissé sur la rive gauche de la Kalotcha qu'un petit nombre de troupes, ordonne à Ouwarof de passer ce ruisseau au dessous de Borodino, et d'attaquer brusquement les Français. Ouwarof renversa d'abord la brigade de cavalerie légère, trop faible pour lui résister; mais l'infanterie, placée à gauche de Borodino, s'étant formée en carrés par bataillons, fut inébranlable. Eugène repassa aussitôt sur la rive gauche du ruisseau avec la garde royale;

et par sa présence décida Ouwarof à la retraite. Cette diversion, malgré son peu de succès, fut avantageuse à Kutusof; elle donna de l'inquiétude à Napoléon jusqu'au moment où il eut su et de quelle nature elle était et quel résultat elle aurait; elle retarda l'attaque de la batterie, circonstance funeste non-seulement à cause de la perte du tems, mais aussi parce que l'artillerie de la partie de l'armée qui devait exécuter cette attaque luttait désavantageusement contre celle des Russes, placée derrière des épaulemens, ou favorisée par les localités.

La tentative d'Ouwarof ne fut pas plutôt déjouée, qu'Eugène repassa sur la rive droite de la Kalotcha, et ordonna aux divisions Broussier, Morand et Gérard de suspendre le feu, et de joindre l'ennemi ; dans le même tems, Caulaincourt (*a*), à la tête de la division Wathier (de cuirassiers), renversait la ligne ennemie qui lui était opposée, et tournant à gauche, obtenait le même succès sur celle qui était placée immédiatement derrière la batterie, puis reve-

(*a*) Ce général avait remplacé Montbrun, qui venait d'être tué.

nant sur ses pas, il pénétrait dans cette batterie par la gorge ; Eugène y arrivait alors directement en en franchissant les épaulemens : tout ce qui la défendait fut passé au fil de l'épée ; vingt-une bouches à feu dont elle était armée tombèrent au pouvoir des Français. Wathier reprit sa position à droite d'Eugène. Caulaincourt avait été frappé à mort, dans la batterie même. Il était alors trois heures; les Russes avaient perdu tous leurs retranchemens, et avaient été repoussés sur toute la partie de la ligne, qui s'étendait depuis le ravin, qui était à gauche de la batterie, jusqu'à la vieille route de Smolensk; mais aucun désordre ne s'était manifesté dans leur armée, le sort de la bataille était encore incertain. Dans ces conjonctures, Kutusof se décida à tenter un effort sur le centre de l'armée française, qui n'était occupé, ainsi que nous l'avons vu, que par de la cavalerie. Il fait former en masse la partie de la garde qui n'avait point encore donné, la fait appuyer par de la cavalerie, et dirige ses troupes de manière à ce que leur gauche marchât sur Séménowska.

Les dispositions préparatoires de ce grand mouvement s'exécutèrent avec tant de lenteur qu'on put de plusieurs points de l'armée fran-

çaise voir l'orage se former. Sorbier (*a*) l'aperçut le premier, et ne consultant que la nécessité, il ordonne à la batterie de réserve de la garde (*b*) de se porter au centre et de tirer sur les masses que formaient les Russes. Murat, instruit un moment après, s'occupe aussi de réunir de l'artillerie sur ce point; il s'y trouve bientôt environ quatre-vingts bouches à feu. Tandis que l'on cherchait ainsi à tirer parti des moyens que l'on avait sous la main, Napoléon, éclairé par le rapport de ses généraux sur le danger qui menaçait son centre, fit avancer l'infanterie de la garde pour qu'elle fût à portée de le secourir au besoin.

Cependant les Russes s'avançaient, mais lentement, accablés par le feu d'artillerie le plus violent qu'aucune troupe ait peut-être jamais essuyé. Leur cavalerie chargea les batteries à plusieurs reprises; quelques-unes tombèrent même en son pouvoir; mais la cavalerie fran-

(*a*) Le lieutenant-général comte Sorbier commandait l'artillerie de la garde.

(*b*) C'était cette batterie de vingt-quatre bouches à feu de douze qui avait d'abord été placée derrière l'épaulement construit près du bois, mais qui avait été obligée de se porter en avant pour pouvoir canonner efficacement les redans, parce qu'ils se trouvaient trop éloignés de cet épaulement.

çaise, qui les soutenait, les reprit aussitôt; enfin cette masse redoutable d'infanterie, éprouvant des pertes énormes, ralentit sa marche, puis s'arrêta, et bientôt après le désordre s'y étant mis, elle se retira couverte par son artillerie et sa cavalerie. Tel fut le résultat d'une tentative bien entendue, qui devait avoir du succès, et qui n'échoua que par la lenteur de l'exécution (*a*).

Toutes les troupes qui avaient été engagées de part et d'autre, avaient essuyé de grandes pertes, et étaient accablées de lassitude; on ne pouvait plus rien entreprendre de vigoureux qu'avec des troupes fraîches. Dans l'armée de Kutusof, la seule milice de Moskou n'avait pas donné; dans celle de Napoléon, au contraire, la garde, à l'exception de trente-six bouches à feu qui avaient pris part au combat (*b*), était intacte; il pouvait se promettre un succès décisif s'il la faisait donner: il se contenta d'envoyer la division Claparède en réserve derrière Eugène; ce fut alors seulement que, montant à cheval, il se dirigea vers les redans, et visita

(*a*) Je ne veux parler que d'un succès momentané, puisque Napoléon pouvait disposer de toute sa garde pour repousser cette attaque.

(*b*) L'artillerie de la garde servait cent quatre bouches à feu.

de grandes pertes, et son adversaire acquérait une force morale incalculable. Jusqu'alors c'était particulièrement sur les champs de batailles que ses talens avaient brillé avec le plus d'éclat; c'était-là qu'il semblait en quelque sorte maîtriser la fortune. A la Moskwa, on le vit rester avec apathie, pendant presque toute la bataille, dans un endroit trop éloigné du théâtre des opérations pour qu'il pût les juger par ses yeux, et d'où il ne donnait que des ordres souvent tardifs. Il montra dans les momens les plus importans une grande irrésolution; il fut enfin au dessous de sa réputation, et manqua entièrement à sa fortune.

Si Poniatowski ne put exécuter ce qui lui avait été ordonné, cela tint aux localités et au nombre de troupes qui lui furent opposées, circonstances que Napoléon ne pouvait connaître exactement; mais si Ney eût été secondé à tems après s'être emparé des redans (*a*), les Russes auraient été enfoncés sur ce point; la cavalerie française aurait pu se déployer dans la plaine qui était en arrière; la bataille gagnée complé-

(*a*) Indépendamment de Friant Napoléon aurait pu envoyer au secours de Ney Claparède et même Junot. Ce dernier aurait été employé plus utilement sur ce point, où il aurait produit un effet décisif, qu'à secourir Poniatowski.

tement avant la moitié du jour, aurait permis à Napoléon de profiter de la victoire. Il pouvait obtenir également un succès décisif, après avoir laissé échapper cette occasion, s'il eût fait donner sa garde, soit sur le point où combattait Ney, soit sur le centre, entre Séménowska et la grande batterie. Il semble inconcevable qu'un général qui n'avait pas craint de s'enfoncer en Moskowie sans vivres, sans assurer ses derrières, n'ayant de munitions que pour une bataille, éprouvant les plus grandes difficultés à les remplacer, n'ait pas osé ordonner un mouvement qui offrait toutes les chances de réussite qu'on peut désirer à la guerre. Enfin ce fut une grande faute de placer la cavalerie sur un grand nombre de lignes très-rapprochées, et immédiatement derrière les troupes qui étaient engagées; cette disposition lui fit éprouver, par le feu de l'artillerie, des pertes d'autant plus sensibles (*a*) qu'elles étaient irréparables. Malgré ces fautes, le succès eût été plus prononcé si quelques batteries (9) n'eussent été obligées de ralentir leur feu, d'autres, de le cesser entièrement par suite du manque de munitions.

(*a*) Elles auraient été encore plus fortes si l'ennemi n'eût pas tiré si souvent de la mitraille au lieu de tirer le boulet.

Les opérations de l'armée russe, depu
combat de Walutina jusqu'à la bataille d
Moskwa, se réduisirent à se retirer sans p
que opposer de résistance. La marche de N
léon, sur trois colonnes de front, et peu
tantes les unes des autres, les y contraign
parce qu'il suffisait qu'ils fussent repoussé
un point pour être obligés de se retirer su
deux autres. On doit croire qu'ils ne conti
rent à opérer leur retraite sur Moskou,
parce qu'ils ne pouvaient penser que Napol
oserait pénétrer jusqu'à cette capitale; au
ment ils auraient dû se retirer de Dorogo
ou de Wiazma, sur Kaluga, en laissant su
route de Moskou un corps avec lequel il
seraient tenus en communications : ce cha
ment dans la direction de leur retraite au
indubitablement sauvé leur capitale.

La résolution que prit Kutusof d'atten
les Français dans une position défensive é
mauvaise; il perdait ainsi tous les avant
qu'il pouvait se promettre d'une offensive b
que et inattendue dans des circonstances
lui étaient très-favorables. Il aurait dû, a
avoir traversé Giat, continuer à se retirer
la même rapidité qu'il l'avait fait les jours
cédens, afin que Napoléon, n'éprouvant p

la crainte d'en venir aux mains, continuât à le poursuivre dans le même ordre. Il n'aurait laissé devant Eugène que de la cavalerie; sur la route de Moskou, que deux corps de cavalerie, deux d'infanterie et la moitié de la cavalerie irrégulière; le reste de l'armée se serait retiré par la route de Giat à Kaluga. Il aurait pris les mesures nécessaires pour persuader à Napoléon que la grande majorité de l'armée continuait, comme précédemment, à se retirer par la route de Moskou (*a*). Les troupes opposées à Poniatowski auraient effectué leur retraite par le chemin de traverse qui conduit à Budaiewo. L'on n'aurait montré, sur la route de Giat à Kaluga, que de la cavalerie irrégulière. Toutes ces dispositions se seraient exécutées le jour même de l'évacuation de Giat, s'il avait été possible; le lendemain au plus tard, dans le cas contraire. Pendant la nuit, un corps d'infanterie et un de cavalerie, de

(*a*) Ce résultat n'était pas difficile à obtenir, puisqu'à Witepsk, Napoléon ignora d'abord dans quelle direction s'était retiré Barklay, quoique toute l'armée de ce général eût effectué sa retraite dans une seule nuit. A Smolensk, il fut dans la même ignorance, et nous verrons qu'à Mojaïsk, il fut plusieurs jours dans le doute sur la direction de la retraite de Kutusof.

ceux qui étaient sur la route de Moskou, auraient pris un chemin de traverse pour se porter à la rencontre de Poniatowski, si ce général, quittant la route de Giat à Kaluga, avait déjà pénétré dans les terres pour y suivre les Russes. Si, au contraire, il était resté en position sur cette route, ces troupes se seraient dirigées sur son flanc gauche, ou sur ses derrières, selon la possibilité, de manière à y être rendues de grand matin. Par suite de ces dispositions, presque toute l'armée de Kutusof se serait trouvée établie sur le flanc droit, ou en arrière du flanc droit de Napoléon. Au point du jour, Kutusof aurait accablé Poniatowski, avec toutes ses forces, et aurait gagné la route de Moskou le plus promptement possible, pour y attaquer l'armée française. Les corps qui la composaient, y occupaient ordinairement une étendue de huit à dix lieues, et y marchaient avec une incroyable quantité de voitures de vivres et de bagages; cette attaque, si elle avait été conduite avec vigueur et résolution, devait être couronnée du succès; du moins était-il impossible que les débuts de la bataille ne fussent pas heureux. Quoi qu'il en soit, vainqueur, Kutusof pouvait se promettre les résultats les plus décisifs; vaincu, il avait sa retraite assurée

sur Kaluga, et son adversaire contraint de le suivre, n'aurait pu pousser un corps jusqu'à Moskou.

Telle était la marche qu'aurait dû suivre Kutusof; mais s'étant décidé, contre ses intérêts, à attendre que Napoléon l'attaquât, il avait fait un bon choix dans la position de Borodino. On peut lui reprocher de n'avoir pas employé assez de troupes pour disputer la première position partielle, entre le bois et la Kalotcha; nul doute qu'il l'eût conservée le 5, s'il avait employé plus de troupes à la défendre; il aurait ainsi fait perdre une journée à Napoléon, auquel rien n'était plus funeste que les retards dans l'état de pénurie où se trouvait son armée. La disposition des troupes pour la défense de la grande position, qui avait été bonne pendant la journée du 6, devint mauvaise par suite des mouvemens opérés dans l'armée française pendant la nuit du 6 au 7. Kutusof éprouva ainsi le plus grave des inconvéniens attachés à la défensive. Les changemens qu'il apporta pendant le commencement de la bataille, à ses dispositions primitives, furent dictés par la nécessité. Son grand mouvement offensif contre le centre de l'armée française était bien conçu,

mais fut préparé et exécuté avec trop de lenteur. Enfin, la diversion exécutée par Ouwarof, qui fut si utile, l'aurait été beaucoup plus si ce général, au lieu de se retirer, parce qu'il n'avait pu enfoncer des carrés d'infanterie (*a*), se fut dirigé aussitôt sur les derrières de l'armée française, en suivant la route de Moskou. Il y aurait jeté le désordre et la confusion parmi cette quantité de convois d'artillerie, de vivres et de bagages qui s'y trouvaient. Sa retraite n'aurait point été aussi périlleuse et aussi difficile que l'on pourrait le supposer, puisque tous les chemins de traverse qui venaient aboutir à la route de Moskou pouvaient le conduire sans obstacles à l'armée russe; les Français n'occupant sur leurs derrières que cette seule route. Je dois ajouter que Kutusof aurait été battu complétement, sans la valeur et l'opiniâtreté avec laquelle Bagration défendit les redans.

Tandis que les Russes se retiraient sur Moskou, les Français, soumis à de nouvelles privations parce qu'ils n'avaient pu marauder de-

(*a*) On échoue beaucoup plus souvent qu'on ne réussit dans de semblables attaques contre de bonne infanterie; ainsi Ouwarof devait s'attendre à ce résultat.

puis plusieurs jours, passèrent au bivouac une nuit cruelle, sans feu, au milieu des morts, des mourans, des blessés. Au point du jour, l'on s'aperçut que les Russes avaient exécuté leur retraite. Peu de batailles gagnées ont produit sur l'esprit des troupes un effet aussi extraordinaire ; elles semblaient frappées de stupeur. Après avoir enduré tant de maux, de privations, de fatigues pour forcer l'ennemi à en venir à une bataille ; après avoir combattu avec tant de valeur, elles n'apercevaient pour résultat qu'un massacre épouvantable, l'accroissement de leurs misères, et plus d'incertitude que jamais relativement à la durée et au sort de la guerre.

Napoléon, ayant réuni sous le commandement de Murat les quatre corps des réserves de cavalerie, et la division Dufour (*a*), du corps de Davout, lui ordonna de se mettre à la poursuite des Russes. Mortier et Davout le suivaient immédiatement. Poniatowski continua à marcher sur la droite de la grande route de Moskou. Eugène, afin de marcher sur la gauche,

(*a*) Ce général avait remplacé le général de division Friant, blessé à la bataille de la Moskwa.

passa la Moskwa, un peu au dessous de son confluent avec la Kalotcha, et se dirigea sur Ruza. Ney et Junot restaient jusqu'à nouvel ordre sur le champ de bataille (*a*).

Napoléon était dans l'intention d'établir son quartier général, le jour même, à Mojaïsk; il avait ordonné à ses équipages de s'y rendre, à Murat de s'établir deux lieues au-delà. Ses intentions ne purent être remplies; un combat assez vif s'engagea entre Murat et Platof, qui couvrait cette ville avec l'arrière-garde russe. Murat ne put l'occuper, et les équipages de Napoléon, parvenus trop près des avant-postes, furent obligés de rétrograder. Cet événement, peu important en apparence, eut une grande influence sur la suite des opérations.

Napoléon, suivant son usage d'exagérer ses succès, annonça la victoire qu'il venait de remporter comme décisive; selon le dix-huitième bulletin, qui en rendait compte, l'ennemi avait perdu quarante ou cinquante mille hommes; les Français dix mille seulement. Les Russes avaient adopté un système de déception plus

(*a*) Ce général venait d'être rejoint par la division Pino, qu'on avait détachée de son corps à Smolensk, pour l'opposer à Wintzingerode.

prononcé encore ; ils s'étaient donnés comme vainqueurs dans toutes les affaires qui avaient eu lieu depuis le commencement de la campagne; ils n'hésitèrent point à publier qu'ils avaient remporté une nouvelle victoire dans les champs de Borodino. L'annonce d'une telle continuité de succès, suivis de l'abandon d'un si grand nombre de provinces, aurait dans la plupart des pays de l'Europe produit un effet entièrement opposé à celui que les Russes en attendaient; mais en Russie, où il n'y a que la haute noblesse et le haut clergé qui aient de l'instruction, on trompa facilement le peuple, et l'erreur dans laquelle on le tint fut très-utile. En lui faisant envisager ainsi la retraite de l'armée russe comme une suite de combinaisons nécessitées par la supériorité numérique de l'ennemi, aucunement par la supériorité de son courage, il concluait tout naturellement qu'en augmentant l'armée pour retirer à Napoléon l'avantage du nombre, on l'accablerait facilement, et les sacrifices pour arriver à ce résultat lui devenaient moins pénibles. On chercha surtout à tromper les habitans de Moskou et de Pétersbourg; il y eut dans cette dernière ville salves d'artillerie, illumination, et *Te*

Deum en actions de grâces de la nouvelle victoire (*a*).

Pour ajouter plus de poids à ce qui fut publié concernant le succès obtenu à Borodino, Alexandre créa Kutusof feld-maréchal-général et lui donna cent mille roubles de gratification; chaque soldat de son armée en reçut cinq (1).

Napoléon employa une partie de la matinée à parcourir les positions de l'armée russe; aucun des nombreux champs de bataille qu'il avait visités jusqu'alors n'avait offert un spectacle aussi horrible; de quelque côté qu'on dirigeât sa vue, c'étaient des cadavres d'hommes et de chevaux, des mourans, des blessés qui poussaient des cris douloureux; un sol souillé de sang, jonché d'armes de toutes espèces et de débris d'artillerie. Des chevaux blessés erraient seuls au milieu de cette scène de destruction.

(*a*) Kutusof poussa la précaution jusqu'à tromper les généraux qui commandaient les corps d'armée détachés, car on ne saurait penser que ce fut par amour-propre qu'il en agit ainsi. Une pareille précaution aurait été une faute impardonnable si ces généraux n'avaient alors été assez éloignés de l'armée de Kutusof pour qu'il y eût indépendance entre leurs opérations et les siennes. Leur erreur ne pouvait d'ailleurs être que de courte durée.

(*b*) Le rouble papier équivalait à peu près au franc.

Napoléon fit retourner plusieurs cadavres par des officiers de sa suite pour examiner de quels coups ils avaient été frappés ; presque tous l'avaient été par le boulet. Il revint à son quartier-général, qui était encore en arrière de la redoute enlevée le 5, et vers les quatre heures de l'après-midi il se mit en marche pour se rapprocher de son avant-garde. Peu avant son départ, un cri se fit entendre : *Aux armes! voilà les Kosaques!* On fut bientôt prêt à les recevoir, mais ils ne parurent point; des fourrageurs qu'ils avaient poursuivis, et qui étaient revenus bride abattue, avaient causé cette alerte. Napoléon, depuis le départ de Smolensk, était en garde contre ces sortes de surprises; il ne marchait qu'escorté par un nombreux détachement de cavalerie de sa garde; son quartier-général était toujours entouré par les grenadiers et chasseurs à pied de cette garde, et lorsqu'il était obligé de s'établir en plein champ, ces deux régimens formaient un carré, au milieu duquel on dressait ses tentes. Le 9, l'avant-garde française s'empara de Mojaïsk, à la suite d'un combat de cavalerie, et Napoléon y transporta aussitôt son quartier-général. Cette ville, abandonnée par ses habitans, comme toutes celles dont on s'était emparé depuis le départ de Smo-

lensk, n'avait éprouvé que quelques incendies partiels : plus de dix mille blessés, que les Russes n'avaient point eu le tems d'évacuer, remplissaient les maisons, les églises, et étaient entassés sur la place qui se trouve au milieu de la ville. L'horreur de ce spectacle fut encore augmentée par la nécessité de chasser les blessés russes des maisons et des églises, pour y placer les blessés français, qui arrivèrent en foule aussitôt que la ville fut tombée en notre pouvoir.

Cependant le revers de Borodino avait eu sur l'armée russe un résultat plus funeste que l'apparence n'aurait dû le faire craindre. La retraite effectuée sur une seule route, pendant une seule nuit, immédiatement après une bataille aussi terrible, mit l'infanterie dans un tel désordre, qu'elle ne formait plus qu'une masse confuse incapable de combattre. La bonne contenance de l'arrière-garde, et la résistance qu'elle opposa avant que d'abandonner Mojaïsk, ne permirent pas à Napoléon de soupçonner la vérité ; il en aurait été instruit par les rapports d'un grand nombre de prisonniers qui seraient tombés en son pouvoir s'il se fût emparé de Mojaïsk le 8 au soir (*a*).

(*a*) Kutusof, ayant pu disposer de la nuit du 8 au 9, et de

Précipitant alors la retraite de Kutusof, en le faisant poursuivre par la moitié de son armée, il aurait, dans le même tems, dirigé l'autre moitié, par Wéréia et Borovsk, sur Kaluga (*a*). Indépendamment des pertes qu'une poursuite rapide aurait fait éprouver au général russe, il est indubitable qu'on se serait emparé, dans Moskou, d'une partie de ce qui lui restait d'infanterie, par suite de l'état de désordre et d'accablement dans lequel elle se serait trouvée en traversant cette capitale. L'occupation du pays depuis Moskou jusqu'à Kaluga aurait ramené l'abondance dans l'armée, et donné la possession de la route de Kaluga à Smolensk, si précieuse en cas que l'on fût obligé de se retirer (*b*).

Napoléon, persuadé que Kutusof effectuait

la matinée du 9, fut assez heureux pour ne laisser tomber entre les mains de son adversaire que des blessés.

(*a*) On aurait poussé jusqu'à Tula; cette ville n'est éloignée de Kaluga que d'une journée, et il devenait très-important de s'en emparer, parce qu'elle contient la seule manufacture d'armes à feu de tout l'empire.

(*b*) Quelque fussent les projets de Napoléon, son éloignement de sa base d'opérations, la difficulté des communications, la grande supériorité de la cavalerie ennemie, supériorité qui ne pouvait manquer de s'accroître encore, le forçaient de se rapprocher de cette base avant l'hiver.

sa retraite en bon ordre, ignorant si de Mojaïsk il s'était dirigé sur Moskou ou Kaluga, n'ayant encore pu renouveler les munitions qu'il avait consommées pendant la bataille, éprouvant de si grandes privations que, dans la plupart des corps, on suppléait par la chair des chevaux à celles des bestiaux, se décida à s'arrêter quelques jours. Ce repos lui était personnellement utile pour la guérison d'un rhume dont il était fort incommodé. Non-seulement il ne crut pas pouvoir s'étendre sur sa droite, en dirigeant une partie de son armée sur Kaluga, mais il pensa au contraire que la prudence exigeait qu'il marchât aussi réuni qu'avant la bataille, pour être prêt à en livrer une seconde s'il s'y trouvait contraint avant que de s'être emparé de Moskou. Il fixa donc son quartier-général à Mojaïsk; sa garde fut bivouaquée dans les environs. Pendant son séjour dans cette ville, les corps d'armée ne firent que des marches très-courtes, ou s'arrêtèrent, et de nombreux détachemens furent envoyés à la maraude. Le 11, l'avant-garde, qui n'était encore parvenue qu'à sept lieues au delà de Mojaïsk, séjourna : le reste de l'armée en fit autant. Poniatowski était sur la droite de la route à............; Eugène sur la gauche,

entre Ruza et Swenigorod; Ney sur la route de Moskou, au-delà de Mojaïsk; Davout et Mortier entre Ney et l'avant-garde; Junot était encore sur le champ de bataille.

Le sort des blessés, si cruel pendant cette campagne, le devint encore plus après la bataille de la Moskwa; ce fut une suite naturelle de leur nombre et de la dévastation du pays. Ceux qui en eurent la force, se rendirent à pied à l'abbaye de Kolotzkoi; d'autres y furent transportés sur des voitures de cantinières et de vivres; il y en eut beaucoup qui suivirent leurs corps jusqu'à Mojaïsk, où ils restèrent; enfin, le peu de maisons conservées dans les villages qui avoisinaient le champ de bataille, en fut rempli. Transports, vivres, linges, médicamens, la paille même, tout manquait à la fois. Plusieurs jours s'étaient écoulés, et l'on trouvait encore dans les lieux voisins du champ de bataille des blessés auxquels on n'avait pu donner aucun secours; ils expiraient victimes de la faim plutôt encore que de leurs blessures; la mort les atteignait trop lentement au gré de leurs désirs; ils enviaient le sort de ceux qu'elle avait frappés d'un seul trait (10).

Si tel fut le sort des blessés français, on

peut se faire une idée de celui qui fut réservé aux blessés russes.

Avant que de reprendre le fil des opérations, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'effet que l'approche de Napoléon produisait à Moskou et sur les mesures qu'y prenait l'autorité.

Quelques mois avant le commencement des hostilités, Alexandre avait remplacé le gouverneur de Moskou, vieillard infirme et peu actif, par le comte Rostopchin, homme d'un caractère violent, qui passait pour avoir de la fermeté et de la résolution, et qui était connu par sa haine contre les révolutionnaires français et contre Napoléon (*a*). Vers la fin de mai, un Hollandais, nommé Smid, se présenta chez le prince Bagration, assurant qu'il possédait un secret pour détruire l'armée française. Bagration envoya Smid à Pétersbourg, où il fut sans doute jugé favorablement, puisqu'on l'adressa à Rostopchin, qui devait lui donner les moyens de mettre à exécution son secret. Smid arriva à Moskou dans le courant de juillet; Rostop-

(*a*) Rostopchin avait manifesté ses sentimens dans une brochure écrite dans le style populaire, et qu'il avait publiée en 1807; il la fit réimprimer en 1812, lorsque les hostilités commencèrent.

chin l'installa dans une maison près de Moskou, lui donna de l'argent, des ouvriers, et il travailla d'abord à un énorme ballon incendiaire, destiné, disait-on, à anéantir l'armée française. On ne permettait point de visiter ces travaux; mais on n'en faisait point un mystère, et les Moskovites de toutes les classes s'entretenaient du ballon.

Lorsque Napoléon, après s'être emparé de Smolensk, eut prononcé son mouvement sur Moskou, Rostopchin commença à craindre sérieusement pour cette capitale, et dès lors il se prépara à la livrer aux flammes si le sort de la guerre la faisait tomber au pouvoir de ce conquérant. Smid fut donc employé à faire construire des torches, des fusées, des mèches et autres matières incendiaires. Quoique l'on prît les plus grandes précautions pour cacher ces préparatifs, il en transpira quelque chose, et le bruit se répandit que le gouverneur ferait brûler Moskou si Napoléon s'en emparait. Tandis que Rostopchin préparait ainsi ses moyens de destruction, il faisait évacuer les trésors du Kremlin, les archives du gouvernement, et partir les nombreux dépôts de troupes qui se trouvaient dans Moskou. L'université, la pension des demoiselles nobles, et l'institution des enfans trouvés,

furent s'installer à Kasan, pour y attendre la fin de la guerre.

Ces précautions, prises dans l'intérêt du gouvernement, inspirèrent aux habitans des craintes que Rostopchin chercha à dissiper au moyen de proclamations, et en publiant plusieurs rapports relatifs aux opérations militaires de l'armée qui couvrait Moskou. Les rapports avaient pour but de les tromper; les proclamations, écrites dans un style bizarre et populaire, de les rassurer, et de leur promettre qu'il marcherait à leur tête à la rencontre de l'ennemi, quand il y aurait nécessité. Il prenait en même tems les mesures les plus rigoureuses contre ceux qui répandaient des nouvelles alarmantes, manifestaient des craintes, ou parlaient de départ. Soixante étrangers, exerçant des états et des professions différentes, furent arrêtés (*a*), et envoyés sur les confins de l'Europe, sans que leur conduite eût donné lieu à ce traitement rigoureux (*b*).

(*a*) La police leur adressa la lettre suivante : « Vous allez » voyager, Messieurs, parmi des peuples naturellement bons » et pacifiques, que vous ne parviendrez sûrement point à » infecter de vos mauvais principes; portez-vous bien, et » soyez sans craintes; vous n'êtes point dans la barque à » Caron. »

(*b*) On avait proposé à l'empereur Alexandre de prendre

La position des étrangers devint dès lors très-dangereuse, parce qu'ils furent en quelque sorte désignés à la haine du peuple ; aussi ne put-on plus, sans s'exposer (11), parler en public une langue étrangère. Le directeur de la poste aux lettres (*a*) fut arrêté, et envoyé en Sibérie pour avoir, par négligence, laissé traduire, d'une gazette allemande, la proclamation de Napoléon. Le traducteur, fils d'un riche marchand, fut emprisonné ; un article inséré dans la gazette le représentait comme un traître, et annonçait qu'il serait puni exemplairement. Ces mesures n'atteignirent point la noblesse ; elle put librement quitter Moskou, soit que Rostopchin n'eût pas assez de pouvoir pour l'en empêcher, soit qu'il ne crût pas que son départ produisît une grande impression, parce qu'elle n'habitait Moskou qu'une partie de l'année : peut-être aussi trouva-t-il avantageux d'être débarrassé de cette foule de domestiques esclaves qu'elle traînait à sa suite, et qui lui inspiraient des craintes.

des mesures très-rigoureuses contre les Français de la colonie, parce qu'il s'en trouvait parmi eux de suspects. Il s'y refusa, disant qu'il était du devoir de la police de les surveiller.

(*a*) En Russie, tous les emplois civils sont assimilés pour le rang à des emplois militaires. Le directeur de la poste aux lettres de Moskou avait rang d'officier-général.

Les proclamations et les mesures de rigueur de Rostopchin n'avaient jamais trompé ni rassuré entièrement les habitans de Moskou. La prise de Smolensk et l'incendie de cette ville, dont on accusait Napoléon, les avaient vivement affectés, moins encore à cause de l'importance de Smolensk que par la crainte de voir ce conquérant se diriger sur leur ville. Bientôt ils avaient appris que Dorogobuj et Wiazma étaient tombés en son pouvoir, et la rapidité de sa marche le lui montrant déjà à leurs portes, ils avaient conçu de vives alarmes. Le remplacement de Barklay par Kutusof, qui possédait leur confiance, ranima leurs espérances; ils savaient que, cessant de rétrograder, on allait en venir aux mains, uniquement pour sauver Moskou. Ils attendirent leur sort du résultat de la bataille qui allait se livrer. Les nouvelles mensongères répandues par Kutusof et Rostopchin, relativement au gain de cette bataille, n'excitèrent qu'une joie momentanée. La vérité sur un événement arrivé à si peu de distance fut bientôt connue, et produisit parmi les habitans une consternation générale (*a*).

(*a*) On assure que Kutusof, instruit des préparatifs de Rostopchin, pour livrer Moskou aux flammes, en cas que Napo-

Nous avons vu que Kutusof avait effectué sa retraite dans la nuit qui suivit la bataille de la Moskwa ; que cette retraite avait mis son infanterie dans le plus grand désordre ; que néanmoins il avait été assez heureux pour conserver Mojaïsk jusqu'au 9 au matin, ce qui lui avait permis de n'y abandonner que des blessés ; qu'il dut probablement à cette circonstance que son adversaire ne fut instruit ni du déplorable état de son armée, ni de la véritable direction de sa retraite.

Depuis Mojaïsk, Kutusof, après avoir ôté le commandement de son arrière-garde à Platof pour le confier à Miloradowitz, se retira sur Moskou, apportant tous ses soins à rétablir l'ordre dans son infanterie, et à lui rendre une confiance qui devait être ébranlée par le revers de Bo-

léon pénétrât jusqu'à cette capitale, craignit que ce gouverneur ne mît son projet à exécution avant qu'il n'eût effectué sa retraite, ce qui aurait pu lui devenir très-funeste ; il chercha donc à lui donner des espérances qu'il n'avait pas lui-même. Il poussa la dissimulation jusqu'à écrire à sa fille, qui habitait Moskou, qu'elle pouvait être tranquille ; qu'il livrerait une seconde bataille, s'il était nécessaire, pour défendre cette capitale, et qu'il avait l'espoir le mieux fondé d'obtenir la victoire. Rostopchin, trompé ou feignant de l'être, publia plusieurs proclamations pour rassurer les habitans de Moskou ; mais elles ne produisirent que peu d'effet, par les raisons que je viens de développer.

rodino. La lenteur que mit Napoléon dans sa poursuite, et la bonne contenance de Miloradowitz, qui remporta quelque avantage dans un combat contre Murat, lui permirent d'atteindre ce résultat. Le 12, il s'arrêta à trois lieues de Moskou, dans un endroit où il avait fait commencer des retranchemens. Son armée ne comptait plus qu'environ cinquante mille hommes de troupes régulières (*a*); mais l'ordre y était entièrement rétabli. Le but de ces retranchemens était de persuader à Napoléon qu'il serait obligé de livrer une nouvelle bataille pour pénétrer jusqu'à Moskou; l'on espérait que cette crainte l'engagerait à effectuer enfin sa retraite; dans le cas contraire, Kutusof, convaincu qu'il ne pouvait en venir aux mains avec quelque chance de succès (*b*), était décidé à abandonner Moskou. Néanmoins, afin de ne pas supporter seul la responsabilité d'une mesure dictée par l'impérieuse nécessité, mais

(*a*) Une armée battue, ne se trouve pas seulement diminuée du nombre d'hommes tués et blessés, mais encore du nombre d'hommes démontés, et de ceux qui se sont débandés.

(*b*) En supposant même que Kutusof eût eu quelques chances de succès, il se serait exposé à perdre presque toute son armée s'il eût essuyé un revers si près de Moskou, parce que le soldat russe, qui est passionné pour les liqueurs, se serait répandu dans les maisons abandonnées pour y boire et y piller.

qui devait avoir pour la Russie, et particulièrement pour Moskou, des suites si funestes, il réunit ses généraux en conseil de guerre dans la matinée du 13, pour agiter avec eux cette question. Presque tous partagèrent son opinion, et il commença aussitôt à traverser Moskou pour se retirer sur Kolomna. Le même jour il eut une entrevue avec Rostopchin (*a*), qu'il instruisit de la résolution qui venait d'être prise; la destruction de Moskou, reconnue utile au salut de la patrie, et qui était déjà préparée, y fut décidée.

Cependant jusqu'au 12, ce qui restait d'habitans dans Moskou avait conservé quelques lueurs d'espérance : aussi l'émigration n'avait-elle existé principalement que parmi la noblesse qui pouvait se retirer dans ses terres, mais peu parmi les autres classes de la société, trompées par Rostopchin ou retenues par la crainte, et dont toute la fortune était dans Moskou. Le 12, on vit arriver un convoi considérable

(*a*) Il régnait entre Kutusof et Rostopchin une inimitié prononcée et bien connue, qui fut augmentée par leur différente manière de voir, relativement à la conduite des opérations militaires. J'ignore quelle cause donna naissance à cette inimitié; la différence de caractère avait pu contribuer à la faire naître. Le premier était calme et apathique; le second, violent et impétueux.

de blessés, et l'on apprit que Kutusof s'approchait suivi de Napoléon, et avait mandé Rostopchin (*a*). Dès lors le voile fut déchiré; l'a-

(*a*) Rostopchin annonça son absence par la proclamation suivante :

« Je pars demain pour me rendre près de son altesse le prince
» Kutusof, pour prendre, conjointement avec lui, des mesures
» pour exterminer nos ennemis.

» Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons
» rendre l'ame.

» Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à
» l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides. »

La veille il avait publié une proclamation que je crois devoir rapporter aussi; elle était ainsi conçue : « Son altesse le prince
» Kutusof, afin de se réunir plus tôt aux troupes qui allaient le
» joindre, a quitté Mojaïsk pour venir occuper un endroit
» fortifié, où il est probable que l'ennemi ne se présentera pas
» de sitôt. On va envoyer au prince quarante-huit canons et
» des munitions. Il dit qu'il défendra Moskou jusqu'à la der-
» nière goutte de son sang, et qu'il est prêt à se battre, même
» dans les rues de cette ville. On a fermé les tribunaux; mais
» que cela ne vous inquiète pas, mes amis; il faut mettre les
» affaires en ordre. Nous n'avons pas besoin de *tribunaux*
» pour faire le procès au scélérat; si cependant ils me deve-
» naient nécessaires, je prendrais des jeunes gens de la ville
» et de la campagne. Dans deux ou trois jours je donnerai le
» signal. Armez-vous bien de haches et de piques, et si vous
» voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents. Le
» Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé. Demain
» j'irai voir les blessés à l'hôpital de Sainte-Catherine : j'y
» ferai dire une messe, et bénir l'eau pour leur prompte gué-
» rison. Pour moi, je me porte bien; j'avais mal à un œil,
» mais maintenant je vois très-bien des deux. »

venir se présenta dans toute son horreur, et ce qui restait d'habitans se décida à fuir, convaincu que la ruine de Moskou était assurée, soit qu'elle tombât au pouvoir de Napoléon, soit que les Russes l'incendiassent pour priver ce conquérant des ressources et des richesses qu'elle contenait (*a*). Toutefois la nécessité retint des individus des dernières classes de la société, et il resta quelques domestiques dans la plupart des palais, des hôtels et des maisons les plus considérables. Il y eut aussi quelques marchands étrangers qui prirent la même résolution, ne pouvant se décider à abandonner tout ce qu'ils possédaient, ni se persuader que les Russes voulussent faire un aussi grand sacrifice, ou que Napoléon se conduisît avec tant de barbarie.

Moskou fut alors livré à une confusion et à un désordre extrême; des groupes de gens du peuple, auxquels on avait distribué de vieilles armes, et qui croyaient, dans leur simplicité, que le gouverneur allait se mettre à leur tête pour marcher à la rencontre de l'ennemi, parcouraient la ville, pillant les marchands

(*a*) On leur avait persuadé que Napoléon avait détruit toutes les villes dont il s'était emparé depuis Smolensk, et qu'il réservait à Moskou le même sort.

d'eau-de-vie, maltraitant les étrangers (*a*). Une foule de traîneurs, de soldats blessés, d'habitans qui fuyaient, (*b*) remplissaient les rues ; celles qui se trouvaient dans la direction de la retraite de Kutusof étaient en outre couvertes de troupes de différentes armes, d'artillerie, de bagages, qui effectuaient leur retraite. La crainte était le seul sentiment qui dirigeât les habitans, la seule puissance qui exerçât une influence ; elle avait remplacé celle des lois et des magistrats.

Rostopchin, aussitôt après son entrevue avec Kutusof, fit distribuer à des soldats de police les matières incendiaires qu'il avait fait préparer. Ils reçurent l'ordre de rester déguisés dans Moskou pour livrer cette ville aux flammes aussitôt qu'elle serait tombée au pouvoir des Français. La présence des habitans aurait ap-

(*a*) Le peuple moskowite est naturellement doux et difficile à émouvoir ; néanmoins, excité en quelque sorte par l'autorité, il se porta, peu avant l'arrivée des Français, à quelques excès. Il maltraita en plein jour, au milieu des rues, un assez grand nombre d'étrangers ; quelques-uns même en moururent ; mais par un hasard singulier, aucuns de ces derniers n'étaient Français.

(*b*) La location d'un cheval et d'une petite voiture de paysan coûtaient six fois plus que n'en aurait coûté l'acquisition quelques mois auparavant.

porté des obstacles invincibles à l'exécution de cet ordre; leur fuite la rendait facile. Dans le même tems, il faisait évacuer les pompes, et donner la liberté à ceux des forçats que l'on n'avait point eu le tems de faire partir. On assure que ce fut à condition qu'ils concourraient à l'incendie de Moskou.

Le 14, à environ neuf heures et demie du matin, Kutusof traversa Moskou de sa personne; Rostopchin était encore dans son hôtel, mais préparé à partir avec une escorte de soldats de police qui l'attendaient. Une foule de gens du peuple, en partie armés, s'étaient rassemblés à sa porte; les uns, pour le sommer de se mettre à leur tête, d'autres, pour apprendre leur sort. Au moment de partir, il fit amener deux prisonniers : le premier était ce jeune Russe, coupable, selon lui, de trahison; selon l'opinion la plus généralement répandue, de légèreté et d'inconséquence; le second, un Français (*a*) accusé d'avoir tenu des propos répréhensibles. Il signala le prêmier au peuple comme un traître, et, le lui ayant livré, il fut mis en pièces (*b*). Il réprimanda le second, et lui donna

(*a*) Il s'appellait Mouton, et enseignait les armes.

(*b*) Ce jeune homme s'appelait Vérischadin, et était fils d'un riche marchand; l'on assure que ce furent des dragons de po-

la liberté ; c'était en quelque sorte l'envoyer à la mort ; néanmoins, contre les apparences, il se sauva. Immédiatement après que le sort de ces malheureux eut été décidé, Rostopchin partit et rejoignit Kutusof.

Cependant si l'armée de Kutusof avait essuyé de grandes pertes, et si le désordre régnait dans son infanterie, la situation de l'armée de Napoléon n'était pas beaucoup meilleure ; le soldat y était dans un état d'épuisement, suite naturelle de la continuité des marches, des fatigues et des privations les plus dures. Le pain, l'eau-de-vie, si nécessaire aux troupes qui bivouaquent, manquaient presque généralement ; dans quelques régimens même il avait fallu que la chair des chevaux suppléât à celle des bestiaux. La chaussure était en si mauvais état qu'il devenait indispensable de la réparer. Les chevaux de la cavalerie, de l'artillerie et des bagages étaient épuisés. Un grand nombre de blessés et de malades marchaient à la suite des régimens, et ajoutaient à la difficulté de notre situation. Dans cet état de choses, le mal présent et le sentiment de sa propre conservation ayant détruit momentanément la répugnance

lice, de l'escorte de Rostopchin, qui lui portèrent les premiers coups.

qu'on avait eue à s'enfoncer dans ces pays lointains, on désirait ardemment d'arriver à Moskou, seul endroit où l'on pût trouver les secours dont on avait besoin. Il semblait plus dangereux de se retirer dans l'état de dénuement où l'on se trouvait que de pousser jusqu'à cette capitale, ne dût-on la conserver que quelques jours. L'on ne se dissimulait pas la difficulté du retour, mais l'on ne voyait que le mal présent, et l'on aimait à se flatter que les Russes, effrayés de la perte de leur capitale, demanderaient la paix, et recevraient la loi du vainqueur.

Napoléon, obligé de se décider sans délai à pousser jusqu'à Moskou, ou à se retirer, prit le premier parti. Il ordonna donc à Murat (12 septembre) de recommencer à se porter en avant;, à Mortier, Davout, Ney et à sa garde de suivre ce mouvement, en conservant l'ordre dans lequel je les ai nommés. Eugène se dirigea sur Moskou, en passant par Swenigorod et Spaskoe, où l'on pouvait alors traverser la Moskwa à gué; Poniatowski sur Burtzowo, pour y prendre la route de Kaluga à Moskou, qui passe par ce village. Junot vint établir son quartier général à Mojaïsk.

Napoléon, entièrement guéri de son rhume,

quitta Mojaïsk dans l'après-midi du 12, et transporta, le jour même, son quartier général à Tatarki, petit village situé environ à moitié chemin de Mojaïsk à Moskou; il était persuadé que l'armée russe se retirait sur cette capitale, sans pourtant en avoir une certitude entière; mais il espérait que le mouvement général qu'il faisait exécuter, et les rapports des reconnaissances qu'il avait fait pousser au loin sur sa droite, ne lui laisseraient bientôt plus de doute à cet égard. Le 13 au matin, il arrêta tout à coup la marche des corps d'armée qui suivaient la route de Moskou. Son avant-garde n'ayant rencontré la veille que de la cavalerie, il commença à craindre sérieusement que Kutusof ne se fût placé sur sa droite, dans la direction de Kaluga, ou qu'il ne se dirigeât sur ses communications. Ainsi, cinq jours après la bataille de la Moskwa, ayant déjà repoussé l'ennemi jusqu'à dix-sept lieues du champ de bataille, il ignorait encore quelle était la direction de sa retraite. Ce fait paraît si extraordinaire qu'on serait tenté de le révoquer en doute, si l'on n'en trouvait la preuve dans les ordres que Napoléon adressa alors à ses généraux. Vers les dix heures du matin, ayant enfin acquis la certitude que l'armée russe était devant lui et

couvrait Moskou, il ordonna aux corps qu'il avait arrêtés de se remettre en marche, et le jour même son avant-garde n'ayant éprouvé aucune résistance, pénétra jusqu'à trois lieues de Moskou, dans ce lieu où Kutusof avait fait commencer des retranchemens. Le 14, le mouvement de l'armée continua, et dans le même ordre que les jours précédens. Murat, n'ayant presque point éprouvé de résistance, couronna à une heure la butte des Moineaux, d'où l'on découvre Moskou (12) à une demi-lieue devant soi.

Cette immense capitale, bâtie sur un terrain inégal, est traversée par la Moskwa; les édifices publics, les palais, et surtout les églises avec leurs dômes de différentes couleurs, mêlés partout à la verdure des arbres, lui donnaient un aspect magnifique et des plus remarquables; sa vue causa des transports de joie; c'était celle que font éclater les marins en arrivant au port après un long et périlleux voyage. Une nombreuse cavalerie semblait vouloir en disputer l'entrée, lorsque Miloradowitz envoya proposer à Murat une suspension d'armes; le prétexte était le désir que l'on épargnât Moskou, le but réel de gagner quelques heures pour en faire partir un grand nombre de traîneurs qui y étaient res-

tés, et de sauver des convois que l'avant-garde française aurait pu atteindre. Cette suspension devait aussi servir à dégager la cavalerie russe, dont la retraite au travers de Moskou n'aurait pu s'effectuer sans perte. Murat, pénétré de l'importance de cette ville, gage de la paix future, et la seule ressource de l'armée, accepta sans hésiter. Il suivit donc l'arrière-garde russe, qui se retirait lentement pour gagner du tems (*a*).

Après avoir traversé le faubourg de Smolensk, on trouve la Moskwa, qui borde la ville de ce côté, et sur laquelle était un pont en bois que les Russes avaient coupé. Murat fut obligé de la traverser à gué; il était alors trois heures de l'après-midi; sa troupe marchait en bon ordre, et il lui avait défendu, sous les peines les plus sévères, de se livrer au pillage. Napoléon arriva sur ces entrefaites; la joie se peignait sur son visage, parce qu'il ne doutait pas que l'occupation de Moskou ne fût suivie d'une paix selon ses désirs.

Tout était préparé pour l'occupation de cette capitale; Mortier devait en être le gouverneur, Durosnel le commandant, et Lesseps était des-

(*a*) Murat n'avait d'autre infanterie que la division Dufour, qui, comme nous l'avons dit, avait été mise sous ses ordres le lendemain de la bataille de la Moskwa.

tiné à remplir les fonctions d'intendant de la province de Moskou. Enfin une proclamation aux habitans devait être publiée ce jour même (a). Napoléon s'arrêta à l'entrée du faubourg pour y attendre qu'une députation vint implorer sa clémence; cet acte de soumission des vaincus lui plaisait et flattait son orgueil. Afin d'empêcher que ses soldats affamés ne livrassent Mos-

(a) Le lieutenant général comte Durosnel était aide de camp de Napoléon. M. Lesseps était consul général à Pétersbourg avant la guerre; il quitta cette capitale peu après le commencement des hostilités; et ayant été mandé par Napoléon, il venait d'arriver à son quartier général depuis quelques jours. La proclamation que Napoléon devait adresser aux habitans de Moskou était ainsi conçue : « L'armée de sa majesté l'empe- » reur et roi ayant pris possession de la ville de Moskou, il est » ordonné aux habitans, 1° de faire le rapport au général Du- » rosnel, commandant la place, de tous les Russes qu'ils » pourraient avoir chez eux blessés ou bien portans; 2° de » faire, dans les vingt-quatre heures, la déclaration des effets » qu'ils peuvent avoir distraits, appartenant à la couronne, » ou dont ils auraient connaissance; 3° de faire connaître les » farines, blés et eaux-de-vies qui pourraient être chez eux » ou dans les magasins du gouvernement russe; 4° ils décla- » reront et rapporteront chez le commandant de la place tou- » tes les piques ou autres armes offensives, soit armes à feu, » soit armes blanches qu'ils pourraient avoir chez eux. Au » surplus, les habitans paisibles de la ville de Moskou peuvent » être sans aucune espèce d'inquiétude sur le maintien de leurs » propriétés et la sûreté de leurs personnes, s'ils se confor- » ment religieusement aux dispositions de la présente pro- » clamation. »

tion des habitans, envoya successivement plusieurs des officiers polonais qui lui servaient d'interprètes pour en hâter l'arrivée. Il apprit bientôt ce qu'il n'aurait jamais soupçonné, ce qui semblait presqu'incroyable, que Moskou, abandonnée par tous les fonctionnaires publics et par la plus grande partie de ses habitans, était presque déserte. Il n'en persista pas moins à exiger qu'il lui fût amené une députation telle quelle. On réunit donc plusieurs marchands étrangers qui s'étaient présentés à Murat pour implorer sa protection, et ils furent conduits devant Napoléon. « Les Russes, lui dirent-ils, ont » abandonné Moskou; il n'y est resté que » quelques étrangers comme nous, qui s'adon» naient au commerce, et quelques individus » des dernières classes du peuple. Nous ferons » tout ce qui sera en notre pouvoir pour le » service de votre majesté, et nous la sup» plions de nous accorder sa protection. » Napoléon voyait s'évanouir en un instant toutes les espérances qu'il avait fondées sur l'occupation de Moskou; dans son mécontentement, il ne leur répondit rien, et entra aussitôt dans le faubourg. Il s'arrêta quelque tems près du pont (*a*) pour y voir défiler les troupes,

(*a*) Ce pont avait été réparé à la hâte.

et établit ensuite son quartier général dans une des maisons du faubourg.

Jusqu'à la nuit on maintint l'ordre parmi les troupes ; plus tard, cela devint impossible. On ne put empêcher des hommes exténués de besoin de se procurer des secours qu'ils avaient sous la main ; les officiers même donnaient l'exemple de la désobéissance. Une foule de militaires se répandirent donc dans Moskou pour y chercher des alimens, et, trouvant les maisons abandonnées, beaucoup se livrèrent au pillage ; ils rencontraient souvent des traîneurs russes, que l'appât des liqueurs et du butin avait retenus en grand nombre. Ces rencontres occasionaient quelquefois des fusillades, mais de courte durée, car ni les uns ni les autres n'avaient pour but de combattre (*a*).

Tandis que Moskou subissait ainsi les conséquences de la fuite de ses magistrats et de ses habitans, des incendies éclataient sur différens points. Le feu se manifesta, vers la chute du jour, d'abord au Bazar et à la Bourse, bientôt après à la Banque, et dans d'autres lieux encore. On essaya de l'éteindre, mais le manque

(*a*) Le lendemain, on fit fouiller la ville par des patrouilles, et l'on y fit prisonniers au delà de six mille hommes.

de pompes empêcha d'y parvenir. Napoléon crut que ces incendies résultaient d'accidens qu'on ne pouvait entièrement prévenir dans une ville presque déserte, et il n'y fit que peu d'attention. Le 15, dès le matin, il se rendit au Kremlin, et s'y établit avec sa suite dans le palais des czars. L'infanterie de la vieille garde faisait le service près de sa personne, et dans le Kremlin. Murat s'avança sur la route de Riazan, par laquelle on supposait que Kutusof s'était retiré, car Napoléon n'en avait point la certitude. Poniatowski le rejoignit, et fut mis sous ses ordres pour appuyer ses opérations. Eugène s'établit dans la partie de la ville qui avoisine la route de Pétersbourg. Davout et Ney conservèrent leur position.

Cependant les incendies se multipliaient avec une si étonnante rapidité, qu'il n'était plus possible de les considérer comme des accidens ordinaires; leur véritable cause fut bientôt connue. Des incendiaires furent pris en flagrant délit; plusieurs furent tués sur la place, d'autres livrés à une commission militaire que Napoléon institua pour les juger. Ils dirent qu'ils n'avaient agi que par les ordres de Rostopchin, furent condamnés à être fusillés et exécutés sur-le-champ. Leurs cadavres, exposés dans les

rues, ou attachés à des poteaux, ajoutaient aux horreurs dont l'armée française était environnée. L'on trouva aussi des matières inflammables dans beaucoup de maisons et des pétards dans plusieurs tuyaux de poêles, entr'autres dans ceux de l'hôtel de Rostopchin (13).

Aussitôt que Napoléon eut acquis la certitude que c'étaient les Russes qui brûlaient eux-mêmes leur capitale, il abandonna les événemens à leur cours naturel. Dans la nuit du 15 au 16, les incendiaires redoublèrent d'activité et d'audace; l'incendie fit des progrès effrayans. Le 16 au matin, un vent impétueux le rendit presque général. Moskou offrit alors le spectacle d'une mer de flammes agitée par les vents. Une terrasse qui domine la ville, régnait à la hauteur des appartemens qu'occupait Napoléon. De là il pouvait contempler à loisir cet épouvantable spectacle. Il voyait avec douleur la destruction d'une ville sur la possession de laquelle il avait fondé ses espérances; on l'entendit s'écrier : « Mos- » kou n'est plus; je perds la récompense que » j'avais promise à ma brave armée! »

Dans les quartiers qui avoisinent le Kremlin, les maisons se touchent comme dans les autres villes d'Europe; un grand nombre de rues se trouvèrent interceptées par le feu; Napoléon se

vit exposé à être séparé momentanément de son armée. Il était d'ailleurs incommodé par la chaleur que répandait l'incendie, et une pluie de feu tombait continuellement sur les bâtimens qui se trouvaient dans le Kremlin. Il quitta donc le palais des czars le 16 au soir, et fut s'installer dans le château impérial de Péterskoé, qui est situé sur la route de Pétersbourg, à une demi-lieue de la barrière.

Nous avons vu que malgré les précautions prises par Napoléon pour conserver Moskou intact, les soldats, poussés par la faim, s'étaient répandus dans la ville la nuit même qui suivit son arrivée, et avaient commencé à piller (*a*); mais ce pillage n'était point autorisé, on s'y livrait furtivement, l'habitant n'avait pas été maltraité, et, si la plupart des maisons n'eussent point été désertes, Moskou n'aurait souffert d'autre dommage que celui qu'entraîne nécessairement l'arrivée d'une nombreuse armée ennemie. Les dispositions de Napoléon pour obtenir ce résultat auraient été puissamment secondées par l'intérêt que l'armée avait à la conservation de cette capitale, intérêt qui

(*a*) Il était difficile d'empêcher qu'on ne s'appropriât ce qui, étant abandonné, semblait n'appartenir à personne.

était vivement senti même par les simples soldats. Le désordre suivit d'abord les progrès de l'incendie, et fut porté à son comble lorsqu'on sut que cet incendie était l'ouvrage des Russes.

Le soldat désirait ardemment la paix, non pas pour échapper aux dangers, il les bravait gaîment, mais à cause des fatigues et des privations qui excédaient ses forces. Voyant ses espérances déçues, il ne songea qu'à jouir du présent, ne connut plus de frein, et se livra aux plus grands excès; le meurtre excepté, il se permit tout. Un effroyable tumulte succéda bientôt à cette solitude inattendue qui régnait dans Moskou lorsqu'on y pénétra. On entendait à la fois le pétillement des flammes, l'affaissement des bâtimens, les cris des animaux qui y avaient été abandonnés, les gémissemens des habitans, les imprécations du soldat ivre, disputant aux flammes une partie de leur proie. Le pillage et l'incendie marchaient de front. Tous pillaient ou achetaient à vil prix les produits du pillage, et l'intérêt réunit plus d'une fois dans le même lieu l'habit brodé du général et l'humble habit du soldat (*a*). Le jour, des

(*a*) Cela se remarqua surtout dans une cave qui contenait des fourrures précieuses, et n'était pas éloignée du Kremlin.

tourbillons de fumée s'élevant de toutes parts, formaient un nuage épais qui obscurcissait la lumière du soleil ; la nuit, les flammes, mêlées à ces tourbillons, répandaient au loin une sombre clarté.

Le sort des habitans qui étaient restés dans Moskou devint affreux ; obligés de fuir leurs maisons embrasées, ils erraient au milieu de cette ville, courbés sous le fardeau de leurs objets les plus précieux, et cherchant un asile. Dans cette situation déplorable, ils se voyaient exposés aux violences du soldat, qui, après les avoir outragés et pillés, poussait quelquefois la barbarie jusqu'à les forcer de porter eux-mêmes au camp leur propre dépouille. Le besoin de se secourir mutuellement les porta à se réunir par bandes, qui bivouaquèrent dans différens endroits (*a*). Exténués de faim et de fatigues, ils ne vécurent d'abord que des légumes qu'ils trouvèrent dans les jardins. Plus tard, lorsque l'ordre fut rétabli, ils osèrent, poussés par le besoin, s'exposer à faire avec les soldats des recherches dans les caves (*b*). Les mar-

(*a*) Plusieurs de ces bandes bivouaquèrent dans des chantiers qui se trouvent sur le bord de la Moskwa.

(*b*) Les froids rigoureux de l'hiver, et les chaleurs excessives de l'été forcent à conserver dans des caves presque tous les

chands étrangers furent moins à plaindre ; ils trouvèrent presque tous asile et protection près de généraux ou de simples officiers.

De tous les spectacles qu'offrit le désastre de Moskou, le plus horrible fut celui de l'incendie des hôpitaux russes ; il n'y était resté que des militaires grièvement blessés, tous ceux qui avaient pu marcher ayant fui à l'approche de l'armée française. Aussitôt que la flamme eut atteint les bâtimens où ils étaient entassés, on les vit se traîner le long des escaliers ou se précipiter par les fenêtres en poussant des cris douloureux ; ces malheureux ne prolongeaient ainsi leur existence que de quelques instans ; ils succombaient bientôt écrasés dans leur chute, ou victimes de la faim et du manque de secours. Plus de dix mille blessés périrent ainsi.

Pendant les journées des 16, 17 et 18, l'incendie continua ses ravages avec la même violence ; il diminua le 19, s'arrêta le 20, et depuis il ne se déclara que des incendies purement accidentels. Le Kremlin, préservé par son enceinte et par la précaution de n'y laisser pénétrer que des militaires, était resté intact.

objets de consommations. Cette pièce est de première nécessité ; aussi la plus chétive chaumière a-t-elle une cave.

Les autres quartiers conservés étaient une partie de celui où habitaient les marchands étrangers (*a*), ainsi que plusieurs faubourgs et parties de la ville qui les avoisinaient. Dans quelques endroits, le feu s'était arrêté faute d'alimens, presque partout par suite de la surveillance qu'exerçaient les habitans restés dans leurs maisons, et surtout les militaires qui occupaient celles qui étaient abandonnées (*b*). La pluie abondante qui tomba alors contribua aussi à arrêter ce fléau. Les neuf dixièmes des maisons de Moskou et plus de la moitié des églises avaient été la proie des flammes.

Dans la partie détruite, la terre était couverte de cendres, de tas de briques, de feuilles de tôles (*c*), de débris fumans et de cadavres d'hommes et d'animaux défigurés par le feu; il ne restait debout que quelques églises, des

(*a*) Un assez grand nombre d'entre eux étaient, ainsi que je l'ai dit, restés dans leurs maisons, et ils y avaient attirés des militaires pour se mettre sous leur protection.

(*b*) Les militaires, furieux des déplacemens continuels auxquels ils étaient exposés, ne permettaient plus aux habitans d'approcher des maisons qu'ils occupaient, et tuaient sans pitié ceux sur lesquels ils trouvaient des matières incendiaires.

(*c*) Beaucoup de maisons de Moskou étaient couvertes en tôle.

pans de murailles, des débris de péristyles, des arbres à demi consumés, et un grand nombre de cheminées qui, d'une certaine distance, semblaient être de hautes colonnes isolées (*a*). Tel fut le sort de Moskou! après avoir essuyé d'affreuses calamités par les guerres civiles et les invasions des Tatars et des Polonais, elle éprouva un sort non moins affreux dans cette guerre contre la nation la plus civilisée de l'Europe. L'état et les particuliers firent des pertes énormes; la plus sensible et la plus difficilement réparable fut celle d'un grand nombre de fabriques et de manufactures; quelques-unes étaient les seules de leur espèce qui fussent dans l'empire.

Entraîné par l'intérêt du sujet, je suis entré, en ce qui a rapport à la prise et à l'incendie de Moskou, dans plus de détails que ne le comportait le plan que je me suis tracé, et pourtant je n'ai point encore fait connaître les motifs qui avaient déterminé la conduite que tint Rostopchin. A défaut de certitude, je vais

(*a*) A Moskou, les maisons un peu grandes ont plusieurs poëles, mais une seule cheminée, qui est verticale, bâtie en brique, et très-solidement. Le poële principal est placé sous cette cheminée; les autres poëles communiquent avec elle au moyen de tuyaux de terre cuite.

grands sacrifices (16) : il fut contraint de condescendre à ses désirs en plusieurs points. J'ignore quelle part elle eut dans la nomination de Rostopchin à l'emploi de gouverneur de Moskou, mais ce fut par son influence qu'Alexandre, contre son opinion personnelle, nomma Kutusof généralissime. Après la bataille de la Moskwa, la position des Russes devint si critique, et les événemens se précipitèrent avec tant de rapidité, que Kutusof et Rostopchin n'eurent pas même le tems de consulter Alexandre ; ils furent contraints de se décider d'eux-mêmes, ne prenant conseil que des circonstances. Lorsque Rostopchin connut le résultat de la bataille de la Moskwa, il se mit en mesure de pouvoir incendier Moskou, en cas que cette capitale tombât au pouvoir de Napoléon (*a*), et pourtant il ne désespérait point encore de son salut. Bagration (*b*), avec lequel il était uni par les liens de l'amitié, pen-

(*a*) Le bruit de cette résolution transpira, mais rien d'officiel à ce sujet ne fut communiqué ; il est seulement probable que Rostopchin confia son projet et fit part de ses préparatifs à quelques personnes qui étaient dans son intimité.

(*b*) Bagration, après avoir été blessé à la bataille de la Moskwa, s'était rendu à Moskou ; il en partit le jour où Napoléon y entra, et mourut le 24 septembre, à Sima.

sait que Napoléon n'oserait point pénétrer (17) jusqu'à Moskou, et les rapports de Kutusof donnaient lieu de l'espérer. Cet espoir s'étant évanoui, Kutusof et Rostopchin, dans l'entrevue qu'ils eurent le 13 septembre, tombèrent d'accord d'incendier cette capitale (*a*); et la noblesse avait été si peu prévenue de ce qui se préparait dans le cas où Napoléon s'emparerait de Moskou, que plusieurs personnes de cet ordre, qui ignoraient la véritable situation des choses, ne s'enfuirent que la veille de l'arrivée de Napoléon, et avec une précipitation qu'attestait assez tout ce qu'ils avaient abandonné de précieux dans leurs maisons.

Plusieurs des mesures que prit Rostopchin semblent blâmables : il serait cependant injuste de juger froidement la conduite d'un homme revêtu d'une grande autorité dans des circonstances aussi critiques et aussi difficiles. L'on doit se souvenir qu'il fit lui-même mettre le feu à ses deux maisons de campagne (18), et que celle de Moskou aurait éprouvé le même sort sans une circonstance imprévue; il est donc naturel de penser que ce qu'il y eut de blâmable

(*a*) Alexandre approuva tacitement, dans le tems, la conduite de Rostopchin et de Kutusof, puisqu'il ne la blâma pas; ainsi il jugea que l'incendie de Moskou avait été utile.

dans sa conduite doit être attribué au zèle d'un patriotisme trop ardent.

L'incendie apaisé, Napoléon revint s'établir au Kremlin (20 septembre); il donna des ordres rigoureux pour arrêter le pillage, et autorisa néanmoins les différens corps qui étaient cantonnés dans Moskou et dans le voisinage à envoyer, chacun à leur tour, des détachemens à la maraude dans cette ville, pour y faire des provisions de vivres; mais les maisons qui étaient restées intactes étant toutes occupées par des militaires, leurs recherches ne purent s'exercer que dans les caves. Mortier, Durosnel et Lesseps entrèrent dans l'exercice de leurs fonctions, ce qui n'avait point été possible jusqu'alors, à cause de l'affreux désordre qui avait régné. On divisa la ville en vingt quartiers qui eurent chacun un commandant, et l'on organisa une municipalité : l'on ne put la composer que d'étrangers, encore n'acceptèrent-ils ces fonctions qu'à regret et après en avoir été vivement sollicités. L'espoir d'adoucir le sort de ce qui restait d'habitans à Moskou les décida, quoiqu'ils craignissent d'encourir ainsi le ressentiment des Russes. L'on établit des hôpitaux pour cette quantité de blessés et de malades qui suivaient l'armée. Plusieurs de ces établisse-

mens (19), échappés à la fureur de l'incendie, furent d'un grand secours, et l'on parvint à les pourvoir de toutes les choses nécessaires; malheureusement ils ne purent contenir tous les malades; l'on se vit contraint d'en placer dans des édifices publics que l'on ne put préparer pour leur nouvelle destination, et l'on vit se renouveler les scènes désolantes de Smolensk.

Pendant que l'on prenait toutes cés mesures, Lesseps adressa, au nom de Napoléon, une proclamation aux habitans de Moskou et des pays environnans; il engageait les premiers à rentrer dans leurs foyers, leur promettant protection et sûreté; les seconds à apporter leurs denrées à Moskou comme par le passé (*a*). Cette proclamation semble inconcevable, car on ne saurait penser qu'elle ait eu pour but une cruelle ironie. En effet, les maisons n'existaient plus, ou étaient occupées par des militaires qui

(*a*) Une partie des paysans des villages, au lieu de fuir comme ils l'avaient fait jusqu'alors, étaient restés dans leurs foyers; cela tint sans doute à ce que leur fuite présenta plus de difficultés, à cause de leur grand nombre, car les environs de Moskou sont très-peuplés; peut-être aussi à ce qu'une partie fut surprise, l'armée s'étant étendue dans toutes les directions, après s'être emparé de Moskou. Il est probable aussi qu'ayant plus d'aisance, ils quittaient plus difficilement leurs pénates.

s'étaient appropriés, au moins momentanément, ce qu'elles contenaient, et, en supposant même que les habitans fugitifs eussent pu retrouver un asile dans Moskou, ils auraient été réduits à y vivre de maraude; mais ces obstacles n'étaient pas les seuls; les habitans avaient fui au loin, et n'auraient point obtenu des Russes la permission de retourner dans une ville occupée par Napoléon; d'ailleurs, les routes n'offraient ni sûreté ni moyens d'existence. Cette dernière raison seule aurait suffi pour empêcher ceux des paysans qui étaient restés dans les campagnes d'apporter des denrées à Moskou, si un obstacle plus grand encore ne s'y fût opposé; ils n'avaient ni denrées ni moyens de transport; on leur avait pris l'un et l'autre.

Des magasins d'habillement, d'équipement et de vivres, qui auraient été si utiles à l'armée, avaient été la proie des flammes; mais l'on trouva dans le Kremlin cent cinquante bouches à feu (*a*), un grand nombre de projectiles et soixante mille fusils, et dans un magasin à

(*a*) Plusieurs de ces bouches à feu étaient hors de service, d'autres avaient des calibres qui n'étaient plus en usage. Il y en avait deux de dimensions extraordinaires, et qui avaient sans doute été fondues pour servir d'ornemens, plutôt que dans un but d'utilité. On ne trouva point d'affûts.

poudre, situé à une lieue de la ville, quatre cent milliers de poudre, quarante milliers de soufre et de salpêtre, et un assez grand nombre de cartouches. Les premiers objets ne pouvaient être d'aucune utilité pour le moment; les seconds étaient très-précieux, puisqu'au moyen des projectiles ramassés sur le champ de bataille de la Moskwa l'on pouvait faire confectionner des munitions, ce qui diminuait d'autant le nombre de celles qu'il fallait tirer des derrières de l'armée (*a*); aussi Rostopchin ou son commandant d'artillerie commirent-ils une grande faute en ne détruisant pas les poudres contenues dans ce magasin.

La destruction de Moskou fut très-funeste à l'armée en la privant de beaucoup de fourrages, et sous d'autres rapports encore, ainsi que je le développerai plus tard; mais la perte des vivres ne lui fut pas aussi nuisible qu'on serait porté à le croire. Indépendamment des ressources qu'offrit la partie de la ville conservée et le pays qui l'environne (20), on trouva dans les caves beaucoup de denrées qui n'avaient point souffert du feu, et de vastes jardins fournirent

(*a*) Il était très-avantageux de se procurer des munitions sur les lieux, parce que leur transport était une des grandes difficultés de cette guerre.

guera facilement, en le comparant avec le récit des faits, ce qu'il contient d'inexact et de mensonger.

La proclamation d'Alexandre (*a*) faisait, de

(*a*) Je crois devoir rapporter cette proclamation, elle était conçue en ces termes :

« L'ennemi est entré à Moskou le 15 septembre. A cette » nouvelle on pourrait s'attendre à voir éclater la consterna- » tion sur tous les visages ; mais loin de nous un abattement » pusillanime. Jurons plutôt de redoubler de persévérance et » de courage ; espérons que, combattant pour une cause juste, » nous rejeterons sur l'ennemi les maux dont il veut nous » accabler. Moskou cependant est occupé par ses troupes ; » mais ce n'est point par suite de la destruction de nos armées. » Le commandant en chef, de concert avec ses généraux, a » jugé prudent de céder un instant à la nécessité. Il s'est re- » plié, afin d'ajouter de nouvelles forces aux siennes pour » pouvoir ensuite tomber sur l'ennemi. Ainsi le triomphe » passager du chef des Français le conduira à une destruc- » tion inévitable.

» Nous savons combien il est pénible pour un Russe de » voir le dévastateur de son pays possesseur de l'ancienne ca- » pitale de l'empire. Mais les remparts seuls en sont tombés » dans ses mains. Abandonnée par ses habitans, privée de » ses trésors, elle présente un tombeau, plutôt qu'un lieu de » repos au farouche agresseur qui voudrait s'y élever un » nouveau trône sur les ruines de notre empire.

» Cet orgueilleux dévastateur des royaumes espérait, en s'em- » parant de Moskou, devenir l'arbitre de nos destinées, et » nous dicter la paix. Son attente a été trompée ; il ne trouve

la situation difficile de Napoléon, et de la nécessité où il se trouvait de se retirer incessam-

» dans Moskou ni moyens de domination, ni même aucun » moyen d'existence. Nos forces, qui s'augmentent journelle» ment, entourent Moskou; elles occupent toutes les routes, » et détruiront tous les détachemens que l'ennemi enverra » pour chercher des vivres. Il se convaincra bientôt de l'er» reur qu'il a commise en croyant que la possession de Mos» kou le rendrait maître de l'empire, et la nécessité l'obligera » enfin à fuir au travers des rangs de notre intrépide armée » pour échapper à la famine.

» Examinez l'état de l'ennemi; il est entré en Russie à la » tête d'une armée de trois cent mille hommes, composée de » différentes nations qui ne le servent point par attachement » personnel, ni pour l'honneur de leur patrie, mais par » crainte. L'effet désorganisateur de ce mélange de nations » s'est déjà fait sentir. Une partie de l'armée ennemie a été » détruite par la valeur de nos soldats, la désertion, les ma» ladies et la faim; ses misérables restes sont à Moskou.

» L'orgueil de ce conquérant est sans doute augmenté par le » succès de l'entreprise téméraire qui l'a porté au sein de » l'empire, et par l'occupation de notre ancienne capitale; » mais c'est la fin qui couronne l'œuvre. Il n'a point trouvé » de pays où ses actions aient imprimé la terreur, où un seul » Russe soit tombé à ses pieds. La Russie se presse autour du » trône paternel de son souverain, qui étend sur elle le bras » de son affection; elle n'est pas accoutumée au joug de l'op» pression; elle repoussera une domination étrangère; elle ne » sera point dépouillée de ses lois, de sa religion et de son » indépendance; elle est prête à verser tout son sang pour les » défendre. Ce sentiment est ardent et universel; il s'est ma-

ment, une peinture qui aurait été exacte si elle eût fait connaître l'état de faiblesse auquel

» nifesté par l'organisation prompte et volontaire du peuple, » sous la bannière sacrée du patriotisme. Où pourrait être le » motif d'une crainte déshonorante? Y a-t-il dans l'empire un » homme assez lâche pour désespérer, lorsque tous les ordres » de l'état respirent la vengeance, lorsque l'ennemi, privé de » toutes ses ressources, et voyant journellement diminuer ses » forces, se trouve au milieu d'une nation puissante, entouré » par nos armées, dont l'une le menace de front, tandis que » les trois autres interceptent ses secours et lui coupent la re- » traite? Cette situation peut-elle alarmer un vrai Russe? » Lorsque l'Espagne a rompu ses fers, et menace l'intégrité de » l'empire français; lorsque la plus grande partie de l'Europe, » dégradée et dépouillée par le chef des Français, le sert avec » un cœur ulcéré, et fixe ses regards sur nous, attendant avec » impatience le signal de la délivrance; lorsque la France » elle-même désire en vain, mais n'entrevoit pas la fin d'une » guerre sanglante, dont le seul motif est une ambition déme- » surée; lorsque le monde entier, opprimé, voit en nous un » exemple et un encouragement, pourrions-nous reculer devant » une aussi honorable mission? non; saluons plutôt la main » qui nous élit pour être les chefs des nations dans la cause » de la liberté et de la vertu.

» Les maux du genre humain sont poussés à leur comble; » il ne faut que jeter les yeux autour de nous pour voir les ca- » lamités de la guerre et les cruautés de l'ambition dans toute » leur horreur; mais nous les bravons pour le maintien de » notre liberté, et dans l'intérêt de l'humanité. Nous éprou- » verons le sentiment d'une bonne action, et un honneur im- » mortel sera la récompense d'une nation qui, en endurant les » maux d'une guerre cruelle, en résistant avec constance et

était réduite l'armée de Kutusof (*a*). Le monarque russe ne se proposait pas uniquement de prévenir le découragement chez ses sujets, en leur faisant voir que la situation de ses armées était beaucoup plus favorable en réalité qu'en apparence; mais aussi d'éclairer l'Europe, et de ne point la laisser dans l'incertitude relativement à ses intentions futures. Rien n'était plus nécessaire à l'égard de la Suède et de la Turquie, qui avaient conservé leur indépendance; de l'Autriche et de la Prusse, qui désiraient et pouvaient espérer de la recouvrer

» courage à celui qui la porte partout, obtiendra une paix durable, non-seulement pour elle-même, mais encore pour les malheureuses nations que le tyran a forcé de combattre pour sa querelle. Il est noble, il est digne d'un grand peuple de rendre le bien pour le mal.

» Dieu puissant! la cause pour laquelle nous combattons n'est-elle pas juste? Jette un œil de miséricorde sur ta sainte église! conserve à ce peuple son courage et sa constance! Puisse-t-il triompher de son adversaire et du tien! puisse-t-il être dans tes mains l'instrument de sa destruction! et en se délivrant lui-même, racheter la liberté et l'indépendance des nations et des rois. »

(*a*) C'était l'infanterie russe qui avait fait les plus grandes pertes; la cavalerie avait perdu beaucoup moins, et les chevaux qu'elle avait conservés étaient en bon état. Il est entendu que cette comparaison n'a lieu que proportion gardée du nombre des combattans que contenait chaque arme.

si Napoléon essuyait des revers. Cela était moins important à l'égard des autres puissances, qui obéissaient aveuglément à Napoléon, ou qui lui faisaient une guerre acharnée.

La Suède persévéra dans son alliance avec l'Angleterre et la Russie; elle savait que si cette dernière puissance succombait, c'en était fait de la liberté de l'Europe. La Turquie sembla un moment indécise; ce fut la proclamation d'Alexandre qui apporta à Constantinople la nouvelle de l'entrée de Napoléon à Moskou; la version française n'y parvint que plus tard. Le jour même où le sultan apprit cette nouvelle, il tint trois divans pour discuter s'il fallait recommencer la guerre avec la Russie, ou continuer à s'en tenir à l'exécution du traité qu'il avait ratifié avec tant de peine. Après avoir balancé long-tems, il prit enfin le dernier parti, soit que la proclamation d'Alexandre l'eût convaincu que la situation de Napoléon était loin d'être aussi favorable que ses succès semblaient l'annoncer, ou que l'ambition de ce conquérant, dont il avait déjà éprouvé les effets (*a*), lui causât des craintes.

(*a*) Mahmoud se souvenait qu'aux conférences d'Erfurth Napoléon avait consenti à ce que la Russie réunît à son empire la Moldavie et la Valachie.

Malgré ce que le rapport de Kutusof et la proclamation d'Alexandre offraient de rassurant, la perte de Moskou répandit une si grande consternation, et inspira de telles craintes, que dans les villes les plus voisines de Moskou, telles que Twer, Wladimir, Tula, Kaluga et autres, un grand nombre d'habitans se hâtèrent de fuir, et qu'à Pétersbourg, le gouvernement fit embarquer les archives et plusieurs objets précieux appartenant à la couronne (*a*); mais il ne s'en suivit point de découragement, et les efforts pour sauver la patrie redoublèrent d'activité.

Depuis le passage du Dniéper, Napoléon se trouva dans un isolement auquel il ne s'était point attendu, et qui lui fut très-nuisible sous plusieurs rapports, ainsi que je l'ai fait voir, mais surtout parce qu'aucune des nouvelles qu'il avait intérêt à répandre ne pouvaient circuler en Russie. Il perdit ainsi l'assistance du mensonge (*b*), auxiliaire qui lui avait été si utile dans ses précédentes campagnes, et ses

(*a*) Ces objets devaient être transportés dans l'intérieur de la Russie par la Newa et le canal Ladoga.

(*b*) Le mensonge est ordinairement beaucoup plus utile au vainqueur qu'au vaincu, parce que les résultats semblent venir à l'appui de ses assertions.

adversaires, par cette raison, en tirèrent un très-grand parti (*a*).

Cependant, depuis l'entrée à Moskou, les opérations avaient été si peu actives, que, lorsque Napoléon revint au Kremlin, les avant-postes ne s'étendaient qu'à une journée de marche sur quelques routes, et sur d'autres à une demi-journée seulement; on doit l'attribuer à ce qu'on ignorait encore quelle avait été la direction de la retraite de Kutusof, et aussi aux embarras causés par l'incendie.

Davout, après être resté un jour au bivouac devant Moskou, se cantonna dans la partie de la ville qui avoisine la route de Smolensk. Napoléon lui avait ordonné de faire occuper les routes situées entre celles de Tula et de Swénigorod.

Eugène était entré le 15 dans Moskou; le 16, il en était sorti pour venir camper près du château de Péterskoé; il rentra dans cette capitale le même jour que Napoléon, et fut chargé d'occuper toutes les routes depuis et compris celle

(*a*) Ce fut ainsi que l'on persuada aux Russes que Kutusof avait été vainqueur à Borodino. Actuellement encore il n'y a que les classes élevées de la société qui soient détrompées sur ce fait.

de Swénigorod, jusque et compris celle de Yaroslaw.

Murat, réunissant sous son commandement les réserves de cavalerie, le corps de Poniatowski, la division Claparède et la division Dufour avait d'abord occupé le pays depuis la route de Yaroslaw jusqu'à celle de Riazan; mais des rapports l'ayant convaincu que Kutusof s'était retiré par cette dernière route, il y réunit la plus grande partie de ses forces. Le 20, Poniatowski avait reçu l'ordre de se diriger sur Podol, petite ville située à une journée de marche de Moskou, sur la route de Tula, et qui alors était encore au pouvoir des Russes.

Ney avait traversé Moskou le 15, pour aller se cantonner dans la partie de la ville qui avoisine la route de Riazan. Il faisait occuper toutes les routes, depuis celle de Riazan jusque et compris celle de Tula. Il devait secourir Murat, s'il était nécessaire.

L'infanterie de la garde avait suivi Napoléon à Péterskoé. Elle l'accompagna lors de son retour au Kremlin, et occupa les maisons qui en étaient les plus rapprochées. La cavalerie de la garde était logée dans les faubourgs, afin

qu'elle fût moins éloignée pour aller aux fourrages. Junot occupait toujours Mojaïsk; il s'étendait sur sa droite jusqu'à Wéréia, qu'il avait fait mettre à l'abri d'un coup de main, et sur sa gauche jusqu'au delà de Ruza.

Le 22, Murat passa la Moskwa, à gué (*a*), au village de Zazeria, et poussa la cavalerie, qu'il avait en présence, jusqu'au delà de la petite ville de Bronnitzy, où il fixa son quartier général. Ce même jour, Napoléon voulant enfin savoir ce qu'était devenue l'armée russe, soupçonnant que Kutusof pouvait avoir dirigé son mouvement de retraite sur Kaluga, composa un corps ainsi qu'il suit : la division Friédrichs (*b*), du corps de Davout, une brigade de cavalerie légère du même corps, le corps de cavalerie de Lahoussaye (*c*) et la brigade Colbert des lanciers de la garde. Il donna le commandement de ce corps à Bessières, et lui ordonna de se porter sur Desna, village situé

(*a*) Le pont qui se trouvait à Miaczkowo avait été brûlé par les Russes.

(*b*) Le général de brigade Friédrichs avait remplacé Dessaix, blessé à la bataille de la Moskwa.

(*c*) Lahoussaye avait remplacé Grouchy, blessé à la bataille de la Moskwa.

sur la vieille route de Kaluga, à une journée de marche de Moskou, et qui était encore occupé par les Russes. « Vous recueillerez, lui dit- » il, des renseignemens sur la marche de l'en- » nemi jusqu'à ce que l'avant-garde se soit » replacée sur ses traces. » Le but de Napoléon était aussi d'éloigner l'ennemi, qui, de ce côté, ne s'était encore retiré qu'à une demi-journée de Moskou. Il se proposait, aussitôt qu'il connaîtrait la position de Kutusof, de marcher en personne avec toute son armée contre ce général, pour le repousser jusqu'à plusieurs journées de Moskou. Au moins il manifeste plusieurs fois cette intention dans sa correspondance avec Murat et Bessières.

Nous avons vu que Kutusof s'était retiré par la route de Riazan. Miloradowitz, qui commandait toujours son arrière-garde, opposait à Murat d'autant plus de résistance, que la cavalerie française était très-affaiblie, et qu'il n'avait point à craindre d'être tourné par des corps d'armée marchant sur ses flancs, ainsi que cela avait toujours été pratiqué par Napoléon depuis Smolensk jusqu'à Moskou.

Tandis que Kutusof effectuait ainsi sa retraite par la route de Riazan, des détachemens de cavalerie se retiraient par les routes de Pé-

tersbourg, de Yaroslaw, de Wladimir, de Tula et par la vieille route de Kaluga. Ces troupes étaient destinées à harceler Napoléon, à rendre compte de tous ses mouvemens, et pouvaient le tenir quelque tems dans le doute sur la direction de retraite de l'armée russe; celles qui se trouvaient au nord de Moskou, furent mises sous les ordres du général Wintzingerode. Le 16, Kutusof repassa la Moskwa à Miaczkowo, et changeant tout à coup de direction, il se rendit par Podol à Krasno-Pachra, petit village situé environ deux lieues en arrière de Desna, sur la vieille route de Kaluga; il y arriva le 19, et travailla aussitôt à s'y retrancher. Un corps, composé de cavalerie et de Kosaques, était resté en présence de Murat; de forts détachemens occupaient Podol et Desna. L'armée russe, pendant les cinq jours qu'elle employa à se rendre de Moskou à Podol, en passant par Miaczkowo, eut continuellement sous les yeux le spectacle affreux de l'incendie.

La nouvelle position du général russe le rapprochant des communications de Napoléon, il songea à les inquiéter. Dorochof, chargé de cette opération, reçut, pour la mettre à exécution, le commandement d'un petit corps, composé de toutes armes, particulière-

ment de cavalerie; ce général détacha un régiment de hussards pour inquiéter la route entre Mojaïsk et Gjat, et, avec le reste de son corps, il s'établit à Szarapowo, village situé sur la nouvelle route de Kaluga, et qui n'est éloigné que de trois lieues de celle de Smolensk; de là il pouvait facilement envoyer des détachemens pour attaquer tous les convois qui se rendaient à Moskou.

Telle était la situation respective des armées lorsque Murat passa la Moskwa; le corps de cavalerie, laissé en sa présence, au lieu de suivre la même route que celle de Kutusof, continua sa retraite sur la route de Riazan; nous avons vu que Murat le poussa jusqu'à Bronnitzy, croyant avoir toute l'armée russe devant lui; après être resté un jour dans cette petite ville, il reconnut son erreur, et apprenant que Kutusof s'était retiré sur Podol, il se dirigea sur cette ville, y arriva le 25, et s'y réunit à Poniatowski, qui s'en était emparé la veille. Bessières, de son côté, avait pris possession de Desna (25 septembre).

Pendant toutes ces marches, il se livra de petits combats auxquels il n'y eut ordinairement que la cavalerie qui prit part.

Ce fut le 26 seulement que Napoléon ap-

prit enfin avec certitude ce qu'était devenu Kutusof. Si l'ignorance où il s'était trouvé, relativement aux mouvemens de ce général, l'avait jeté dans un véritable embarras, les partis russes, répandus autour de Moskou, avaient contribué à l'augmenter (*a*). Ils avaient intercepté les communications directes entre Murat, Bessières et Poniatowski; ils avaient harcelé les fourrageurs avec une grande activité; et Dorochof, après avoir enlevé quelques caissons et quelques détachemens, entre Moskou et Mojaïsk, avait forcé les convois à interrompre leur marche. Napoléon, pour rétablir la communication, avait envoyé (23 septembre) les dragons de sa garde, deux batteries d'artillerie à cheval, également de sa garde, et un régiment de ligne à Bezowka, village situé sur la route, à sept lieues de Moskou, et quelques jours après (26 septembre), à moitié chemin de ce village à Moskou, la division Broussier, du corps d'Eugène, la cavalerie légère de ce même corps, et les chasseurs de sa garde, avec une batterie. Il ordonna aussi de

(*a*) Les paysans restés dans les villages donnaient aux partis russes les renseignemens les plus précis sur les mouvemens des troupes françaises.

ne faire partir de Smolensk que des réunions de troupes d'au moins quinze cents hommes.

Aussitôt que Napoléon eut été instruit de la position de l'armée russe, il mit de nouveau Poniatowski, ainsi que la Houssaye, à la disposition de Murat, auquel il ordonna de repousser cette armée jusqu'à plusieurs marches de Moskou ; Bessières, avec ce qui lui restait de troupes, devait se porter à son secours s'il était nécessaire. Napoléon, persuadé que Kutusof se retirerait dès qu'il aurait la certitude que l'armée française s'avançait pour l'attaquer, en fit courir le bruit. Toutefois, quoiqu'il désirât épargner des fatigues à ses troupes, il était décidé à marcher avec toute son armée pour livrer bataille à Kutusof s'il persistait à conserver sa position. Aussitôt les ordres de Napoléon reçus, Murat se dirigea de Podol sur Krasno-Pachra, et, le 27, il se trouva en présence de Kutusof, et placé sur le flanc droit de sa position, en sorte qu'il aurait pu attaquer ce général avec un grand avantage s'il n'avait été trop faible pour le tenter; aussi Kutusof ne manifestait-il aucune crainte. Pendant que Murat exécutait ce mouvement, Bessières s'était avancé jusqu'à Batukinka; Lahoussaye, qui n'avait point encore rejoint Murat, marchait

à son avant-garde. Bessières et Murat, séparés par la Pachra, harcelés par les Kosaques, ne communiquaient point.

Napoléon reçut le 28, à deux heures de l'après-midi, un rapport de Murat, qui lui faisait connaître que Kutusof paraissait vouloir tenir. Napoléon ne pouvait rester dans Moskou, si Kutusof se maintenait dans une position si rapprochée de cette capitale, et de son unique communication. Il donna donc, à l'instant même, l'ordre à toutes les troupes qui étaient dans Moskou et aux environs, de se préparer à marcher dans la nuit pour se diriger sur Podol. Son intention était de placer son armée dans la position qu'occupait Murat, pour attaquer l'ennemi par son flanc droit et de revers (*a*); mais un nouveau rapport de Murat lui ayant appris que Kutusof faisait des préparatifs de retraite, il se tint tranquille. Le général russe se retira en effet dans la journée du 28; sa retraite fut lente, comme si elle eût été le résultat d'un plan combiné, plutôt que de la nécessité (*b*);

(*a*) Tout ce que je rapporte relativement aux différens projets conçus par Napoléon est tiré de sa correspondance avec ses généraux, par l'intermédiaire de Berthier.

(*b*) Il est naturel de le penser, puisqu'il faisait travailler, à deux journées en arrière de Krasno-Pachra, à des retranchemens sur lesquels il se retirait.

et Murat n'avait point assez de forces pour le contraindre à la précipiter.

Le 29, Miloradowitz attaqua, à Czérikowo, Murat, qui le pressait un peu vivement, et fut repoussé; une partie de l'infanterie polonaise prit part à ce combat. Le 3, Sébastiani, qui marchait à l'avant-garde, éprouva un léger échec. Le 4 octobre, un nouveau combat plus important et plus sanglant que le précédent s'engagea peu avant Winkowo; l'infanterie polonaise y combattit encore, et vaillamment. A la suite de ce dernier combat, Kutusof repassa la Nara, et occupa les retranchemens qu'il avait fait commencer sur la rive droite de cette rivière; son arrière-garde conserva le village de Tarutino, situé sur la rive gauche; son quartier général fut établi au village de Lestaszewo, celui de Murat à Winkowo, les avant-postes entre ce dernier village et Tarutino. Bessières suivit, avec son corps d'observation, le mouvement de Murat; il s'arrêta à Krasno-Pachra pour y faire raser les retranchemens que Kutusof avait commencés, fut ensuite prendre position à Woronowo, et revint de sa personne à Moskou. Friédrichs resta dans cette position avec sa division et la brigade de cavalerie légère. La brigade Colbert rétrograda, et fut

cantonnée entre Podol et Moskou. Dans le même tems, Napoléon rappela à Moskou les dragons et les chasseurs de sa garde. Les premiers furent remplacés par une partie de la cavalerie légère d'Eugène, l'autre partie continua à rester sous les ordres de Broussier, qui conserva sa position à trois lieues et demie de Moskou.

Jusqu'à ce moment toute l'armée, à l'exception des corps que Napoléon employait à la recherche de Kutusof, avait été cantonnée dans Moskou (*a*). Aussitôt que l'avant-garde se fut replacée sur la trace du général russe, et que ce général eut prononcé son mouvement de retraite, Napoléon fit occuper une plus grande étendue de pays autour de Moskou, ce qui devenait indispensable pour se procurer des fourrages, et offrait l'avantage d'éloigner les Kosaques, et de donner de nouvelles ressources en bestiaux et en farines. Ney fut donc dirigé sur Bogorodzk, et la division Delsons, du corps d'Eugène, sur Dmitrow. Dans le même tems, Napoléon faisait emmagasiner tout ce qu'on pouvait réunir de farines, ordonnait aux

(*a*) C'était pour avoir ses troupes sous la main, dans la crainte d'être obligé d'en venir aux prises, que Napoléon avait conservé presque toute son armée dans Moskou.

corps qui étaient dans Moskou et aux environs de se procurer des vivres pour six mois (*a*), et faisait travailler à mettre le Kremlin en état de défense, c'est-à-dire, à l'abri d'un coup de main; car cette vieille forteresse ne pouvait soutenir un siége en règle. Le 2 octobre, on y comptait déjà douze bouches à feu; dix-huit autres devaient y être placées à mesure que les travaux s'exécuteraient. Ce fut alors aussi que Napoléon fit jouer la comédie par des comédiens français qui étaient restés à Moskou; ainsi rien n'annonçait qu'il voulût quitter cette capitale. Ces dispositions prises, il envoya vers Kutusof, Lauriston, l'un de ses aides de camp (*b*) (4 octobre); ce général était porteur d'une lettre de Napoléon à Alexandre, qui contenait des propositions de paix, et l'offre de lui envoyer cet aide de camp à Pétersbourg pour en traiter. Il proposait aussi une suspension d'armes, et une désignation des pays qu'occuperait l'armée française pendant qu'on traiterait de la paix. Ku-

(*a*) Il n'était pas possible de se procurer cet approvisionnement en farines ni en bestiaux; mais l'on réunit le plus que l'on put de pommes de terre, de légumes et de poissons secs.

(*b*) Le général de division comte Lauriston était ambassadeur en Russie avant la guerre; il avait quitté Pétersbourg le 30 juillet pour s'embarquer à Cronstadt, avait débarqué à Pilau, et avait rejoint Napoléon deux jours après la prise de Smolensk.

tusof se chargea de faire parvenir la lettre, mais refusa de recevoir Lauriston avant d'avoir pris les ordres de son souverain (*a*).

Cependant la perte de Moskou, n'ayant point engagé Alexandre à demander la paix, Napoléon ne devait séjourner dans cette capitale que le tems strictement nécessaire pour réparer les forces de ses soldats, rétablir ses chevaux, et faire à la chaussure et à l'habillement les réparations les plus urgentes. Le dépérissement de la cavalerie augmentait chaque jour (*b*). Déjà quatre mille cavaliers étaient démontés, et il ne restait en bon état que la cavalerie de la garde. Napoléon devait craindre aussi que Kutusof, qui recevait journellement des renforts, ne se décidât à se porter sur ses communications. Enfin les approches de l'hiver, si rigoureux dans ces climats, devaient le décider à partir, au plus tard, dans les premiers jours d'octobre, s'il ne voulait exposer son armée aux plus grands malheurs; car indépendam-

(*a*) On remarquera que Napoléon était obligé de se servir, pour négocier, de ses généraux, tandis que son ministre des relations extérieures, resté à Wilna, transmettait ses ordres aux généraux commandant les corps d'armée détachés, et pouvait même prendre sur lui d'en donner dans les cas d'urgence.

(*b*) Cette observation se rapporte particulièrement à la cavalerie qui se trouvait avec Murat.

ment de la difficulté de supporter le bivouac par des froids rigoureux, précurseurs de froids insupportables, comment nourrir les troupeaux, principale ressource de l'armée, quand la terre serait couverte de neige? et si la retraite devait s'effectuer par la route dévastée de Smolensk, que devenir si cette ressource venait à manquer? La prolongation du séjour de Napoléon dans Moskou, sans but raisonnable et sans utilité, ne pouvait donc que lui être funeste. Par toutes ces raisons, les mesures qu'il venait de prendre répandaient de l'inquiétude sur l'avenir; tandis que l'ordre de départ, donné le 28 septembre, avait causé une vive joie.

Plus on réfléchit sur les mesures que prit ce conquérant, lorsque Kutusof se fut éloigné de Moskou, et plus on est frappé d'étonnement; il semble qu'il voulait faire croire à Alexandre et à Kutusof que son projet n'était point encore de quitter Moskou, et de songer à la retraite. Une pareille résolution, loin de leur inspirer des craintes, devait les transporter de joie. L'on ne saurait penser qu'il voulût leur persuader que son intention était de passer l'hiver à Moskou; il était évident que cela lui aurait été impossible, quand même il aurait eu en magasin une assez grande quantité de vi-

vres et de fourrages, parce qu'il n'avait d'autres communications avec ses munitions que par la route de Smolensk, qui se serait indubitablement trouvée interceptée, et qui d'ailleurs serait devenue impraticable par suite de la rigueur du froid et de la dévastation du pays (a). Indépendamment de toutes ces raisons, le retour de Napoléon en Lithuanie devenait urgent, ainsi que nous le verrons, et il ne pouvait pas s'exposer à rester sans communications avec la France. Rien de plus extraordinaire que de voir un conquérant, habitué à dicter les conditions de la paix à ses ennemis, prendre dans cette circonstance l'initiative des propositions de paix. Les rapports de Kutusof, la proclamation d'Alexandre, et surtout les cendres encore fumantes de Moskou, ne devaient lui laisser aucun doute sur les résolutions des Russes. Il ne devait donc compter que sur lui et sur son armée pour se tirer de la fâcheuse position où il se trouvait. Proposer la paix dans de telles circonstances était une démarche inconcevable, qui aurait probablement engagé les Russes à continuer la guerre s'ils avaient alors songé à demander la paix. Napoléon don-

(a) Depuis l'usage des armes à feu, on ne peut rester dans une position où l'on est coupé de ses munitions.

nait ainsi à Kutusof la facilité de lui tendre un piége si grossier, pour le retenir à Moskou, que le général russe n'avait pas voulu essayer de l'employer; mais l'occasion lui étant présentée par Napoléon lui-même, il la saisit.

On ne peut raisonnablement se rendre compte des motifs qui guidèrent Napoléon. Voici pourtant ce qui paraît probable. L'on sait qu'il se persuadait facilement ce qu'il désirait, même contre les apparences, quelquefois contre l'évidence. Il s'était persuadé qu'aussitôt que Moskou serait tombé en son pouvoir, Alexandre implorerait la paix : l'événement ne détruisit pas entièrement ses espérances; il s'imagina que la seule crainte de subir des conditions trop dures avait empêché ce souverain d'entrer en négociations. Il se décida donc à le prévenir, en se montrant disposé à être moins rigoureux que, selon lui, il ne devait le craindre.

L'incendie de Moskou et la fuite de ses habitans ayant eu une grande influence sur la suite des opérations, je crois nécessaire d'examiner quels avantages les Russes en ont retirés. L'opinion assez généralement reçue qu'ils doivent leur salut à la destruction de cette capitale, augmente l'intérêt de cet examen, que le sujet commande d'ailleurs impérieusement.

J'examinerai d'abord les ressources que Moskou aurait procurées à Napoléon, sans la fuite des habitans; ensuite celles qu'il y aurait trouvées, malgré cette fuite, sans l'incendie. Il sera facile alors de faire voir quels avantages les Russes ont retirés de l'incendie de Moskou, et de la fuite de ses habitans.

Dans la première supposition, Napoléon (*a*) aurait levé de fortes contributions sur les habitans, et en aurait obtenu par voie de réquisition, tout ce qui était nécessaire à son armée en vivres, fourrages, habillement, harnachement et matériel d'hôpitaux; il aurait remonté sa cavalerie et son artillerie avec les chevaux qu'il aurait trouvés en grand nombre, tant dans la ville que dans les environs (*b*). Il se serait procuré facilement des espions, ce qui lui avait été impossible jusqu'alors; Moskou serait devenu entre ses mains un gage de la paix, et les habitans de cette capitale l'auraient

(*a*) Je n'ai pas besoin de dire que Napoléon aurait maintenu parmi les troupes une discipline sévère, et défendu, sous les peines les plus graves, de se permettre ni violence ni déprédations contre l'habitant.

(*b*) L'on se souvient qu'une partie des habitans des environs de la capitale étaient restés dans leurs foyers; ainsi il est indubitable qu'ils y seraient restés presque tous, si ceux de Moskou leur en avaient donné l'exemple.

désirée ardemment. Leurs vœux auraient pu avoir quelque influence sur les résolutions d'Alexandre. La possibilité de donner de la publicité à ses bulletins et à ses proclamations aurait procuré de grands avantages à Napoléon, et lui aurait donné la facilité de prêcher la liberté aux paysans (21), pour exciter une insurrection. Les domestiques, très-nombreux à Moskou, et qui appartenaient à cette classe, lui auraient servi d'intermédiaires. Mais en supposant qu'il se décidât à employer ce moyen odieux, il ne le pouvait que peu de jours avant de quitter Moskou, parce qu'une pareille insurrection (22) l'aurait privé des ressources du pays. Enfin s'il est vrai, comme on le prétend, qu'il avait fait fabriquer une grande quantité de faux assignats (*a*), la fuite des habitans l'empêcha de les mettre en circulation.

Moskou, telle qu'elle était lorsque Napoléon s'en empara, avait conservé environ vingt mille habitans, qui, en leur accordant protection et sûreté, pouvaient lui rendre de grands services. Cette ville contenait des vivres, des fourrages et toutes les choses nécessaires à son armée en

(*a*) L'on sait que la Russie a du papier monnaie. Pendant le séjour de Napoléon à Moskou, il circula quelques faux assignats.

très-grande quantité. Tant que les maisons subsistaient, elle était comme dans la première supposition, un gage de la paix; et les habitans qui avaient fui, aussi bien que ceux qui étaient restés dans leurs foyers, devaient la désirer vivement, dans la crainte que la ville ne fût incendiée au moment où Napoléon l'abandonnerait.

Les avantages que la fuite des habitans de Moskou et l'incendie de cette capitale ont procurés aux Russes, ont été de rompre toute communication physique et morale entre l'habitant et Napoléon; de priver celui-ci de grandes ressources pécuniaires, de chevaux, qui lui auraient été si utiles pour remonter sa cavalerie et son artillerie, et d'une grande quantité de vivres, de fourrages, et d'objets d'habillement, d'harnachement et autres. La perte des vivres fut de peu d'importance, puisqu'il en resta beaucoup plus qu'on ne put en consommer; celle des fourrages fit beaucoup de mal (*a*). L'immense butin que procura le sac d'une ville aussi considérable, fut aussi très-nuisible à l'armée,

(*a*) Les chevaux, privés d'avoine, ne purent se rétablir, et l'on était obligé d'aller chercher au loin le foin et la paille dont on les nourrissait. Pendant les derniers tems du sé-

ainsi que nous le verrons. L'ignorance, vraiment incroyable, dans laquelle se trouva Napoléon pendant douze jours, relativement à ce qu'était devenue l'armée russe, ne fut pas due uniquement aux dispositions de Kutusof, mais au désordre causé par l'incendie, et aussi à ce que toutes les routes offraient des traces égales de passages de voitures, à cause de la fuite des habitans (*a*). Enfin l'incendie de Moskou, attribué à Napoléon, remplit les Russes d'effroi et d'indignation, et les porta à faire les plus grands efforts pour le chasser de leur territoire.

On voit que les Russes recueillirent de grands avantages de la destruction de leur capitale; mais on ne saurait cependant affirmer qu'ils durent leur salut à ce sacrifice (*b*).

jour à Moskou, l'on s'en éloignait de plusieurs lieues pour aller aux fourrages, et l'on était exposé aux attaques fréquentes des Kosaques.

(*a*) Il est digne de remarque que cette ignorance de Napoléon, qui fut si nuisible à ses intérêts, n'avait pu être comptée par les Russes au nombre des avantages qu'ils retireraient de l'incendie de Moskou, puisque c'était une circonstance qu'ils ne pouvaient prévoir.

(*b*) La prolongation du séjour de Napoléon à Moskou augmenta beaucoup les avantages que les Russes recueillirent de la destruction de cette capitale; mais c'est une circonstance qu'ils avaient si peu prévue, qu'un des buts qu'ils se propo-

Pour se former une idée exacte des dangers que courait Napoléon en prolongeant son séjour à Moskou, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation des corps d'armées détachés.

Après le combat du 22 août, Macdonald resta dans l'inaction, et conserva les mêmes positions jusqu'au 18 septembre (*a*). A cette époque, les Russes, protégés par quelques chaloupes canonnières, renouvelèrent l'attaque, déjà tentée plusieurs fois, sur la gauche des Prussiens. Après s'être emparés de Schlock, et s'être avancés jusqu'à Volgunt, ils furent repoussés, et reprirent leurs anciennes positions (*b*). Peu de jours après ce

saient en incendiant Moskou, était d'empêcher Napoléon de s'y arrêter.

Puisque ce conquérant devait commettre une faute si grossière qu'elle étonnerait, même de la part du général le plus borné, il aurait été heureux pour lui que Moskou eût brûlé en entier, parce qu'il aurait été contraint d'effectuer sa retraite beaucoup plus tôt.

(*a*) L'on se souvient qu'il était de sa personne à Dünaburg avec deux brigades de la division Grandjean ; que la brigade Hunerbein était à Fridrichstadt, et que Grawert, placé sur la rive gauche de la Dwina, observait Riga, et avait réduit la garnison de cette place à ne s'étendre qu'à quelques lieues autour de la tête du pont.

(*b*) Une estacade de pilotis, construite devant Volgunt par le général de division baron Campredon qui devait comman-

combat, le corps d'armée de Finlande, commandé par le lieutenant-général comte Steinheil, débarqua à Riga. Ce général devait, conjointement avec la garnison de cette place, attaquer le corps prussien, et tâcher de détruire les moyens réunis pour le siége de Riga.

Les magasins de vivres étaient à Mitau, ville distante seulement de neuf lieues; les parcs de l'artillerie et du génie à Runthal et Bornsmünde, villages situés au-delà de l'Aa, à une demi-lieue l'un de l'autre, et à trois petites journées de Riga. Le parc du génie ne contenait que des objets de peu de valeur, et que l'on aurait remplacés facilement si l'ennemi s'en fût emparé; il fallait d'ailleurs les avoir sous la main en cas qu'on voulût construire des retranchemens. Le parc de siége se composait de cent trente bouches à feu, avec les approvisionnemens nécessaires. La saison était trop avancée pour qu'on pût songer à faire le siége de Riga; l'armée qui observait cette place était d'ailleurs trop faible pour l'entreprendre : aussi Napoléon avait-il fait connaître à Macdonald qu'il y renonçait pour cette année; aucun motif

der le génie du siége, arrêta les chaloupes et contribua ainsi à ce succès.

ne justifiait donc la réunion d'une aussi grande quantité d'artillerie à Runthal (*a*).

Les forces d'Yorck (*b*) s'élevaient à seize mille hommes, dont la majeure partie occupait une position entre Mitau et Olai; le reste était disséminé sur toute la ligne. La brigade Hunerbein, forte de près de trois mille hommes, et qui n'était éloignée que de deux journées de marche, pouvait, au besoin, se réunir à lui. Les forces d'Essen étaient un peu plus nombreuses; le corps de Steinheil, composé de

(*a*) L'équipage d'artillerie de siége, organisé à Dantzig, était composé, pour le personnel, d'un général de brigade et de huit compagnies d'artillerie; pour le matériel, de cent trente bouches à feu d'artillerie prussienne. Il était parti le 28 mai de Dantzig pour se rendre par eau à Kœnigsberg, où il était arrivé dans les derniers jours de juin. Il était alors sous les ordres de Davout; le 9 juillet, il passa sous les ordres de Macdonald. Le 12 juillet, on l'embarqua à Kœnigsberg, et on le conduisit par eau à Tilsit, où il arriva le 30 juillet. Le 13 août, tout l'équipage étant débarqué, on le mit en mouvement en en formant plusieurs convois que l'on dirigeait successivement sur Runthal, où le premier convoi arriva le 30 août. Le 10 septembre, tout le parc de siége était réuni près de ce village.

C'avait été une première faute de réunir le parc de siége à Runthal avant même que l'on eût passé la Dwina, pour achever l'investissement de Riga, et c'en était une seconde de l'y laisser.

(*b*) Ce général avait remplacé depuis quelques jours Grawert, qui s'était retiré pour des raisons de santé.

troupes aguerries, comptait environ dix mille hommes; la garnison de Riga s'élevait à près de onze mille hommes de troupes, presque toutes de nouvelles levées (*a*). Essen destina dix-huit mille hommes à l'attaque qu'il projetait; ainsi aux avantages qui naissent de l'offensive, il réunissait l'avantage du nombre; mais il était inférieur à son adversaire en cavalerie et en artillerie.

Le 26 septembre, les Russes attaquèrent sur toute la ligne, et repoussèrent les avant-postes; Steinheil se porta, avec douze mille hommes, sur Eckau, tandis qu'Essen se dirigeait sur Mitau avec six mille hommes. Les forces opposées à Steinheil étant trop faibles pour lui résister, il s'empara, le 27, d'Eckau; le 28, de Bausk, et s'étendit deux lieues au dessous de cette ville, le long de la rive droite de l'Aa. Dans cette position, il n'était plus éloigné que d'une demi-lieue du parc de siége, et l'Aa, guéable en beaucoup d'endroits, ne pouvait lui opposer que de faibles obstacles. Yorck, ne pouvant conserver tout à la fois le parc et Mitau, se décida à évacuer cette ville pour se porter, par la rive gauche de l'Aa, à la rencon-

(*a*) Essen avait envoyé à Wittgenstein ses meilleures troupes, et avait reçu en échange des recrues.

tre de Steinheil. Il attira à lui toutes les troupes qui s'étaient retirées devant ce général, et pressa Hunerbein, auquel il avait déjà donné ordre de venir le joindre, de hâter sa marche. Ces dispositions prises, il concentra ses forces à la hauteur de Meschten, village situé sur la rive droite de l'Aa, et fit construire un pont vis-à-vis de ce village. Dans le même tems, Steinheil en faisait construire un à la hauteur de Runthal pour se diriger sur le parc.

Le 29, à une heure de l'après-midi, Yorck, ayant laissé Kleist avec trois mille hommes sur la rive gauche pour couvrir Runthal, passa l'Aa, son infanterie sur le pont, sa cavalerie et son artillerie à gué. Les Russes appuyaient leur gauche à la rivière, leur droite était à cheval sur la route de Bausk à Mitau; Yorck les attaqua à trois heures de l'après-midi; l'on combattit jusqu'à la nuit, mais mollement. Steinheil rétrograda d'une demi-lieue; on lui prit deux bataillons, par suite de la seule charge de cavalerie qui fût exécutée. Le lendemain (30 septembre), ce général, ne perdant point de vue le but qu'il s'était proposé, fit, au point du jour, passer une partie de ses troupes sur la rive gauche de l'Aa pour tenter un coup de main sur Runthal. Yorck, en ayant été instruit,

repassa sur cette rive, et l'attaqua aussitôt; le combat fut court, et le champ de bataille peu disputé. Steinheil, après avoir repassé l'Aa, se retira sur Eckau, sans qu'Yorck le fît poursuivre, et de là, le jour suivant (1er octobre), il effectua sa retraite sur Riga. Hunerbein était arrivé le 30, immédiatement après le second combat. Il avait été retardé par la nécessité de faire un détour pour éviter Bausk.

Tandis que l'on combattait ainsi sur les bords de l'Aa pour le salut ou la destruction du parc de siége, Essen s'emparait de Mitau (29 septembre), sans éprouver de résistance. Il ne conserva cette ville qu'un seul jour, la retraite de Steinheil l'ayant forcé d'effectuer aussi la sienne (*a*). Macdonald, après avoir laissé une faible garnison à Dünaburg (*b*), avait quitté cette place (30 septembre) pour se porter à marches forcées sur Eckau, par Oenisty; mais lorsqu'il effectua sa jonction avec Yorck, les

(*a*) Essen détruisit quelques magasins, et eut le tems de faire conduire à Riga quatre bouches à feu de vingt-quatre qui armaient deux redoutes que l'on avait construites à une demi-lieue au dessous de Mitau, sur les bords de l'Aa.

(*b*) La garnison de Dünaburg se composait d'un régiment polonais, d'une compagnie de sapeurs et de deux pièces de canon. Elle était commandée par le général de brigade prince Radziwil.

troupes prussiennes et russes étaient déjà rentrées dans l'inaction.

La tentative pour s'emparer du parc ayant échoué, Steinheil se dirigea sur le corps de Wittgenstein, dont il devait seconder les opérations. Macdonald établit son quartier général à Stalgen, village situé sur la rive gauche de l'Aa, entre Mitau et Bausk. Immédiatement après son arrivée, il fit rétrograder Grandjean avec une brigade jusqu'à Illuks, village situé près de la Dwina, une journée en deçà de Dünaburg. Il conserva la brigade Hunerbein, qui fut portée à huit bataillons (*a*). Yorck s'étendait depuis la Baltique jusque près d'Eckau. Hunerbein, avec la brigade polonaise, une brigade prussienne et six escadrons prussiens, occupait Eckau, et s'étendait, sur la droite, jusqu'à Fridrichstadt. Des réserves furent placées à Mitau, à Stalgen et à Anenburg; Jacobstadt reçut garnison. Les Russes occupaient Olai, Baldon et Neigut (*b*). Macdonald fit

(*a*) L'on voit que Hunerbein commandait alors la moitié de la division Grandjean, puisque cette division comptait seize bataillons.

(*b*) Ce fut sans doute les difficultés que l'on aurait éprouvées pour nourrir les troupes dans le pays dévasté qui avoisinait la tête de pont de Riga, qui engagea Macdonald à ne pas resserrer davantage la garnison de cette place.

commencer l'évacuation du parc de siége dans le courant du mois d'octobre ; pendant tout ce mois (*a*), et pendant la première quinzaine de novembre, il conserva les mêmes positions, et resta devant Riga dans une inaction qui ne fut troublée que par quelques affaires d'avant-postes qui eurent lieu en novembre, depuis le remplacement d'Essen par Palucci (*b*). Par suite de l'une de ces affaires, Fridrichstadt tomba au pouvoir des Russes dans les premiers jours d'octobre, mais fut repris peu de jours après. Le 13 octobre les Russes s'en étaient emparés de nouveau. A Dünaburg on avait été attaqué une seule fois ; de la cavalerie avait assailli subitement cette ville sur les deux rives, le 6 octobre ; elle avait été repoussée.

Il est probable que l'entreprise d'Essen aurait réussi si Steinheil avait mis plus de rapidité

(*a*) A la fin d'octobre, Macdonald reçut une lettre d'un aide de camp de Moreau qui arrivait depuis peu de New-Yorck. Cet aide de camp lui mandait qu'il avait à lui communiquer des choses de la plus haute importance, et qu'il désirait qu'elles ne fussent connues que de lui et de l'empereur de Russie. Macdonald lui répondit d'écrire par les avant-postes, et envoya à Napoléon copie de la lettre qu'il avait reçue et de sa réponse.

(*b*) Le lieutenant général marquis Palucci avait remplacé Essen à la fin d'octobre.

dans sa marche. Ce général, étant parti le 26 de Dalenkirchen, et n'ayant eu vis-à-vis de lui qu'un faible détachement, aurait dû atteindre l'Aa le 27, et s'emparer le 28 au matin de Runthal. Il aurait sans doute pu conserver ce village assez long-tems pour enclouer le canon, faire sauter les poudres et brûler les voitures. Les premières dispositions d'Yorck furent bonnes et sauvèrent le parc; en abandonnant Mitau pour marcher avec tout son monde à la rencontre de Steinheil, il lui devint supérieur en nombre; il commandait l'élite de l'armée prussienne; il devait donc, le 29, accabler le général russe, et, ne l'ayant pas fait, il le devait encore le 30, au lieu de repasser sur la rive gauche de l'Aa; mais il ne tira aucun parti des avantages de sa position. Le retard qu'apporta Macdonald à quitter Dünaburg fut la première cause des dangers que courut le parc de siége; il aurait dû se réunir à Yorck aussitôt après avoir été instruit de l'arrivée de Steinheil, et faire ensuite marcher dix mille Prussiens, par la rive gauche de la Dwina, au secours de Saint-Cyr, lorsque Steinheil quitta Riga pour se diriger sur Wittgenstein (*a*). Il lui serait

(*a*) Cette mesure, si utile sous le rapport militaire, l'aurait été aussi sous le rapport politique.

resté quinze mille hommes d'excellentes troupes, avec lesquelles il en aurait facilement tenu en échec dix mille de nouvelles levées, qui composaient la garnison de Riga.

Sur la partie du théâtre de la guerre où combattaient Saint-Cyr et Wittgenstein, les Russes avaient été plus heureux. Le repos qui avait suivi les combats de Polotzk s'était prolongé jusqu'au milieu d'octobre : pendant ce tems, l'armée de Wittgenstein, complétée par des recrues, augmentée du corps des milices de Pétersbourg (*a*), avait été portée à quarante mille hommes, et le corps de Steinheil, qui atteignait la Dwina, allait l'augmenter encore. Saint-Cyr ne pouvait opposer à cette réunion de forces que vingt-sept mille hommes, mais d'excellentes troupes ; vingt-deux mille appartenaient au deuxième corps (*b*), qui s'était augmenté de six mille hommes depuis le dernier combat, par l'arrivée de quelques détache-

(*a*) La milice de Pétersbourg s'élevait à environ sept mille hommes. Une partie de cette troupe était armée de piques ; elle portait la barbe et avait une croix sur son bonnet. Plusieurs des officiers de ce corps appartenaient aux premières familles de la cour.

(*b*) Les vingt-deux mille hommes du deuxième corps comprenaient dix-huit mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie.

mens et la guérison de quelques blessés et malades; cinq mille seulement au sixième corps. Les Bavarois, irréprochables devant l'ennemi, ne pouvaient supporter les fatigues et les privations de cette guerre.

On avait profité du repos qui venait de s'écouler pour retrancher Polotzk; un palissadement entourait la ville, trois redoutes étaient placées au delà de la Polota, et deux batteries entre cette rivière et la Dwina, en avant du palissadement. Ces travaux n'étaient point entièrement terminés lorsque Wittgenstein, ayant reçu les renforts dont nous venons de parler, reprit l'offensive : il se proposait d'attaquer Polotzk de front et à revers. Le 16 octobre, il commença à se diriger sur cette ville; ce même jour, Steinheil, avec son corps et un régiment de hussards que Wittgenstein avait mis à sa disposition, passait la Dwina à Disna, dont il s'empara; il devait le lendemain se diriger sur Polotzk par la rive gauche du fleuve.

Saint-Cyr sentait la nécessité de se réunir à Victor pour résister à Wittgenstein, et l'impossibilité de conserver Polotzk jusqu'à cette jonction; mais ne voulant abandonner cette place qu'à la dernière extrémité, il se prépara à la défendre, si son adversaire tentait de l'en-

lever de vive force. Il fit donc repasser sur la rive gauche du fleuve ses bagages, ses équipages militaires, et même sa cavalerie, qu'il n'aurait pu utiliser et dont il ne conserva que quatre escadrons. Corbineau, avec sa brigade de cavalerie légère et sept cents hommes d'infanterie, fut envoyé en observation sur le bord de l'Uszacz, ruisseau qui se jette dans la Dwina, trois lieues au dessous de Polotzk; un régiment de cuirassiers remonta la Dwina par la rive gauche, et l'on poussa des reconnaissances de cavalerie dans différentes directions. Les troupes destinées à la défense de Polotzk furent disposées ainsi qu'il suit : au delà de la Polota, le corps de Wrede (*a*), qui, placé à l'extrême gauche, s'appuyait à la Dwina, et à sa droite la division Merle; dans l'angle formé par la Polota et la Dwina, la division Legrand, qui appuyait sa gauche à la Polota; la division Maison (*b*) à droite de la précédente, et les quatre escadrons à l'extrême droite, sur le bord de la Dwina.

(*a*) Le général de division comte de Wrede commandait le sixième corps (bavarois) depuis la mort de Deroy, tué dans la dernière bataille.

(*b*) Le général de brigade Maison avait été nommé général de division, et avait remplacé Verdier, blessé au combat de Polotzk.

Wittgenstein avait divisé son armée en trois parties, pour la commodité de la marche et du commandement; la droite, sous les ordres d'Yachwill, s'avançait par la route de Pétersbourg; le centre, sous les ordres de Sasonof, par celle de Newel, et la gauche, dont il s'était réservé le commandement immédiat, marchait entre la Polota et la Dwina, et achevait l'investissement. Wittgenstein se proposait d'attaquer de ce dernier côté, sachant qu'il n'y rencontrerait d'autres obstacles que ceux créés par l'art, et que les travaux y étaient moins perfectionnés que dans la partie bordée par la Polota.

Le 18, au point du jour, il commença l'attaque par une canonnade, qui se prolongea sans interruption pendant tout le tems du combat; plusieurs charges d'infanterie, dirigées successivement et avec beaucoup de résolution contre Maison et Legrand, furent repoussées. Enfin vers quatre heures de l'après-midi, désespérant de réussir, le général russe ordonne à Yachwill et à Sasonof d'attaquer sur le reste de la ligne. Cette attaque, exécutée avec la plus grande vigueur, fut soutenue avec un ordre et une fermeté remarquable; la brigade suisse seule, entraînée par une ardeur bien excusable, au lieu de conserver sa position, s'élança d'abord à la ren-

contre de l'ennemi et le renversa; mais bientôt, accablée par le nombre, elle fut obligée de se reployer jusque sur le bord de la Polota; ce mouvement rétrograde fut exécuté lentement, avec ordre et sans cesser le feu. Les Russes essayèrent à plusieurs reprises de s'emparer des redoutes, et ne purent y réussir (*a*). Sur ce point, combattaient pour la première fois les milices de Pétersbourg, troupe mal armée, peu exercée, mais animée d'une valeur insensée. La nuit sépara les combattans. Les Russes bivouaquèrent autour de la place. Steinheil, loin d'attaquer Polotzk à revers, n'atteignit même pas l'Uszacz, quoique ce ruisseau ne fût éloigné de Drissa que d'une petite journée. Le lendemain, le jour parut sans que Wittgenstein attaquât; il attendait pour le faire l'apparition de Steinheil; ce général arriva enfin sur les bords de l'Uszacz à dix heures du matin; il traversa aussitôt ce ruisseau, et poussant devant lui le détachement de Corbineau, s'avança sur Polotzk. Saint-Cyr, afin d'arrêter à l'instant les progrès de Steinheil, envoie à sa rencontre trois régimens d'infanterie (*b*) et le régiment

(*a*) Elles avaient été mises dans un bon état de défense, et ne pouvaient que très-difficilement être enlevées de vive force.

(*b*) Saint-Cyr prit un régiment dans chacune des divisions

de cuirassiers qui, la veille, avait remonté la Dwina; ces troupes rencontrèrent Steinheil dans un bois que la route traverse, et l'y arrêtèrent toute la journée. Dans cet état de choses, Saint-Cyr, ne pouvant sans témérité conserver Polotzk plus long-tems, donna l'ordre de commencer la retraite aussitôt qu'il ferait nuit.

Wittgenstein était resté dans une inaction qui se serait indubitablement prolongée jusqu'au lendemain, si le feu n'eût pris aux baraques de la division Legrand au moment où les troupes les abandonnaient. Cet accident ayant fait connaître au général russe le mouvement de retraite de Saint-Cyr, qu'il ne soupçonnait même pas auparavant, il dirigea aussitôt le feu de ses batteries sur les troupes françaises, et parvint à embraser Polotzk avec des obus; profitant alors de la clarté de l'incendie, il attaqua sur toute la ligne, et fit, à plusieurs reprises, de grands efforts pour pénétrer dans Polotzk; mais le soldat français, placé derrière les palissades, d'où il faisait un feu terrible, fut inébranlable. Merle, chargé de l'arrière-garde avec sa division, défendit les rues pied à pied; à deux

du deuxième corps, afin de cacher autant que possible la nécessité où il se trouvait de faire repasser la Dwina à une partie de ses troupes.

heures et demie du matin la retraite était terminée, et deux ponts de bateaux, qui servaient de communication, furent aussitôt après livrés aux flammes.

Pendant les deux sanglantes journées qui venaient de s'écouler, on ne fit pour ainsi dire point de prisonniers. Les pertes des Russes furent au moins doubles de celles des Français (*a*), résultat naturel du mauvais succès de leurs entreprises contre les retranchemens. Saint-Cyr avait envoyé les premières troupes qui repassèrent le pont au secours de celles qui combattaient contre Steinheil ; de Wrede reçut, avec le commandement de ces troupes réunies, l'ordre d'attaquer le général russe, qui n'était plus qu'à une très-petite distance de Polotzk. L'attaque commença le 20, à quatre heures et demie du matin ; de Wrede chassa Steinheil du bois, où il était engagé, et de la position qu'il prit ensuite derrière l'Uszacz. Le général russe se retira sur Disna, et de Wrede, ayant rempli ses instructions, se replia sur Polotzk ; les troupes qui composaient son détachement rentrèrent à leurs divisions respectives.

L'on pourrait peut-être reprocher à Saint-

(*a*) Les pertes des Français s'élevèrent à environ six mille hommes tués ou blessés, et celles des Russes à douze mille.

quartier général à Orsza. Ses troupes furent réparties dans les cantonnemens suivans : Daendels, avec sa division et un régiment de cavalerie, occupait Babinowiczi et les environs; Girard, Partouneau et la cavalerie, Orsza, Senno et le pays compris entre ces deux villes. Ces troupes avaient à peine atteint leur nouvelle destination, lorsque Victor apprit l'accroissement des forces de Wittgenstein et l'arrivée prochaine de Steinheil. Il envoya alors Daendels à Witepsk, autant pour défendre cette ville, sur laquelle Wittgenstein pouvait se diriger, que pour inquiéter ce général; quatre bataillons furent détachés à Beszenkowiczi, pour observer le cours de la Dwina.

Lors même que Napoléon n'aurait pas prévu le cas de la retraite des deuxième et sixième corps, dans les instructions qu'il avait envoyées à Victor, la nécessité seule aurait obligé ce général à marcher au secours de Saint-Cyr. Aussi, dès qu'il eut appris que Polotzk avait été évacué

brigades de marche. On y avait attaché un régiment de cavalerie légère polonaise et six bouches à feu. Ces troupes s'élevaient à quinze mille hommes, dont douze cents hommes de cavalerie. Le général Baraguay-d'Hilliers, avant d'avoir le commandement de cette division, était gouverneur de la province de Smolensk, et résidait à Wiazma.

il dirigea Daendels sur Beszencowiczi, à la rencontre de Legrand, tandis qu'avec le reste de son corps il marcha sur Czasniki.

Wittgenstein avait passé la Dwina le 21, et, ayant réuni à ses forces le corps de Steinheil, s'était mis à la poursuite de Merle; un détachement suivait Legrand; un autre détachement, sous les ordres de Wlastrof, eut ordre, d'abord, de remonter la Dwina pour s'assurer que Macdonald ne faisait aucun mouvement, et ensuite, d'observer la garnison de Wilna. Wlastrof, après avoir poussé des reconnaissances jusque près de Dünaburg, revint sur ses pas et s'arrêta vis-à-vis de Glubokoé, pour observer de Wrede, qui y avait pris position avec son corps (*a*) et une brigade venue de Wilna. De Wrede n'avait été suivi pendant sa retraite que par quelques escadrons.

Après neuf jours d'une retraite très-lente, et que Wittgenstein ne contraria presque point, Merle effectua sa jonction avec Victor, sur les bords de la Lukomlia (29 octobre). Legrand avait déjà opéré la sienne avec Daendels à Beszencowiczi. Les forces réunies des deuxième et neuvième corps s'élevaient à environ trente-

(*a*) Le corps bavarois était alors réduit à moins de deux mille hommes.

six mille hommes, dont quatre mille de cavalerie (*a*).

La Lukomlia est un ruisseau qui se jette dans l'Ula, à l'endroit où cette rivière tourne brusquement à gauche pour aller se rendre dans la Dwina; la route de Senno à Lepel traverse ce ruisseau, et passe, un quart de lieue plus loin, par Czasniki, village situé sur la rive droite de l'Ula, près du confluent de cette rivière et de la Lukomlia. Le 30, Victor et Wittgenstein furent en présence.

La nécessité de repousser Wittgenstein, l'importance d'un premier succès, ce que Napoléon devait attendre d'une réunion de forces supérieures à celles du général russe par le nombre et par la qualité des troupes, tout engageait le général français à reprendre vivement l'offensive. Il le sentit, et se décida à attaquer Wittgenstein le lendemain au point du jour, avec la totalité de ses forces. Par suite de cette résolution, il envoya à Daendels l'ordre de le venir joindre en toute hâte avec ses deux divisions (*b*); sa cavalerie, qui était encore à cinq

(*a*) Le deuxième corps comptait encore quatorze mille hommes, le neuvième en comptait vingt-deux mille.

(*b*) Daendels, étant le plus ancien, commandait les deux divisions.

lieues en arrière, reçut le même ordre. Daendels arriva dans la nuit du 30 au 31, mais avec sa seule division : il avait envoyé Legrand à Boiszikowa par suite d'un mal entendu. La cavalerie, au lieu de marcher la nuit, ne partit que le 31 au matin. Ces contre-tems, en privant Victor de quatre mille hommes d'excellente infanterie, et de deux mille hommes de cavalerie, le firent changer de résolution, au moins pour le moment. Wittgenstein s'en aperçut, attaqua brusquement le peu de troupes qui étaient sur la rive gauche de la Lukomlia, et les rejeta au delà du ruisseau, qu'il fit aussitôt border de tirailleurs. Dans le même tems, il déployait à son centre une masse d'artillerie, qui contraignit celle que Victor avait sur ce point à un mouvement rétrograde. La canonnade se prolongea jusqu'à la nuit, sans qu'aucun des deux généraux entreprît rien de vigoureux. Le jour suivant (1er octobre), à trois heures du matin, Victor se retira sur Senno, où il concentra ses deux corps. Wittgenstein ne le suivit point; il resta derrière la Lukomlia.

La retraite de Victor procura au général russe tous les avantages qu'il aurait pu se promettre du gain d'une bataille. En effet, dès que Victor se tenait sur la défensive, dans une po-

sition qui ne couvrait les communications de Napoléon que depuis Orsza jusqu'à Moskou, Wittgenstein pouvait diriger rapidement un détachement sur Minsk, Wilna, Dünaburg, ou Witepsk. Sa seule présence au sein de la Lithuanie, y répandait des alarmes d'autant plus vives, que dans le même tems le midi de cette province était envahi par Tchitchagof (*a*). Si Victor avait pris vivement l'offensive, il est probable qu'il aurait rejeté Wittgenstein au delà de la Dwina, sans que ce général eût osé en venir à une bataille; que si, contre l'apparence, il s'y était décidé, tout porte à croire qu'il aurait été battu (*b*). Toutefois, il est juste d'ajouter que dans la situation fâcheuse où se trouvaient les armes françaises, une bataille perdue par Victor aurait entraîné la perte de Napoléon et de son armée de Moskou. Le but du général français, en temporisant, paraissait être d'attendre le retour de Napoléon, dont la

(*a*) Ce général, comme nous allons le voir, avait remplacé Tormassof, et après avoir reconquis la Wolhinie, pénétrait dans le grand duché et dans le midi de la Lithuanie.

(*b*) Victor aurait aussi tiré de l'offensive cet avantage qu'il aurait pu réunir à ses troupes le corps de Wrede, la brigade qui couvrait Wilna, et même une partie de la garnison de cette ville.

présence semblait devoir amener des changemens heureux à l'état des choses en Lithuanie (*a*).

Les événemens militaires avaient pris en Wolhinie une tournure plus défavorable encore aux intérêts de Napoléon. Nous avions laissé Schwartzenberg et Tormassof en présence, et séparés seulement par le Styr (*b*). Le 18 septembre, l'armée de Moldavie, commandée par Tchitchagof, effectua sa jonction avec celle de Tormassof (*c*). Elle était partagée en quatre divisions, commandées par les lieutenans gé-

(*a*) Napoléon n'avait instruit Victor ni de la diminution de ses forces, ni du mauvais état des attelages de son artillerie, ni de la destruction presque totale de sa cavalerie.

(*b*) L'on se souvient que Schwartzenberg avait la division Siégenthal à Ratno et à Liubaszewo, les deux autres à Kiselin, et que le corps de Reynier était en position quelques lieues en avant de Kiselin, sur la route de Lutzk.

(*c*) Tchitchagof avait reçu, le 6 août, l'ordre de départ, et n'avait cependant traversé le Dniéper à Choczim que le 6 septembre. Cette lenteur extraordinaire résulta de ce qu'il perdit du tems pour réunir ses troupes qui étaient en cantonnement; de ce qu'il arrêta sa marche, parce que le bruit courut que les Autrichiens faisaient un mouvement sur la Moldavie; enfin du retard qu'il éprouva au passage du Dniéper, parce qu'on avait eu la négligence de ne point faire construire de pont sur ce fleuve. Depuis le passage du fleuve, Tchitchagof marcha avec rapidité, en ayant été sollicité par Tormassof. Son avant-garde avait atteint Lutzk le 15 septembre

néraux Essen, comte Langeron, Woinon et par le général major Bulatof; elle s'élevait à trente-quatre mille hommes, dont huit mille hommes de cavalerie, sans y comprendre les Kosaques. L'armée de Tormassof comptait encore trente mille hommes; ainsi ce général pouvait disposer de soixante-quatre mille hommes de troupes régulières. L'armée de Schwartzenberg était alors réduite à quarante et un mille hommes, dont vingt-six mille appartenant au corps autrichien et quinze mille au septième corps (*a*). Tormasof, avec une telle supériorité de forces, n'hésita pas à reprendre l'offensive. Par des raisons contraires, Schwartzenberg commença sa retraite (21 septembre) aussitôt qu'il eut été instruit de l'arrivée de Tchitchagof; il l'exécuta d'abord dans la direction de Lublin, ayant Reynier à son arrière-garde. Tormassof passa le Styr sur quatre points; une de ses divisions se dirigea sur Kowel; le reste de son armée se mit à la poursuite de Schwartzenberg. Son avant-garde eut, à Wladimir, un engagement de peu d'importance avec l'arrière-garde du général autri-

(*a*) Dans ce nombre se trouve compris une brigade polonaise forte de cinq mille cinq cents hommes, dont le septième corps avait été augmenté depuis peu.

chien. Schwartzenberg, au lieu de continuer sa retraite dans la direction de Lublin, descendit le Bug par sa rive droite. Le 29, il prit position à Liuboml; mais ayant été tourné par Tormassof, il évacua cette position le jour suivant, et, ayant repassé le Bug à Opalin, il se retira sur Brezesc-Litowski : Siégenthal effectua sa retraite, par Kobrin, sur Prujany.

Le jour où Schwartzenberg évacua Liuboml, Tormassof, rappelé de sa personne par Kutusof, qui le destinait à remplacer Bagration, partit et laissa le commandement à Tchitchagof. L'ordre du départ de Tormassof avait été apporté par le colonel Tchernichef (*a*), un aide de camp d'Alexandre, que ce monarque avait envoyé pour transmettre à Tchitchagof ses instructions (*a*); elles parvenaient dans le même tems aux généraux Wittgenstein, Steinheil et Hertel; elles prescrivaient, avec assez de dé-

(*a*) L'on a publié que Tchitchagof avait reçu, le 18 septembre, l'ordre de Kutusof de le venir joindre; que, le 23, Tormassof avait reçu un ordre semblable; que, le 27, un nouvel ordre laissait Tormassof en Wolhinie, tandis que Tchitchagof devait se rendre à l'armée de Kutusof; enfin, que la révocation de ce dernier ordre avait été apportée par Tchernichef. L'on a vu que Tormassof et Tchitchagof ne tinrent aucun compte de ces ordres, si tant est qu'ils aient existé, car ils sont si déraisonnables qu'il est naturel d'en douter.

(*b*) Je crois devoir donner un extrait des instructions d'A-

tails, à chacun de ces généraux, les opérations qu'ils devaient exécuter pour contribuer chacun

lexandre en ce qui a rapport aux opérations militaires; elles étaient ainsi conçues :

Au comte Steinheil.

Art. 3. « Si les troupes que le maréchal Victor rassemble à » Tilsit ne nous forcent pas à prendre de nouvelles mesures, » conservez toujours votre direction sur la gauche, vers le » gouvernement de Wilna, sur Widzy et Swentziani, où vous » devez arriver le $\frac{4}{16}$ octobre (*a*). Venant à rencontrer Oudinot, » battu par Wittgenstein, vous remplacerez ce dernier, et, si » vous ne parvenez pas à détruire entièrement Oudinot, vous » le poursuivrez au delà de la Wilia et du Niémen. Vous défen- » drez le Niémen contre les Prussiens, afin de couvrir Riga, » et vos troupes serviront en même tems de corps de réserve » pour les trois armées réunies à Minsk et sur la Bérézina. »

Au comte Wittgenstein.

Art. 6. « Attaquez Polotzk à revers, et, après avoir battu l'en- » nemi, vous vous réunirez au corps du prince Jachwil, et » vous agirez avec la plus grande rapidité possible pour la des- » truction du corps d'Oudinot, qui se trouvera par là entière- » ment coupé de la grande armée. Vous le rejeterez sur le » corps du général Steinheil, qui, dans ce tems-là, après » avoir agi contre Macdonald, doit se trouver près de Widzy » et Swentziany; alors le général Steinheil prendra votre » place et continuera la poursuite de l'ennemi.

Art. 7. » Ayant ainsi coupé Oudinot, et ayant votre flanc » couvert par les opérations de Steinheil, dirigez-vous avec la

(*a*) La date supérieure est celle du calendrier russe; la date inférieure celle du calendrier grégorien.

» plus grande rapidité sur Dokszitzi où vous pourrez arriver » le $\frac{15}{27}$ octobre, et, après avoir ouvert vos communications » sur Minsk, et vous être réuni au général Tchitchagof en pas- » sant la Bérézina, vous occuperez Lepel et tout le cours de » l'Ula, depuis la Bérézina jusqu'à l'endroit où elle se jette » dans la Dwina.

Art. 8. » Vous devez alors mettre tous vos soins à fortifier » tous les défilés, puisqu'on ne peut pas prévoir sur quel point » l'ennemi portera ses efforts dans sa retraite, après avoir » passé le Dniéper. »

A l'amiral Tchitchagof.

Art. 1er. « D'Ostrog vous dirigerez votre marche sur Pinsk, » où vous devez nécessairement arriver le $\frac{25 \text{ novembre}}{7 \text{ octobre}}$. Un » des grands buts de toute l'opération est de couvrir vos » mouvemens par l'armée jadis commandée par Tormassof, » et de gagner par là quelques marches sur les généraux Rey- » nier et Schwartzenberg, en marchant de Pinsk à Nieswij, » et à Minsk, afin que, les devançant dans ces deux endroits, » ils soient entièrement coupés du gouvernement de Minsk, » de la Bérézina et de la grande armée française; vous devez » arriver à Niewij au plus tard le $\frac{1}{13}$ octobre; mais le plus tôt » sera le mieux.

Art. 2. » Après avoir établi vos communications avec l'ar- » mée jadis de Tormassof le $\frac{5}{17}$ octobre, vous devez la ren- » forcer, s'il est nécessaire, par un détachement des troupes » qui sont sous vos ordres, pour la mettre en état de pour- » suivre Schwartzenberg et Reynier, et de les chasser du du- » ché de Varsovie, ou de les pousser dans la Gallicie.

Art. 3. » Le $\frac{9}{21}$ octobre au plus tard, et plus tôt même, s'il » est possible, vous occuperez avec la majeure partie de vos

derrière la Bérézina, tandis que Steinheil s'emparerait de Wilna. Elles sont surtout remarquables par l'ignorance de celui qui les a rédigées, non-seulement en ce qui a rapport aux distances et aux marches, mais même en ce

» forces, Minsk, où vous serez rejoint le même jour par le » détachement venu de Mozyr. De là vous occuperez au plus » tôt le cours de la Bérézina et la ville de Borisow, où vous formerez un camp retranché, vous emparant des bois et défilés » qui se trouvent sur le chemin de Borisow à Bobr, et fortifiant tous les points qui sont susceptibles de l'être, afin que » l'ennemi, à son retour, trouve à chaque pas des obstacles, » tandis qu'il sera poursuivi par nos troupes de la grande » armée. D'un autre côté, vous serez réuni le $\frac{15}{27}$ octobre à » Dokszitzy avec le général Wittgenstein, ce qui formera et » assurera notre ligne de communication la plus droite, tant » avec Saint-Pétersbourg qu'avec Kiow.

Art 4. » Formant ainsi le centre des trois armées réunies, » et en ayant une quatrième de réserve à Wilna sous les ordres » du général Steinheil, suivant les événemens qui arriveront » à la première armée, et sur lesquels on ne peut rien prescrire, vous vous tiendrez prêt à anéantir l'ennemi, soit sur » votre flanc gauche de l'autre côté de l'Ula, soit au centre » à Borisow et sur la Bérézina, soit sur votre flanc droit du » côté de Bobruisk. Nos armées réunies doivent se porter avec » la plus grande promptitude et activité sur le point où l'ennemi fera quelque tentative, afin que non-seulement aucune » portion de sa grande armée ne passe la frontière, mais que » même les courriers et les espions ne puissent se glisser nulle » part, et que l'armée ennemie, qui s'est avancée si loin, affaiblie déjà par les marches et les fatigues, soit entièrement » détruite avant de sortir de nos frontières. »

qui concerne la position et la force des différens corps russes et français à cette époque.

Tchitchagof envoya les divisions Woinon et Bulatof à la poursuite de Siégenthal, et se dirigea, avec le reste de son armée, sur Brezesc-Litowski et Bulkowa, pour y passer la Muchawetz. Il atteignit cette rivière le 7 octobre, et ne pouvant la passer à Brezesc-Litowski, où se trouvait réunie toute l'armée de Schwartzenberg, il en effectua le passage, le 8, à Bulkowa ; ce même jour, il repoussa l'avant-garde de Schwartzenberg à la suite d'un combat assez vif. Le 9, l'armée russe ayant achevé de passer la Muchawetz, les deux armées se trouvèrent en présence.

Schwartzenberg avait pris position en avant de Brezesc-Litowski ; sa droite, où se trouvait le septième corps, s'appuyait à la Muchawetz ; sa gauche à la Lezna. Ces deux rivières, peu avant que de se jeter dans le Bug, ont un cours sensiblement parallèle, et ne sont alors distantes l'une de l'autre que d'une lieue et demie. Tchitchagof, espérant que Schwartzenberg accepterait la bataille, envoya l'ordre à Balatof et à Woinon de venir le joindre à marches forcées; le premier, moins éloigné, arriva dans la journée du 10; le second le même jour, au

commencement de la nuit , après avoir fait quinze lieues sans s'arrêter. Toutes les forces du général russe étant ainsi réunies, il se proposait d'attaquer le lendemain Schwartzenberg, dont l'armée, à cause de l'absence de la division Siégenthal, ne s'élevait guère à plus de moitié de la sienne.

Le 11 au point du jour, Tchitchagof, malgré un épais brouillard, se mit en mouvement pour attaquer Schwartzenberg. Le général autrichien , n'osant courir la chance d'une bataille contre des forces trop supérieures aux siennes, s'était retiré pendant la nuit dans la direction de Briansk ; Tchitchagof ne rencontra que son arrière-garde, qui était en position derrière la Lezna. Après l'avoir fait pousser jusqu'au delà de Wisokie, et avoir envoyé Saken à Prujany avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, il répartit toutes ses forces dans des cantonnemens. Schwartzenberg se retira jusqu'à Wengrod ; Siégenthal était à Bialistock.

Pendant le repos que Tchitchagof accordait à ses troupes , il envoya des partis de Kosaques faire des excursions dans le grand-duché ; ils y jetèrent l'épouvante, et surtout à Varsovie, où il n'y avait alors presque point de garnison; d'autres partis furent envoyés de Prujany dans

les directions de Grodno et de Wolkowisk. Tchaplitz, avec un détachement composé d'infanterie et de cavalerie, poussa jusqu'à Slonim, où il surprit et fit prisonnier le régiment de lanciers lithuaniens de la garde, et quelques recrues d'infanterie lithuanienne.

Schwartzenberg, afin de délivrer le grand-duché des partis de Kosaques qui y avaient pénétré, envoya Reynier prendre position à Biala, village situé sur la route de Varsovie à Brezesc-Litowski, et qui n'est distant de cette dernière ville que de dix lieues. Dès que Tchitchagof fut instruit de l'apparition de Reynier, il quitta ses cantonnemens pour marcher à sa rencontre : son avant-garde, commandée par Essen, eut, le 17 octobre, un engagement dans lequel elle fut repoussée; mais le général français ayant appris que la division Bulatof le tournait par sa droite tandis que quatre autres divisions s'avançaient pour soutenir Essen, effectua sa retraite sur Wengrod. Tchitchagof fit rentrer ses troupes dans leurs cantonnemens.

Schwartzenberg, ayant été obligé de se retirer par suite de l'arrivée de Tchitchagof, pouvait ou prendre la direction de Minsk (*a*),

(*a*) Indépendamment de l'importance que donnait à Minsk

villes des provinces conquises des garnisons composées de troupes qui rejoignaient, et les divisions Durutte et Loison (*a*), détachées du onzième corps, s'approchaient du théâtre de la guerre ; la première se rendait à Varsovie, la seconde à Kœnigsberg. L'armée d'Augereau (onzième corps), se composait alors de trois divisions d'infanterie, de six cohortes et d'une brigade de cavalerie légère, formant un total de trente-trois mille hommes (*b*).

On voit, par l'exposé que je viens de faire, que, dans les premiers jours d'octobre, Schwartzenberg et Reynier étaient en pleine retraite devant les corps réunis de Tchitchagof et de Tormassof, ce qui pouvait avoir pour Napoléon les conséquences les plus funestes ; que Macdonald avait été obligé de quitter Dü-

(*a*) La division Durutte (32[e]) s'élevait à 13,600 hommes, la division Loison (34[e]) à 13,200.

(*b*) Le 15 octobre, la situation du onzième corps était la suivante :

	quartiers-généraux.	hommes présens sous les armes.
La division Heudelet (30[e])	à Rostock. . . .	13,208
La division Lagrange (31[e])	à Stettin.	8,536
La division Destrée (33[e])	à Dantzig. . . .	7,400
Six cohortes en garnison	à Brême.	2,840
Une brig[de] de cavalerie en garnison	à Hanovre. . . .	1,216
Total.		33,200

naburg pour secourir le corps prussien, et qu'il n'était resté dans cette place qu'un régiment; que Steinheil était en marche pour se réunir à Wittgenstein, déjà très-supérieur à Saint-Cyr par suite des nombreux renforts qu'il avait reçus, et que le seul moyen de résister à des forces aussi imposantes était que Victor marchât au secours de Saint-Cyr; mais dès lors Napoléon ne pouvait plus compter sur ce corps pour lui servir de réserve, événement qui pouvait amener les plus grands malheurs. Le seul retour de ce conquérant à la tête de son armée de Moskou pouvait rétablir ses affaires (*a*), et il devait se hâter; car, si ses lieutenans essuyaient de grands revers, sa perte devenait inévitable. D'ailleurs, il se trouvait à la discrétion des Autrichiens et des Prussiens, puisqu'il suffisait qu'une seule de ces deux puissances rompît son alliance pour causer sa ruine. Il devait se souvenir qu'il est bien rare qu'on ne rompe pas des traités humilians et

(*a*) Il s'était flatté que la victoire de la Moskwa et la prise de Moskou engageraient la Turquie et la Suède à déclarer la guerre à la Russie. En supposant même qu'il n'eût pas encore reçu de nouvelles directes concernant les résolutions de ces deux puissances, les diversions si importantes des armées de Moldavie et de Finlande ne devaient plus lui laisser de doute à cet égard.

funestes quand la force qui les avait imposés devient impuissante pour les maintenir. Ainsi, après avoir conquis avec tant de rapidité de vastes provinces, il était menacé de les perdre plus promptement encore. Malgré tant de puissantes raisons, qui auraient dû le décider à commencer sa retraite, il continuait à rester à Moskou, les yeux fixés sur Pétersbourg, d'où il attendait un armistice, pendant lequel on traiterait de la paix. Il s'était d'ailleurs, sans avoir égard aux rapports de ses lieutenans, formé un état des choses selon ses désirs. Ainsi, selon lui, l'armée de Moldavie ne s'élevait qu'à vingt mille hommes, et les forces de Schwartzenberg et Reynier étaient au moins égales à celles de Tormassof et Tchitchagof; il avait d'ailleurs prié l'empereur d'Autriche de renforcer de dix mille hommes le corps de Schwartzenberg, et de faire faire un mouvement offensif au corps autrichien stationné en Galicie. Quant aux renforts qu'avait reçus Wittgenstein, il prétendait que c'étaient principalement des milices, troupes méprisables, et que Saint-Cyr était en état de tenir tête à ce général; que si, contre l'apparence, il ne le pouvait, Victor était disponible; comme s'il n'était pas possible que les circonstances devinssent telles que

ce général dût se porter tout à la fois au secours de Saint-Cyr, de Schwartzenberg et de l'armée de Moskou.

J'ai fait connaître le désordre qui avait régné derrière l'armée dans le premier mois de l'invasion. Peu d'amélioration avait été apportée à cet état de choses ; de nombreux traîneurs couvraient encore la Lithuanie et achevaient de la dévaster ; la maraude était toujours le principal moyen d'existence : Kowno, Wilna et Minsk, principaux dépôts de vivres de l'armée, étaient les seuls lieux où le service des vivres fût entièrement assuré. L'on s'occupait de former aussi un dépôt à Smolensk ; mais cette opération était si peu avancée que jusqu'alors l'intendant s'était procuré des vivres par la maraude ; il donnait la ration ou la demi-ration aux troupes qui passaient, selon qu'il le pouvait ; celles de la garnison allaient cantonner dans les endroits qui offraient encore des ressources, ou se pourvoyaient en envoyant des détachemens à la maraude (*a*). Ces déta-

(*a*) Je tiens d'un officier du corps de Victor, qui a cantonné dans les environs de Smolensk pendant que sa division était en garnison dans cette ville, qu'on aurait pu facilement, si l'on y eût mis de l'ordre, obtenir des habitans tout ce qu'ils pouvaient donner. Il aurait suffi de s'adresser aux chefs de villages,

chemens ne se contentaient pas d'enlever le nécessaire, ils saccageaient, brisaient et détruisaient sans aucun avantage.

Cependant le repos dont jouissait Napoléon lui laissant quelques loisirs, il les employait à promulguer, de Moskou, des décisions et des décrets relatifs au gouvernement intérieur de la France, et à passer journellement en revue quelques portions des corps qui tenaient garnison dans Moskou.

Des trois armes qui composaient l'armée, l'infanterie seule était en bon état : le fantassin, avec le repos et l'abondance, avait retrouvé ses forces. Quelques militaires blessés légèrement dans les derniers combats reparaissaient dans les rangs, et quelques régimens de marche avaient été répartis dans les corps. La chaussure et l'habillement étaient réparés.

De toute la cavalerie de l'armée, celle de la

dans ceux qui appartenaient à la couronne, et aux seigneurs ou à leurs intendans, dans les autres. Cet officier rétablit la confiance dans ceux qui lui avaient été assignés; ses réquisitions étaient acquittées exactement, et loin d'éprouver les moindres privations, il envoyait des vivres à sa division en prenant la précaution de faire escorter ses convois, afin qu'on n'en prît pas les chevaux. Il préserva pendant quelque tems son cantonnement de la dévastation; mais des compagnies de maraudeurs, venues de Smolensk, détruisirent son ouvrage.

garde seule pouvait rendre de bons services. Ayant éprouvé moins de fatigues et souffert moins de privations, elle était encore nombreuse, et avait des chevaux en assez bon état. Les corps de cavalerie, réunis sous le commandement de Murat, approchaient d'une entière destruction; hommes et chevaux éprouvaient les privations les plus dures; et la cavalerie russe les harcelait avec une telle activité, que Murat se vit contraint de faire protéger sa cavalerie, quand elle allait aux fourrages, par de l'infanterie et du canon; la cavalerie légère, attachée aux corps d'armée, souffrait moins; mais elle avait aussi éprouvé de grandes pertes.

L'artillerie, mal attelée, avait des chevaux fatigués; privés d'avoine, ils ne pouvaient se rétablir, et la nécessité d'aller quelquefois chercher les fourrages à plusieurs lieues, empêchait de leur accorder un repos qui leur aurait été si nécessaire (*a*). Quoique le nombre des bouches à feu, déjà trop grand au commencement de la campagne, fût alors hors de toutes proportions raisonnables avec ce qui restait d'infan-

(*a*) Cette observation s'applique particulièrement à l'artillerie des corps qui étaient à Moskou; à la fatigue des fourrages se réunissait le danger des Kosaques, qui se montraient quelquefois jusqu'aux portes de Moskou.

terie et de cavalerie, il en arrivait encore journellement. Les réflexions que je viens de faire, concernant les chevaux d'artillerie, s'appliquent à ceux des bagages et des vivres, que chaque corps traînait à sa suite; ils allaient cependant essuyer de plus rudes fatigues encore que les précédentes; car il était indubitable qu'une partie de cet immense butin, répandu dans l'armée, allait encombrer les voitures de bagages et de vivres si Napoléon ne prenait les mesures les plus énergiques pour l'empêcher. Tandis que la situation de ce conquérant s'empirait ainsi journellement, celle de Kutusof s'améliorait au point que son armée était devenue aussi forte que celle de Napoléon en troupes (*a*) régulières, et plus nombreuse en Kosaques qu'elle ne l'avait encore été; aussi ces derniers infestaient-ils tout le pays.

Le 10 octobre, Wéréia, que l'on avait palissadée, et où Junot avait placé un bataillon, fut enlevé d'assaut par Dorochof: des habitans l'avaient guidé dans son attaque, et ceux qui étaient restés dans la ville l'avaient secondé en se révoltant. La possession de Wéréia avait

(*a*) L'armée de Kutusof était moins nombreuse que celle de Napoléon en infanterie, mais beaucoup plus en cavalerie, et il avait en outre environ vingt-quatre mille Kosaques.

de l'importance, parce que cette ville se trouvait sur la route que Murat était obligé de prendre s'il devait se retirer sur Mojaïsk, et aussi parce qu'elle n'était qu'à une petite journée de la communication de Napoléon. L'inaction si extraordinaire de l'armée, dans de telles conjectures, et le voyage de Lauriston au quartier général russe, firent penser que l'on était entré en négociations, et le désir se réunissant aux apparences, les bruits d'une paix prochaine circulèrent dans l'armée.

Tel était l'état des choses, lorsque Napoléon, calculant que la réponse d'Alexandre aurait déjà dû lui être parvenue s'il la lui eût adressée directement, commença à craindre que ce monarque ne fût pas dans l'intention de traiter de la paix, et que Kutusof ne cherchât à prolonger la négociation pour le retenir à Moskou; il prit donc la résolution de commencer sa retraite sans différer.

Le 13 octobre, il envoya l'ordre à Davout, à Eugène et à Ney de reprendre dans Moskou les positions qu'ils y avaient occupées précédemment (*a*); aux troupes de la vieille garde,

(*a*) Davout, indépendamment du quartier qu'il occupait dans Moskou, avait cantonné une partie de ses troupes dans

celui de se tenir prêtes à marcher. Mortier fut chargé de défendre Moskou, avec la jeune garde, les deux régimens formés de cavaliers démontés, les troupes qui pourraient arriver après le départ de l'armée, et les dépôts que les trois corps d'armée y laisseraient (*a*). Murat fut prévenu que l'armée allait se mettre en marche pour se réunir à lui, et attaquer Kutusof. « C'est » donc encore quatre ou cinq jours que vous » aurez à passer, lui mandait Napoléon, et » pour peu que vous craigniez que l'ennemi » vous attaque, ou que la nature des choses » vous rende impossible d'éviter les pertes que » vous avez faites depuis huit jours, vous avez » la ressource de prendre la position de Wo- » ronowo (*b*). »

les villages environnans. Eugène était dans le même cas, et avait encore la division Delzons à Dmitrow et la division Broussier à trois lieues et demie de Moskou ; cette dernière conserva sa position. Ney était encore à Bogorodzk.

(*a*) Chacun des corps de Davout, d'Eugène et de Ney avait un dépôt, et chacun de ces dépôts occupait un couvent que l'on avait retranché.

(*b*) Napoléon, par suite des reconnaissances qu'il avait fait faire, pensait que la position de Woronowo pouvait se défendre avec de l'infanterie, et ayant égard aux pertes journalières qu'éprouvait la cavalerie de Murat et à l'état déplorable auquel l'avaient réduite les privations et les fatigues, il avait au-

Napoléon ne donna pas de suites à la résolution qu'il venait de prendre. Dominé par son désir de se tirer d'embarras en entrant en négociations, il envoya de nouveau Lauriston vers Kutusof, dans la journée même du 13, pour savoir quelle avait été la réponse d'Alexandre. Néanmoins, il ne révoqua pas les ordres donnés, et continua à songer à sa retraite; mais il ne méditait que le plan de l'opération militaire, et négligeait de prendre des mesures promptes et vigoureuses pour rendre son armée, appesantie par une énorme quantité de voitures, plus mobile, et pour faire emporter des vivres, au lieu du butin, qui s'était introduit partout.

Lauriston fut bien accueilli par Kutusof, et eut plusieurs entrevues avec ce général; la négociation qu'il était chargé de conduire est encore enveloppée d'un voile que je n'ai pu soulever entièrement; mais les résultats en sont connus. Kutusof parvint à tromper Napoléon, en lui faisant espérer qu'il allait entrer en négociations pour traiter de la paix aussitôt qu'il aurait reçu les instructions qu'il attendait de

torisé ce général à prendre cette position s'il le jugeait nécessaire, afin qu'il pût cantonner la cavalerie en arrière de l'infanterie pour lui donner quelque repos.

son souverain (*a*), et pour lui inspirer plus de confiance dans ses dispositions apparentes, il

(*a*) Je crois devoir faire connaître le rapport que Kutusof venait d'adresser à Alexandre ; il prouve jusqu'à l'évidence que ce général ne songeait nullement à la paix. Ce rapport était conçu en ces termes :

« Au quartier général de Lestasszewo, le 12 octobre 1812.

« L'armée est depuis huit jours près du village de Tarutino, » sur la rive droite de la Nara ; elle y est tranquille, et y reçoit » des renforts. Les régimens se complètent par les recrues qu » arrivent de beaucoup de gouvernemens, et qu'organise le » général d'infanterie prince Labanof-Rostowski. Ces recrues » s'exercent sans relâche et brûlent de se mesurer avec l'en- » nemi. De bonne eau et d'abondans fourrages rétablissent » notre cavalerie. L'armée ne souffre aucune disette de vivres; » tous les chemins sont couverts de convois de subsistances » venant de nos gouvernemens les plus abondans. Les officiers » et les soldats convalescens rejoignent chaque jour leurs dra- » peaux, tandis que les malades et les blessés, placés au sein » de leur patrie, jouissent de l'avantage inestimable de rece- » voir les tendres soins de leurs familles.

» Le désordre qui règne dans l'armée ennemie l'empêche » de tenter aucune entreprise contre nous ; l'éloignement où » est Bonaparte des pays soumis à sa domination, le prive de » tous les secours qu'il pourrait en tirer ; il ne parvient à se » procurer des vivres qu'avec la plus grande difficulté, et les » prisonniers assurent unanimement que son armée n'a que » de la chair de cheval pour nourriture, et que le pain y est » encore plus rare que la bonne viande. Les chevaux de son » artillerie et de sa cavalerie souffrent encore davantage. La » plus grande partie de cette cavalerie a péri dans les com- » bats précédens, et surtout dans la mémorable journée du

fit cesser la guerre de chicane, que sa cavalerie faisait avec tant d'avantage contre celle de Murat. Il en résulta une suspension d'armes, par une espèce de convention tacite ; et Murat, auquel cet état de choses était avantageux, et qui

» $\frac{26 \text{ août}}{7 \text{ septembre}}$. si glorieuse pour les armes russes ; le reste, en-» touré par nos partis, éprouve la plus grande disette de » fourrages. Nos principaux détachemens sont sur la route » de Mojaïsk, Pétersbourg, Kolomna et Serpuchow ; il se passe » rarement un jour sans qu'ils ne prennent plus de trois cents » prisonniers.

» Les Russes, distingués de tout tems par leur amour pour » leurs souverains, brûlent aujourd'hui de défendre le trône » de leur empereur et de combattre l'oppresseur de leur patrie. » Les paysans s'arment et s'organisent ; ils placent des senti-» nelles sur les sommets des montagnes et des clochers pour » épier l'approche de l'ennemi ; quand il paraît, le tocsin sonne. » A ce signal, les paysans s'assemblent, fondent en déses-» pérés sur l'ennemi, lui tuent beaucoup de monde et lui font » beaucoup de prisonniers. Chaque jour on voit arriver au » quartier général de ces dignes fils de la patrie qui deman-» dent des armes. Dans plusieurs villages, ils se sont liés pour » leur défense par un serment mutuel, et infligent des puni-» tions sévères aux lâches et aux déserteurs.

» Le bras du Tout-Puissant, qui protége le juste et frappe » l'injuste, manifeste en ce moment sa colère contre nos en-» nemis. J'apprends à l'instant que les Espagnols et les An-» glais ont chassé les Français de Madrid. Ainsi les agres-» seurs sont repoussés partout, et tandis qu'à l'autre extré-» mité de l'Europe ils sont moissonnés par milliers, leurs tom-» bes se creusent dans le sol de cet empire, qu'ils auront en » vain menacé de la destruction. »

le regardait comme un acheminement à la paix, était loin de vouloir le troubler; il put alors conserver sa position, au lieu de se retirer sur Woronowo, ainsi qu'il y avait été autorisé par Napoléon. Lauriston retourna le 16 à Moskou; Murat fut chargé de suivre la négociation.

FIN DU PREMIER VOLUME.


Stanford University Libraries
3 6105 013 426 262

